TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

I

IMPRIMATUR

Parisiis, die 6 Augusti 1907.

G. LEFEBVRE
v. g.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

PAR

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Évêque et prince de Genève
Instituteur de l'ordre de la Visitation
de Sainte-Marie

Nouvelle édition revue et annotée

PAR L'ABBÉ JULES BONHOMME
CURÉ DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE GRENELLE, A PARIS

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Cie, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90

1934

AVIS DE L'ÉDITEUR

Le *Traité de l'amour de Dieu* est le chef-d'œuvre de saint François de Sales.

Quand parut en 1608 l'*Introduction à la vie dévote*, un murmure d'admiration s'éleva dans le monde chrétien. Henri IV, qui n'était pas étranger à l'idée de ce livre, avoua qu'il avait dépassé son attente. Le nonce du Saint-Siège à Cologne, qui devait s'appeler le pape Alexandre VII, disait l'avoir lu une infinité de fois, avec une égale satisfaction. Le roi d'Angleterre Jacques Ier, quoique protestant, en prit connaissance et désira voir l'auteur. Enfin le général des chartreux conseilla au saint évêque de ne plus écrire, per-

suadé que sa plume ne pourrait rien produire de comparable à cette œuvre-là.

Il se trompait : François de Sales se surpassa en donnant au public, l'an 1616, le *Traité de l'amour de Dieu.*

Tandis que le premier ouvrage avait montré comment la pratique de la dévotion est conciliable avec le commerce de la vie du dehors, le second s'élève aux considérations les plus sublimes et les plus touchantes. C'est une théorie complète des rapports intimes de l'âme avec Dieu, une vraie théologie affective, également proposable aux personnes qui vivent dans le monde et à celles qui sont enfermées dans le cloître.

Le plus court résumé peut d'ailleurs en donner une idée suffisante.

Dans un livre préliminaire, François de Sales analyse nos facultés intellectuelles et montre l'amour comme la perfection de l'esprit, et la charité, qui a Dieu pour objet, comme la perfection de l'amour. Étudiant ensuite les éléments de cette union de Dieu et de l'âme, il raconte la génération céleste de l'amour divin et le suit jusqu'à son suprême épanouissement dans la gloire. Puis, aux dangers qui menacent cet amour en nous et aux causes de sa ruine, il oppose les exercices

qui peuvent le conserver et l'accroître. Il distingue après cela les différentes sortes d'amour que nous avons pour Dieu, montrant à quelles conséquences le précepte de la charité inscrit dans l'Évangile nous entraîne à l'égard de Dieu et du prochain. Il termine en établissant la supériorité de l'amour de Dieu sur toutes les vertus et les perfections, et en donnant quelques avis pour exciter dans l'âme le progrès de ce saint amour.

Ce thème si sérieux et si profond ne semble convenir de prime abord qu'à des esprits abstraits et habitués à la méditation des choses surnaturelles. Il est certain qu'en le développant le saint fondateur de la Visitation songea souvent à ses chères religieuses, avec lesquelles il entretenait une correspondance assidue. On retrouve dans ses Lettres bien des pensées qui ont aussi leur place dans son livre.

Mais l'évêque de Genève vivait dans le siècle. Il ne pouvait exclure de ses enseignements les âmes si nombreuses engagées dans les liens de la famille et tenues par les relations sociales ordinaires. Il a donc voulu se rendre accessible à tous, et la forme dans son Traité est plus remarquable encore que le fond.

Les personnes initiées par leurs études à

cette lecture admireront l'inépuisable fécondité avec laquelle s'y déroulent et s'y enchaînent les idées mystiques; celles qui n'y sont point préparées seront frappées de la variété prodigieuse employée à présenter et à traduire ces mêmes idées.

Aucune notion ne paraît étrangère à l'auteur : Écriture sainte, patrologie, histoire sacrée, histoire profane, ancienne ou moderne, mythologie, histoire naturelle, sciences physiques, linguistique, etc., tout vient sous sa plume à chaque instant, tout lui est familier. On peut bien attribuer à ses illustres maîtres et aux universités du temps la majeure partie de ces connaissances, mais il faut penser qu'après tout on a sous les yeux l'œuvre capitale d'un des hommes éminents de son époque.

Que dire de son style? Il est surtout abondant, périodique, harmonieux. Il s'adresse continuellement à l'imagination, et pourtant l'observation ne lui fait pas défaut. Aussi, malgré des antithèses trop recherchées et l'afféterie évidente de certains endroits, il soutient partout la lecture et souvent vous ravit. Prenons, par exemple, cette page du livre V, chapitre XI :

« Celui qui le matin ayant ouï assez longuement

entre les bocages voisins un gazouillement agréable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnerets et autres tels menus oiseaux, entendrait enfin un maître rossignol qui en parfaite mélodie remplirait l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il préférerait ce seul chantre bocager à toute la troupe des autres. Ainsi, après avoir ouï toutes les louanges que tant de différentes créatures, à l'envi les unes des autres, rendent unanimement à leur Créateur, quand enfin on écoute celle du Sauveur, on y trouve une infinité de mérite, de valeur, de suavité qui surmonte toute espérance et attente du cœur; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond sommeil, est tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie.

« Hé ! je l'entends, ô la voix, la voix de mon bien-aimé, voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence... »

Est-il encore rien de plus gracieux que cette comparaison de l'abeille qui butine et de l'âme qui parcourt dans la méditation les divers mystères de la foi?

« L'avette va voletant çà et là au printemps sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein, non pour se récréer seulement à voir la gaie diaprure du paysage, mais pour chercher le miel, » etc. Liv. VI, chap. II.

Il serait facile de citer vingt passages de ce genre sur lesquels le lecteur s'arrêtera certainement avec bonheur.

Les mots délicats et fins, les diminutifs pleins d'expression se rencontrent à chaque

ligne dans ce français d'un autre âge dont on ne peut s'empêcher de regretter l'entière disparition. Certes, les auteurs du siècle de Louis XIV ont fixé pour longtemps notre prose et nos vers; ils leur ont donné une clarté de disposition et une largeur de forme que d'autres peuples nous envient; mais, au niveau et à l'alignement de ce style, ont été sacrifiées la naïveté charmante, les tournures pittoresques, les images vives, dont le XVIe siècle avait animé ses œuvres, et dont la conservation eût assuré à notre langue une tout autre originalité.

Saint François de Sales peut être considéré comme un des écrivains les plus intéressants de cette période de transition.

Nous ne nous sommes pas cru autorisé à modifier quelque chose dans son livre, si ce n'est l'orthographe, quelquefois trop bizarre pour le commun des lecteurs. Nous avons gardé même quelques passages qui témoignent d'une grande simplicité, et qui respirent une liberté dont on n'userait pas aujourd'hui : les âmes honnêtes, qui seules se plairont à suivre notre saint auteur, l'interpréteront avec une égale simplicité, et se placeront au même point de vue que lui.

Des notes sont mises au bas des pages, tantôt

pour faciliter l'intelligence de certaines tournures et expressions trop vieillies, tantôt pour donner une explication de faits scientifiques ou historiques moins connus.

Cette nouvelle édition est revue sur les plus anciennes et notamment sur celle de Sébastien Huré (Paris, 1647).

JULES BONHOMME.

ORAISON DÉDICATOIRE

Très sainte Mère de Dieu, vaisseau d'incomparable élection, élection de la souveraine dilection, vous êtes la plus aimable, la plus amante et la plus aimée de toutes les créatures. L'amour du Père céleste prit son bon plaisir en vous de toute éternité, destinant votre chaste cœur à la perfection du saint amour, afin qu'un jour vous aimassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aimait éternellement de l'unique amour paternel. O Jésus mon Sauveur ! à qui puis-je mieux dédier les paroles de votre amour, qu'au cœur très aimable de la bien-aimée de votre âme ?

Mais, ô Mère toute triomphante ! qui peut jeter ses yeux sur votre Majesté, sans voir à votre dextre celui que votre Fils voulut si souvent, pour l'amour de vous, honorer du titre de père, le vous ayant uni par le lien céleste d'un mariage tout virginal, à ce qu'il fût votre secours et coadjuteur en la charge de la

conduite et éducation de sa divine enfance ? O grand saint Joseph, époux très aimé de la Mère du Bien-aimé ! hé ! combien de fois avez-vous porté l'amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis qu'embrasé des doux embrassements et baisers de ce divin Enfant, votre âme fondait d'aise lorsqu'il prononçait tendrement à vos oreilles (ô Dieu, quelle suavité !) que vous étiez son grand ami et son cher père bien-aimé !

On mettait jadis les lampes de l'ancien temple sur des fleurs de lis d'or. O Marie et Joseph ! pair sans pair, lis sacrés d'incomparable beauté, entre lesquels le bien-aimé se repaît, et repaît tous ses amants ! hélas ! si j'ai quelqu'espérance que cet écrit d'amour puisse éclairer et enflammer les enfants de lumière, où le puis-je mieux colloquer qu'emmi (1) vos lis ? lis esquels le soleil de justice, splendeur et candeur de la lumière éternelle, s'est si souverainement récréé qu'il y a pratiqué les délices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mère bien-aimée du Bien-aimé ! ô époux bien-aimé de la bien-aimée, prosterné sur ma face devant vos pieds qui portèrent mon Sauveur, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de votre dilection. Hé ! je vous jure par ce cœur de votre doux Jésus, qui est le

(1) *Emmi*, parmi.

roi des cœurs, que les vôtres adorent, animez mon âme et celle de tous ceux qui liront cet écrit de votre toute-puissante faveur envers le Saint-Esprit; afin que nous immolions meshui (1) en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais emmi les flammes de ce céleste feu que notre Seigneur votre Fils a tant désiré d'allumer en nos cœurs, que pour cela il ne cessa de travailler et soupirer jusques à la mort de la croix.

(1) *Meshui*, désormais, aujourd'hui.

VIVE JÉSUS

PRÉFACE

Le Saint-Esprit enseigne que les *lèvres* de la divine épouse, c'est-à-dire, de l'Église, ressemblent à l'écarlate et au *bornal* (1) qui *distille le miel* (2), afin que chacun sache que toute la doctrine qu'elle annonce, consiste en la sacrée dilection, plus éclatante en vermeil que l'écarlate, à cause du sang de l'époux qui l'enflamme ; plus douce que le miel, à cause de la suavité du bien-aimé qui la comble de délices. Ainsi, ce céleste époux voulant donner commencement à la publication de sa loi, jeta sur l'assemblée des disciples qu'il avait députés à cet office, force *langues* de *feu;* montrant assez par ce moyen que la prédication évangélique était toute destinée à l'embrasement des cœurs.

Représentez-vous de belles colombes aux rayons du soleil, vous les verrez varier en autant de couleurs comme vous diversifierez le biais duquel

(1) *Bornal,* ruche de cire, ouvrage des abeilles. Dans le Limousin on dit encore *bourna*.

(2) Cant. cant., IV, 11.

vous les regarderez; parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur, que le soleil voulant mêler sa clarté avec leur pennage (1), il se fait une multitude de transparences, lesquelles produisent une grande variété de nuances et changements de couleurs, mais couleurs si agréables à voir, qu'elles surpassent toutes couleurs et l'émail encore des plus belles pierreries, couleurs resplendissantes et si mignardement dorées, que leur or les rend plus vivement colorées; car en cette considération le Prophète royal disait aux Israélites :

Quoique l'affliction vous fane le visage,
Votre teint desormais se verra ressemblant
Aux ailes d'un pigeon où l'argent est tremblant,
Et dont l'or brunissant rayonne le pennage.
(Ps. LXVII, 14.)

Certes l'Église est parée d'une variété excellente d'enseignements, sermons, traités et livres pieux, tous grandement beaux et aimables à la vue, à cause du mélange admirable que le soleil de justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des pasteurs, qui sont leurs plumes, et avec leurs plumes, qui tiennent aussi quelquefois lieu de langues, et font le riche pennage de cette colombe mystique. Mais parmi toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on découvre partout le bel or de la sainte dilection qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des saints, et la rehaussant au-dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Église.

(1) *Pennage*, plumage.

Mais comme nous savons bien que toute la clarté du jour provient du soleil, et disons néanmoins pour l'ordinaire que le soleil n'éclaire pas, sinon quand à découvert il darde ses rayons en quelque endroit : de même, bien que toute la doctrine chrétienne soit de l'amour sacré, si est-ce que nous n'honorons pas indistinctement toute la théologie du titre de ce divin amour, ains (1) seulement les parties d'icelle qui contemplent l'origine, la nature, les propriétés et les opérations d'icelui en particulier.

Or, c'est la vérité que plusieurs écrivains ont admirablement traité ce sujet, surtout ces anciens Pères, qui, servant très amoureusement Dieu, parlaient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon ouïr parler des choses du ciel saint Paul, qui les avait apprises au ciel même, et qu'il fait bon voir ces âmes nourries dans le sein de la dilection écrire de sa sainte suavité ! Pour cela même, entre les scolastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru, ont pareillement excellé en piété. Saint Thomas en a fait un traité digne de saint Thomas. Saint Bonaventure et le B. Denys le Chartreux en ont fait plusieurs très excellents sous divers titres; et quant à Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, Sixte le Siennois (2) en parle ainsi : « Il a si dignement discouru des cinquante propriétés du divin amour

(1) *Ains*, mais.

(2) *Sixte le Siennois*. Sixte de Sienne, né en 1520, mort en 1569, juif converti devint dominicain, écrivain célèbre. Il a laissé la *Bibliothèque sainte*, ouvrage qui traite surtout de la Bible et contient une réfutation des principales hérésies.

qui sont çà et là déduites au Cantique des cantiques, qu'il semble que lui seul ait tenu le compte des affections de l'amour de Dieu. » Certes cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot.

Mais afin que l'on sût que cette sorte d'écrits se font plus heureusement par la dévotion des amants que par la doctrine des savants, le Saint-Esprit a voulu que plusieurs femmes aient fait des merveilles en cela. Qui a jamais mieux exprimé les célestes passions de l'amour sacré que sainte Catherine de Gênes, sainte Angèle de Foligni, sainte Catherine de Sienne, sainte Mathilde (1)?

En notre âge aussi plusieurs en ont écrit, desquels je n'ai pas eu le loisir de lire distinctement les livres, ains seulement par-ci par-là autant qu'il était requis pour voir si celui-ci pourrait encore trouver place. Le père Louis de Grenade, ce grand docteur de piété, a mis un *Traité de l'amour de Dieu* dans son *Mémorial*, qu'il suffit de dire être d'un si bon auteur pour le rendre recommandable. Diègue Stella, de l'ordre de Saint-François, en a fait un autre grandement effectif et utile pour l'oraison. Christophe de Fonseca, religieux augustin, en a mis en lumière un encore plus grand, où il dit diverses belles choses. Le Père Louis Richeome, de la compagnie de Jésus, a aussi publié un livre sous le titre de l'*Art d'aimer Dieu par les créatures ;* et cet auteur est tant aimable en sa personne et en ses beaux écrits,

(1) Sainte Mathilde, ou Mechtilde, disciple de sainte Gertrude au XIIIe siècle, a été remarquable par son amour envers N.-S. Jésus-Christ, décrit dans le livre des *Grâces spirituelles* ou *Révélations de sainte Mechtilde.*

qu'on ne peut douter qu'il ne le soit encore plus écrivant de l'amour même. Le Père Jean de Jésus, Maria, de l'ordre des Carmes déchaussés, a composé un livret qui porte de même le nom de l'*Art d'aimer Dieu*, lequel est fort estimé. Le grand et célèbre cardinal Bellarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé : *L'Escalier pour monter à Dieu par les créatures*, qui ne peut être qu'admirable, partant de cette très savante main et très dévote âme, qui a tant écrit et si doctement pour le bien de l'Eglise. Je ne veux rien dire du Parénétique (1), de ce fleuve d'éloquence qui flotte meshui parmi toute la France par la multitude et variété de ses sermons et beaux écrits. L'étroite consanguinité spirituelle que mon âme a contractée avec la sienne, lorsque par l'imposition de mes mains il reçut le caractère sacré de l'ordre épiscopal pour le bonheur du diocèse de Belley et l'honneur de l'Église, outre mille nœuds d'une sincère amitié qui nous lient eusemble, ne permet pas que je puisse parler au crédit de ses ouvrages entre lesquels ce Parénétique de l'amour divin fut une des premières saillies de la nonpareille affluence d'esprit que chacun admire en lui.

Nous voyons de plus un grand et magnifique Palais que le R. F. Laurent de Paris, prédicateur de l'ordre des Capucins, bâtit à l'honneur de l'amour divin : lequel étant achevé sera un cours accompli de la science de bien aimer. Mais enfin,

(1) *Parénétique*, auteur de discours moraux. Le saint nomme ainsi son ami J. Pierre Camus, évêque de Belley, qui publia plus tard l'*Esprit de saint François de Sales*, 6 vol. 1641.

la bienheureuse Térèse de Jésus a si bien écrit des mouvements sacrés de la dilection en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'éloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité : et sa très savante ignorance fait paraître très ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, après un grand tracas d'étude, se voient honteux de n'entendre pas ce qu'elle écrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsi, Dieu élève le trône de sa vertu sur le théâtre de notre infirmité, *se servant des choses faibles pour confondre les fortes* (1).

Or, quoique ce Traité que je te présente, mon cher Lecteur, suive de bien loin ces excellents livres, sans espoir de les pouvoir acconsuivre (2), si est-ce que j'espère tant en la faveur des deux amants célestes auxquels je le dédie, qu'encore te pourra-t-il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considérations qu'il ne te serait pas si aisé de trouver ailleurs ; comme réciproquement tu trouveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas ici. Il me semble même que mon dessein n'est pas celui des autres, sinon en général, en tant que nous visions tous à la gloire du saint amour. Mais de ceci la lecture t'en fera foi.

Certes, j'ai seulement pensé à représenter simplement et naïvement, sans art et encore plus sans fard l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences de l'amour divin. Que si outre cela tu trouves quelqu'autre chose, ce sont des sur-

(1) I Cor., I., 27.
(2) *Acconsuivre*, atteindre.

croissances qu'il n'est presque pas possible d'éviter à celui qui, comme moi, écrit entre plusieurs distractions. Mais je crois bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature même, qui est une si sage ouvrière, projetant la production des raisins, produit quant et quant (1), comme par une prudente inadvertance, tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'aient besoin en leur saison d'être effeuillées et ébourgeonnées.

On traite maintes fois les écrivains trop rudement, on précipite les sentences que l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ils n'ont pratiqué d'imprudence en se hâtant de publier leurs écrits. La précipitation des jugements met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusés. Plusieurs écrivent sottement, et plusieurs censurent lourdement. La douceur des lecteurs rend douce et utile la lecture, et pour t'avoir plus favorable, mon cher Lecteur, je te veux ici rendre raison de quelques points qui autrement à l'aventure te mettraient en mauvaise humeur.

Quelques-uns peut-être trouveront que j'ai trop dit, et qu'il n'était pas requis de prendre ainsi les discours jusque dans leurs racines. Mais je pense que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appelons angélique, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire que la tige et les feuilles. Les quatre premiers livres et quelques chapitres des autres pouvaient sans doute être omis, au gré des âmes qui ne cherchent que la seule pratique de la sainte di-

(1) *Quant et quant*, avec, en même temps.

lection ; mais tout cela néanmoins leur sera bien utile, si elles le regardent dévotement. Cependant plusieurs peut-être aussi eussent trouvé mauvais de ne voir pas ici toute la suite de ce qui appartient au Traité du céleste amour. Certes, j'ai eu en considération la condition des esprits de ce siècle, et je le devais; il importe beaucoup de regarder en quel âge on écrit.

Je cite aucunes fois l'Écriture sainte en autres termes que ceux qui sont portés par l'édition ordinaire. O vrai Dieu! mon cher Lecteur, ne me fais pas pour cela ce tort de croire que je veuille me départir de cette édition-là : ha non! car je sais que le Saint-Esprit l'a autorisée par le sacré concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrêter; ains au contraire je n'emploie les autres versions que pour le service de celle-ci, quand elles expliquent et confirment son vrai sens. Par exemple, ce que l'époux céleste dit à son épouse : *Tu as blessé mon cœur*, est fort éclairci par l'autre version : *Tu m'as emporté le cœur*, ou *Tu as tiré et ravi mon cœur* (1). Ce que notre Seigneur dit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, est grandement amplifié et déclaré selon le grec, *Bienheureux sont les mendiants d'esprit* (2); et ainsi des autres.

J'ai souvent cité le sacré Psalmiste en vers, et ç'a été pour récréer ton esprit; et selon la facilité que j'en ai eue par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron (3), de laquelle néan-

(1) Cant. cant., IV, 9
(2) Matth., V, 3.
(3) Phil. Desportes, poète, oncle de Régnier, né en 1546, mort en 1606; pourvu de plusieurs abbayes, entre autres

moins je me suis quelquefois départi, non certes cuidant (1) de pouvoir faire mieux les vers que ce fameux poète, car je serais un grand impertinent si, n'ayant jamais seulement pensé à cette sorte d'écrire, je prétendais d'y réussir en un âge et en une condition de vie qui m'obligerait de m'en retirer, si jamais j'y avais été engagé; mais en quelques endroits où il y pouvait avoir plusieurs intelligences, je n'ai pas suivi ses vers, parce que je ne voulais pas suivre son sens : comme au psaume 132, il a entendu un mot latin, qui est, des *franges de la robe*, que j'ai estimé devoir être pris pour le *collet;* c'est pourquoi j'ai fait la traduction à mon gré.

Je ne dis rien que je n'aie appris des autres; or, il me serait impossible de me ressouvenir de qui j'ai reçu chaque chose en particulier. Mais je t'assure bien que si j'avais tiré de quelque auteur des grandes pièces dignes de quelque remarque, je ferais conscience de ne lui en rendre pas la louange qu'il en mériterait, et pour t'ôter un soupçon qui te pourrait venir en l'esprit contre ma sincérité, pour ce regard (2) je t'avertis que le chapitre 13 du septième livre est extrait d'un sermon que je fis à Paris, à Saint-Jean-en-Grève, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, l'an 1602.

Je n'ai pas toujours exprimé la suite des chapitres; mais si tu y prends garde, tu trouveras aisément les nœuds de leur liaison. En cela et plusieurs autres choses, j'ai eu grand soin d'épargner

celle de Tiron, au diocèse de Chartres, il abandonna la poésie légère, et publia une traduction des Psaumes.

(1) *Cuidant*, pensant, jugeant.

(2) *Pour ce regard*, à ce propos.

mon loisir et ta patience. Lorsque j'eus fait imprimer l'*Introduction à la vie dévote*, monseigneur l'archevêque de Vienne, Pierre de Villars, me fit la faveur de m'en écrire son opinion en termes si avantageux pour ce livret et pour moi, que je n'oserais jamais les redire; et m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrais de mon loisir à faire de pareilles besognes, entre plusieurs beaux avis desquels il me gratifia, l'un fut que j'observasse toujours, tant que le sujet le permettrait, la brièveté des chapitres; car tout ainsi, dit-il, que les voyageurs, sachant qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-cinq pas de leur chemin, se détournent aisément de si peu pour l'aller voir, ce qu'ils ne feraient pas s'ils savaient qu'il fût plus éloigné de leur route : de même ceux qui savent que la fin d'un chapitre n'est guère éloignée du commencement, ils entreprennent volontiers de le lire ; ce qu'ils ne feraient pas, pour agréable qu'en fût le sujet, s'il fallait beaucoup de temps pour en achever la lecture. J'ai donc eu raison de suivre en cela mon inclination, puisqu'elle fut agréable à ce grand personnage, qui a été l'un des plus saints prélats et des plus savants docteurs que l'Église ait eus de notre âge, et lequel, lorsqu'il m'honora de sa lettre, était le plus ancien de tous les docteurs de la Faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'avertit naguère que l'adresse que j'avais faite de ma parole à Philothée, en l'*Introduction à la vie dévote*, avait empêché plusieurs hommes d'en faire leur profit, d'autant qu'ils n'estimaient pas dignes de la lecture d'un homme les avertissements faits pour une femme. J'admirai qu'il se trouvât des hom-

mes qui, pour vouloir paraître hommes, se montrassent en effet si peu hommes ; car je te laisse à penser, mon cher Lecteur, si la dévotion n'est pas également pour les hommes comme pour les femmes ; et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et révérence la seconde épître de saint Jean, adressée à la sainte dame Electa, comme la troisième, qu'il destine à Caïus, et si mille et mille lettres ou excellents traités des anciens Pères de l'Eglise doivent être tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ils sont adressés à des saintes femmes de ce temps-là. Mais outre cela, c'est l'âme qui aspire à la dévotion, que j'appelle Philothée ; et les hommes ont une âme aussi bien que les femmes.

Toutefois, pour imiter en cette occasion le grand Apôtre, qui s'estimait *redevable* à tous (1), j'ai changé d'adresse en ce Traité, et parle à Théotime. Que si d'aventure il se trouvait des femmes (or, cette impertinence serait plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignements qu'on a faits à un homme, je les prie de croire que le Théotime auquel je parle est l'esprit humain qui désire faire progrès en la dilection sainte, esprit qui est également aux femmes comme ès hommes.

Ce Traité donc est fait pour aider l'âme déjà dévote à ce qu'elle se puisse avancer en son dessein, et pour cela il m'a été force de dire plusieurs choses un peu moins connues au vulgaire, et qui par conséquent sembleront plus obscures. Le fond de la science est toujours un peu plus ma-

(1) Rom., I, 14.

laisé à sonder, et se trouve peu de plongeons (1) qui veuillent et sachent aller recueillir les perles et autres pierres précieuses dans les entrailles de l'Océan. Mais si tu as le courage franc ponr enfoncer cet écrit, il t'arrivera de vrai comme aux plongeons, lesquels, dit Pline, étant ès plus profonds gouffres de la mer, y voient clairement la lumière du soleil ; car tu trouveras ès endroits les plus malaisés de ces discours une bonne et amiable clarté. Et certes, comme je n'ai pas voulu suivre ceux qui méprisent quelques livres qui traitent d'une certaine vie suréminente en perfection, aussi n'ai-je pas voulu parler de cette suréminence, car ni je ne puis censurer les auteurs, ni autoriser les censeurs d'une doctrine que tu n'entends pas.

J'ai touché quantité de points de théologie, mais sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ai jadis appris ès disputes, comme ce que l'attention au service des âmes et l'emploi de vingt-quatre annees en la sainte prédication m'ont fait penser être plus convenable à la gloire de l'Évangile et de l'Église.

Au demeurant, quelques gens de marque de divers endroits m'ont averti que certains livrets ont été publiés sous les seules premières lettres du nom de leurs auteurs, qui se trouvent les mêmes avec celles du mien, qui a fait estimer à quelques-uns que ce fussent besognes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuidaient que je me fusse détraqué de ma simplicité pour enfler mon style de paroles pom-

(1) *Plongeons*, plongeurs.

peuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une éloquence altière et bien empanachée. A cette cause, mon cher Lecteur, je te dirai que comme ceux qui gravent on entaillent sur les pierres précieuses, ayant la vue lassée à force de la tenir bandée sur les traits déliés de leurs ouvrages, tiennent très volontiers devant eux quelque belle émaraude, afin que la regardant de temps en temps ils puissent récréer en son verd, et remettre en nature leurs yeux allangouris ; et de même en cette variété d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ai toujours des petits projets de quelque traité de piété que je regarde, quand je puis, pour alléger et délasser mon esprit.

Mais je ne fais pas pourtant profession d'être écrivain ; car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs ne me le sauraient permettre. Pour cela j'ai donc fort peu écrit, et beaucoup moins mis en lumière; et pour suivre le conseil et la volonté de mes amis, je te dirai que c'est afin que tu n'attribues pas la louange du travail d'autrui à celui qui n'en mérite point du sien propre.

Il y a dix-neuf ans que me trouvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Genève, laquelle lors se convertissait petit à petit à la foi catholique, le ministre adversaire de l'Église criait partout que l'article catholique de la réelle présence du corps du Sauveur en l'Eucharistie détruisait le symbole et l'analogie de la foi (car il était bien aise de dire ce mot d'*analogie*, non entendu par ses auditeurs, afin de paraître fort savant), et sur cela les autres prédicateurs catholiques avec les-

quels j'étais là me chargèrent d'écrire quelque chose en réfutation de cette vanité ; et je fis ce qui me sembla convenable, dressant une briève méditation sur le symbole des apôtres pour confirmer la vérité, et toutes les copies furent distribuées en ce diocèse, où je n'en trouve plus aucune.

Peu après, Son Altesse (1) vint deçà les monts, et trouvant les bailliages de Chablaix, Gaillard et Ternier, qui sont ès environs de Genève, à moitié disposés de recevoir la sainte religion catholique, qui en avait été arrachée par le malheur des guerres et révoltes il y avait près de soixante-dix ans, elle se résolut d'en rétablir l'exercice en toutes les paroisses, et d'abolir celui de l'hérésie. Et parce que d'un côté il y avait de grands empêchements à ce bonheur, selon les considérations que l'on appelle raisons d'État, et que d'ailleurs plusieurs, non encore bien instruits de la vérité, résistaient à ce tant désirable rétablissement, Son Altesse surmonta la première difficulté par la fermeté invincible de son zèle à la sainte religion, et la seconde par une douceur et prudence extraordinaire ; car elle fit assembler les principaux et plus opiniâtres, et les harangua avec une éloquence si amiablement pressante, que presque tous, vaincus, par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniâtreté à ses pieds, et leurs âmes entre les mains de la sainte Église.

Mais qu'il me soit loisible, mon cher Lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut

(1) Charles-Emmanuel, dit le Grand, duc de Savoie de 1580 à 1630.

louer beaucoup de riches actions de ce grand prince, entre lesquelles je vois la preuve de son indicible vaillance et science militaire qu'il vient de rendre maintenant admirée de toute l'Europe. Mais toutefois, quant à moi, je ne puis assez exalter le rétablissement de la sainte religion en ces trois bailliages que je viens de nommer; y ayant vu tant de traits de piété assortis d'une si grande variété d'actions de prudence, constance, magnanimité, justice et débonnaireté, qu'en cette seule petite pièce il me semblait de voir comme en un tableau raccourci tout ce qu'on loue ès princes qui jadis ont le plus ardemment servi à la gloire de Dieu et de l'Église : le théâtre était petit, mais les actions grandes. Et comme cet ancien ouvrier ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme, comme il fut admiré d'avoir su faire un navire d'ivoire assorti de tout son équipage en si petit volume que les ailes d'une abeille le couvraient tout : aussi estimé-je plus ce que ce grand prince fit alors en ce petit coin de ses États, que beaucoup d'actions du plus grand éclat que plusieurs relèvent jusqu'au ciel.

Or, en cette occasion, on replanta par toutes les avenues et places publiques de ces quartiers-là les victorieuses enseignes de la croix ; et parce que peu auparavant on en avait planté une fort solennellement à Ennemasse près Genève, un certain ministre fit un petit traité contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et vénéneuse, à laquelle pour cela il fut trouvé bon que l'on répondît et, monseigneur Claude de Granier, mon prédécesseur, duquel la mémoire est en bénédiction, m'en imposa la charge, selon le pou-

voir qu'il avait sur moi, qui le regardais, non seulement comme mon Évêque, mais comme un saint serviteur de Dieu. Je fis donc cette réponse sous le titre de *Défense de l'étendard de la croix*, et la dédiai à Son Altesse, partie pour lui témoigner ma très humble subjection, partie pour lui faire quelque remerciement du soin qu'elle avait de l'Église en ces lieux-là.

Or, depuis peu on a réimprimé cette défense sous le titre prodigieux de la *Panthalogie ou Trésor de la croix*, titre auquel jamais je ne pensai, comme en vérité aussi ne suis-je pas homme d'étude, ni de loisir, ni de mémoire, pour pouvoir assembler tant de pièces de prix en un livre qu'il puisse porter le titre de *Trésor* ni de *Panthalogie;* et ces frontispices insolents me sont en horreur.

L'architecte est un sot, qui, privé de raison,
Fait le portail plus grand que toute la maison.

On célébra, l'an 1602, à Paris, où j'étais, les obsèques de ce magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur ; lequel avait fait tant de beaux exploits contre les Turcs en Hongrie, que tout le christianisme devait conspirer à l'honneur de sa mémoire. Mais surtout madame Marie de Luxembourg, sa veuve, fit de son côté tout ce que son courage et l'amour du défunt ui purent suggérer pour solenniser ses funérailles, et parce que mon père, mon aïeul et mon bisaïeul avaient été nourris pages des très illustres et excellents princes de Martigues, ses pères et ses prédécesseurs, elle me regarda comme serviteur héréditaire de sa maison, et me choisit pour faire la harangue funèbre en cette si grande

célébrité où se trouvèrent non seulement plusieurs cardinaux et prélats, mais quantité de princes, princesses, maréchaux de France, chevaliers de l'ordre, et même la cour de parlement en corps. Je fis donc cette oraison funèbre, et la prononçai en cette si grande assemblée dans la grande église de Paris; et parce qu'elle contenait un abrégé véritable des faits héroïques du prince défunt, je la fis volontiers imprimer, puisque la princesse veuve le désirait, et que son désir me devait être une loi. Or, je dédiai cette pièce-là à madame la duchesse de Vendôme, lors encore fille et toute jeune princesse, mais en laquelle on voyait déjà fort connaissablement les traits de cette excellente vertu et piété qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si dévote et pieuse mère.

A même temps que l'on imprimait cette oraison, j'appris que j'avais été fait évêque, si que je revins sitôt ici pour être consacré et commencer ma résidence ; et d'abord on proposa la nécessité qu'il y avait d'avertir les confesseurs de quelques points d'importance, et pour cela j'écrivis vingt-cinq avertissements que je fis imprimer pour les faire courir plus aisément parmi ceux à qui je les adressais ; mais depuis ils ont été réimprimés en divers lieux.

Trois ou quatre ans après, je mis en lumière l'*Introduction à la vie dévote,* pour les occasions et en la façon que j'ai remarquées en la préface d'icelle, dont je n'ai rien à te dire, mon cher Lecteur, sinon que si ce livret a reçu généralement un doux et gracieux accueil, voire même parmi les plus braves prélats et docteurs de l'É-

glise ; il n'a pas pourtant été exempt d'une rude censure de quelques-uns qui ne m'ont pas seulement blâmé, mais m'ont âprement baffoué en public de ce que je dis à Philothée, que le bal est une action de soi-même indifférente, et qu'en récréation on peut dire des quolibets; et moi, sachant la qualité de ces censeurs, je loue leur intention, que je pense avoir été bonne. Mais j'eusse néanmoins désiré qu'il leur eût plu de considérer que la première proposition est puisée de la commune et véritable doctrine des plus saints et savants théologiens : que j'écrivais pour les gens qui vivent emmi le monde et les cours : qu'au partir de là, j'inculque soigneusement l'extrême péril qu'il y a ès danses; et que quant à la seconde proposition, avec le mot de *quolibet*, elle n'est pas de moi, mais de cet admirable roi saint Louis, docteur digne d'être suivi en l'art de bien conduire les courtisans à la vie dévote. Car je crois que s'ils eussent pris garde à cela, leur charité et discrétion n'eût jamais permis à leur zèle, pour vigoureux et austère qu'il eût été, d'armer leur indignation contre moi.

Et sur ce propos, mon cher Lecteur, je te conjure de m'être doux et honteux (1) en la lecture de ce Traité. Que si tu trouves le style un peu (quoique ce sera, je m'assure, fort peu) différent de celui dont j'ai use écrivant à Philothée, et tous deux grandement divers de celui que j'ai employé en la *Défense de la croix*, sache qu'en dix-neuf ans on apprend et désapprend beaucoup de choses ; que le langage de la guerre est autre que celui de la paix ; et que l'on parle d'une façon

(1) *Honteux*, réservé ; ailleurs *bonteux*, bienveillant.

aux jeunes apprentis, et d'une autre sorte aux vieux compagnons.

Ici, certes, je parle pour les âmes avancées en la dévotion ; car il faut que je te dise que nous avons en cette ville une congrégation de filles et veuves (1) qui, retirées du monde, vivent unanimement au service de Dieu sous la protection de sa très sainte Mère ; et comme leur pureté et piété d'esprit m'a souvent donné de grandes consolations, aussi ai-je tâché de leur en rendre fréquemment par la distribution de la sainte parole que je leur ai annoncée, tant en sermons publics qu'en colloques spirituels, et presque toujours en la présence de plusieurs religieux et gens de grande dévotion, dont il m'a fallu traiter maintes fois des sentiments plus délicats de la piété, passant au delà de ce que j'avais dit à Philothée ; et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant que je dois à cette bénite assemblée, parce que celle qui en est la mère et y préside (2), sachant que j'écrivais sur ce sujet, et que néanmoins malaisément pourrais-je tirer la besogne au jour, si Dieu ne m'aidait fort spécialement, et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer saintement de recueillir tous les petits morceaux de loisir qu'elle estimait pouvoir être sauvés par-ci par-là de la presse de mes empêchements, pour les employer à ceci. Et parce que cette âme m'est en la consolation que Dieu

(1) Il s'agit de la première réunion de la Visitation, commencée en 1610, à Annecy, qui devait devenir, quelques années après, un ordre religieux cloîtré.

(2) Jeanne de Chantal.

sait, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion. Il y a voirement longtemps que j'avais projeté d'écrire de l'amour sacré; mais, ce projet n'était point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire, occasion que je te manifeste ainsi naïvement tout à la bonne foi, à l'imitation des anciens, afin que tu saches que je n'écris que par rencontre et occurrence, et que tu me sois plus amiable. On disait entre les païens que Phidias ne représentait jamais rien si parfaitement que les divinités, ni Apelles qu'Alexandre: on ne réussit pas toujours également. Si je demeure court en ce Traité, mon cher Lecteur, fais que ta bonté s'avance, Dieu bénira ta lecture.

A cette intention, j'ai dédié cet œuvre à la Mère de dilection et au Père de l'amour cordial, comme j'avais dédié l'*Introduction* au divin Enfant, qui est le Sauveur des amants et l'amour des sauvés. Certes, comme les femmes, tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aisément les enfants, leur choisissent ordinairement des parrains entre leurs amis de ce monde; mais quand leur faiblesse et indisposition rend leurs enfantements difficiles et périlleux, elles invoquent les saints du ciel, et vouent de faire tenir leurs enfants par quelque pauvre, ou par quelque personne dévote, au nom de saint Joseph, de saint François d'Assise, de saint François de Paule, de saint Nicolas, ou de quelqu'autre bienheureux qui puisse impétrer de Dieu le bon succès de leur grossesse et une naissance vitale pour l'enfant : de même avant que je fusse évêque, me trouvant avec plus de loisir et moins d'appréhension pour écrire, je dédiai les petits ouvrages que je fis, aux princes de

la terre ; mais maintenant qu'accablé de ma charge j'ai mille difficultés d'écrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du ciel, afin qu'ils m'obtiennent la lumière requise, et que si telle est la volonté divine, ces écrits aient une naissance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsi Dieu te bénisse, mon cher Lecteur, et te fasse riche de son saint amour. Cependant je soumets toujours de tout mon cœur mes écrits, mes paroles et mes actions à la correction de la très sainte Église catholique, apostolique et romaine, sachant qu'elle est *la colonne et fermeté de la vérité* (1), dont elle ne peut ni faillir ni défaillir ; et que nul ne peut avoir Dieu pour père, qui n'aura cette Église pour mère.

A Annecy, le jour des très amants apôtres saint Pierre et saint Paul, mil six cent seize.

BÉNI SOIT DIEU !

(1) I Tim., III, 15.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

LIVRE PREMIER

CONTENANT

UNE PRÉPARATION A TOUT LE TRAITÉ

CHAPITRE PREMIER

Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté.

L'union établie en la distinction fait l'ordre ; l'ordre produit la convenance et la proportion ; et la convenance, ès choses entières et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle quand elle est composée de toutes ses parties tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est réduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble pour ne faire qu'une seule armée. Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soient nettes, claires et bien distinguées ; mais qu'elles soient alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la distinction, et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutôt une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angélique saint Thomas, après le grand saint Denis, la beauté et la bonté, bien qu'elles aient quelque convenance, ne sont pas néanmoins une même chose : car le bien est ce qui plaît à l'appétit et volonté ; le beau, ce qui plaît à l'entendement et à la connaissance ; ou pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouissance nous délecte ; le beau, ce dont la connaissance nous agrée. Et c'est pourquoi jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objets des deux sens qui sont les plus connaissants et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la vue et l'ouïe ; si que (1) nous ne disons pas : Voilà des belles odeurs ou des belles saveurs, mais nous disons bien : Voilà des belles voix et des belles couleurs.

Le beau donc étant appelé beau, parce que sa connaissance délecte, il faut que, outre l'union et distinction d'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ait beaucoup de splendeur et clarté, afin qu'il soit connaissable et visible ; les voix, pour être belles, doivent être claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs éclatantes et resplendissantes ; l'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides, et enlaidissent toutes choses ; parce qu'en elles rien n'est connaissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance : qui a fait dire à saint Denis (2) « que » Dieu, comme souveraine beauté, est auteur de » la belle convenance, du beau lustre et de la » bonne grâce, qui est en toutes choses, » faisant éclater, en forme de lumière, les distributions et

(1) *Si que*, à tel point que.
(2) Chap. IV, *Des noms divins.*

départements de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, voulant que pour établir la beauté, il y eût la convenance, la clarté, et la bonne grâce.

Certes, Théotime, la beauté est sans effet, inutile et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive, et lui donne efficace ; dont nous disons les couleurs être vives, quand elles ont de l'éclat et du lustre.

Mais quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grâce, laquelle, outre la convenance des parties parfaites, qui fait la beauté, ajoute la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsi, en la souveraine beauté de notre Dieu, nous ne reconnaissons l'union, ains l'unité de l'essence en la distinction des personnes avec une infinie clarté, jointe à la convenance incompréhensible de toutes les perfections, des actions et mouvements, comprises très souverainement, et par manière de dire, jointes et ajoutées excellemment en la très unique et très simple perfection du pur acte divin, qui est Dieu même, immuable et invariable, ainsi que nous dirons ailleurs.

Dieu donc, voulant rendre toutes choses bonnes et belles, a réduit la multitude et distinction d'icelles en une parfaite unité ; et pour ainsi dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faisant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à lui, qui est le souverain monarque. Il réduit tous les membres en un corps, sous un chef ; de plusieurs personnes, il forme une famille ; de plusieurs familles, une ville ; de plu-

sieurs villes, une province ; de plusieurs provinces, un royaume ; et soumet tout un royaume à un seul roi. Ainsi, Théotime, parmi l'innumérable multitude et variété d'actions, mouvements, sentiments, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a établi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se trouve en ce petit monde, et semble que Dieu ait dit à la volonté ce que Pharaon dit à Joseph : Tu seras sur ma maison, tout le peuple obéira au commandement de ta bouche ; sans ton commandement, nul ne remuera. Mais cette domination de la volonté se pratique certes fort différemment.

CHAPITRE II

Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'âme.

Le père de famille conduit sa femme, ses enfants et ses serviteurs par ses ordonnances et commandements, auxquels ils sont obligés d'obéir, bien qu'ils puissent ne le faire pas ; que s'il a des serfs et esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ils n'ont nul pouvoir de contredire. Mais ses chevaux, ses bœufs, ses mulets, il les manie par industrie, les liant, bridant, piquant, enfermant, lâchant.

Certes la volonté gouverne la faculté de notre mouvement extérieur, comme un serf ou esclave : car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empêche, jamais elle ne manque d'obéir. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains,

les pieds, les yeux et toutes les parties dans lesquelles la puissance de ce mouvement se trouve, sans résistance, à notre gré, et selon notre volonté.

Mais quant à nos sens et à la faculté de nourrir, croître et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aisément ; ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si l'on appelle un esclave, il vient ; si on lui dit qu'il arrête, il arrête ; mais il ne faut pas attendre cette obéissance d'un épervier ou faucon : qui le veut faire revenir, il lui faut montrer le leurre ; qui le veut accoiser (1), il lui faut mettre le chaperon. On dit à un valet : Tournez à gauche ou à droite, et il le fait ; mais pour faire ainsi tourner un cheval, il faut se servir de la bride. Il ne faut pas, Théotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ni à nos oreilles de n'ouïr pas, ni à nos mains de ne toucher pas, ni à notre estomac de ne digérer pas, ni à nos corps de ne croître pas : car toutes ces facultés n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obéissance. Nul ne peut ajouter une coudée à sa stature. Rachel voulait, et ne pouvait concevoir. Nous mangeons souvent sans être nourris, ni prendre croissance. Qui veut chevir (2) de ses facultés, il faut user d'industrie. Le médecin traitant un enfant de berceau, ne lui commande chose quelconque, mais il ordonne bien à la nourrice qu'elle lui fasse telle et telle chose : ou bien quelquefois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel médicament,

(1) *Accoiser*, apaiser, calmer.
(2) *Chevir*, jouir.

dont la qualité se répandant dans le lait, et le lait dans le corps du petit enfant, la volonté du médecin réussit en ce petit malade, qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas certes faire les ordonnances d'abstinence, sobriété, continence, à l'estomac, au gosier ; mais il faut commander aux mains de ne pouvoir fournir à la bouche les viandes et breuvages qu'en telle et telle mesure. Il faut ôter ou donner à la faculté qui produit les objets et sujets, et les aliments qui la fortifient, selon que la raison le requiert. Il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chaperon naturel, et les fermer, si on veut qu'ils ne voient pas, et avec ces artifices on les réduira au point que la volonté désire. C'est ainsi, Théotime, que Notre-Seigneur enseigne qu'il y a des eunuques qui sont tels pour le royaume des cieux, c'est-à-dire qui ne sont eunuques d'impuissance naturelle, mais par l'industrie, de laquelle leur volonté se sert, pour les retenir dans la sainte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas, qu'il ne regimbe pas ; si vous désirez tout cela, levez-lui le râtelier ; il ne lui faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Oui, même la volonté a du pouvoir sur l'entendement et sur la mémoire ; car de plusieurs choses que l'entendement peut entendre, ou desquelles la mémoire se peut ressouvenir, la volonté détermine celles auxquelles elle veut que ses facultés s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se divertissent. Il est vrai qu'elle ne les peut pas manier, ni ranger si absolument, comme elle fait les mains, les pieds ou la langue, à raison des fa-

cultés sensitives, et notamment de la fantaisie (1), qui n'obéissent pas d'une obéissance prompte et infaillible à la volonté, et desquelles puissances sensitives la mémoire et l'entendement ont besoin pour opérer; mais toutefois la volonté les remue, les emploie et applique selon qu'il lui plaît, bien que non pas si fermement et invariablement, que la fantaisie variante et volage ne les divertisse maintefois, les distrayant ailleurs; de sorte que comme l'Apôtre s'écrie : *Je fais, non le bien que je veux, mais le mal que je hais* (2); ainsi nous sommes souvent contraints de nous plaindre de quoi nous pensons, non le bien que nous aimons, mais le mal que nous haïssons.

CHAPITRE III

Comme la volonté gouverne l'appétit sensuel.

La volonté donc, Théotime, domine sur la mémoire, l'entendement et la fantaisie, non par force, mais par autorité ; en sorte qu'elle n'est pas toujours infailliblement obéie, non plus que le père de famille ne l'est pas toujours par ses enfants et ses serviteurs. Or, c'en est de même de l'appétit sensuel, lequel, comme dit saint Augustin (3), est appelé convoitise en nous autres pécheurs, et demeure sujet à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mari; parce tout ainsi qu'il fut dit à la femme : Tu te retourneras à ton mari, et il te maîtrisera; aussi fut-il dit à Caïn que son appétit

(1) *Fantaisie*, l'imagination.
(2) Rom., VII, 23.
(3) *De civit.*, l. XXIV, c. V.

se retournerait à lui, et qu'il dominerait sur icelui; et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se soumettre et s'assujettir à lui. « O » homme! dit saint Bernard (1), il est à ton pouvoir, » si tu veux, de faire que ton ennemi soit ton » serviteur, en sorte que toutes choses te revien- » nent à bien ; ton appétit est sous toi, et tu le » domineras. Ton ennemi peut exciter en toi le » sentiment de la tentation ; mais tu peux, si tu » veux, ou donner ou refuser le consentement. Si » tu permets à l'appétit de te porter au péché, » alors tu seras sous icelui, et il te maîtrisera, » parce que quiconque fait le péché, il est serf du » péché ; mais avant que tu fasses le péché, tandis » que le péché n'est pas encore en ton consente- » ment, mais seulement en ton sentiment, c'est- » à-dire qu'il est encore en ton appétit et non en » ta volonté, ton appétit est sous toi, et tu le mai- » triseras. » Avant que l'empereur soit créé, il est soumis aux électeurs qui dominent sur lui, pouvant ou le choisir à la dignité impériale, ou le rejeter ; mais s'il est une fois élu et élevé par eux, ils sont dès lors sous lui, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appétit, elle domine sur lui ; mais après le consentement elle devient son esclave.

En somme, cet appétit sensuel est à la vérité un sujet rebelle, séditieux, remuant ; et faut confesser que nous ne le saurions tellement défaire, qu'il ne s'élève, qu'il n'entreprenne, et qu'il n'assaille la raison ; mais pourtant la volonté est si fort au-dessus de lui, que, si elle veut, elle peut le ravaler,

(1) *Serm.* v *de Quadr.*

rompre ses desseins, et le repousser, puisque c'est assez le repousser, que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empêcher la concupiscence de concevoir, mais oui bien d'enfanter et de parfaire le péché.

Or, cette convoitise, ou appétit sensuel, a douze mouvements, par lesquels, comme par autant de capitaines mutinés, il fait sa sédition en l'homme; et parce que pour l'ordinaire ils troublent l'âme et agitent le corps : en tant qu'ils troublent l'âme, on les appelle perturbations; en tant qu'ils inquiètent le corps, on les appelle passions, au rapport de saint Augustin. Tous regardent le bien ou le mal; celui-là pour l'acquérir, celui-ci pour l'éviter. Si le bien est considéré en soi selon la naturelle bonté, il excite l'amour, première et principale passion ; si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au désir ; si étant désiré, on estime de le pouvoir obtenir, on entre en espérance ; si on pense de ne le pouvoir obtenir, on sent le désespoir; mais quand on le possède comme présent, il nous donne la joie.

Au contraire, sitôt que nous connaissons le mal, nous le haïssons ; s'il est absent, nous le fuyons ; si nous pensons de ne pouvoir l'éviter, nous le craignons ; si nous estimons de le pouvoir éviter, nous nous enhardissons et encourageons : mais si nous le sentons comme présent, nous nous attristons, et lors l'ire (1) et le courroux accourent soudain pour rejeter et repousser le mal, ou du moins s'en venger : que si l'on ne peut, on demeure en tristesse ; mais si on l'a repoussé, ou que l'on se

(1) *L'ire*, la colère.

soit vengé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un plaisir de triomphe ; car, comme la possession du bien réjouit le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles, la volonté tient son empire, rejetant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empêchant leurs effets, et au fin moins (1), leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire même à la longue, abattues, allangouries, efflanquées, réprimées, et si non du tout (2) mortes, au moins amorties, ou mortifiées.

Et c'est afin d'exercer nos volontés en la vertu et vaillance spirituelle, que cette multitude de passions est laissée en nos âmes, Théotime : de sorte que les stoïciens, qui nièrent qu'elles se trouvassent en l'homme sage, eurent grand tort; mais d'autant plus que ce qu'ils niaient en paroles, ils le pratiquaient en effets, au récit de saint Augustin (3), qui raconte cette gracieuse histoire. Aulus Gellius s'étant embarqué avec un fameux stoïcien, une grande tempête survint, de laquelle le stoïcien étant effrayé, il commença à pâlir, blêmir et trembler si sensiblement, que tous ceux du vaisseau s'en aperçurent, et le remarquèrent curieusement, quoiqu'ils fussent ès mêmes hasards avec lui. Cependant la mer enfin s'apaise, le danger passe, et l'assurance redonnant à un chacun la liberté de causer, voire même de railler, un certain voluptueux asiatique, se moquant du stoïcien

(1) *Au fin moins*, tout au moins.
(2) *Du tout*, entièrement.
(3) *De civit.*, l. IX, c. IV.

lui reprochait qu'il avait eu peur, et qu'il était devenu hâve et pâle au danger, et que lui au contraire était demeuré ferme et sans effroi. A quoi le stoïcien repartit par le récit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avait répondu à un homme qui pour même sujet l'avait piqué d'un même reproche ; car, lui dit-il, toi tu as eu raison de ne t'être point soucié pour l'âme d'un méchant brouillon ; mais moi, j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'âme d'Aristippus : et le bon de l'histoire est que Aulus Gellius, témoin oculaire, la récite ; mais quant à la repartie qu'elle contient, le stoïcien qui la fit, favorisa plus sa promptitude que sa cause, puisqu'allégeant un compagnon de sa crainte, il laissa preuve par deux irréprochables témoins que les stoïciens étaient touchés de la crainte, et de la crainte qui répand ses effets ès yeux, au visage et en la contenance, et qui par conséquent est une passion.

Grande folie de vouloir être sage d'une sagesse impossible ; l'Église certes a condamné la folie de cette sagesse, que certains anachorètes présomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquels toute l'Écriture, mais surtout le grand Apôtre, crie : Que nous avons *une loi en nos corps, qui répugne à la loi de notre esprit* (1). Entre nous autres chrétiens, dit le grand saint Augustin, selon les écritures saintes et la doctrine sainte : « Les ci-
» toyens de la sacrée cité de Dieu, vivant selon
» Dieu, au pèlerinage de ce monde, craignent,
» désirent, se doulent (2) et se réjouissent (3). »

(1) Rom., VII, 23.
(2) *Se doulent*, souffrent, se plaignent.
(3) *De civit.*, l. XIV, c. IX.

Oui, même le roi, souverain de cette cité, a craint, désiré, s'est doulu et réjoui jusques à pleurer, blêmir, trembler et suer le sang, bien qu'en lui ces mouvements n'ont pas été des passions pareilles aux nôtres, dont le grand saint Jérôme, et après lui l'école, ne les a pas osé nommer du nom de passions, pour la révérence de la personne en laquelle ils étaient, ains du nom respectueux de propassions, pour témoigner que les mouvements sensibles en Notre-Seigneur y tenaient lieu de passion, bien qu'ils ne fussent pas passions, d'autant qu'il ne pâtissait ou souffrait chose quelconque de la part d'icelles, sinon ce que bon lui semblait, et comme il lui plaisait, les gouvernant et maniant à son gré, ce que nous ne faisons pas nous autres pécheurs, qui souffrons et pâtissons ces mouvements en désordre, contre notre gré, avec un grand préjudice du bon état et police de nos âmes.

CHAPITRE IV

Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que même il gouverne la volonté, bien que la volonté ait aussi domination sur lui.

L'amour étant la première complaisance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantôt, certes il précède le désir ; et de fait, qu'est-ce que l'on désire, sinon ce que l'on aime ? Il précède la délectation, car, comme pourrait-on se réjouir en la jouissance d'une chose, si on ne l'aimait pas? il précède l'espérance, car on n'espère que le bien

qu'on aime ; il précède la haine, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien ; ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien, et c'en est de même, Théotime, de toutes autres passions ou affections ; car elles proviennent toutes de l'amour, comme de leur source et racine.

C'est pourquoi les autres passions et affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour duquel elles procèdent est bon ou mauvais : car il répand tellement ses qualités sur elles, qu'elles ne semblent être que le même amour. Saint Augustin, réduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boëce, Cicéron, Virgile et la plupart de l'antiquité : « L'amour, dit-il, tendant à posséder ce qu'il aime, » s'appelle convoitise ou désir ; l'ayant et possédant, il s'appelle joie ; fuyant ce qui lui est » contraire, il s'appelle crainte ; que si cela lui » arrive et qu'il le sente, il s'appelle tristesse ; et » partant ces passions sont mauvaises, si l'amour » est mauvais ; bonnes, s'il est bon (1). » Les citoyens de la cité de Dieu craignent, désirent, se doulent, se réjouissent, et, parce que leur amour est droit, toutes ces affections sont aussi droites. La doctrine chrétienne assujettit l'esprit à Dieu, afin qu'il le guide et secoure, et assujettit à l'esprit toutes ces passions, afin qu'il les bride et modère, en sorte qu'elles soient converties au service de la justice et vertu. « La droite volonté est l'amour bon, la » volonté mauvaise est l'amour mauvais ; » c'est-à-dire en un mot, Théotime, que l'amour domine

(1) *De civit.*, l. XIV, c. VII et IX.

tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mari, et devient noble s'il est noble, reine s'il est roi, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle épouse : s'il est charnel, elle est charnelle ; spirituelle, s'il est spirituel ; et toutes les affections de désir, de joie, d'espérance, de crainte, de tristesse, comme enfants nés du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par conséquent leur qualité de l'amour. Bref, Théotime, la volonté n'est émue que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et la première affection, donne le branle à tout le reste, et fait tous les autres mouvements de l'âme.

Mais, pour tout cela, il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encore régente sur l'amour, d'autant que la volonté n'aime qu'en voulant aimer, et de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celui que bon lui semble ; autrement il n'y aurait point d'amour ni prohibé, ni commandé. Elle est donc maîtresse sur les amours, comme une demoiselle sur ceux qui la recherchent, parmi lesquels elle peut élire celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage elle perd sa liberté, et de maîtresse devient sujette à la puissance du mari, demeurant prise par celui qu'elle a pris ; de même la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous lui ; et comme la femme demeure sujette au mari qu'elle a choisi, tandis qu'il vit, et que s'il meurt elle reprend sa précédente liberté, pour se re-

marier à un autre, ainsi pendant qu'un amour vit en la volonté, il y règne, et elle demeure soumise à ses mouvements ; que si cet amour vient à mourir, elle pourra par après en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté, qui ne se trouve pas en la femme mariée, et c'est que la volonté peut rejeter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent dégoûter, et prenant résolution de changer d'objet ; car ainsi pour faire vivre et régner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre ; si nous ne pouvons l'anéantir du tout, au moins nous l'affaiblissons ; en sorte que, s'il vit en nous, il n'y règne plus ; comme au contraire, nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adhérer à celui des créatures, qui est l'infâme adultère que le céleste époux reproche si souvent aux pécheurs.

CHAPITRE V

Des affections de la volonté.

Il n'y a pas moins de mouvements en l'appétit intellectuel ou raisonnable qu'on appelle volonté, qu'il y en a en l'appétit sensible ou sensuel, mais ceux-là sont ordinairement appelés affections, et ceux-ci passions. Les philosophes et païens ont aimé aucunement (1) Dieu, leurs républiques, la vertu et les sciences ; ils ont haï le vice, espéré les honneurs, désespéré d'éviter la mort ou la calomnie, désiré de savoir, voire même d'être bien heureux après leur mort ; se sont enhardis pour

(1) *Aucunement*, quelquefois.

surmonter les difficultés qu'il y avait au pourchas (1) de la vertu, ont craint le blâme, ont fui plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignés contre les tyrans, sans aucun propre intérêt. Or, tous ces mouvements étaient en la partie raisonnable, puisque le sens, ni par conséquent l'appétit sensuel, ne sont pas capables d'être appliqués à ces objets, et partant ces mouvements étaient des affections de l'appétit intellectuel ou raisonnable, et non pas des passions de l'appétit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appétit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en même temps dans l'appétit raisonnable ou dans la volonté ! Le jeune homme dont parle saint Jérome, se coupant la langue à belles dents, et la crachant sur le nez de cette maudite femme qui l'enflammait à la volupté, ne témoignait-il pas d'avoir en la volonté une extrême affection de déplaisir, contraire à la passion du plaisir que par force on lui faisait sentir en la convoitise et appétit sensuel? Combien de fois tremblons-nous de crainte entre les hasards auxquels notre volonté nous porte et nous fait demeurer! combien de fois haïssons-nous les voluptés esquelles notre appétit sensuel se plaît, aimant les biens spirituels esquels il se déplaît! En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair, entre notre homme extérieur qui dépend des sens, et l'homme intérieur qui dépend de la raison, entre le vieil Adam qui suit les appétits de son Ève, ou de la

(1) *Pourchas*, recherche obstinée.

convoitise, et le nouvel Adam qui seconde la sagesse céleste et la sainte raison.

Les stoïciens, ainsi que saint Augustin le rapporte (1), niant que l'homme sage puisse avoir des passions, confessaient néanmoins, ce semble, qu'il avait des affections, lesquelles ils appelaient eupathies et bonnes passions, ou bien, comme Cicéron, constances ; car ils disaient que le sage ne convoitait pas, mais voulait ; qu'il n'avait point de liesse, mais de joie ; qu'il n'avait point de crainte, mais de prévoyance et précaution ; en sorte qu'il n'était ému, sinon pour la raison et selon la raison. Pour cela, ils niaient surtout que l'homme sage pût avoir aucune tristesse, d'autant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal à l'homme sage, puisque nul n'est jamais offensé que par soi-même, selon leur maxime. Et certes, Théotime, ils n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eût des eupathies et bonnes affections en la partie raisonnable de l'homme ; mais ils eurent tort de dire qu'il n'y avait point de passions en la partie sensitive, et que la tristesse ne touchait point le cœur de l'homme sage ; car laissant à part que eux-mêmes en étaient troublés, comme il a été dit, se pourrait-il bien faire que la sagesse nous privât de la miséricorde, qui est une vertueuse tristesse, laquelle arrive en nos cœurs pour nous porter au désir de délivrer le prochain du mal qu'il endure ? Aussi le plus homme de bien de tout le paganisme, Épictète, ne suivit pas cette erreur, que les passions ne s'élevassent point en l'homme

(1) *De civit.*, l. XIV, c. VIII.

sage, ainsi que saint Augustin atteste, lequel même montre encore que la dissension des stoïciens avec les autres philosophes, en ce sujet, n'a pas été qu'une pure dispute des paroles, et débat de langage.

Or, ces affections que nous sentons en notre partie raisonnable, sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objets plus ou moins relevés, et qu'elles se trouvent en un degré plus éminent de l'esprit ; car il y a des affections en nous qui procèdent du discours que nous faisons selon l'expérience des sens ; il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences humaines ; il y en a encore d'autres qui proviennent des discours faits selon la foi, et enfin il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'âme fait à la vérité et volonté de Dieu. Les premières sont nommées affections naturelles, car qui est celui qui ne désire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vêtir et à la nourriture, les douces et agréables conversations ? Les secondes affections sont nommées raisonnables, d'autant qu'elles sont toutes appuyées sur la connaissance spirituelle de la raison, par laquelle notre volonté est excitée à rechercher la tranquillité du cœur, les vertus morales, le vrai honneur, la contemplation philosophique des choses éternelles. Les affections du troisième rang se nomment chrétiennes, parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirés de la doctrine de Notre-Seigneur, qui nous fait chérir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite, la gloire du paradis. Mais les affections du suprême degré sont nommées divines et surnaturelles,

parce que Dieu lui-même les répand en nos esprits, et qu'elles regardent et tendent en Dieu, sans l'entremise d'aucun discours, ni d'aucune lumière naturelle, selon qu'il est aisé de concevoir par ce que nous dirons ci-après des acquiescements et sentiments qui se pratiquent au sanctuaire de l'âme. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois : l'amour de l'esprit envers les beautés des mystères de la foi, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la très sainte et éternelle divinité.

CHAPITRE VI

Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours.

La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain ; mais elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est. Or, entre tous les amours, celui de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'autorité de commander inséparablement unie, et propre à sa nature, que s'il n'est le maître incontinent il cesse d'être et périt.

Ismaël ne fut point héritier avec Isaac, son frère plus jeune ; Ésaü fut destiné au service de son frère puîné ; Joseph fut adoré, non seulement par ses frères, mais aussi par son père, et voire même par sa mère en la personne de Benjamin, ainsi qu'il l'avait prévu ès songes de sa jeunesse. Ce n'est certes pas sans mystères que les derniers entre ces frères emportent ainsi les avantages sur leurs aînés. L'amour divin est voirement (1) le

(1) *Voirement*, véritablement, même.

puîné entre toutes les affections du cœur humain; car, comme dit l'Apôtre, *ce qui est animal est premier, et le spirituel après* (1); mais ce puîné hérite toute l'autorité; et l'amour-propre, comme un autre Ésaü, est destiné à son service; et non seulement tous les autres mouvements de l'âme, comme ses frères, l'adorent et lui sont soumis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui lui tiennent lieu de père et de mère. Tout est sujet à ce céleste amour, qui veut toujours être ou roi ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne domine ou règne, ni régner, si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph furent des enfants surnaturels; car leurs mères, Sara, Rebecca et Rachel étant stériles par nature, les conçurent par la grâce de la bonté céleste; c'est pourquoi ils furent établis maîtres de leurs frères. Ainsi l'amour sacré est un enfant miraculeux, puisque la volonté humaine ne le peut concevoir, si le Saint-Esprit ne le répand dans nos cœurs; et comme surnaturel, il doit présider et régner sur toutes les affections, voire même sur l'entendement et la volonté.

Et bien qu'il y ait d'autres mouvements surnaturels en l'âme, la crainte, la piété, la force, l'espérance, ainsi qu'Ésaü et Benjamin furent enfants surnaturels de Rachel et Rebecca; si est-ce que le divin amour est le maître, l'héritier et le supérieur, comme étant fils de la promesse, puisque c'est en sa faveur que le ciel est promis à l'homme. Le salut est montré à la foi, il est préparé à l'espérance; mais il n'est donné qu'à la charité. La foi montre le chemin de la terre pro-

(1) I Cor., xv, 46.

mise comme une colonne de nuée et de feu, c'est-à-dire claire et obscure; l'espérance nous nourrit de sa manne de suavité ; mais la charité nous y introduit comme l'arche de l'alliance, qui nous fait le passage au Jourdain, c'est-à-dire au jugement, et qui demeurera au milieu du peuple, en la terre céleste promise aux vrais Israélites ; en laquelle, ni la colonne de la foi ne sert plus de guide, ni on ne se repaît plus de la manne d'espérance.

Le saint amour fait son séjour sur la plus haute et relevée région de l'esprit, où il fait ses sacrifices et holocaustes à la divinité, ainsi qu'Abraham fit le sien et que Notre-Seigneur s'immola sur le coupeau (1) du mont Calvaire, afin que d'un lieu si relevé, il soit ouï et obéi par son peuple, c'est-à-dire par toutes les facultés et affections de l'âme qu'il gouverne avec une douceur nonpareille ; car l'amour n'a point de forçats ni d'esclaves, ains réduit toutes choses à son obéissance avec une force si délicieuse, que comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aimable que sa force.

Les vertus sont en l'âme pour modérer ses mouvements, et la charité, comme première de toutes les vertus, les régit et les tempère toutes, non seulement parce que le premier en chaque espèce des choses sert de règle et mesure à tout le reste, mais aussi parce que Dieu ayant créé l'homme à son image et semblance, veut que comme en lui tout y soit ordonné par l'amour et pour l'amour.

(1) *Coupeau*, partie de montagne, sommet.

CHAPITRE VII

Description de l amour en général.

La volonté a une si grande convenance avec le bien, que tout aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle se retourne de son côté, pour se complaire en icelui, comme en son objet très agréable, auquel elle est si étroitement alliée, que même l'on ne peut déclarer sa nature que par le rapport qu'elle a avec icelui ; non plus qu'on ne saurait montrer la nature du bien que par l'alliance qu'il a avec la volonté. Car je vous prie, Théotime, qu'est-ce que le bien, sinon ce que chacun veut ? et qu'est-ce que la volonté, sinon la faculté qui porte et fait tendre au bien, ou à ce qu'elle estime tel ?

La volonté donc apercevant et sentant le bien, par l'entremise de l'entendement qui le lui représente, ressent à même temps une soudaine délectation et complaisance en ce rencontre (1), qui l'émeut et incline doucement, mais puissamment vers cet objet aimable, afin de s'unir à lui, et pour parvenir à cette union, elle lui fait chercher tous les moyens plus propres. . .

La volonté donc a une convenance très étroite avec le bien ; cette convenance produit la complaisance que la volonté ressent à sentir et apercevoir le bien ; cette complaisance émeut et pousse la volonté au bien ; ce mouvement tend à l'union, et enfin, la volonté émue et tendante à

(1) *Ce rencontre*, cette rencontre, ce rapprochement.

l'union, cherche tous les moyens requis pour y parvenir.

Certes, à parler généralement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien ; le pied en est la complaisance ; sa tige c'est le mouvement ; les recherches, poursuites et autres efforts, en sont les branches, mais l'union et jouissance est le fruit. Ainsi, l'amour semble être composé de ces cinq principales parties, sous lesquelles une quantité d'autres petites pièces sont contenues, comme nous verrons à la suite de l'œuvre.

Considérons de grâce la pratique d'un amour insensible entre l'aimant et le fer ; car c'est la vraie image de l'amour sensible et volontaire, duquel nous parlons. Le fer a donc une telle convenance avec l'aimant, qu'aussitôt qu'il en aperçoit la vertu, il se retourne devers lui ; puis il commence soudain à se remuer et démener par des petits tressaillements, témoignant en cela la complaisance qu'il ressent, ensuite de laquelle il s'avance et se porte vers l'aimant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec iceluí. Ne voilà pas toutes les parties d'un vif amour bien représentées en ces choses inanimées ?

Mais enfin pourtant, Théotime, la complaisance, et le mouvement ou écoulement de la volonté en la chose aimable, est, à proprement parler, l'amour, en sorte néanmoins que la complaisance ne soit que le commencement de l'amour ; et le mouvement ou écoulement du cœur qui s'en ensuit, soit le vrai amour essentiel ; si que l'un et l'autre peut être voirement nommé amour, mais diver-

sement ; car comme l'aube du jour peut être appelée jour, aussi cette première complaisance du cœur en la chose aimée peut être nommée amour ; parce que c'est le premier ressentiment de l'amour. Mais comme le vrai cœur du jour se prend dès la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraie essence de l'amour consiste au mouvement et écoulement du cœur qui suit immédiatement la complaisance, et se termine à l'union. Bref, la complaisance est le premier ébranlement ou la première émotion que le bien fait en la volonté, et cette émotion est suivie du mouvement et écoulement par lequel la volonté s'avance et s'approche de la chose aimée, qui est le vrai et le propre amour. Disons ainsi, le bien empoigne, saisit et lie le cœur par la complaisance ; mais par l'amour, il le tire, conduit et amène à soi ; par la complaisance, il le fait sortir ; mais par l'amour, il lui fait faire le chemin et le voyage ; la complaisance, c'est le réveil du cœur, mais l'amour en est l'action ; la complaisance le fait lever, mais l'amour le fait marcher ; le cœur étend ses ailes par la complaisance, mais l'amour est son vol. L'amour donc, à parler distinctement et précisément, n'est autre chose que le mouvement, écoulement et avancement du cœur envers le bien.

Plusieurs grands personnages ont cru que l'amour n'était autre chose que la même complaisance ; en quoi ils ont eu beaucoup d'apparence de raison ; car non seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaisance que le cœur ressent à la première rencontre du bien et aboutit à une seconde complaisance, qui revient au

cœur par l'union à la chose aimée ; mais outre cela, il tient sa conservation de la complaisance, et ne peut vivre que par elle, qui est sa mère et sa nourriture; si que soudain que la complaisance cesse, l'amour cesse : et comme l'abeille, naissant dedans le miel, se nourrit du miel, et ne vole que pour le miel ; ainsi l'amour naît de la complaisance, se maintient par la complaisance et tend à la complaisance. Le poids des choses les ébranle, les meut et les arrête ; c'est le poids de la pierre qui lui donne l'émotion, et le branle à la descente, soudain que les empêchements lui sont ôtés ; c'est le même poids qui lui fait continuer son mouvement en bas, et c'est enfin le même poids encore qui la fait arrêter et s'accoiser, quand elle est arrivée en son lieu. Ainsi est-ce de la complaisance qui ébranle la volonté. C'est elle qui la meut, et c'est elle qui la fait reposer en la chose aimée, quand elle s'est unie à icelle. Ce mouvement d'amour était donc ainsi dépendant de la complaisance en sa naissance, conservation et perfection, et se trouvant toujours inséparablement conjoint avec icelle, ce n'est pas merveille si ces grands esprits ont estimé que l'amour et la complaisance fussent une même chose; bien qu'en vérité l'amour étant une vraie passion de l'âme, il ne peut être la simple complaisance, mais faut qu'il soit le mouvement qui procède d'icelle.

Or, ce mouvement causé par la complaisance dure jusqu'à l'union ou jouissance. C'est pourquoi, quand il tend à un bien présent, il ne fait autre chose que de pousser le cœur, le serrer, joindre et appliquer à la chose aimée, de laquelle par ce moyen il jouit; et lors on l'appelle amour

de complaisance, parce que soudain qu'il est né de la première complaisance, il se termine à l'autre seconde qu'il reçoit en l'union de son objet présent. Mais quand le bien, devers lequel le cœur s'est retourné, incliné et ému, se trouve éloigné, absent ou futur, ou que l'union ne se peut pas encore faire si parfaitement qu'on prétend, alors le mouvement d'amour, par lequel le cœur tend, s'avance et aspire à cet objet absent, s'appelle proprement désir; car le désir n'est autre chose que l'appétit, convoitise, ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que néanmoins nous prétendons d'avoir.

Il y a encore certains mouvements d'amour, par lesquels nous désirons les choses que nous n'attendons ni prétendons nullement; comme quand nous disons : Que ne suis-je maintenant en paradis ! Je voudrais être roi ! Plût à Dieu que je fusse plus jeune ! A la mienne volonté que je n'eusse jamais péché ! et semblables choses. Or, ce sont des désirs, mais désirs imparfaits, lesquels, ce me semble, à proprement parler, s'appellent souhaits : et de fait de telles affections ne s'expriment pas comme les désirs; car quand nous exprimons nos vrais désirs, nous disons : Je désire; mais quand nous exprimons nos désirs imparfaits, nous disons : Je désirerais, ou, je voudrais. Nous pouvons bien dire : Je désirerais d'être jeune ; mais nous ne disons pas : Je désire d'être jeune, puisque cela n'est pas possible ; et ce mouvement s'appelle souhait, ou, comme disent les scolastiques, velléité, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir, lequel n'a point de suite, d'autant que la volonté voyant qu'elle ne peut

atteindre à cet objet, à cause de l'impossibilité, ou de l'extrême difficulté, elle arrête son mouvement, et le termine en cette simple affection de souhait. Comme si elle disait : Ce bien que je vois, et auquel je ne puis prétendre, m'est à la vérité fort agréable, et bien que je ne le puisse vouloir ni espérer, si est-ce que (1) si je le pouvais vouloir ou désirer, je le désirerais et voudrais volontiers.

Bref, ces souhaits ou velléités ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeler amour de simple approbation, parce que, sans aucune prétention, l'âme agrée le bien qu'elle connaît, et ne le pouvant désirer en effet, elle proteste qu'elle le désirerait volontiers, et que vraiment il est désirable.

Ce n'est pas encore tout, Théotime, car il y a des désirs et des souhaits qui sont encore plus imparfaits que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arrêté par l'impossibilité, ou extrême difficulté, mais par la seule incompatibilité qu'ils ont avec des autres désirs ou vouloirs plus puissants, comme quand un malade désire de manger des potirons ou melons, et quoiqu'il en ait à son commandement, il ne veut néanmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal ; car qui ne voit deux désirs en cet homme, l'un de manger des potirons et l'autre de guérir ? mais parce que celui de guérir est plus grand, il étouffe et suffoque l'autre, l'empêchant de produire aucun effet. Jephté souhaitait de conserver sa fille, mais parce que cela

(1) *Si est-ce que*, toujours est-il que.

était incompatible avec le désir d'observer son vœu, il voulut ce qu'il ne souhaitait pas, qui était de sacrifier sa fille, et souhaita ce qu'il ne voulut pas, qui était de conserver sa fille. Pilate et Hérode souhaitaient de délivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Précurseur ; mais parce que ces souhaits étaient incompatibles, l'un avec le désir de complaire aux Juifs et à César, l'autre à Hérodias et à sa fille, ce furent des souhaits vains et inutiles. Or, à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaité, sont moins aimables, les souhaits sont plus imparfaits, puisqu'ils sont arrêtés, et comme étouffés par de si faibles contraires. Ainsi le souhait qu'Hérode eut de ne point faire mourir saint Jean, fut plus imparfait que celui que Pilate avait de délivrer Notre-Seigneur ; car celui-ci craignait la calomnie et l'indignation du peuple et de César, et celui-là, de contrister une seule femme.

Et ces souhaits, qui sont arrêtés, non point par 'impossibilité, mais par l'incompatibilité qu'ils ont avec des plus puissants désirs, s'appellent voirement souhaits et désirs, mais souhaits vains, suffoqués et inutiles. Selon les souhaits des choses impossibles, nous disons : Je souhaite, mais je ne puis ; et selon les souhaits des choses possibles, nous disons : Je souhaite, mais je ne veux pas.

CHAPITRE VIII

Quelle est la convenance qui excite l'amour.

Nous disons que l'œil voit, l'oreille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la mémoire

se ressouvient, et la volonté aime ; mais nous savons bien toutefois que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultés et différents organes, fait toute cette variété d'opérations. C'est donc aussi l'homme qui, par la faculté affective que nous appelons volonté, tend et se complaît au bien, et qui a cette grande convenance avec icelui, laquelle est la source et origine de l'amour. Or, ceux-là n'ont pas bien rencontré, qui ont cru que la ressemblance était la seule convenance qui produisît l'amour. Car, qui ne sait que les vieillards les plus sensés aiment tendrement et chèrement les petits enfants, et sont réciproquement aimés d'eux ? que les savants aiment les ignorants, pourvu qu'ils soient dociles ; et les malades, leurs médecins ? Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'image d'amour, qui se voit ès choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aimant ? Un aimant n'a-t-il pas plus de ressemblance avec un autre aimant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer, qui est d'un genre tout différent ? Et bien que quelques-uns, pour réduire toutes les convenances à la ressemblance, assurent que le fer tire le fer, et l'aimant tire l'aimant ; si est-ce qu'ils ne sauraient rendre raison pourquoi l'aimant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer même. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'éponge ? et néanmoins la chaux et l'éponge prennent l'eau avec une avidité nonpareille, et témoignent envers elle un amour insensible, extraordinaire. Or, i en est de même de l'amour humain ; car il se prend quelquefois plus fortement entre des personnes

de contraires qualités, qu'entre celles qui sont fort semblables. La convenance donc, qui cause l'amour, ne consiste pas toujours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport, ou correspondance de l'amant à la chose aimée. Car ainsi, ce n'est pas la ressemblance qui rend aimable le médecin au malade, ains la correspondance de la nécessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le médecin aime le malade, et le savant son apprenti, parce qu'ils peuvent exercer leurs facultés sur eux. Les vieillards aiment les enfants, non point par sympathie, mais d'autant que l'extrême simplicité, faiblesse et tendreté des uns rehausse et fait mieux paraître la prudence et assurance des autres, et cette dissemblance est agréable : au contraire, les petits enfants aiment les vieillards parce qu'ils les voient amusés et embesoignés d'eux, et que, par un sentiment secret, ils connaissent qu'ils ont besoin de leur conduite (1). Les accords de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire un seul rencontre de proportion : comme la dissemblance des pierres précieuses et des fleurs fait l'agréable composition de l'émail et de la diapreure. Ainsi l'amour ne se fait pas toujours par la ressemblance et la sympathie, ains par la correspondance et proportion qui consiste en ce que, par l'union d'une chose à une autre, elles puissent recevoir naturellement de la perfection, et devenir meilleures. La tête certes

(1) *De leur conduite*, d'être conduits par eux.

ne ressemble pas au corps, ni la main au bras, mais néanmoins ces choses ont une si grande correspondance et joignent si proprement l'une à l'autre, que, par leur mutuelle conjonction, elles s'entre-perfectionnent excellemment. C'est pourquoi si ces parties-là avaient chacune une âme distincte, elles s'entr'aimeraient parfaitement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble, mais pour la correspondance qu'elles ont à leur mutuelle perfection. En cette sorte les mélancoliques et les joyeux, les aigres et les doux s'entr'aiment quelquefois réciproquement pour les mutuelles impressions qu'ils reçoivent les uns des autres, au moyen desquelles leurs humeurs sont mutuellement modérées.

Mais quand cette mutuelle correspondance est conjointe avec la ressemblance, l'amour sans doute s'engendre bien plus puissamment ; car la similitude étant la vraie image de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance à même fin, il semble que ce soit plutôt unité qu'union.

La convenance donc de l'amant à la chose aimée est la première source de l'amour, et cette convenance consiste à la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport, qui rend les choses propres à s'unir, pour s'entre-communiquer quelque perfection. Mais ceci s'entendra de mieux en mieux par le progrès du discours.

CHAPITRE IX

Que l'amour tend à l'union.

Le grand Salomon décrit d'un air délicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'âme dévote, en ce divin ouvrage que, pour son excellente suavité, on appelle le Cantique des Cantiques. Et pour nous élever plus doucement à la considération de cet amour spirituel qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvements de nos cœurs avec les inspirations de sa divine majesté, il emploie une perpétuelle représentation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergère. Or, faisant parler l'épouse la première, comme par manière d'une certaine surprise d'amour, il lui fait faire d'abord cet élancement : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1) ! Voyez-vous, Théotime, comme l'âme, en la personne de cette bergère, ne prétend, par le premier souhait qu'elle exprime, qu'une chaste union avec son époux, comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire et pour laquelle elle respire ; car, je vous prie, que veut dire autre chose ce premier soupir : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ?*

Le baiser, de tout temps, comme par instinct naturel, a été employé pour représenter l'amour parfait, c'est-à-dire l'union des cœurs, et non sans cause. Nous faisons sortir et paraître nos passions et les mouvements que nos âmes ont communs avec les animaux en nos yeux, ès sourcils, au front

(1) Cant. cant., I. 1.

et en tout le reste du visage. *On connaît l'homme au visage* (1), dit l'Ecriture ; et Aristote rendant raison de ce qu'à l'ordinaire on ne peint sinon la face des grands hommes : C'est d'autant(2), dit-il, que le visage montre qui nous sommes.

Mais pourtant nous ne répandons nos discours ni les pensées qui procèdent de la portion spirituelle de nos âmes, que nous appelons raison, et par laquelle nous sommes différents d'avec les animaux, sinon par nos paroles, et par conséquent par le moyen de la bouche. Si que verser son âme et répandre son cœur n'est autre chose que parler, *versez devant Dieu vos cœurs* (3), dit le Psalmiste, c'est-à-dire exprimez et prononcez les affections de votre cœur par paroles. Et la dévote mère de Samuel, prononçant ses prières quoique si bellement qu'à peine voyait-on *le mouvement de ses lèvres : J'ai répandu*, dit-elle, *mon âme devant Dieu*. En cette sorte on applique une bouche à l'autre quand on se baise, pour témoigner qu'on voudrait verser les âmes l'une dedans l'autre réciproquement, pour les unir d'une union parfaite ; et pour ce qu'en tout temps et entre les plus saints hommes du monde, le baiser a été le signe de l'amour et dilection, aussi fut-il employé universellement entre tous les premiers chrétiens, comme le grand saint Paul témoigne quand il dit aux Romains et aux Corinthiens : *Saluez-vous mutuellement* les uns les autres *par le saint baiser ;* et comme plusieurs témoignent, Judas en la prise de Notre-Seigneur employa le baiser, pour le faire

(1) Eccl., XIX, 26.
(2) *C'est d'autant que*, c'est suffisant, parce que.
(3) Ps., LXI, 9.

connaître, parce que ce divin Sauveur baisait ordinairement ses disciples quand il les rencontrait; et non seulement ses disciples, mais aussi les petits enfants, qu'il prenait amoureusement en ses bras, comme il fit celui par la comparaison duquel il invita si solennellement ses disciples à la charité du prochain, que plusieurs estiment avoir été saint Martial, comme l'évêque Jansénius (1) le rapporte.

Ainsi donc le baiser étant la vive marque de l'union des cœurs, l'épouse, qui ne prétend, en toutes ses poursuites, que d'être unie avec son bien-aimé : *Qu'il me baise*, dit-elle, *d'un baiser de sa bouche;* comme si elle s'écriait : Tant de soupirs et de traits enflammés, que mon amour jette incessamment, n'impétreront-ils jamais ce que mon âme désire? Je cours ; hé ! n'atteindrai-je jamais au prix pour lequel je m'élance, qui est d'être unie cœur à cœur, esprit à esprit, avec mon Dieu, mon époux et ma vie ? Quand sera-ce que je répandrai mon âme dans son cœur, et qu'il versera son cœur dedans mon âme, et qu'ainsi heureusement unie, nous vivrons inséparables ?

Quand l'esprit divin veut exprimer un amour parfait, il emploie presque toujours les paroles d'union et de conjonction. *En la multitude des croyants*, dit saint Luc, *il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme* (2). Notre-Seigneur pria son Père pour tous les fidèles, afin qu'ils fussent tous *une même chose* (3). Saint Paul nous avertit que nous soyons soigneux de conserver l'unité d'esprit par l'union

(1) Jansénius, évêque de Gand, dans son commentaire sur l'Evangile de saint Marc.
(2) Act., IV, 32.
(3) Joan., XVII, 2.

de la paix. Ces unités de cœur, d'âme et d'esprit, signifient la perfection de l'amour, qui joint plusieurs âmes en une ; ainsi est-il dit que *l'âme de Jonathas était collée à l'âme de David*, c'est-à-dire, comme l'Ecriture ajoute, *il aima David comme son âme propre*. Le grand apôtre de France (1), tant selon son sentiment, que rapportant celui de son Hiérotée, écrit : Je pense cent fois en un seul chapitre des Noms divins, que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserrant, recueillant et rapportant les choses à l'unité. Saint Grégoire de Nazianze et saint Augustin disent que leurs amis avec eux n'avaient qu'une âme ; et Aristote, approuvant déjà de son temps cette façon de parler : Quand, dit-il, nous voulons exprimer combien nous aimons nos amis, nous disons : L'âme de celui-ci et mon âme n'est qu'une ; la haine nous sépare, et l'amour nous assemble. La fin donc de l'amour n'est autre chose que l'union de l'amant à la chose aimée.

CHAPITRE X

Que l'union à laquelle l'amour prétend est spirituelle.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unions naturelles, comme celles de ressemblance, consanguinité, et de la cause avec son effet ; et d'autres, lesquelles n'étant pas naturelles, peuvent être dites volontaires ; car bien qu'elles soient selon la nature, elles ne se font néanmoins que par notre volonté, comme celle qui prend son origine des bienfaits qui unissent indubitablement

(1) Saint Denys l'Aréopagite.

celui qui les reçoit à celui qui les fait, celle de la conversation et compagnie, et autres semblables. Or, quand l'union est naturelle, elle produit l'amour, et l'amour qu'elle produit nous porte à une nouvelle union naturelle, qui perfectionne la naturelle ; ainsi le père et le fils, la mère et la fille, ou deux frères, étant naturellement unis par la communication d'un même sang, sont excités par cette union à l'amour, et par l'amour sont portés à une union de volonté et d'esprit, qui peut être dite volontaire, d'autant qu'encore que son fondement soit naturel, son affection néanmoins est délibérée ; et en ces amours produits par l'union naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'union même, par laquelle la nature, prévenant la volonté, l'oblige d'approuver, aimer et perfectionner l'union qu'elle a déjà faite. Mais quant aux unions volontaires, elles sont postérieures à l'amour, en effet, et causes néanmoins d'icelui, comme sa fin et prétention unique; en sorte que, comme l'amour tend à l'union, ainsi l'union étend bien souvent et agrandit l'amour ; car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroît l'amour; l'amour fait désirer l'union nuptiale, et cette union réciproquement conserve et dilate l'amour, si que il est vrai en tous sens que l'amour tend à l'union.

Mais à quelle sorte d'union tend-il ? N'avez-vous pas remarqué, Théotime, que l'épouse sacrée exprime son souhait d'être unie avec son époux par le baiser, et que le baiser représente l'union spirituelle qui se fait par la réciproque communication des âmes? Certes, c'est l'homme qui aime, mais

il aime par la volonté, et partant la fin de son amour est de la nature de sa volonté; mais sa volonté est spirituelle; c'est pourquoi l'union que son amour prétend est aussi spirituelle, d'autant plus que le cœur, siège et source de l'amour, non seulement ne serait pas perfectionné par l'union qu'il aurait aux choses corporelles, mais en serait avili.

Ce n'est pas, Théotime, qu'il n'y ait quelque sorte de passions en l'homme, lesquelles, comme le gui vient sur les arbres par manière de surcroissance et de superfluité, naissent aussi bien souvent parmi l'amour et autour de l'amour; mais néanmoins elles ne sont pas ni l'amour, ni partie de l'amour, ains sont des surcroissances et superfluités d'icelui, lesquelles non seulement ne sont pas profitables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mais au contraire l'endommagent grandement, l'affaiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche, le ruinent tout à fait; de quoi voici la raison.

A mesure que notre âme s'emploie à plus d'opérations, ou de même sorte, ou de diverse sorte, elle les fait moins parfaitement et vigoureusement; parce qu'étant finie, sa vertu d'agir l'est aussi, si que fournissant son activité à diverses opérations, il est force (1) que chacune d'icelles en ait moins; par ainsi (2) les hommes fort attentifs à plusieurs choses, le sont moins à chacune d'icelles. On ne saurait exactement considérer les traits d'un visage par la vue, et à même temps exactement écouter

(1) *Il est force*, il faut forcément.
(2) *Par ainsi*, de même.

l'harmonie d'une excellente musique, ni en un même temps être attentif à la figure et à la couleur. Si nous sommes affectionnés à parler, nous ne saurions avoir attention à autre chose.]

Ce n'est pas que je ne sache ce qu'on dit de César, et que je ne croie ce que tant de grands personnages ont assuré d'Origène, que leur attention pouvait à même temps s'appliquer à plusieurs objets; mais pourtant chacun confesse qu'à mesure qu'ils l'appliquaient à plus d'objets, elle était moindre à chacun d'iceux. Il y a donc de la différence entre voir, ouïr ou savoir plus, et voir, ouïr ou savoir mieux ; car qui voit moins, voit mieux, et qui voit plus, ne voit pas si bien. Il est rare que ceux qui savent beaucoup, sachent bien ce qu'ils savent ; parce que la vertu et force de l'entendement épanchée en la connaissance de plusieurs choses est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramassée à la considération d'un seul objet. Quand donc l'âme emploie sa vertu affective à diverses sortes d'opérations amoureuses, il est force que son action, ainsi divisée, soit moins vigoureuse et parfaite. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses : les spirituelles, les raisonnables et les sensuelles. Quand l'amour écoule sa force par toutes ces trois opérations, il est sans doute plus étendu, mais moins tendu, et quand il ne s'écoule que par une sorte d'opération, il est plus tendu, quoique moins étendu. Ne voyons-nous pas que le feu, symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un éclat prodigieux, qu'il ferait beaucoup moindre s'il avait ouverture par deux ou par trois endroits ? Puis donc que l'amour est un acte de notre volonté,

qui le veut avoir non seulement noble et généreux, mais fort, vigoureux et actif, il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des opérations spirituelles ; car qui voudrait l'appliquer aux opérations de la partie sensible ou sensitive de notre âme, il affaiblirait d'autant les opérations intellectuelles, èsquelles toutefois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont reconnu qu'il y avait deux sortes d'extase, dont l'une nous portait au-dessus de nous-mêmes, l'autre nous ravalait au-dessous de nous-mêmes, comme s'ils eussent voulu dire que l'homme était d'une nature moyenne entre les anges et les bêtes, participant de la nature angélique en sa partie intellectuelle, et de la nature bestiale en sa partie sensitive, et que néanmoins il pouvait, par l'exercice de sa vie et par un continuel soin de soi-même, s'ôter et déloger de cette moyenne condition, d'autant que, s'appliquant et exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendait plus semblable aux anges qu'il ne l'était aux bêtes : que s'il s'appliquait beaucoup aux actions sensuelles, il descendait de sa moyenne condition, et s'approchait de celle des bêtes. Et parce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soi-même, de quelque côté que l'on sorte, on est vraiment en extase. Ceux donc qui, touchés des voluptés divines et intellectuelles, laissent ravir leur cœur aux sentiments d'icelles, sont voirement (1) hors d'eux-mêmes, c'est-à-dire au-dessus de la condition de leur nature ; mais par une bienheureuse et dési-

(1) *Voirement*, comme,

rable sortie, par laquelle entrant en un état plus noble et relevé, ils sont autant anges par l'opération de leur âme, comme ils sont hommes par la substance de leur nature, et doivent être dits ou anges humains, ou hommes angéliques. Au contraire, ceux qui, alléchés des plaisirs sensuels, appliquent leurs âmes à la jouissance d'iceux, ils descendent par leur moyenne condition à la plus basse des bêtes brutes, et méritent autant d'être appelés brutaux par leurs opérations, comme ils sont hommes par leur nature; malheureux en ce qu'ils ne sortent hors d'eux-mêmes que pour entrer en une condition infiniment indigne de leur état naturel.

Or, à mesure que l'extase est plus grande, ou au-dessus de nous, ou au-dessous de nous, plus elle empêche notre âme de retourner à soi-même, et de faire les opérations contraires à l'extase en laquelle elle est; ainsi ces hommes angéliques, qui sont ravis en Dieu et aux choses célestes, perdent tout à fait, tandis que leur extase dure, l'usage et l'attention des sens, le mouvement et toutes actions extérieures; parce que leur âme, pour appliquer sa vertu et activité plus entièrement et attentivement à ce divin objet, la retire et ramasse de toutes ses autres facultés pour la contourner de ce côté-là, et de même les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulièrement quand c'est en celle du sens général, perdent tout à fait l'usage et l'attention de la raison et l'entendement; parce que leur misérable âme, pour sentir plus entièrement l'objet brutal, se divertit des opérations spirituelles pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales; imitant

en cela mystiquement, les uns Élie ravi en haut sur le char enflammé entre les anges, et les autres Nabuchodonosor abruti et ravalé au rang des bêtes farouches.

Maintenant je dis que quand l'âme pratique l'amour par les actions sensuelles, et qui la portent au-dessous de soi, il est impossible qu'elle n'affaiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour supérieur ; de sorte que tant s'en faut que l'amour vrai et essentiel soit aidé et conservé par l'union à laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affaiblit, se dissipe, et périt par icelle. *Les bœufs* de Job *labouraient* la terre ; tandis que *les ânes inutiles paissaient autour d'eux* (1), mangeant les pâturages dus aux bœufs qui travaillaient. Tandis que la partie intellectuelle de notre âme travaille à l'amour honnête et vertueux, sur quelque objet qui en est digne, il arrive souvent que les sens et facultés de la partie inférieure tendent à l'union qui leur est propre, et leur sert de pâture, bien que l'union ne soit due qu'au cœur et à l'esprit, qui seul aussi peut produire le vrai et substantiel amour.

Élisée, ayant guéri Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent, et les meubles qu'il lui avait offerts ; mais Giezy, cet infidèle serviteur, courant après icelui, demanda et prit outre le gré de son maître ce qu'il avait refusé. L'amour intellectuel et cordial, qui est certes, où doit être le maître en notre âme, refuse toutes sortes d'unions sensuelles, et se contente en la simple bienveillance ; mais les

(1) Job., I, 14.

puissances de la partie sensitive, qui sont ou doivent être les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a été refusé par la raison, et, sans prendre permission d'icelle, s'avancent à vouloir faire leur union, abjectes et serviles, déshonorant, comme Giezy, la pureté de l'intention de leur maître, qui est l'esprit, et à mesure que l'âme se convertit à telles unions grossières et sensibles, elle se divertit de l'union délicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyez donc bien, Théotime, que ces unions qui regardent les complaisances et passions animales, non seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mais lui sont grandement nuisibles et l'affaiblissent extrêmement; aussi quand Amnon, qui pâmait et périssait d'amour pour Thamar, eut passé jusques aux unions sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial, qu'onc plus il ne la put voir et la poussa indignement dehors, violant aussi cruellement le droit de l'amour, comme il avait violé impudemment celui du sang.

Le basilic, le romarin, la marjolaine, l'hysope, le clou de girofle, la cannelle, la noix muscade, les citrons et le musc mis ensemble, et demeurant en corps, rendent voirement une odeur bien agréable par le mélange de leur bonne senteur; mais non pas à beaucoup près de ce que fait l'eau qui en est distillée, en laquelle les suavités de tous ces ingrédients, séparées de leur corps, se mêlent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une très parfaite odeur, qui pénètre bien plus l'odorat qu'elles ne le feraient pas, si avec elle et son eau le corps des ingrédients se trouvait

conjoint et uni. Ainsi l'amour se peut trouver ès unions des puissances sensuelles mêlées avec les unions des puissances intellectuelles, mais non jamais si excellemment comme il fait lorsque les seuls esprits et courages, séparés de toutes affections corporelles, joints ensemble, font l'amour pur et spirituel ; car l'odeur des affections ainsi mêlées est non seulement plus suave et meilleure, mais plus vive, plus active et plus solide.

Il est vrai que plusieurs ayant l'esprit grossier, terrestre et vil, estiment la valeur de l'amour comme celle des pièces d'or, desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables ; car ainsi leur est-il avis que l'amour brutal soit plus fort, parce qu'il est plus violent et turbulent ; plus solide, parce qu'il est grossier et terrestre ; plus grand, parce qu'il est plus sensible et farouche ; mais au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matière est délicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne saurait mieux éteindre qu'en les déprimant et couvrant de terre ; car de même plus le sujet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses affections sont vives, subsistantes et permanentes, et ne saurait-on mieux ruiner l'amour, que de l'abaisser aux unions viles et terrestres. Il y a cette différence, comme dit saint Grégoire, entre les plaisirs spirituels et les corporels, que les corporels donnent du désir avant qu'on les ait, et du dégoût quand on les a ; mais les spirituels au contraire donnent du dégoût avant qu'on les ait, et du plaisir quand on les a ; si que l'amour animal qui prétend par l'union qu'il fait à la chose aimée de combler et perfectionner sa complaisance,

trouvant qu'au contraire il la détruit en la terminant, demeure grandement dégoûté de telle union, qui a fait dire au grand philosophe que presque tout animal, après la jouissance de son plus ardent et pressant plaisir corporel, demeurait triste, morne et étonné, comme un marchand, ayant pensé gagner beaucoup, se trouve trompé et engagé dans une rude perte; ou au contraire, l'amour intellectuel trouvant en l'union qu'il fait à son objet plus de contentement qu'il n'avait espéré, y perfectionnant sa complaisance, il la continue en s'unissant, et s'unit toujours plus en la continuant.

CHAPITRE XI

Qu'il y a deux portions en l'âme, et comment.

Nous n'avons qu'une âme, Théotime, et laquelle est indivisible, mais en cette âme il y a divers degrés de perfection, car elle est vivante, sensible et raisonnable, et selon ces divers degrés elle a aussi diversité de propriétés et inclinations, par lesquelles elle est portée à la fuite ou à l'union des choses, car premièrement comme nous voyons que la vigne hait, par manière de dire, et fuit les choux, en sorte qu'ils s'entrenuisent l'un à l'autre, et qu'au contraire elle se plaît avec l'olivier; ainsi voyons-nous que naturellement il y a contrariété entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeûn fait mourir le serpent (1), et qu'au contraire l'homme et la bre-

(1) Ces termes de comparaison sont empruntés à des opinions populaires de l'époque.

bis ont une merveilleuse convenance, et se plaisent l'un avec l'autre. Or, cette inclination ne procède d'aucune connaissance que l'un ait de la nuisance de son contraire, ou de l'utilité de celui avec lequel il a convenance, ains seulement d'une propriété occulte et secrète, qui produit cette contrariété et antipathie insensible, comme aussi la complaisance et sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appétit sensitif par le moyen duquel nous sommes portés à la recherche et à la fuite de plusieurs choses par la connaissance sensitive que nous en avons ; tout ainsi comme les animaux, desquels les uns appètent (1) une chose et les autres une autre, selon la connaissance qu'ils ont qu'elle leur est couvenable ou non ; et en cet appétit réside ou d'icelui provient l'amour que nous appelons sensuel ou brutal, qui, à proprement parler, ne doit néanmoins pas être appelé amour, ains simplement appétit.

En troisième lieu, en tant que nous sommes raisonnables, nous avons une volonté par laquelle nous sommes portés à la recherche du bien, selon que nous le connaissons ou jugeons être tel par le discours. Or, en notre âme, en tant qu'elle est raisonnable, nous remarquons manifestement deux degrés de perfection, que le grand saint Augustin, et après lui tous les docteurs ont appelés deux portions de l'âme, l'inférieure et la supérieure, desquelles celle-là est dite inférieure, qui discourt et fait ses conséquences (2), selon ce qu'elle apprend et expérimente par les sens, et

(1) *Appètent*, désirent par instinct.
(2) *Fait ses conséquences*, tire des inductions, conclut.

celle-là est dite supérieure, qui discourt et fait ses conséquences selon la connaissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'expérience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit ; aussi cette portion supérieure est appelée communément esprit et partie mentale de l'âme, comme l'inférieure est ordinairement appelée le sens ou sentiment et raison humaine.

Or, cette portion supérieure peut discourir selon deux sortes de lumières, ou bien selon la lumière naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science, ou selon la lumière surnaturelle, comme font les théologiens et chrétiens, en tant qu'ils établissent leur discours sur la foi et parole de Dieu révélée, et encore plus particulièrement ceux desquels l'esprit est conduit par de particulières illustrations (1), inspirations et émotions célestes. C'est ce que dit saint Augustin, que la supérieure portion de l'âme est celle par laquelle nous adhérons et nous appliquons à l'obéissance de la loi éternelle.

Jacob pressé de l'extrême nécessité de sa famille, lâcha son Benjamin pour être mené par ses frères en Égypte, ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée assure, en quoi il témoigne deux volontés, l'une inférieure, par laquelle il se fâchait de l'envoyer, l'autre supérieure, par laquelle il se résolut de l'envoyer ; car le discours (2) pour lequel il se fâchait de l'envoyer était fondé sur le plaisir qu'il sentait de l'avoir auprès de soi, et le déplaisir qu'il lui revenait de la séparation d'icelui, qui sont des fondements perceptibles et sensi-

(1) *Illustrations*, clartés.
(2) *Le discours*, le raisonnement.

bles ; mais la résolution qu'il prend de l'envoyer, était fondée sur une raison de l'état de sa famille, pour la prévoyance de la nécessité future et approchante. Abraham, selon l'inférieure portion de son âme, dit cette parole, qui témoigne quelque sorte de défiance, quand l'ange lui annonça qu'il aurait un fils : *Pensez-vous qu'à un homme de cent ans puisse naître un enfant* (1)? Mais selon la supérieure, *il crut en Dieu et il lui fut imputé à justice :* selon la portion inférieure, il fut sans doute grandement troublé quand il lui fut enjoint de sacrifier son enfant ; mais selon la supérieure, il se détermina de le sacrifier courageusement.

Nous expérimentons (2) tous les jours d'avoir plusieurs volontés contraires. Un père envoyant son fils, ou en la cour, ou aux études, ne laisse pas de pleurer en le licenciant, témoignant qu'encore qu'il veuille selon la portion supérieure le départ de cet enfant pour son avancement à la vertu, néanmoins selon l'inférieure il a de la répugnance à la séparation ; et quoi qu'une fille soit mariée au gré de son père et de sa mère, si est-ce que (3) prenant leur bénédiction, elle excite les larmes ; en sorte que la volonté supérieure acquiesçant à son départ, l'inférieure montre de la résistance. Or, ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ait en l'homme deux âmes ou deux natures, comme pensaient les Manichéens. Non dit saint Augustin, livre huitième de ses Confessions, chapitre dixième, ains la volonté alléchée par divers

(1) Genes., XVII, 17.
(2) *Nous expérimentons d'avoir*, nous constatons pa l'expérience que nous avons...
(3) *Si est-ce que*, toujours est-il que.

attraits, émue par diverses raisons, semble être divisée en soi-même, tandis qu'elle est tirée de deux côtés, jusques à ce que prenant parti selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre ; car alors la plus puissante volonté surmonte, et gagnant le dessus, ne laisse à l'âme que le ressentiment du mal que le débat lui a fait, que nous appelons contre-cœur.

Mais l'exemple de notre Sauveur est admirable pour ce sujet, et après la considération duquel il n'y a plus à douter de la distinction de la portion supérieure et inférieure de l'âme ; car qui ne sait entre les théologiens qu'il fut parfaitement glorieux dès l'instant de sa conception au sein de la Vierge ? Et néanmoins il fut à même temps sujet aux tristesses, regrets et afflictions de cœur, et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon son corps, ni même selon l'âme, en tant qu'elle était sensible, ou, ce qui est la même chose, selon les sens ; car lui-même atteste qu'avant qu'il souffrît aucun tourment extérieur, ni même qu'il vît les bourreaux auprès de soi, son *âme* était *triste jusqu'à la mort* (1). Ensuite de quoi il fit la prière que le *calice* de sa passion fût *transporté de lui,* c'est-à-dire, qu'il en fût exempt : en quoi il exprime manifestement le vouloir de la portion inférieure de son âme, laquelle discourant sur les tristes et angoisseux objets de la passion qui lui était préparée, et de laquelle la vive image était représentée en son imagination, il en tira, par une conséquence très raisonnable, la fuite et l'éloignement d'iceux, dont il fait la demande à son Père, par où

(1) Matth., XXVI, 38.

on remarque clairement que la portion inférieure de l'âme n'est pas la même chose que le degré sensitif d'icelle, ni la volonté inférieure une même chose avec l'appétit sensuel ; car l'appétit sensuel, ni l'âme, selon son degré sensitif, ne sont pas capables de faire aucune demande ni prière, qui sont des actes de la faculté raisonnable, et particulièrement ils ne sont pas capables de parler à Dieu, objet auquel les sens ne peuvent atteindre pour en donner la connaissance à l'appétit ; mais ce même Sauveur, ayant fait cet exercice de la portion inférieure, et témoigné que, selon icelle et les considérations qu'elle faisait, sa volonté inclinait à la fuite des douleurs et des peines, i-montra par après qu'il avai tla portion supérieure, par laquelle adhérant inviolablement à la volonté éternelle et au décret que le Père céleste avait fait, il accepta volontairement la mort, et nonobstant la répugnance de la partie inférieure de la raison, il dit : Ah ! non, mon Père, *que ma volonté ne soit pas faite, ains la vôtre* (1). Quand il dit *ma volonté*, il parle de sa volonté selon la portion inférieure, et d'autant qu'il dit cela volontairement, il montre qu'il a une volonté supérieure.

CHAPITRE XII

Qu'en ces deux portions de l'âme, il y a quatre différents degrés de raison.

Il y avait trois parvis au temple de Salomon : l'un était pour les Gentils et étrangers qui, vou-

(1) Luc., XXII, 42.

lant recourir à Dieu, venaient adorer en Jérusalem ; le second était pour les Israélites, hommes et femmes (car la séparation des femmes ne fut pas faite par Salomon); le troisième était pour les prêtres et pour l'ordre lévitique : et enfin, outre tout cela, il y avait le sanctuaire ou maison sacrée, en laquelle le seul grand prêtre avait accès une fois l'an. Notre raison, ou pour mieux dire, notre âme, en tant qu'elle est raisonnable, est le vrai temple du grand Dieu, lequel y réside plus particulièrement. Je te cherchais, dit saint Augustin, hors de moi, et je ne te trouvais point, parce que tu étais en moi. En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis, qui sont trois différents degrés de raison : au premier nous discourons selon l'expérience des sens, au second nous discourons selon les sciences humaines, au troisième nous discourons selon la foi ; et enfin, outre cela, il y a une aussi certaine éminence et suprême pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumière du discours, ni de la raison, ains par une simple vue de l'entendement et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce, et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu.

Or cette extrémité et cime de notre âme, cette pointe suprême de notre esprit, est naïvement bien représentée par le sanctuaire, ou maison sacrée. Car, 1° au sanctuaire il n'y avait point de fenêtres pour éclairer; en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2° Au sanctuaire, toute la lumière entrait par la porte ; en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foi, laquelle produit, comme par manière de rayon, la vu

et le sentiment de la beauté et bonté du bon plaisir de Dieu. 3° Nul n'entrait dedans le sanctuaire, que le grand prêtre. En cette pointe de l'âme le discours n'a point d'accès, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment que la volonté divine doit être souverainement aimée, approuvée et embrassée, non seulement en particulier pour quelque chose, mais en général pour toutes choses, et non seulement en général pour toutes choses, mais en particulier pour chaque chose. 4° Le grand prêtre, entrant dans le sanctuaire, obscurcissait encore la lumière qui entrait par la porte, jetant force parfums dans son encensoir, la fumée desquels rebouchait les rayons de la clarté que l'ouverture de la porte rendait ; et toute la vue qui se fait en la suprême pointe de l'âme, est en certaine façon obscurcie par les renoncements et résignations que l'âme fait ; ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la vérité et la vérité de la bonté qui lui est présentée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer; de sorte que l'âme voudrait presque fermer les yeux, soudain (1) qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu, afin que sans s'occuper davantage à la considérer, elle pût plus puissamment et parfaitement l'accepter, et par une complaisance absolue, s'unir infiniment et se soumettre à elle.

Enfin, 5° au sanctuaire était l'arche d'alliance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, étaient les tables de la loi, la manne dans une cruche d'or et la verge d'Aaron, qui fleurit et fructifia en une nuit; et en cette suprême pointe de l'es-

(1) *Soudain que*, aussitôt que.

prit se trouvent : 1° la lumière de la foi, représentée par la manne cachée dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons à la vérité des mystères que nous n'entendons pas ; 2° l'utilité de l'espérance, représentée par la verge fleurie et féconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point ; 3° la suavité de la très sainte charité, représentée ès commandements de Dieu qu'elle comprend ; par laquelle nous acquiesçons à l'union de notre esprit avec celui de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas.

Car, encore que la foi, l'espérance et la charité répandent leur divin mouvement presque en toutes les facultés de l'âme, tant raisonnables que sensitives, les réduisant et assujettissant saintement sous leur juste autorité ; si est-ce que leur spéciale demeure, leur vrai et naturel séjour, est en cette suprême pointe de l'âme, de laquelle, comme d'une heureuse source d'eau vive, elles s'épanchent par divers surgeons (1) et ruisseaux sur les parties et facultés intérieures.

De sorte, Théotime, qu'en la partie supérieure de la raison il y a deux degrés, en l'un desquels se font les discours qui dépendent de la foi et lumière surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescements de la foi, de l'espérance et de la charité. L'âme de saint Paul se sentit pressée de deux divers désirs : l'un desquels fut d'être déliée de son corps, pour aller au ciel avec Jésus-Christ, et l'autre de demeurer en ce monde, pour y servir à la conversion des peuples. L'un et

(1) *Surgeons*, jets d'eau, du latin *surgere*.

l'autre désir étaient sans doute en la partie supérieure, car ils procédaient tous deux de la charité; mais la résolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple vue et un simple sentiment de la volonté du maître, à laquelle la seule pointe de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au préjudice de tout ce que le discours pouvait conclure.

Mais si la foi, l'espérance et la charité se forment par ce saint acquiescement en la pointe de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inférieur se peuvent faire les discours qui dépendent de la lumière de la foi? Ainsi que nous voyons que les avocats au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faits et droits des parties, et que le parlement, ou sénat, résout d'en haut toutes les difficultés par un arrêt, lequel étant prononcé, les avocats et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifs que le parlement peut avoir eus; de même, Théotime, après que les discours, et surtout la grâce de Dieu, ont persuadé à la pointe et suprême éminence de l'esprit d'acquiescer, et former l'acte de la foi par manière d'arrêt, l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur cette même foi déjà conçue, pour considérer les motifs et raisons d'icelle; mais cependant les discours de théologie se font au parquet et barreau de la portion supérieure de l'âme, et les acquiescements en haut, au siège et tribunal de la pointe de l'esprit. Or, parce que la connaissance de ces quatre divers degrés de la raison est grandement requise pour entendre tous les traités des choses spirituelles, j'ai voulu l'expliquer assez amplement.

CHAPITRE XIII

De la différence des amours.

On partage l'amour en deux espèces, dont l'une est appelée amour de bienveillance, et l'autre, amour de convoitise. L'amour de convoitise est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le profit que nous en prétendons ; l'amour de bienveillance est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le bien d'icelle ; car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveillance envers une personne, que de lui vouloir du bien ?

2° Si celui à qui nous voulons du bien, l'a déjà et le possède, alors nous le lui voulons par le plaisir et contentement que nous avons de quoi il l'a et le possède ; et ainsi se forme l'amour de complaisance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté par lequel elle s'unit et joint au plaisir, contentement et bien d'autrui. Mais si celui à qui nous voulons du bien, ne l'a pas encore, nous le lui désirons ; et partant cet amour se nomme amour de désir.

3° Quand l'amour de bienveillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aimée, il s'appelle amour de simple bienveillance ; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois points : car il faut que les amis s'entr'aiment, sachent qu'ils s'entr'aiment, et qu'ils aient communication, privauté et familiarité ensemble.

4° Si nous aimons simplement l'ami, sans le préférer aux autres, l'amitié est simple; si nous le préférons, alors cette amitié s'appellera dilection, comme qui dirait amour d'élection; parce qu'entre plusieurs choses que nous aimons, nous choisissons celle-là, pour la préférer.

5° Or, quand par cette dilection nous ne préférons pas de beaucoup un ami aux autres, elle s'appelle simple dilection; mais quand au contraire nous préférons grandement et beaucoup un ami aux autres de la sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6° Que si l'estime et préférence que nous faisons de l'ami, quoiqu'elle soit grande, et n'en ait point d'égale, ne laisse pas néanmoins de pouvoir entrer en comparaison et proportion avec les autres, l'amitié s'appellera dilection éminente. Mais, si l'éminence de cette amitié est hors de proportion et de comparaison, au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incomparable, souveraine, suréminente; et en un mot, ce sera la charité, laquelle est due à un seul Dieu; et de fait, en notre langage même, les mots de cher, chèrement, enchérir, représentent une certaine estime, un prix, une valeur particulière : de sorte que comme le mot d'homme, parmi le peuple, est presque demeuré aux mâles, comme au sexe plus excellent; et celui d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet; ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la suprême et souveraine dilection.

CHAPITRE XIV

Que la charité doit être nommée amour.

Origène (1) dit en quelque lieu, qu'à son avis, l'Écriture divine voulant empêcher que le nom d'amour ne donnât quelque sujet de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnêtes. Au contraire, saint Augustin (2) ayant mieux considéré l'usage de la parole de Dieu, montre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celui de dilection, et que l'un et l'autre signifient parfois une affection sainte, et quelquefois aussi une passion dépravée, alléguant à ces fins plusieurs passages de l'Ecriture. Mais le grand saint Denis (3), comme excellent docteur de la propriété des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour; enseignant que les théologiens, c'est-à-dire les apôtres et premiers disciples d'iceux (car ce saint n'avait point vu d'autres théologiens), pour désabuser le vulgaire et dompter la fantaisie d'icelui qui prenait le nom d'amour en sens profane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé ès choses divines, que celui de dilection, et quoiqu'ils estimassent que l'un et l'autre étaient pris pour une même chose, il a toutefois semblé à quelques-uns

(1) *Homil.* II *in Cant.*
(2) *De civit.*, l. XIV, c. XLVII.
(3) *Lib. de Div. nom.*, c. IV.

d'entre eux que le nom d'amour était plus propre et convenable à Dieu que celui de dilection ; si que le divin Ignace a écrit ces paroles : Mon amour est crucifié. Ainsi, comme ces anciens théologiens employaient le nom d'amour ès choses divines, afin de lui ôter l'odeur d'impureté, de laquelle il était suspect selon l'imagination du monde, de même pour exprimer les affections humaines, ils ont pris plaisir d'user du nom de dilection comme exempt du soupçon de déshonnêteté ; dont quelqu'un d'entre eux a dit, au rapport de saint Denis : Ta dilection est entrée en mon âme, ainsi que la dilection des femmes. Enfin, le nom d'amour représente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celui de dilection ; de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour. Clodius, dit leur grand orateur (1), me porte dilection, et pour le dire plus excellement, il m'aime ; et partant le nom d'amour, comme plus excellent, a été justement donné à la charité, comme au principal et plus éminent de tous les amours : si que pour toutes ces raisons, et parce que je prétendais de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ai appelé ce petit ouvrage : *Traité de l'amour de Dieu.*

CHAPITRE XV

De la convenance qui est entre Dieu et l'homme

Sitôt que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion

(1) Cicéron.

de cœur, qui témoigne que Dieu est dieu du cœur humain ; et jamais notre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la Divinité, de laquelle la moindre connaissance, comme dit le prince des philosophes (1), vaut mieux que la plus grande des autres choses ; comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune et des étoiles, ains est plus lumineux que la lune ou les étoiles ensemble. Que quelque accident épouvante notre cœur, soudain il recourt à la Divinité, avouant que quand tout lui est mauvais, elle seule lui est bonne, et que quand il est en péril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce plaisir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et notre âme. Convenance grande, mais secrète ; convenance que chacun connaît, et que peu de gens entendent ; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut pénétrer. Nous sommes créés à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela ? sinon que nous avons une extrême convenance avec sa divine majesté.

Notre âme est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et librement est capable de juger, discourir, savoir, et avoir des vertus ; en quoi elle ressemble à Dieu. Elle réside toute en tout son corps, et toute en chacune des parties d'icelui, comme la Divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se connaît et s'aime soi-même, par des

(1) *Le prince des philosophes*, Aristote.

actes produits et exprimés de son entendement et de sa volonté, qui procédant de l'entendement et de la volonté distingués l'un de l'autre, restent néanmoins et demeurent inséparablement unis en l'âme et ès facultés desquelles ils procèdent. Ainsi, le Fils procède du Père, comme sa connaissance exprimée, et le Saint-Esprit, comme l'amour exprimé et produit du Père et du Fils; l'une et l'autre personne distinctes entre elles et d'avec le Père, et néanmoins inséparables et unies, ains plutôt une même, seule, simple et très unique indivisible Divinité.

Mais, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nonpareille entre Dieu et l'homme pour leur réciproque perfection. Non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme ; mais parce que, comme l'homme ne peut être perfectionné que par la divine bonté aussi la divine bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soi qu'à l'endroit de notre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien ; et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence, qu'une libérale affluence ; rien si agréable à une libérale affluence, qu'une nécessiteuse indigence ; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se répandre et communiquer est forte. Plus l'indigent est nécessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vide de se remplir. C'est donc un doux et désirable rencontre, que celui de l'affluence et de l'indigence ; et ne saurait-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se répandre et communiquer, ou le bien défail-

lant et indigent à recevoir et tirer, si Notre-Seigneur n'avait dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Or, où il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction : la divine bonté a donc plus de plaisir à donner ses grâces, que nous à les recevoir.

Les mères ont quelquefois leurs mamelles si fécondes et abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans bailler à quelque enfant ; et bien que l'enfant suce la mamelle avec grande avidité, la nourrice la lui donne encore plus ardemment, l'enfant tetant, pressé de sa nécessité, et la mère l'allaitant, pressée de sa fécondité.

L'épouse sacrée avait souhaité le saint baiser d'union : *Oh!* dit-elle, *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1) ! Mais y a-t-il assez de convenance, ô la bien-aimée du bien-aimé, entre vous et l'époux, pour parvenir à l'union que vous désirez ? Oui, dit-elle, *donnez-le-moi* ce *baiser* d'union, ô le cher ami de mon âme. *Car vous avez des mamelles meilleures que le vin, odorantes de parfums excellents* (2). Le vin nouveau bouillonne et s'échauffe en soi-même par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux ; mais vos mamelles sont encore meilleures ; elles pressent votre poitrine par des élans continuels, poussant leur lait qui redonde, comme requérant d'être déchargées : et pour attirer les enfants de votre cœur à les venir teter, elles répandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs des parfums. Ainsi, Théotime, notre défaillance a besoin de l'abondance divine, par disette et nécessité ; mais l'affluence

(1) Cant. cant., I, 1.
(2) *Ibid.*, 2.

divine n'a besoin de notre indigence que par excellence de perfection et bonté. Bonté qui néanmoins ne devient pas meilleure en se communiquant, car elle n'acquiert rien en se répandant hors de soi, au contraire elle donne ; mais notre indigence demeurerait manquante et misérable, si l'abondance de la bonté ne la secourait.

Notre âme donc considérant que rien ne la contente parfaitement, et que sa capacité ne peut être remplie par chose quelconque qui soit au monde ; voyant que son entendement a une inclination infinie de savoir toujours davantage, et sa volonté un appétit insatiable d'aimer et trouver du bien, n'a-t-elle pas raison d'exclamer : Ah ! donc je ne suis pas faite pour ce monde ? Il y a quelque souverain bien duquel je dépends, et quelque ouvrier infini qui a imprimé en moi cet interminable désir de savoir, et cet appétit qui ne peut être assouvi. C'est pourquoi il faut que je tende et m'étende vers lui, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI

Que nous avons une inclination d'aimer Dieu sur toutes choses.

S'il se trouvait des hommes qui fussent en l'intégrité et droiture originelle en laquelle Adam se trouva lors de sa création, bien que d'ailleurs ils n'eussent aucune autre assistance de Dieu, que celle qu'il donne à chaque créature afin qu'elle puisse faire les actions qui lui sont convenables,

non seulement ils auraient l'inclination d'aimer Dieu sur toutes choses, mais aussi ils pourraient naturellement exécuter cette si juste inclination ; car comme ce divin auteur et maître de la nature coopère et prête sa main-forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer, à la terre pour descendre en bas, et y demeurer quand elle y est; ainsi ayant lui-même planté dans le cœur de l'homme une spéciale inclination naturelle, non seulement d'aimer le bien en général, mais d'aimer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté, qui est meilleure et plus aimable que toutes choses ; la suavité de sa providence souveraine requérait qu'il contribuât aussi à ces bienheureux hommes que nous venons de dire, autant de secours qu'il serait nécessaire afin que cette inclination fût pratiquée et effectuée ; et ce secours d'un côté serait naturel, comme convenable à la nature, et tendant à l'amour de Dieu, en tant qu'il est auteur et souverain maître de la nature, et d'autre part il serait surnaturel, parce qu'il correspondrait non à la nature simple de l'homme, mais à la nature ornée, enrichie et honorée de la justice originelle, qui est une qualité surnaturelle procédant d'une très spéciale faveur de Dieu. Mais quant à l'amour sur toutes choses, qui serait pratiqué selon ce secours, il serait appelé naturel, d'autant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objets et motifs, et cet amour dont nous parlons tendrait seulement à Dieu, selon qu'il est reconnu auteur, seigneur et souveraine fin de toute créature, par la seule lumière naturelle, et par conséquent aimable et estimable sur toutes choses par inclination et propension naturelle.

Or, bien que l'état de notre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avait en sa création, et qu'au contraire nous soyons grandement dépravés par le péché, si est-ce toutefois que la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumière naturelle par laquelle nous connaissons que sa souveraine bonté est aimable sur toutes choses, et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire même par le seul discours naturel, ne ressente un certain élan d'amour que la secrète inclination de notre nature suscite au fond du cœur, par lequel à la première appréhension de ce premier et souverain objet, la volonté est prévenue et se sent excitée à se complaire en icelui.

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des autres afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'être mères, soit pour la stupidité qui leur fait méconnaître leurs œufs propres ; et voici, chose étrange, mais néanmoins bien témoignée, car le perdreau qui aura été éclos et nourri sous les ailes d'une perdrix étrangère, au premier réclame qu'il ait de sa vraie mère qui avait pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa première mère et se met à sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa première origine, correspondance toutefois qui ne paraissait point, ains est demeurée secrète, cachée et comme dormante au fond de la nature jusques à la rencontre de son objet, par lequel étant soudain excitée et comme réveillée, elle fait son coup, et

pousse l'appétit du perdreau à son premier devoir. Il en est de même, Théotime, de notre cœur ; car quoiqu'il soit couvé, nourri et élevé emmi les choses corporelles, basses et transitoires, et, par manière de dire, sous les ailes de la nature, néanmoins au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connaissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclination d'aimer Dieu, qui était comme assoupie et imperceptible, se réveille en un instant, et à l'imprévu paraît comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant notre volonté lui donne un élan de l'amour suprême, dû au souverain et premier principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII

Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses.

Les aigles ont un grand cœur et beaucoup de force à voler, elles ont néanmoins incomparablement plus de vue que de vol, et étendent beaucoup plus vite et plus loin leur regard que leurs ailes ; ainsi nos esprits, animés d'une sainte inclination naturelle envers la Divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement pour voir combien elle est aimable, que de force en la volonté pour l'aimer ; car le péché a beaucoup plus débilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement, et la rébellion de l'appétit sensuel, que nous appelons concupiscence, trouble voirement l'entendement ; mais c'est pourtant contre la volonté qu'il excite principalement sa sédition et révolte, si que la pauvre volonté déjà tout infirme, étant

agitée des continuels assauts que la concupiscence lui livre, ne peut faire si grand progrès en l'amour divin, comme la raison et inclination naturelle lui suggèrent qu'elle devrait faire.

Hélas! Théotime, quels beaux témoignages, non seulement d'une grande connaissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers icelui, ont été laissés par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismégiste, Aristote, Hippocrate, Épictète, Sénèque! Socrate, le plus loué d'entre eux, connaissait clairement l'unité de Dieu, et avait tant d'inclination à l'aimer, que, comme saint Augustin témoigne, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale par autre occasion que pour épurer les esprits, afin qu'ils pussent mieux contempler le souverain bien, qui est la très unique Divinité. Et quant à Platon, il se déclare assez en la célèbre définition de la philosophie et du philosophe (1), disant que philosopher n'est autre chose qu'aimer Dieu, et que le philosophe n'était autre chose que l'amateur de Dieu. Que dirai-je du grand Aristote, qui avec tant d'efficace prouve l'unité de Dieu, et en a parlé si honorablement en trois endroits (2)?

Mais, ô grand Dieu éternel! ces grands esprits qui avaient tant de connaissance de la Divinité, et tant de propension à l'aimer, ont tous manqué de force et de courage à la bien aimer. *Par les créatures* visibles *ils ont reconnu les choses invisibles de* Dieu, *voire même son éternelle vertu et divinité*, dit le grand Apôtre, *de sorte qu'ils sont inexcusables, d'autant qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont pas fait action*

(1) *De civit.*, l. VIII, c. III.
(2) *Ibid.*, c. IX.

de grâces (1). Ils l'ont certes aucunement glorifié, lui donnant des souverains titres d'honneur; mais ils ne l'ont pas glorifié comme il le fallait glorifier, c'est-à-dire ils ne l'ont pas glorifié sur toutes choses, n'ayant pas eu le courage de ruiner l'idolâtrie, ains communiquant avec les idolâtres, *retenant la vérité*. qu'ils connaissaient, en *injustice* (2), prisonnière dedans leur cœur, et préférant l'honneur et le vain repos de leurs vies à l'honneur qu'ils devaient à Dieu, *ils se sont évanouis en leurs discours*.

N'est-ce pas grande pitié, Théotime, de voir Socrate, au récit de Platon (3), parler en mourant des dieux, comme s'il y en avait plusieurs, lui qui savait si bien qu'il n'y en avait qu'un seul? N'est-ce pas chose déplorable que Platon ait ordonné que l'on sacrifie à plusieurs dieux, lui qui savait si bien la vérité de l'unité divine (4)? Et Mercure Trismégiste n'est-il pas lamentable de lamenter et plaindre si lâchement l'abolissement de l'idolâtrie, lui qui en tant d'endroits avait parlé si dignement de la Divinité?

Mais surtout j'admire le pauvre bonhomme Epictète, duquel les propos et sentences sont si douces à lire en notre langue, par la traduction que la docte et belle plume du R. P. Jean de Saint-François, provincial de la congrégation des Feuillants ès Gaules, a depuis peu exposée à nos yeux ; car quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler parfois de Dieu avec tant de goût, de sentiment et de zèle, qu'on le

(1) Rom., I, 20, 21.
(2) Rom., I, 18.
(3) *De civit.*, l. VIII, c. XII.
(4) *Ibid*, c. XXIII et XXIV.

orendrait pour un chrétien sortant de quelque sainte et profonde méditation, et néanmoins ailleurs, d'occasion en occasion, mentionner les dieux à la païenne ! Hé ! ce bonhomme, qui connaissait si bien l'unité divine, et avait tant de goût de la bonté d'icelle, pourquoi n'a-t-il pas eu la sainte jalousie de l'honneur divin, afin de ne point gauchir (1) ni dissimuler en un sujet de si grande importance ?

En somme, Théotime, notre chétive nature, navrée par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaites, et comme des essais de leurs fruits, mais de porter des dattes entières, mûres et assaisonnées, cela est réservé pour des contrées plus chaudes ; car ainsi notre cœur humain produit bien naturellement certains commencements d'amour envers Dieu, mais d'en venir jusqu'à l'aimer sur toutes choses, qui est la vraie maturité de l'amour dû à cette suprême bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animés et assistés de la grâce céleste et qui sont en l'état de la sainte charité ; et ce petit amour imparfait, duquel la nature en elle-même sent les élans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudrait, mais qui ne veut pas, un vouloir, stérile, qui ne produit point de vrais effets, un vouloir *paralytique* (2), qui voit la *piscine* salutaire du saint amour, mais qui n'a pas la force de s'y jeter ; et enfin ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la généreuse vigueur requise pour en effet préférer Dieu à toutes cho-

(1) *Gauchir*, dévier, aller à gauche.
(2) Joan., v, 2.

ses, dont l'Apôtre parlant en la personne du pécheur, s'écrie : *Le vouloir est bien en moi, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir* (1).

CHAPITRE XVIII

Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu n'est pas inutile.

Mais si nous ne pouvons pas naturellement aimer Dieu sur toutes choses, pourquoi donc avons-nous naturellement inclination à cela? La nature n'est-elle pas vaine de nous inciter à un amour qu'elle ne nous peut donner? Pourquoi nous donne-t-elle la soif d'une eau si précieuse, puisqu'elle ne peut nous en abreuver? Ah ! Théotime, que Dieu nous a été bon ! La perfidie que nous avions commise en l'offensant méritait certes qu'il nous privât de toutes les marques de sa bienveillance et de la faveur qu'il avait exercée envers notre nature, lorsqu'il *imprima sur* elle *la lumière de* son divin *visage*, et qu'il donna à nos cœurs l'allégresse de se sentir enclins à l'amour de la divine bonté, afin que les anges, voyant ce misérable homme, eussent occasion de dire par compassion : *Est-ce là* la créature *de parfaite beauté, l'honneur de toute la terre* (2)?

Mais cette infinie débonnaireté ne sut onc être si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains ; il vit que nous étions environnés de *chair*, *un vent* qui se dissipe en *courant et qui ne revient plus* (3). C'est pourquoi, *selon les entrailles de* sa *miséricorde*, il ne nous voulut pas du tout ruiner ni

(1) Rom., VII, 18.
(2) Thren., II, 15.
(3) Ps., LXXVII, 39.

nous ôter le signe de sa grâce perdue, afin que le regardant, et sentant en nous cette alliance et propension à l'aimer, nous tâchassions de ce faire, et que personne pût justement dire : *Qui nous montrera le bien* (1)? Car encore que par la seule inclination naturelle nous ne puissions pas parvenir au bonheur d'aimer Dieu comme il faut, si est-ce que si nous l'employions fidèlement, la douceur de la piété divine nous donnerait quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant. Que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fournirait un autre plus grand, et nous conduirait de bien en mieux avec toute suavité, jusques au souverain amour, auquel notre inclination naturelle nous pousse, puisque c'est chose certaine qu'à celui qui est fidèle en peu de chose, et qui fait ce qui est en son pouvoir, la bénignité divine ne dénie jamais son assistance pour l'avancer de plus en plus.

L'inclination donc d'aimer Dieu sur toutes choses que nous avons par nature, ne demeure pas pour néant dans nos cœurs ; car quant à Dieu, il s'en sert comme d'une anse, pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soi, et semble que, par cette impression, la divine bonté tienne en quelque façon attachés nos cœurs comme des petits oiseaux par un filet, par lequel il nous puisse tirer quand il plaît à sa miséricorde d'avoir pitié de nous ; et quant à nous, elle nous est un indice et mémorial de notre premier principe et Créateur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret avertissement que nous appar-

(1) Ps., IV. 6.

tenons à sa divine bonté. Tout de même que les cerfs, auxquels les grands princes font quelquefois mettre des colliers avec leurs armoiries, bien que par après ils les font lâcher et mettre en liberté dans les forêts, ne laissent pas d'être reconnus par quiconque les rencontre, non seulement pour avoir une fois été pris par le prince duquel ils portent les armes, mais aussi pour lui être encore réservés; car ainsi connut-on l'extrême vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cents ans après la mort de César, parce qu'on lui trouva un collier où était la devise de César, et ces mots : *César m'a lâché.*

Certes, l'honorable inclination que Dieu a mise en nos âmes, fait connaître à nos amis et à nos ennemis que non seulement nous avons été à notre Créateur, mais encore que si bien (1) il nous a laissés et lâchés à la merci de notre franc arbitre, néanmoins nous lui appartenons, et il s'est réservé le droit de nous reprendre à soi, pour nous sauver, selon que sa sainte et suave providence le requerra. C'est pourquoi le grand Prophète royal appelle cette inclination non seulement *lumière* (2), parce qu'elle nous fait voir où nous devons tendre, mais aussi *joie* et allégresse, parce qu'elle nous console en notre égarement, nous donnant espérance que celui qui nous a empreint et laissé cette belle marque de notre origine, prétend encore et désire de nous y ramener et réduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre à sa divine bonté.

FIN DU PREMIER LIVRE

(1) *Si bien...* Quoiqu'il nous ait laissés.
(2) Ps., IV, 7.

LIVRE SECOND

HISTOIRE DE LA GÉNÉRATION ET NAISSANCE CÉLESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAPITRE PREMIER

Que les perfections diverses ne sont qu'une seule, mais infinie perfection.

Nous disons, quand le soleil à son lever est rouge, et que tôt après il devient noir, ou creux et enfoncé, ou bien quand, à son coucher il est blafard, pâle, hâve, que c'est signe de pluie. Théotime, le soleil n'est ni rouge, ni noir, ni pâle, ni gris, ni vert. Ce grand luminaire n'est point sujet à ces vicissitudes et changements de couleur, n'ayant pour toute couleur que sa très claire et perpétuelle lumière, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable ; mais nous parlons de la sorte, parce qu'il nous semble être tel, selon la variété des vapeurs qui sont entre lui et nos yeux, lesquelles le font paraître de diverses façons.

Or, nous devisons ainsi de Dieu, non tant selon ce qu'il est en lui-même, comme selon ses œuvres par l'entremise desquelles nous le contemplons ; car sur nos diverses considérations nous le nommons différemment, comme s'il avait une grande multitude de différentes excellences et perfections

Si nous le regardons en tant qu'il punit les méchants, nous le nommons juste; en tant qu'il délivre le pécheur de sa misère, nous le prêchons miséricordieux ; en tant qu'il a créé toutes choses et fait plusieurs miracles, nous l'appelons tout-puissant; en tant qu'il pratique exactement ses promesses, nous le publions véritable; en tant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appelons tout sage, et ainsi consécutivement, selon la variété de ses œuvres, nous lui attribuons une grande diversité de perfections. Mais cependant en Dieu il n'y a ni variété, ni différence quelconque de perfections ; ainsi il est lui-même une très seule, très simple et très uniquement unique perfection ; car tout ce qui est en lui, n'est que lui-même, et toutes les excellences que nous disons être en lui en une si grande diversité, elles y sont en une très simple et très pure unité, et comme le soleil n'a aucune de toutes les couleurs que nous lui attribuons, ains une seule très claire lumière qui est par-dessus toutes couleurs, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs ; aussi en Dieu il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule très pure excellence, qui est au-dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfait. Or, de nommer parfaitement cette suprême excellence, laquelle en sa très singulière unité comprend, ains surmonte toutes excellences : cela n'est pas au pouvoir de la créature, ni humaine, ni angélique; car, comme il est dit en l'Apocalypse, notre Seigneur *a un nom que personne ne sait que lui-même* (1); parce que lui seul connaissant parfai-

(1) Apoc., IX, 12.

tement son infinie perfection, lui seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné, dont les anciens ont dit, que nul n'était vrai théologien que Dieu, d'autant que nul ne peut connaître totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ni par conséquent la représenter par paroles, sinon lui-même, et pour cela Dieu répondant par l'ange au père de Samson, qui lui demandait son nom : *Pourquoi demandes-tu mon nom,* dit-il, *qui est admirable* (1) ? comme s'il voulait dire : Mon nom peut être admiré, mais non pas prononcé par les créatures ; il doit être adoré, mais il ne peut être compris que par moi, qui seul sais proférer le propre nom par lequel au vrai et naïvement j'exprime mon excellence. Notre esprit est trop faible pour former une pensée qui puisse représenter une excellence tant immense, laquelle comprend en sa très simple et très unique perfection, distinctement et parfaitement, toutes autres perfections en une façon infiniment excellente et éminente que notre esprit ne peut penser. Nous sommes forcés, pour parler aucunement (2) de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vrai, juste, saint, infini, immortel, invisible ; et certes nous parlons véritablement, Dieu est tout cela ensemble, parce qu'il est plus que tout cela, c'est-à-dire, il l'est en une sorte si pure, si excellente et si relevée, qu'en une très simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

Ainsi la manne était une seule viande, laquelle comprenant en soi le goût et la vertu de toutes

(1) Apoc., XIX, 12.
(2) *Aucunement*, en quelque manière.

les autres viandes, on eût pu dire qu'elle avait le goût du citron, du melon, du raisin, de la prune et de la poire ; mais on eût encore plus véritablement dit qu'elle n'avait pas tous ces goûts, ains un seul goût qui était le sien propre, lequel néanmoins contenait en unité tout ce qui pouvait être d'agréable et désirable en toute la diversité des autres goûts, comme l'herbe dodécathéos (1), laquelle, ce dit Pline, guérissant de toutes maladies, n'est ni rhubarbe, ni séné, ni rose, ni bétoine (2), ni buglose, ainsi un seul simple, qui, en l'unique simplicité de sa propriété, a autant de force que tous les autres médicaments ensemble. O abîme des perfections divines, que vous êtes admirable de posséder en une seule perfection l'excellence de toute perfection en une façon si excellente, que nul ne la peut comprendre, sinon vous-même !

Nous en dirons beaucoup de choses, dit l'Écriture, *et demeurerons courts en paroles : la somme de tous discours, c'est qu'il est toutes choses. Si nous le glorifions, à quoi nous servira cela ? car le Tout-Puissant est sur toutes ses œuvres. Bénissant le Seigneur, exaltez-le tant que vous pourrez, car il surpasse toute louange ;* or, *en l'exaltant reprenez vos forces, mais ne vous lassez pas pourtant, car jamais vous ne le comprendrez* (3). Non, Théotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme

(1) *Dodécathéos*, ou dodécathéon, plante de la famille des primulacées, ainsi nommée de ses douze fleurs disposées en ombelle.

(2) *Bétoine*, *betonica*, plante vulnéraire et purgative ; *buglose*, ou *buglosse*, de la famille des boraginées.

(3) Eccl., XLIII, 29.

dit saint Jean, *il est plus grand que notre cœur* (1). Mais pourtant *que tout esprit loue le Seigneur* (2). le nommant de tous les noms les plus éminents qui se pourront trouver, et, pour la plus grande louange que nous lui puissions rendre, confessons que jamais il ne peut être assez loué, et, pour le plus excellent nom que nous lui puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom, et que nous ne pouvons le dignement nommer.

CHAPITRE II

Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte qui est sa propre divinité.

Nous avons une grande diversité de facultés et habitudes, qui produisent aussi une grande variété d'actions; et ces actions, une multitude nonpareille d'ouvrages; car ainsi sont diverses les facultés de voir, d'ouïr, de goûter, toucher, se mouvoir, se nourrir, entendre, vouloir, et les habitudes de parler, marcher, jouer, chanter, coudre, sauter, nager; comme aussi les actions et les œuvres qui proviennent de ces facultés et habitudes sont grandement différentes.

Mais il n'en est pas de même en Dieu, car il n'y a en lui qu'une très simple infinie perfection, et en cette perfection qu'un seul très unique et très pur acte; ainsi, pour parler plus saintement et sagement, Dieu est une seule, très souverainement unique, et très uniquement souveraine perfection, et cette perfection est un seul acte très purement simple, et très simplement pur, lequel n'étant autre chose que la propre essence divine, il est par conséquent

(1) I Ep. Joan., III, 20.
(2) Ps., CL.

toujours permanent et éternel ; et néanmoins, chétives créatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu, comme s'il en faisait tous les jours grande quantité et en grande variété, bien que nous sachions le contraire ; mais nous sommes forcés à cela, Théotime, par notre imbécillité, car nous ne savons parler sinon cela que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoutumé de se passer parmi nous. Or, d'autant qu'ès choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrages que par diversité d'actions ; quand nous voyons tant de besognes différentes, une si grande variété de productions, et cette multitude innumérable des exploits de la puissance divine, il nous semble d'abord que cette diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de différents effets, et nous en parlons tout de même, pour parler plus à notre aise, selon notre pratique ordinaire et la coutume que nous avons d'entendre les choses : et si en cela nous n'offensons pas la vérité ; car encore qu'en Dieu il n'y ait pas multitude d'actions, ains un seul acte qui est la divinité même ; cet acte toutefois est si parfait, qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes qui sembleraient être requis pour toute la diversité des effets que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'icelui en un moment furent faits le soleil, la lune et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs différences en clarté, et mouvement, en influences.

> Il dit, et soudain furent faits
> Tous ces ouvrages si parfaits (1).

(1) Ps. CLVIII, 5.

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oiseaux, et la mer de poissons, fit éclore de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons; car encore que l'historien sacré, s'accommodant à notre façon d'entendre, raconte que Dieu répéta souvent cette toute-puissante parole : *Soit fait* (1), ès journées de la création du monde; néanmoins, à proprement parler, cette parole fut très unique, si que David l'appela un *souffle* ou aspiration de la *bouche* divine, c'est-à-dire un seul trait de son infinie volonté, lequel répand si puissamment sa vertu en la variété des choses créées, que pour cela nous le concevons comme s'il était multiplié et diversifié en autant de différences comme il y en a en ces effets, quoiqu'en vérité il soit très unique et très simple; ainsi saint Chrysostome remarque que ce que Moïse a dit en plusieurs paroles, décrivant la création du monde, le glorieux saint Jean l'a exprimé en un seul mot, disant que *par le Verbe*, c'est-à-dire par cette parole éternelle, qui est le Fils de Dieu, *tout a été fait* (2).

Cette parole donc, Théotime, étant très simple et très unique, produit toute la distinction des choses; étant invariable, produit tous les bons changements; et enfin étant permanente en son éternité, elle donne succession, vicissitude, ordre, rang et saison à toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un côté un peintre qui fait l'image de la naissance du Sauveur (et j'écris ceci ès jours dédiés à ce saint mystère), il donnera sans doute mille et mille traits de pinceau, et mettra non seulement des jours, mais

(1) Gen., I.
(2) Joan., I, 3

des semaines et des mois à façonner ce tableau, selon la variété des personnages, et autres choses qu'il y veut représenter ; mais d'autre côté voyons un imprimeur d'images qui, ayant mis sa feuille sur la planche taillée du même mystère de la Nativité, ne donnera qu'un seul coup de presse ; en ce seul coup, Théotime, il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son image, laquelle, en belle taille-douce, représentera très agréablement tout ce qui a dû être imaginé selon l'histoire sacrée ; et bien qu'il n'ait fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutefois portera grande quantité de personnages, et d'autres choses différentes bien distinguées, chacune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion : et qui ne saurait pas le secret, il serait tout étonné de voir sortir d'un seul acte une si grande variété d'effets. Ainsi, Théotime, la nature, comme le peintre, multiplie et diversifie ses actes à mesure que ses besognes sont différentes, et lui faut un grand temps pour faire de grands effets; mais Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'être à toute la diversité des créatures qui ont été, sont et seront, par un seul trait de sa toute-puissante volonté, tirant de son idée, comme de dessus une planche bien taillée, cette admirable différence de personnes et d'autres choses qui s'entre-suivent ès saisons, ès âges, ès siècles, chacune en son ordre, selon qu'elles doivent être ; cette souveraine unité de l'acte divin étant opposée à la confusion et au désordre, et non à la distinction ou variété qu'elle emploie au contraire, pour en composer la beauté, déduisant toutes les différences et diversités à la proportion.

et la proportion à l'ordre, et l'ordre à l'unité du monde, qui comprend toutes choses créées tant visibles qu'invisibles, lesquelles toutes ensemble s'appellent univers, peut-être, parce que toute leur diversité se réduit en unité; comme qui dirait univers, c'est-à-dire, unique et divers, unique avec diversité, et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout; et sa permanente éternité donne vicissitude à toutes choses, parce que la perfection de cette unité étant sur toute différence et variété, elle a de quoi fournir l'être à toute la diversité des perfections créées, et a la force de les produire. En signe de quoi l'Écriture nous ayant rapporté que Dieu au commencement dit : Soient faits des luminaires au firmament du ciel, et qu'ils séparent le jour de la nuit, qu'ils soient en signes, en temps et jours et années. Nous voyons encore maintenant cette perpétuelle révolution et entre-suite de temps et de saisons, qui durera jusqu'à la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

> Un mot de ses commandements
> Suffit à tous ces mouvements,

aussi le seul éternel vouloir de sa divine Majesté étend sa force de siècle en siècle, et jusques aux siècles des siècles, pour tout ce qui a été, qui est et qui sera éternellement, sans que chose quelconque ait été que par ce seul, très unique, très simple et très éternel acte divin, auquel soit honneur et gloire.

Amen.

CHAPITRE III

De la Providence divine en général.

Dieu donc, Théotime, n'a pas besoin de plusieurs actes, puisqu'un seul divin acte de sa toute-puissante volonté suffit à la production de toute la variété de ses œuvres, à raison de son infinie perfection. Mais nous autres mortels avons besoin d'en traiter avec la méthode et manière d'entendre à laquelle nos petits esprits peuvent arriver, selon laquelle, pour parler de la Providence divine, considérons, je vous prie, le règne du grand Salomon comme un modèle parfait de l'art de bien régner.

Ce grand roi donc, sachant par l'inspiration céleste que la république (1) tient à la religion, comme le corps à l'âme, et la religion à la république, comme l'âme au corps, il disposa à part soi de toutes les parties requises tant à l'établissement de la religion qu'à celui de la république; et quant à la religion, il détermina qu'il fallait édifier un temple de telle et telle longueur, largeur, hauteur, tant de porches et parvis, tant de fenêtres, et ainsi de tout le reste qui appartenait au temple; puis tant de sacrificateurs, tant de chantres et autres officiers du temple. Et quant à la chose publique, il disposa de faire une maison royale, et une cour pour sa majesté, et en icelle tant de maîtres d'hôtel, de gentilshommes et autres courtisans : et pour le peuple, des juges et autres magistrats qui exerçassent la justice; puis, pour l'assurance du royaume, et l'affermissement

(1) *La république*, l'état, le pouvoir civil.

du repos public, dont il jouissait, il disposa d'avoir emmi la paix un puissant appareil de guerre, et à ces fins deux cent cinquante chefs en diverses charges ; quarante mille chevaux, et tout ce grand attelage que l'Écriture et les historiens témoignent.

Or, ayant ainsi disposé et fait état à part soi de toutes les parties principales requises à son royaume, il vint à l'acte de la providence, et fit compte en son esprit de tout ce qui était requis pour édifier le temple, pour entretenir les officiers sacrés, les ministres et les magistrats royaux, et les gens de guerre dont il avait fait le projet, et se résolut d'envoyer à Hiram pour avoir les bois nécessaires, de faire commerce au Pérou (1), en Ophir ; et en somme de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretènement et bonne conduite de son entreprise. Mais, il ne s'arrêta pas là, Théotime : car après avoir fait son projet et délibéré en soi-même des moyens propres pour en venir à bout, venant à la pratique, il créa tous les officiers selon qu'il avait disposé, et par un bon gouvernement il fit faire toutes les provisions requises à leur entretènement, et à l'exécution de leurs charges ; de sorte qu'ayant la connaissance de l'art de bien régner, il exécuta la disposition qu'il avait faite à part soi pour la création de divers officiers, et mit en effet sa providence par le bon gouvernement dont il usa ; et par ainsi son art de régner, qui consistait en la disposition, et en la providence ou prévoyance, fut pratiqué par la création des officiers, et par le gouvernement et

(1) *Pérou*, figure de tout pays riche; la situation d'*Ophir* est inconnue.

bonne conduite. Mais d'autant que la disposition est inutile sans la création ou levée des officiers, et que la création est vaine sans la providence qui regarde à ce qui est requis pour la conservation des officiers créés ou érigés ; et qu'enfin cette conservation qui se fait par le bon gouvernement, n'est autre chose que la providence effectuée, partant non seulement la disposition, mais aussi la création et le bon gouvernement de Salomon furent appelés du nom de providence. Aussi ne disons-nous pas qu'un homme ait de la providence, sinon quand il gouverne bien.

Or, maintenant, Théotime, parlant des choses divines selon l'impression que nous avons prise, en la considération des choses humaines, nous disons que Dieu ayant eu une éternelle et très parfaite connaissance de l'art de faire le monde pour sa gloire, il disposa, avant toutes choses, en son divin entendement toutes les pièces principales de l'univers qui pouvaient lui rendre de l'honneur, c'est-à-dire, la nature angélique et la nature humaine ; et en la nature angélique, la variété des hiérarchies et des ordres que l'Écriture sainte et les sacrés docteurs nous enseignent : comme aussi entre les hommes il disposa qu'il y aurait cette grande diversité que nous y voyons. Puis en cette même éternité il prévit et fit état à part soi de tous les moyens requis aux hommes et aux anges pour parvenir à la fin à laquelle il les avait destinés, et fit ainsi l'acte de sa providence; et sans s'arrêter là, pour effectuer sa disposition, il a réellement créé les anges et les hommes ; et pour effectuer sa providence il a fourni, et fournit par son gouvernement tout ce qui est néces-

caire aux créatures raisonnables pour parvenir à la gloire ; si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens nécessaires ou utiles pour parvenir à leur fin. Mais parce que ces moyens sont de diverses sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle ; et celle-ci, qu'elle est, ou générale, ou spéciale et particulière.

Et parce que ci-après je vous exhorterai, Théotime, à joindre votre volonté à la providence divine, tandis que je suis sur le discours d'icelle, je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu donc voulant pourvoir l'homme des moyens naturels qui lui sont requis pour rendre gloire à sa divine bonté, il a produit en faveur d'icelui tous les autres animaux et les plantes ; et pour pourvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produit variété de terroirs, de saisons, de fontaines, de vents, de pluies ; et tant pour l'homme que pour les autres choses qui lui appartiennent, il a créé les éléments, le ciel et les astres, établissant par un ordre admirable que presque toutes les créatures servent les unes aux autres réciproquement : les chevaux nous portent, et nous les pansons ; les brebis nous nourrissent et vêtent, et nous les paissons ; la terre envoie des vapeurs à l'air, et l'air des pluies à la terre ; la main sert au pied, et le pied porte la main. Oh ! qui verrait ce commerce et trafic général que les créatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses serait-il ému envers cette souveraine sagesse, pour s'écrier :

Votre providence, ô grand Père éternel, gouverne toutes choses (1) ! Saint Basile et saint Ambroise, en leurs *Examerons,* le bon Louis de Grenade en son *Introduction au Symbole,* et Louis Richeomme (2) en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifs aux âmes bien nées pour profiter en ce sujet.

Ainsi, cher Théotime, cette providence touche tout, règne sur tout, et réduit tout à sa gloire. Il y a toutefois certes des cas fortuits et des accidents inopinés; mais ils ne sont ni fortuits, ni inopinés qu'à nous ; et sont, sans doute, très certains à la providence céleste, qui les prévoit et les destine au bien public de l'univers. Or, ces cas fortuits se font par la concurrence de plusieurs causes, lesquelles n'ayant point de naturelle alliance les unes aux autres, produisent une chacune son effet particulier, en telle sorte néanmoins que de leur rencontre réussit un effet d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ait pu prévoir, toutes ces causes différentes ont contribué. Il était, par exemple, raisonnable de châtier la curiosité du poète Æschylus, lequel ayant appris d'un devin qu'il mourrait accablé de la chute de quelque maison, se tint tout ce jour-là en une rase campagne, pour éviter le destin ; et demeurant ferme, tête nue, un faucon qui tenait entre ses serres une tortue en l'air, voyant ce chef chauve, et cuidant (3) que ce fût la pointe d'un rocher, lâcha la tortue droit sur icelui; et voilà qu'Æschylus meurt sur-le-champ, ac-

(1) Sap., XIV, 3.
(2) Richeomme, jésuite, mort en 1625, auteur des *Ecrits ascétiques.*
(3) *Cuidant*, supposant.

cablé de la maison et écaille d'une tortue. Ce fut, sans doute, un accident fortuit; car cet homme n'alla pas au champ pour mourir, ains pour éviter la mort; ni le faucon ne cuida pas écraser la tête d'un poète, ains le test (1) et l'écaille de la tortue, pour par après en dévorer la chair; et néanmoins il arriva au contraire : car la tortue demeura sauve, et le pauvre Æschylus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné; mais, au regard de la Providence qui regardait de plus haut, et voyait la concurrence des causes, ce fut un exploit de justice par lequel la superstition de cet homme fut punie.

Les aventures de l'ancien Joseph furent admirables en variétés et en passages d'une extrémité à l'autre. Ses frères qui l'avaient vendu pour le perdre, furent tout étonnés de le voir devenu vice-roi, et appréhendaient infiniment qu'il ne se ressentît du tort qu'ils lui avaient fait; mais non, leur dit-il : ce n'est pas tant par vos menées que je suis envoyé ici, comme par la Providence divine: *Vous avez eu des mauvais desseins sur moi, mais Dieu les a réduits à bien* (2). Voyez-vous, Théotime, le monde eût appelé fortune, ou événement fortuit ce que Joseph dit être un projet de la Providence souveraine qui range et réduit toutes choses à son service; et il est ainsi de tout ce qui se passe au monde, et même des monstres, la naissance desquels rend les œuvres accomplies et parfaites plus estimables, produit de l'admiration, et provoque à philosopher et faire plusieurs bonnes pensées : et en somme ils tiennent lieu en

(1) *Test* ou *têt*, partie dure d'une coquille.
(2) Gen., L, 20.

l'univers comme les ombres ès tableaux, qui donnent grâce, et semblent relever la peinture.

CHAPITRE IV

De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les créatures raisonnables.

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des anges ; mais voici l'ordre de sa providence pour ce regard (1), selon que par l'attention aux saintes Écritures et à la doctrine des anciens, nous le pouvons découvrir, et que notre faiblesse nous permet d'en parler.

Dieu connut éternellement qu'il pouvait faire une quantité innumérable de créatures en diverses perfections et qualités, auxquelles il se pourrait communiquer ; et considérant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avait rien de si excellent que de se joindre à quelque nature créée, en telle sorte que la créature fût comme entée et insérée en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui de soi-même et par soi-même est portée à la communication, se résolut et détermina d'en faire une de cette manière ; afin que comme éternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Père communique toute son infinie et indivisible divinité au Fils, en le produisant, et le Père et le Fils ensemble produisant le Saint-Esprit, lui communiquent aussi leur propre unique divinité, de même cette souveraine douceur fût aussi communiquée si parfaitement hors de soi à une créature que la nature créée et la divinité, gar-

(1) *Pour ce regard*, à ce sujet.

dant une chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une même personne.

Or, entre toutes les créatures que cette souveraine toute-puissance pouvait produire, elle trouva bon de choisir la même humanité qui du depuis (1) par effet fut jointe à la personne de Dieu le Fils, à laquelle elle destine cet honneur incomparable de l'union personnelle à sa divine majesté, afin qu'éternellement elle jouît par excellence des trésors de sa gloire infinie. Puis ayant ainsi préféré pour ce bonheur l'humanité sacrée de notre Sauveur, la suprême Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Fils bien-aimé, ains de la répandre en sa faveur sur plusieurs autres créatures, et sur le gros de cette innumérable quantité de choses qu'elle pouvait produire, elle fit choix de créer les hommes et les anges, comme pour tenir compagnie à son Fils, participer à ses grâces et à sa gloire, et l'adorer et louer éternellement. Et parce que Dieu vit qu'il pouvait faire en plusieurs façons l'humanité de son Fils, en le rendant vrai homme, comme par exemple, le créant de rien, non seulement quant à l'âme, mais aussi quant au corps; ou bien formant le corps de quelque matière précédente, comme il fit celui d'Adam et d'Ève, ou bien par voie de génération ordinaire d'homme et de femme, ou bien enfin par génération extraordinaire d'une femme sans homme, il délibéra que la chose se ferait en cette dernière façon, et entre toutes les femmes qu'il pouvait choisir à

(1) *Du depuis*, depuis, par suite

cette intention, il élut la très sainte Vierge Notre-Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos âmes serait non seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacrée Providence détermina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur; afin que les anges et les hommes pussent, en le servant, participer à sa gloire : en suite de quoi, bien que Dieu voulût créer tant les anges que les hommes avec le franc arbitre, libres d'une vraie liberté pour choisir le bien et le mal ; si est-ce néanmoins que pour témoigner que de la part de la bonté divine ils étaient dédiés au bien et à la gloire, elle les créa tous en justice originelle, laquelle n'était autre chose qu'un amour très suave qui les disposait, contournait et acheminait à la félicité éternelle.

Mais parce que cette suprême sagesse avait délibéré de tellement mêler cet amour originel avec la volonté de ses créatures, que l'amour ne forçât point la volonté, ains lui laissât sa liberté, il prévit qu'une partie, mais la moindre de la nature angélique, quittant volontairement le saint amour, perdrait par conséquent la gloire. Et parce que la nature angélique ne pourrait faire ce péché que par une malice expresse sans tentation ni motif quelconque qui le pût excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de cette même nature demeurerait ferme au service du Sauveur, partant Dieu, qui avait si amplement glorifié sa miséricorde au dessein de la création des anges, voulut aussi magnifier (1) sa justice, et

(1) *Magnifier*, élever, exalter.

en la fureur de son indignation résolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse troupe de perfides, qui en la furie de leur rébellion l'avaient si vilainement abandonné.

Il prévit bien aussi que le premier homme abuserait de sa liberté, et quittant la grâce il perdrait la gloire; mais il ne voulut pas traiter si rigoureusement la nature humaine comme il délibéra de traiter l'angélique.

C'était la nature humaine de laquelle il avait résolu de prendre une pièce bienheureuse, pour l'unir à sa divinité. Il vit que c'était une nature imbécille, *un vent qui va et qui ne revient pas* (1), c'est-à-dire qui se dissipe en allant. Il eut égard à la surprise que le malin et pervers Satan avait faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruina. Il vit que toute la race des hommes périssait par la faute d'un seul; si que par ces raisons il regarda bien notre nature en pitié, et se résolut de la prendre à merci.

Mais afin que la douceur de sa miséricorde fût ornée de la beauté de sa justice, il délibéra de sauver l'homme par voie de rédemption rigoureuse ; laquelle ne se pouvant bien faire que par son Fils, il établit qu'icelui rachèterait les hommes, non seulement par une de ses actions amoureuses qui eût été plus que très suffisante à racheter mille millions de mondes, mais encore par toutes les innumérables actions amoureuses et passions douloureuses qu'il ferait et souffrirait jusques à la mort, et la mort de la croix à laquelle il le destina, voulant qu'ainsi il se rendît compagnon

(1) Ps., LXXVII, 39.

de nos misères, pour nous rendre par après compagnons de sa gloire, montrant en cette sorte les richesses de sa bonté, par cette *rédemption copieuse* (1), abondante, surabondante, magnifique et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquis tous les moyens nécessaires pour parvenir et arriver à la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se douloir (2), comme si la miséricorde divine manquait à quelqu'un.

CHAPITRE V

Que la Providence céleste a pourvu aux hommes une rédemption très abondante.

Or disant, théotime, que Dieu avait vu et voulu une chose premièrement, et puis secondement une autre, observant ordre entre ses volontés, je l'ai entendu selon qu'il a été déclaré ci-devant, à savoir, qu'encore que tout cela s'est passé en un très seul et très simple acte ; néanmoins par icelui, l'ordre, la distinction, et la dépendance des choses n'a pas été moins observée, que s'il y eût eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Étant donc ainsi que toute volonté bien disposée, qui se détermine de vouloir plusieurs objets également présents, aime mieux, et avant tous, celui qui est le plus aimable ; il s'ensuit que la souveraine Providence faisant son éternel projet et dessein de tout ce qu'elle produirait, elle voulut premièrement et aima, par une préférence d'excellence, le plus aimable objet de son amour, qui est notre Sauveur ; et puis,

(1) Ps., CXXIX, 7.
(2) *Se douloir*, se plaindre.

par ordre, les autres créatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'icelui.

Ainsi tout a été fait pour ce divin homme, qui pour cela est appelé *Aîné de toute créature ; possédé par la divine majesté au commencement des voies d'icelle, avant qu'elle fît chose quelconque, créé au commencement avant les siècles : car en lui toutes choses sont faites, et il est avant tout, et toutes choses sont établies en lui, et il est chef de toute l'Église, tenant en tout* et partout *la primauté* (1). On ne plante principalement la vigne que pour le fruit ; et partant le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production. Ainsi, le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures, et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'univers, et établie la succession de plusieurs générations, qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin, que l'épouse sacrée loue tant ès Cantiques, et la liqueur duquel *réjouit* Dieu et les hommes.

Or donc maintenant, mon Théotime, qui doutera de l'abondance des moyens du salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en considération duquel nous avons été faits et par les mérites duquel nous avons été rachetés ? Car il est mort pour tous, parce que tous étaient morts, et sa miséricorde a été plus salutaire pour racheter la

(1) Coloss., I, 15-18.

race des hommes, que la misère d'Adam n'avait été vénéneuse pour la perdre. Et tant s'en faut que le péché d'Adam ait surmonté la débonnaireté divine, que tout au contraire il l'a excitée et provoquée ; si que par une suave et très amoureuse antipéristase (1) et contention elle s'est révigorée à la présence de son adversaire ; et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait *surabonder la grâce où l'iniquité avait abondé ;* de sorte que la sainte Église, par un saint excès d'admiration, s'écrie la veille de Pâques : O péché d'Adam, à la vérité nécessaire, qui a été effacé par la mort de Jésus-Christ ! ô coulpe bienheureuse, qui a mérité d'avoir un tel et si grand Rédempteur ! Certes, Théotime, nous pouvons dire comme cet ancien : Nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus; c'est-à-dire, notre perte nous a été à profit, puisqu'en effet la nature humaine a reçu plus de grâce par la rédemption de son Sauveur, qu'elle n'en eût jamais reçu par l'innocence d'Adam, s'il eût persévéré en icelle.

Car encore que la divine Providence ait laissé en l'homme de grandes marques de sa sévérité parmi la grâce même de sa miséricorde, comme, par exemple, la nécessité de mourir, les maladies, les travaux, la rébellion de la sensualité ; si est-ce que la faveur céleste, surnageant à tout cela, prend plaisir de convertir toutes ces misères au plus grand profit de ceux qui l'aiment, faisant naître la patience sur les travaux, le mépris du monde sur la nécessité de mourir, et mille vic-

(1) *Antipéristase*, action de deux qualités contraires qui s'aident mutuellement.

toires sur la concupiscence ; et comme l'arc-en-ciel touchant l'épine aspalathus (1) la rend plus odorante que les lis, aussi la rédemption de notre Seigneur touchant nos misères, elle les rend plus utiles et aimables que n'eût jamais été l'innocence originelle. *Les anges ont plus de joie au ciel,* dit le Sauveur, *sur un pécheur pénitent, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (2). Et de même, l'état de la rédemption vaut cent fois mieux que celui de l'innocence. Certes, en l'arrosement du sang de notre Seigneur fait par l'hysope de la croix, nous avons été remis en une blancheur incomparablement plus excellente que celle de la neige de l'innocence, sortant, comme Naaman, du fleuve de salut plus purs et nets que si jamais nous n'eussions été ladres (3), afin que la divine Majesté, ainsi qu'elle nous a ordonné de faire, ne fût pas *vaincue par le mal, ains vainquit le mal par le bien* (4) ; que sa *miséricorde,* comme une huile sacrée, *se tînt au-dessus du jugement* (5), et que *ses misérations surmontassent toutes ses œuvres* (6).

CHAPITRE VI.

De quelques faveurs spéciales exercées en la rédemption des hommes par la divine Providence.

Dieu certes montre admirablement la richesse incompréhensible de son pouvoir en cette si grande

(1) *Aspalathus*, ou aspalat, bois odoriférant qui ressemble au genêt, au cytise. — Allusion à une opinion populaire.
(2) Luc., XV, 7.
(3) *Ladres*, lépreux.
(4) Rom., XII, 21.
(5) Jac., II, 13.
(6) Ps., CXLIV, 3

variété de choses que nous voyons en la nature ; mais il fait encore plus magnifiquement paraître les trésors infinis de sa bonté en la différence nonpareille des biens que nous reconnaissons en la grâce ; car, Théotime, il ne s'est pas contenté, en l'excès sacré de sa miséricorde, d'envoyer à son peuple, c'est-à-dire au genre humain, une rédemption générale et universelle, par laquelle un chacun peut être sauvé ; mais il l'a diversifiée en tant de manières, que sa libéralité reluisant en toute cette variété, cette variété réciproquement embellit aussi sa libéralité.

Ainsi il destina premièrement pour sa très sainte mère une faveur digne de l'amour d'un fils, qui étant tout sage, tout-puissant et tout bon, se devait préparer une mère à son gré, et partant il voulut que sa rédemption lui fût appliquée par manière de remède préservatif, afin que le péché, qui s'écoulait de génération en génération, ne parvînt point à elle ; de sorte qu'elle fut rachetée si excellemment, qu'encore que par après le torrent de l'iniquité originelle vînt rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée Dame avec autant d'impétuosité comme il eût fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'étant arrivé là il ne passa point outre, ains s'arrêta court, comme fit anciennement le Jourdain du temps de Josué, et pour le même respect ; car ce fleuve retint son cours en révérence du passage de l'arche de l'alliance, et le péché originel retira ses eaux, révérant et redoutant la présence du vrai tabernacle de l'éternelle alliance.

De cette manière donc Dieu détourna de sa glorieuse mère toute captivité, lui donnant le

bonheur des deux états de la nature humaine, puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avait perdue, et jouit excellemment de la rédemption que le second lui acquit ; en suite de quoi, comme un jardin d'élite, qui devait porter le fruit de vie, elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections. Ce fils de l'amour éternel, ayant ainsi paré sa mère de robe d'or recamée (1) en belles variétés, afin qu'elle fût la reine de sa dextre, c'est-à-dire la première de tous les élus qui jouiraient des délices de la dextre divine. Si que cette mère sacrée, comme toute réservée à son fils, fut par lui rachetée, non seulement de la damnation, mais aussi de tout péril de la damnation, lui assurant la grâce et la perfection de la grâce, en sorte qu'elle marchât comme une belle aube, qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusqu'au plein jour. Rédemption admirable ! chef-d'œuvre du Rédempteur, et la première de toutes les rédemptions, par laquelle le fils d'un cœur vraiment filial, prévenant sa mère ès bénédictions de douceur, il la préserve, non seulement du péché comme les anges, mais aussi de tout péril de péché, et de tous les éloignements et retardements de l'exercice du saint amour. Aussi, proteste-t-il qu'entre toutes les créatures raisonnables qu'il a choisies, cette mère est « son « unique colombe, sa toute parfaite, sa toute « chère bien-aimée, hors de tout parangon (2) et « de toute comparaison (3). »

(1) *Recamée*, brodée, de l'italien *ricamata*.
(2) *Parangon*, modèle.
(3) Cant. cant., VI, 8.

Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares créatures qu'il voulait mettre hors du danger de la damnation ; comme il est certain de saint Jean-Baptiste, et très probable de Jérémie, et de quelques autres que la divine Providence alla saisir dans le ventre de leurs mères, et dès lors les établit en la perpétuité de sa grâce, afin qu'ils demeurassent fermes en son amour, bien que sujets aux retardements et péchés véniels, qui sont contraires à la perfection de l'amour, et non à l'amour même : et ces âmes, en comparaison des autres, sont comme des reines, toujours couronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour du Sauveur après sa mère, laquelle est la reine des reines ; reine, non seulement couronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et qui plus est, couronnée de son fils propre, qui est le souverain objet de l'amour, puisque les enfants sont la couronne de leurs pères et mères.

Il y a encore d'autres âmes lesquelles Dieu disposa de laisser pour un temps exposées, non au péril de perdre le salut, mais bien au péril de perdre son amour ; ains il permit qu'elles le perdissent en effet, ne leur assurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle, et pour certain temps précédent. Tels furent David, les apôtres, la Magdeleine et plusieurs autres, qui pour un temps demeurèrent hors de l'amour de Dieu; mais enfin, étant une bonne fois convertis, ils furent confirmés en la grâce jusqu'à la mort, de sorte que dès lors demeurant voirement (1) sujets à quelques imperfec-

(1) *Voirement*, même.

tions, ils furent toutefois exempts de tout péché mortel, et par conséquent du péril de perdre le divin amour, et furent comme des amantes sacrées de l'époux céleste, parées voirement de la robe nuptiale de son très saint amour, mais non pas pourtant couronnées, parce que la couronne est un ornement de la tête, c'est-à-dire de la première partie de la personne.

Or la première partie de la vie des âmes de ce rang ayant été sujette à l'amour des choses terrestres, elles ne peuvent porter la couronne de l'amour céleste, ains leur suffit d'en porter la robe, qui les rend capables du lit nuptial de l'époux divin, et d'être éternellement bienheureuses avec lui.

CHAPITRE VII.

Combien la Providence sacrée est admirable en la diversité des grâces qu'elle distribue aux hommes.

Il y eut donc en la Providence éternelle une faveur incomparable pour la reine des reines, *mère de très belle dilection* (1) et toute très uniquement parfaite. Il y en eut aussi des spéciales pour des autres. Mais après cela cette souveraine bonté répandit une abondance de grâces et bénédictions sur toute la race des hommes, et la nature des anges, de laquelle tous ont été arrosés comme d'une *pluie qui tombe sur les bons et les mauvais* (2) ;

(1) Eccl., XXIV, 24.
(2) Matth., V, 45.

tous ont été éclairés, comme d'une *lumière qui illumine tout homme venant en ce monde* (1) ; tous ont reçu leur part, comme d'une *semence qui tombe non seulement sur la bonne terre, mais emmi les chemins, entre les épines et sur les pierres* (2) ; afin que tous fussent inexcusables devant le Rédempteur, s'ils n'emploient cette très abondante rédemption pour leur salut.

Mais pourtant, Théotime, quoique cette très abondante suffisance de grâces soit ainsi versée sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous égaux, et qu'une riche abondance de bénédictions nous soit offerte à tous; si est-ce néanmoins que la variété de ces faveurs est si grande, qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les grâces en une si grande diversité, ou la diversité en tant de grandeurs. Qui ne voit qu'entre les chrétiens, les moyens du salut sont plus grands et plus puissants qu'entre les barbares, et que parmi les chrétiens, il y a des peuples et des villes où les pasteurs sont plus fructueux et capables ? Or, de nier que ces moyens extérieurs ne soient pas des faveurs de la Providence divine, ou de révoquer en doute qu'ils ne contribuent pas au salut et à la perfection des âmes, ce serait être ingrat envers la Bonté céleste, et démentir la véritable expérience qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, où ses moyens extérieurs abondent, les intérieurs ont plus d'effet, et réussissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se trouve jamais deux hommes parfaitement semblables ès

(1) Joan., I, 9.
(2) Matth., XIII, 4.

dons naturels, aussi ne s'en trouve-t-il jamais de parfaitement égaux ès surnaturels. Les anges (comme le grand saint Augustin et saint Thomas assurent) reçurent la grâce selon la variété de leurs conditions naturelles.

Or ils sont tous, ou de différente espèce, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ils sont distingués les uns des autres ; donc, autant qu'il y a d'anges, il y a aussi de grâces différentes, et bien que quant aux hommes la grâce ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutefois la divine douceur, prenant plaisir et, par manière de dire, s'égayant en la production des grâces, elle les diversifie en infinies façons, afin que de cette variété se fasse le bel émail de sa rédemption et miséricorde, dont l'Eglise chante, en la fête de chaque confesseur évêque : *Il ne s'en est point trouvé de semblable à lui* (1). Et comme au ciel *nul ne sait le nom nouveau, sinon celui qui le reçoit* (2), parce que chacun des bienheureux a le sien particulier, selon l'être nouveau de la gloire qu'il acquiert ; ainsi en terre chacun reçoit une grâce si particulière, que toutes sont diverses. Aussi notre Sauveur (3) compare sa grâce aux perles, lesquelles, comme dit Pline, s'appellent autrement unions, parce qu'elles sont tellement uniques, une chacune en ses qualités, qu'il ne s'en trouve jamais deux qui soient parfaitement pareilles ; et comme *une étoile est différente de l'autre en clarté* (4), ainsi seront différents les

(1) Eccl., XLIV, 20.
(2) Apoc., II, 17.
(3) Matth., XIII, 45.
(4) I Cor., XV, 41

hommes des uns des autres en gloire, signe évident qu'ils l'auront été en la grâce. Or, cette variété en la grâce, ou cette grâce en la variété, fait une très sacrée beauté et très suave harmonie, qui réjouit toute la sainte cité de Jérusalem la céleste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoi la suprême Sagesse a départi une grâce à l'un plutôt qu'à l'autre, ni pourquoi elle fait abonder ses faveurs en un endroit plutôt qu'en l'autre. Non, Théotime, n'entrez jamais en cette curiosité ; car ayant tous suffisamment, ains (1) abondamment ce qui est requis pour le salut, quelle raison peut avoir homme du monde de se plaindre, s'il plaît à Dieu de départir ses grâces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enquérait pourquoi Dieu a fait les melons plus gros que les fraises, ou les lis plus grands que les violettes ; pourquoi le romarin n'est pas une rose, ou pourquoi l'œillet n'est pas un souci ; pourquoi le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoi la figue est douce, et le citron aigrelet ; on se moquerait de ses demandes, et on lui dirait : Pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la variété, il faut qu'il y ait des différentes et inégales perfections ès choses, et que l'une ne soit pas l'autre ; c'est pourquoi les unes sont petites, les autres grandes, les unes aigres, les autres douces, les unes plus et les autres moins belles. Or, c'en est de même ès choses surnaturelles : *chaque personne a son don ; un ainsi, et l'autre ainsi* (2), dit le Saint-Esprit.

(1) *Ains*, même.
(2) I Cor., VII, 7.

C'est donc une impertinence de vouloir rechercher pourquoi saint Paul n'a pas eu la grâce de saint Pierre; ni saint Pierre celle de saint Paul pourquoi saint Antoine n'a pas été saint Athanase, ni saint Athanase saint Jérôme; car on répondrait à ces demandes, que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies; il y en faut donc de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et en somme de différentes perfections. Toutes ont leurs prix, leur grâce et leur émail, et toutes, en l'assemblage de leur variété, font une très agréable perfection de beauté.

CHAPITRE VIII.

Combien Dieu désire que nous l'aimions.

Bien que la rédemption du Sauveur nous soit appliquée en autant de différentes façons comme il y a d'âmes; si est-ce néanmoins que l'amour est le moyen universel de notre salut, qui se mêle partout, et sans lequel rien n'est salutaire, ainsi que nous dirons ailleurs. Aussi le chérubin fut mis à la porte du paradis terrestre avec son épée flamboyante (1), pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis céleste, qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Théotime, le doux Jésus, qui nous a rachetés par son sang, désire infiniment que nous l'aimions, afin que nous soyons éternellement sauvés, et désire que nous soyons sauvés, afin que nous l'aimions éternellement, son amour tendant à notre salut, et notre salut à son amour. *Hé!* dit-il, *je suis venu*

(1) Gen., III, 24.

pour mettre le feu au monde; que prétends-je sinon qu'il arde (1)? Mais pour déclarer plus vivement l'ardeur de ce désir, il nous commande cet amour en termes admirables : *Tu aimeras,* dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces : c'est le premier et le plus grand commandement* (2).

Vrai Dieu, Théotime, que le cœur divin est amoureux de notre amour ! Ne suffisait-il pas qu'il eût publié une permission par laquelle il nous eût donné congé de l'aimer, comme Laban permit à Jacob d'aimer sa belle Rachel (3), et de la gagner par ses services? Mais non, il déclare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aimer de tout notre pouvoir, afin que la considération de sa majesté et de notre misère, qui font une tant infinie disparité et inégalité de lui à nous, ni autre prétexte quelconque ne nous divertît (4) de l'aimer. En quoi il témoigne bien, Théotime, qu'il ne nous a pas laissé l'inclination naturelle de l'aimer pour néant; car afin qu'elle ne soit oiseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement général, et afin que ce commandement puisse être pratiqué, il ne laisse homme qui vive auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cet effet. Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inférieures, il leur donne la vigueur requise pour

(1) Luc., XII, 49. — *Arde,* brûle.
(2) Matth., XXII, 37, 38.
(3) Gen., XXIX, 18, 19.
(4) *Divertît,* détournât

faire leurs productions, et de même la bonté divine anime toutes les âmes, et encourage tous les cœurs à son amour, sans qu'homme quelconque soit caché à sa chaleur. *La sapience éternelle,* dit Salomon, *prêche tout en public, elle fait retentir sa voix emmi les places, elle crie et recrie devant les peuples, elle prononce ses paroles ès portes des villes, elle dit : Jusques à quand sera-ce, ô petits enfants, que vous aimerez l'enfance, et jusques à quand sera-ce que les forcenés désireront les choses nuisibles, et que les imprudents haïront la science ? Convertissez-vous, revenez à moi sur cet avertissement ; hé ! voici que je vous offre mon esprit, et je vous montrerai ma parole* (1). Et cette même sapience poursuit en Ézéchiel, disant : *Que personne ne dise : Je suis emmi les péchés, et comment pourrai-je revivre ? Ah non ! car voici que Dieu dit : Je suis vivant, et aussi vrai que je vis, je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse de sa voie et qu'il vive* (2). Or, vivre, selon Dieu, c'est aimer, et *qui n'aime pas, il demeure en la mort* (3). Voyez donc, Théotime, si Dieu désire que nous l'aimions.

Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsi son extrême désir d'être aimé en public, en sorte que chacun puisse avoir part à son aimable semonce ; ains il va de porte en porte heurtant et *frappant,* protestant que *si quelqu'un ouvre, il entrera chez lui, et soupera avec lui* (4), c'est-à-dire, il lui témoignera toute sorte de bienveillance.

Or, qu'est-ce à dire tout cela, Théotime ? sinon

(1) Prov., I, 20 et seq.
(2) Ezech., XXXIII, 10.
(3) I Joan., III, 14.
(4) Apoc., III, 20.

que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aimer, et en l'aimant nous sauver ; mais que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit être attendue d'une si grande bonté, comme est la sienne. Le grand Apôtre, parlant au pécheur obstiné : *Méprises-tu* (dit-il) *les richesses de la bonté, patience et longanimité de Dieu ? Ignores-tu que la bénignité de Dieu l'amène à pénitence ? Mais toi, selon ta dureté, et ton cœur impénitent, tu te fais un trésor d'ire* (1) *au jour de l'ire* (2). Mon cher Théotime, Dieu n'exerce pas donc une simple quantité de remèdes pour convertir les obstinés, mais emploie à cela les richesses de sa bonté. L'Apôtre, comme vous voyez, oppose les richesses de la bonté de Dieu aux trésors de la malice du cœur impénitent, et dit que le cœur malicieux est si riche en iniquité, que même il méprise les richesses de la débonnaireté, par laquelle Dieu l'attire à pénitence, et notez que ce ne sont pas simplement les richesses de la bonté divine que l'obstiné méprise, mais les richesses attrayantes à pénitence ; richesses qu'on ne peut bonnement ignorer.

Certes, cette riche, comble et abondante suffisance de moyens, que Dieu élargit aux pécheurs pour l'aimer, paraît presque partout en l'Écriture ; car voyez ce divin amant à la porte ; il ne bat pas simplement, il s'arrête à battre, il appelle l'âme : *Sus lève-toi, ma bien-aimée, dépêche-toi ; et met sa main dans la serrure, pour voir s'il ne pourrait point ouvrir* (3). S'il prêche emmi les places, il ne prêche

(1) *Ire*, colère.
(2) Rom., II, 4, 5.
(3) Cant., II, 10 ; et V, 4.

pas simplement, mais il va criant, c'est-à-dire, il continue à crier. S'il exclame qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais assez répété : *Convertissez-vous, convertissez-vous, faites pénitence, retournez à moi; vivez; pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (1)? En somme, ce divin Sauveur n'oublie rien pour montrer que *ses miséralions sont sur toutes œuvres ; que sa miséricorde surpasse son jugement* (2), *que sa rédemption est copieuse* (3), que son amour est infini ; et, comme dit l'Apôtre, qu'il *est riche en miséricorde* (4) ; et que par conséquent, il *voudrait que tous les hommes fussent sauvés* (5), *et qu'aucun ne périt* (6).

CHAPITRE IX.

Comme l'amour éternel de Dieu envers nous prévient nos cœurs de son inspiration, afin que nous l'aimions.

Je t'ai aimé d'une charité perpétuelle, et partant je t'ai attiré, ayant pitié et miséricorde de toi, et derechef je te réédifierai, et seras édifiée, toi, Vierge d'Israël (7). Ce sont paroles de Dieu, par lesquelles il promet que le Sauveur, venant au monde, établira un nouveau règne en son Église, qui sera son épouse vierge, et *vraie Israélite spirituelle* (8).

Or, comme vous voyez, Théotime, *ce n'a pas été par aucun mérite des œuvres que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, qu'il nous a sau-*

(1) Ezech., XVIII, 30, 31.
(2) Ps., CXLIV, 9 ; Jac., II, 13.
(3) Ps., CXXIX, 7.
(4) Ephes., II, 4.
(5) I Tim., II, 4.
(6) II Pet., III, 9.
(7) Jerem., II, 3, 4.
(8) Joan., I, 47,

vés (1); par cette charité ancienne, ains éternelle, qui a ému sa divine providence de nous attirer à soi. Que *si le Père ne nous eût tirés, jamais nous ne fussions venus au Fils notre Sauveur, ni par conséquent au salut* (2).

Il y a certains oiseaux, Théotime, qu'Aristote nomme apodes (3), parce qu'ayant les jambes extrêmement courtes, et les pieds sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avaient point; que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent pris, sans que jamais d'eux-mêmes ils puissent reprendre le vol ; d'autant que n'ayant nul usage des jambes ni des pieds, ils n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air, et partant ils demeurent là croupissant, et y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jetant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses ; car alors si, employant leurs ailes, ils correspondent à cet élan et premier essor que le vent leur donne, le même vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Théotime, les anges sont comme les oiseaux, que pour leur beauté et rareté on appelle oiseaux de paradis, qu'on ne voit jamais en terre que morts ; car ces esprits célestes ne quittèrent pas plus tôt l'amour divin pour s'attacher à l'amour-propre, que soudain ils tombèrent comme morts ensevelis ès enfers, d'autant que ce que la mort fait ès hommes, les séparant pour jamais de cette

(1) Tit., III, 5.
(2) Joan., VI, 44.
(3) *Apodes* (sans pieds), hirondelles de mer.

vie mortelle, la chute les fit ès anges, les séparant pour toujours de la vie éternelle; mais nous autres humains, nous ressemblons plutôt aux apodes; car s'il nous advient de quitter l'air du saint amour divin pour prendre terre et nous attacher aux créatures, ce que nous faisons toutes les fois que nous offensons Dieu; nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entière qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des pieds, c'est-à-dire quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essais d'amour; mais cela pourtant est si faible, qu'en vérité nous ne pouvons plus de nous-mêmes déprendre nos cœurs du péché, ni nous relancer au vol de la sacrée dilection, laquelle, chétifs que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittée.

Et certes, nous mériterions bien de demeurer abandonnés de Dieu, quand avec cette déloyauté nous l'avons ainsi abandonné; mais son éternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce châtiment; ains excitant sa compassion, elle le provoque à nous retirer de notre malheur; ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de sa très sainte inspiration, laquelle venant avec une douce violence dans nos cœurs, elle les saisit et les émeut, relevant nos pensées, et poussant nos affections en l'air du divin amour.

Or, ce premier élan ou ébranlement que Dieu donne en nos cœurs, pour les inciter à leur bien, se fait voirement en nous, mais non point par nous; car il arrive à l'impourvu (1), avant que

(1) *Impourvu*, imprévu.

nous y ayons ni pensé, ni pu penser, puisque *nous n'avons aucune suffisance pour de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, penser aucune chose qui regarde notre salut, mais toute notre suffisance est de Dieu* (1), lequel ne nous a pas seulement aimés avant que nous fussions, mais encore afin que nous fussions, et que nous fussions saints ; ensuite de quoi il nous *prévient ès bénédictions de sa douceur* (2) paternelle, et excite nos esprits pour les pousser à la sainte repentance et conversion. Voyez, je vous prie, Théotime, le pauvre prince des Apôtres tout engourdi dans son péché, en la triste nuit de la passion de son maître ; il ne pensait non plus à se repentir de son péché, que si jamais il n'eût connu son divin Sauveur ; et comme un chétif apode atterré, il ne se fût onc relevé, si le coq, comme instrument de la divine Providence, n'eût frappé de son chant à ses oreilles, à même temps que le doux Rédempteur, jetant un regard salutaire comme une sagette (3) d'amour, transperça ce cœur de pierre, qui rendit par après tant d'eaux, à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moïse au désert. Mais voyez derechef cet apôtre sacré dormant dans la prison d'Hérode, lié de deux chaînes : il est là en qualité de martyr, et néanmoins il représente le pauvre homme qui dort emmi le péché, prisonnier et esclave de Satan. Hélas ! qui le délivrera ? L'ange descend du ciel, et *frappant sur le flanc du grand saint Pierre, prisonnier, le réveille, disant : Sus*

(1) II Cor., III, 5.
(2) Ps., XX, 4.
(3) *Sagette*, flèche.

lève-toi (1), et l'inspiration vient du ciel, comme un ange, laquelle battant droit sur le cœur du pauvre pécheur, l'excite afin qu'il se lève de son iniquité. N'est-il pas donc vrai, mon cher Théotime, que cette première émotion et secousse que l'âme sent, quand Dieu la prévenant d'amour, l'éveille et l'excite à quitter le péché et se retourner à lui, et non seulement cette secousse, ainsi tout le réveil se fait en nous et pour nous, mais non pas par nous ? Nous sommes éveillés, mais nous ne sommes pas éveillés de nous-mêmes, c'est l'inspiration qui nous a éveillés, et pour nous éveiller, elle nous a ébranlés et secoués. *Je dormais*, dit cette dévote épouse, et mon époux, qui est *mon cœur, veillait* (2). Hé ! le voici qui m'éveille, m'appelant par le nom de nos amours, et j'entends bien que c'est lui à sa voix. C'est en sursaut et à l'impourvu que Dieu nous appelle et réveille par sa très sainte inspiration. En ce commencement de la grâce céleste, nous ne faisons rien que sentir l'ébranlement que Dieu fait en nous, comme dit saint Bernard, mais sans nous.

CHAPITRE X

Que nous repoussons bien souvent l'inspiration et refusons d'aimer Dieu.

Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si en Tyr et Sidon eussent été faites les vertus qui ont été faites en toi, ils eussent fait pénitence avec la haire et la cendre (3) : c'est la pa-

(1) Act., XII, 7.
(2) Cant. cant., V, 2.
(3) Matth., XI, 21.

role du Sauveur. Oyez donc, je vous prie, Théotime, que les habitants de Corozaïn et Bethsaïda, enseignés en la vraie religion, ayant reçu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effet converti les païens mêmes, néanmoins ils demeurèrent obstinés, et ne voulurent onc s'en prévaloir, rejetant cette sainte lumière par une rébellion incomparable. Certes, *au jour du jugement, les Ninivites et la reine de Saba s'élèveront* contre les juifs, et les *convaincront d'être dignes de damnation ;* parce que, quant aux Ninivites, étant idolâtres, et de nation barbare, *à la voix de Jonas,* ils se convertirent et *firent pénitence* (1) ; et quant à la reine de Saba, quoiqu'elle fût engagée dans les affaires d'un royaume, néanmoins ayant ouï la renommée de la sagesse de Salomon, elle quitta tout pour le *venir ouïr,* et cependant les Juifs oyant de leurs oreilles la divine sagesse du vrai Salomon, sauveur du monde, voyant de leurs yeux ses miracles, touchant de leurs mains ses vertus et bienfaits, ne laissèrent pas de s'endurcir et de résister à la grâce qui leur était offerte. Voyez donc derechef, Théotime, que ceux qui ont reçu moins d'attraits, sont tirés à la pénitence, et ceux qui en ont plus reçu, s'obstinent ; ceux qui ont moins de sujet de venir, viennent à l'école de la sagesse, et ceux qui en ont plus, demeurent en leur folie.

Ainsi se fera le jugement de comparaison, comme tous les docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement, sinon en ce que les uns ayant été favorisés d'autant ou plus d'attraits que les autres, auront néanmoins refusé leur con-

(1) Luc., XI, 30, 31, 32.

sentement à la miséricorde, et les autres assistés d'attraits pareils, ou même moindres, auront suivi l'inspiration et se seront rangés à la très sainte pénitence ; car, comme pourrait-on autrement reprocher avec raison aux impénitents leur impénitence, par la comparaison de ceux qui se sont convertis ?

Certes, notre Seigneur montre clairement, et tous les chrétiens entendent simplement qu'en ce juste jugement on condamnera les juifs par comparaison des Ninivites ; parce que ceux-là ont eu beaucoup de faveur, et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance, et nulle repentance ; ceux-ci moins de faveur, et beaucoup d'amour, moins d'assistance, et beaucoup de pénitence.

Le grand saint Augustin donne une grande clarté à ce discours, par celui qu'il fait au livre douzième de la Cité de Dieu, chap. 6, 7, 8 et 9. Car encore qu'il regarde particulièrement les anges, si est-ce toutefois qu'il apparie (1) les hommes à eux pour ce point.

Or, après avoir établi au chap. 6 deux hommes entièrement égaux en bonté et en toutes choses, agités d'une même tentation, il présuppose que l'un puisse résister, et l'autre céder à l'ennemi. Puis au chap. 9, ayant prouvé que tous les anges furent créés en charité, avouant encore comme chose probable que la grâce et charité fut égale en tous eux, il demande comme il est advenu que les uns ont persévéré et fait progrès en leur bonté jusques à parvenir à la gloire ; et les autres ont quitté le bien, pour se ranger

(1) *Apparie*, déclare semblables.

au mal jusques à la damnation. Et il répond qu'on ne saurait dire autre chose, sinon que les uns ont persévéré, par la grâce du Créateur, en l'amour chaste qu'ils reçurent en leur création, et les autres, de bons qu'ils étaient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mais, s'il est vrai, comme saint Thomas le prouve extrêmement bien, que la grâce ait été diversifiée ès anges à proportion et selon la variété de leurs dons naturels, les séraphins auront eu une grâce incomparablement plus excellente que les simples anges du dernier ordre. Comme sera-t-il donc arrivé que quelques-uns des séraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des anciens, soient déchus, tandis qu'une multitude innombrable des autres anges, inférieurs en nature et en grâce, ont excellemment et courageusement persévéré ? D'où vient que Lucifer, tant élevé par nature, et surélevé par grâce, est tombé ; et que tant d'anges moins avantagés sont demeurés debout en leur fidélité ? Certes, ceux qui ont persévéré en doivent toute la louange à Dieu, qui par sa miséricorde les a créés et maintenus bons : mais Lucifer et tous ses sectateurs, à qui peuvent-ils attribuer leur chute, sinon, comme dit saint Augustin, à leur propre volonté, qui a, par sa liberté, quitté la grâce divine qui les avait si doucement prévenus ? *Comment es-tu tombé*, ô grand *Lucifer* (1), qui tout ainsi qu'une belle aube, sortais en ce monde invisible, revêtu de la charité première, comme du commencement de

(1) Is., XIV, 12.

la clarté d'un beau jour, qui devait *croître jusqu'au midi* de la gloire éternelle (1) ? La grâce ne t'a pas manqué, car tu l'avais, comme ta nature, la plus excellente de tous ; mais tu as manqué à la grâce. Dieu ne t'avait pas destitué de l'opération de son amour ; mais tu privas son amour de ta coopération : Dieu ne t'eût jamais rejeté, si tu n'eusses rejeté sa dilection. O Dieu tout bon ! vous ne laissez que ceux qui vous laissent : vous ne nous ôtez jamais vos dons, sinon quand nous vous ôtons nos cœurs.

Nous dérobons les biens de Dieu, si nous nous attribuons la gloire de notre salut : mais nous déshonorons sa miséricorde, si nous disons qu'elle nous a manqué. Nous offensons sa libéralité, si nous ne confessons ses bienfaits ; mais nous blasphémons sa bonté, si nous nions qu'elle nous ait assistés et secourus. En somme, Dieu crie haut et clair à notre oreille : *Ta perte vient de toi, ô Israël, et en moi seul se trouve ton secours* (2).

CHAPITRE XI.

Qu'il ne tient pas à la divine Bonté que nous n'ayons un très excellent amour.

O Dieu ! Théotime, si nous recevions les inspirations célestes selon toute l'étendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrès en la sainteté ! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont con-

(1) Prov., IV, 18.
(2) Os., XIII, 9

duites. Quoique le Saint-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts notre cœur, pour répandre sa grâce en icelui ; toutefois, ne voulant pas qu'elle entre en nous, sinon par le libre consentement de notre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son plaisir et de notre propre disposition et coopération, ainsi que le dit le sacré concile, qui aussi, comme je pense, à cause de la correspondance de notre consentement avec la grâce, appelle la réception d'icelle réception volontaire.

En ce sens, saint Paul nous *exhorte de ne point recevoir la grâce de Dieu en vain* (1). Car comme un malade, qui ayant reçu la médecine en sa main, ne l'avalerait pas dans son estomac, aurait voirement reçu la médecine, mais sans la recevoir : c'est-à dire, il l'aurait reçue en une façon inutile et infructueuse ; de même nous recevons la grâce de Dieu en vain, quand nous la recevons à la porte du cœur, et non pas dans le consentement du cœur. Car ainsi nous la recevons sans la recevoir, c'est-à-dire, nous la recevons sans fruit, puisque ce n'est rien de sentir l'inspiration, sans y consentir. Et comme le malade auquel on aurait donné en main la médecine, s'il la recevait seulement en partie, et non pas toute, elle ne ferait aussi l'opération qu'en partie, et non pas entièrement ; ainsi quand Dieu nous envoie une inspiration grande et puissante pour embrasser son saint amour, si nous ne consentons pas selon toute son étendue, elle ne profitera aussi qu'à cette mesure-là. Il arrive qu'étant inspirés de faire

(1) II Cor., VI, 1

beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration, ains seulement à quelque partie d'icelle, comme firent ces bons personnages de l'Évangile qui, sur l'inspiration que notre Seigneur leur fit de le suivre, voulaient réserver l'un d'*aller premier* (1) *ensevelir son père* (2), et l'autre d'aller prendre congé des siens.

Tandis que la pauvre veuve eut des vaisseaux vides, l'huile de laquelle Élisée avait miraculeusement impétré la multiplication, ne cessa jamais de couler ; et quand il n'y eut plus de vaisseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder (3). A mesure que notre cœur se dilate, ou pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse élargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vide de son consentement à la miséricorde divine, elle verse toujours et répand sans cesse dans icelui ses sacrées inspirations, qui vont croissant, et nous font croître de plus en plus en l'amour sacré. Mais quand il n'y a plus de vide, et que nous ne prêtons pas davantage de consentement, elle s'arrête.

A quoi tient-il donc que nous ne sommes pas si avancés en l'amour de Dieu comme saint Augustin, saint François, sainte Catherine de Gênes, ou sainte Françoise ? Théotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grâce. Mais pourquoi est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grâce ? Parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations. Et pourquoi n'avons-nous pas correspondu ? Parce qu'étant libres, nous avons abusé de notre liberté.

(1) *Premier*, en premier lieu, d'abord.
(2) Matth., II, 21.
(3) IV Reg., IV, 26.

Mais pourquoi avons-nous ainsi abusé de notre liberté? Théotime, il ne faut pas passer plus avant : car, comme dit saint Augustin, la dépravation de notre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la défaillance de la cause qui commet le péché. Et ne faut pas penser qu'on puisse rendre raison de la faute que l'on fait au péché ; car la faute ne serait pas péché, si elle n'était sans raison.

Le dévot frère Rufin, sur quelque vision qu'il avait eue de la gloire à laquelle le grand saint François parviendrait par son humilité, lui fit cette demande : Mon cher père, je vous supplie de me dire en vérité quelle opinion vous avez de vous-même ; et le saint lui dit : Certes, je me tiens pour le plus grand pécheur du monde, et qui sers le moins notre Seigneur. Mais, répliqua frère Rufin, comment pouvez-vous dire cela en vérité et conscience, puisque plusieurs autres, comme l'on voit manifestement, commettent plusieurs grands péchés, desquels, grâces à Dieu, vous êtes exempt? A quoi saint François répondant: Si Dieu eût favorisé, dit-il, ces autres desquels vous parlez, avec autant de miséricorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour méchants qu'ils soient maintenant, ils eussent été beaucoup plus reconnaissants des dons de Dieu que je ne suis, et le serviraient beaucoup mieux que je ne fais ; et si mon Dieu m'abandonnait, je commettrais plus de méchancetés qu'aucun autre.

Vous voyez, Théotime, l'avis de cet homme, qui ne fut presque pas homme, ains un séraphin en terre. Je sais qu'il parlait ainsi de soi-même par humilité ; mais il croyait pourtant être une vraie

vérité, qu'une grâce égale, faite avec une pareille miséricorde, puisse être plus utilement employée par l'un des pécheurs que par l'autre. Or, je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des saints, qui, nourri en l'école du crucifix, ne respirait que les divines inspirations. Aussi cet apophtegme a été loué et répété par tous les plus dévots qui sont venus depuis ; entre lesquels plusieurs ont estimé que le grand Apôtre saint Paul avait dit en même sens qu'il était *le premier* de tous les *pécheurs* (1).

La bienheureuse mère Térèse de Jésus, vierge, certes aussi tout angélique (2), parlant de l'oraison de quiétude, dit ces paroles : Il y a plusieurs âmes lesquelles arrivent jusqu'à cet état, et celles qui passent outre sont en bien petit nombre, et ne sais qui en est la cause. Pour certain la faute n'est pas de la part de Dieu : car puisque sa divine majesté nous aide et fait cette grâce que nous arrivions jusqu'à ce point, je crois qu'il ne manquerait pas de nous en faire encore davantage si ce n'était notre faute, et l'empêchement que nous y mettons de notre part. Soyons donc attentifs, Théotime, à notre avancement en l'amour que nous devons à Dieu ; car celui qu'il nous porte ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII.

Que les attraits divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser.

Je ne parlerai point ici, mon cher Théotime, de ces grâces miraculeuses qui ont presque en un

(1) I Tim., I, 15.
(2) Chap. XVI de sa *Vie*.

moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau, et les persécuteurs en prédicateurs. Je laisse à part ces vocations toutes-puissantes, et ces attraits saintement violents, par lesquels Dieu, en un instant, a transféré quelques âmes d'élite de l'extrémité de la coulpe à l'extrémité de la grâce; faisant en elles, par manière de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle, comme il arriva au grand Apôtre, qui, de Saul, vaisseau de persécution, devint subitement Paul, *vaisseau d'élection* (1). Il faut donner un rang particulier à ces âmes privilégiées, èsquelles Dieu s'est plu d'exercer, non la seule affluence, mais l'inondation; et s'il faut ainsi dire, non la seule libéralité et effusion, mais la prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous châtie en ce monde par des punitions, qui, pour être ordinaires, sont aussi presque toujours inconnues et imperceptibles. Quelquefois néanmoins il fait des déluges et abîmes de châtiments, pour faire reconnaître et craindre la sévérité de son indignation. Ainsi, sa miséricorde convertit et gratifie ordinairement les âmes en une manière si douce, suave et délicate, qu'à peine aperçoit-on son mouvement; et néanmoins il arrive quelquefois que cette bonté souveraine surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux, qui se déborde emmi la plaine, elle fait une effusion de ses grâces si impétueuse, quoiqu'amoureuse, qu'en un moment elle détrempe et couvre toute une âme de bénédictions, afin de faire paraître les richesses de son amour, et que comme sa justice procède commu-

(1) Act., IX. 15.

nément par voie ordinaire, et quelquefois par voie extraordinaire, aussi sa miséricorde passe l'exercice de sa libéralité par voie ordinaire sur le commun des hommes, et sur quelques-uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mais quels sont donc les cordages ordinaires par lesquels la divine Providence a accoutumé de tirer nos cœurs à son amour? Tels certes (1), qu'elle-même les marque, décrivant les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Égypte et du désert en la terre de promission : *Je les tirerai,* dit-elle par Osée, *avec des liens d'humanité, avec des liens de charité* (2) et d'amitié. Sans doute, Théotime, nous ne sommes pas tirés à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles; ains par manière d'allèchements, d'attraits délicieux, et de saintes inspirations, qui sont en somme les *liens d'Adam* (3) et d'humanité, c'est-à-dire, proportionnés et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle. Le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le plaisir. On montre des noix à un enfant, dit saint Augustin, et il est attiré en aimant; il est attiré par le lien, non du corps, mais du cœur. Voyez donc comme le Père Éternel nous tire : en nous enseignant, il nous délecte, non pas en nous imposant aucune nécessité ; il jette dedans nos cœurs des délectations et plaisirs spirituels, comme des sacrées amorces, par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et goûter la douceur de sa doctrine.

(1) *Tels certes*, pour : Ils sont tels, certes.
(2) Os., XI, 4.
(3) *Ibid.*

En cette sorte donc, très cher Théotime, notre franc arbitre n'est nullement forcé ni nécessité par la grâce : ains nonobstant la vigueur toute-puissante de la main miséricordieuse de Dieu, qui touche, environne et lie l'âme de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraits, cette volonté humaine demeure parfaitement libre, franche, et exempte de toute sorte de contrainte et de nécessité. La grâce est si gracieuse, et saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gâte rien en la liberté de notre volonté; elle touche puissamment, mais pourtant si délicatement, les ressorts de notre esprit, que notre franc arbitre n'en reçoit aucun forcément. La grâce a des forces, non pour forcer, ains pour allécher le cœur : elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse notre liberté; elle agit fortement, mais si suavement, que notre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action; elle nous presse, mais elle n'oppresse pas notre franchise; si que nous pouvons, emmi ses forces, consentir ou résister à ses mouvements, selon qu'il nous plaît. Mais ce qui est autant admirable que véritable, c'est que quand notre volonté suit l'attrait et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement, comme librement elle résiste, quand elle résiste; bien que le consentement à la grâce dépende beaucoup plus de la grâce que de la volonté, et que la résistance à la grâce ne dépende que de la seule volonté; tant la main de Dieu est amiable (1) au maniement de notre cœur, tant elle a de dextérité pour nous communiquer sa force, sans nous ôter

(1) *Amiable*, aimable.

notre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir, sans empêcher celui de notre vouloir, ajustant sa puissance à sa suavité : en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien, sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment la liberté de notre vouloir. *Si tu savais le don de Dieu,* dit le Sauveur à la Samaritaine, *et qui est celui qui te dit : Donne moi à boire ; toi-même peut-être lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive* (1). Voyez de grâce, Théotime, le trait du Sauveur, quand il parle de ses attraits. *Si tu savais,* veut-il dire, *le don de Dieu,* sans doute tu serais émue et attirée à demander l'eau de la vie éternelle, et *peut-être que tu* la *demanderais ;* comme s'il disait : tu aurais le pouvoir, et serais provoquée à demander, et néanmoins, tu ne serais pas forcée, ni nécessitée ; ains seulement *peut-être tu* la *demanderais,* car ta liberté te demeurerait pour la demander, ou ne la demander pas. Telles sont les paroles du Sauveur, selon l'édition ordinaire et selon la leçon de saint Augustin sur saint Jean.

En somme, si quelqu'un disait que notre franc arbitre ne coopère pas, consentant à la grâce dont Dieu le prévient, ou qu'il ne peut pas rejeter la grâce, et lui refuser son consentement, il contredirait à toute l'Écriture, à tous les anciens Pères, à l'expérience, et serait excommunié par le sacré concile de Trente. Mais quand il est dit que nous pouvons rejeter l'inspiration céleste et les attraits divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empêcher Dieu de nous inspirer, ni de jeter ses attraits en nos cœurs : car comme j'ai déjà dit,

(1) Joan., IX, 10.

cela se fait en nous, et sans nous : ce sont des faveurs que Dieu nous fait, avant que nous y ayons pensé : il nous éveille lorsque nous dormons, et par conséquent nous nous trouvons éveillés avant qu'y avoir pensé ; mais il est en nous de nous lever, ou de ne nous lever pas ; et bien qu'il nous ait éveillés sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or, c'est résister au réveil, que de ne point se lever et se rendormir, puisqu'on ne nous réveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empêcher que l'inspiration ne nous pousse, et par conséquent ne nous ébranle ; mais si, à mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons, pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous résistons. Ainsi, le vent ayant saisi et enlevé nos oiseaux apodes, ils ne les portera guère loin, s'ils n'étendent leurs ailes et ne coopèrent, se guindant (1) et volant en l'air auquel ils ont été lancés. Que si au contraire, amorcés peut-être de quelque verdure qu'ils voient en bas, ou engourdis d'avoir croupi en terre, au lieu de seconder le vent, ils tiennent leurs ailes pliées, et se jettent derechef en bas, ils ont voirement (2) reçu en effet le mouvement du vent, mais en vain, puisqu'ils ne s'en sont pas prévalus. Théotime, les inspirations nous préviennent, et avant que nous y ayons pensé, elles se font sentir ; mais après que nous les avons senties, c'est à nous d'y consentir, pour les seconder et suivre leurs attraits, ou de dissentir, et les repousser. Elles se font sentir à nous sans nous, mais elles ne nous font point consentir sans nous.

(1) *Se guindant*, se portant en haut.
(2) *Voirement*, à la vérité.

CHAPITRE XIII

Des premiers sentiments d'amour que les attraits divins font en l'âme, avant qu'elle ait la foi.

Le même vent qui relève les apodes, se prend premièrement à leurs plumes, comme parties plus légères et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement à leurs ailes, les étendant et dépliant, en sorte qu'elles lui servent de prise pour saisir l'oiseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode ainsi enlevé, contribue (1) le mouvement de ses ailes à celui du vent, le même vent qui l'a poussé, l'aidera de plus en plus à voler fort aisément. Ainsi, mon cher Théotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du saint amour, elle se prend à notre volonté; et par le sentiment de quelque céleste délectation, elle l'émeut, étendant et dépliant l'inclination naturelle qu'elle a au bien, en sorte que cette inclination même lui serve de prise pour saisir notre esprit : *Et tout cela* (comme j'ai dit) *se fait en nous sans nous ;* car c'est la faveur divine qui nous prévient en cette sorte. Que si notre esprit ainsi saintement prévenu, sentant les ailes de son inclination émues, dépliées, étendues, poussées et agitées par ce vent céleste, contribue tant soit peu son consentement : ah ! quel bonheur, Théotime ! car la même inspiration et faveur qui nous a saisis, mêlant son action avec notre consentement, animant nos faibles mouvements de la force du sien, et vivifiant notre imbé-

(1) *Contribue*, ajoute.

cile (1) coopération par la puissance de son opération, elle nous aidera, conduira et accompagnera d'amour en amour, jusques à l'acte de la très sainte foi, requis pour notre conversion.

Vrai Dieu! Théotime, quelle consolation de considérer la sacrée méthode, avec laquelle le Saint-Esprit répand les premiers rayons et sentiments de sa lumière et chaleur vitale dedans nos cœurs! O Jésus! que c'est un plaisir délicieux de voir l'amour céleste, qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrès qui insensiblement se rendent sensibles, il va déployant sa clarté sur une âme, et ne cesse point qu'il ne l'ait toute couverte de la splendeur de sa présence, lui donnant enfin la parfaite beauté de son jour! ô que cette aube est gaie, belle, amiable et agréable! Mais pourtant, il est vrai que, ou l'aube n'est pas jour, ou si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour naissant; c'est plutôt l'enfance du jour que le jour même. Et de même, sans doute, ces mouvements d'amour, qui précèdent l'acte de la foi, requis à notre justification, ou ils ne sont pas amour à proprement parler, ou ils sont un amour commençant et imparfait, ce sont les premiers bourgeons verdoyants, que l'âme échauffée du soleil céleste, comme un arbre mystique, commence à jeter au printemps, qui sont plutôt présages de fruits, que fruits.

Saint Pacome, lors encore tout jeune soldat et sans connaissance de Dieu, enrôlé sous les enseignes de l'armée que Constance avait dressée contre le tyran Maxence, vint, avec la troupe de laquelle il était, loger auprès d'une petite ville,

(1) *Imbécile*, faible.

non guère éloignée de Thèbes, où non seulement lui, mais toute l'armée se trouva en extrême disette de vivres; ce qu'ayant entendu les habitants de la petite ville, qui par bonne rencontre étaient fidèles de Jésus-Christ, et par conséquent amis et secourables au prochain, ils pourvurent soudain à la nécessité des soldats, mais avec tant de soin, de courtoisie et d'amour, que Pacome en fut tout ravi d'admiration, et demandant quelle nation était celle-là, si bonteuse (1), amiable et gracieuse, on lui dit que c'étaient des chrétiens; et s'enquérant derechef quelle loi et manière de vivre était la leur, il apprit qu'ils croyaient en Jésus-Christ fils unique de Dieu, et faisaient bien à toutes sortes de personnes, avec ferme espérance d'en recevoir de Dieu même une ample récompense. Hélas! Théotime, le pauvre Pacome, quoique de bon naturel, dormait pour lors dans la couche de son infidélité; et voilà que tout à coup Dieu se trouve à la porte de son cœur, et par le bon exemple de ces chrétiens, comme par une douce voix, il l'appelle, l'éveille, et lui donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour. Car à peine eut-il ouï parler, comme je viens de dire, de l'aimable loi du Sauveur, que tout rempli d'une nouvelle lumière et consolation intérieure, se retirant à part, et ayant quelque temps pensé en soi-même, il haussa les mains au ciel, et avec un profond soupir, il se prit à dire: Seigneur Dieu, qui avez fait le ciel et la terre, si vous daignez jeter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peine, et me donner connaissance de votre divinité, je vous promets de

(1) *Bonteuse*, bonne.

vous servir, et d'obéir toute ma vie à vos commandements. Depuis cette prière et promesse, l'amour du vrai bien et de la piété prit un tel accroissement en lui, qu'il ne cessait point de pratiquer mille et mille exercices de vertu.

Il m'est avis certes que je vois en cet exemple un rossignol, qui se réveillant à la prime (1) aube, commence à se secouer, s'étendre, déployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazouiller son délicieux ramage ; car n'avez-vous pas pris garde, comme le bon exemple de ces charitables chrétiens excita et réveilla en sursaut le bienheureux Pacome? Certes, cet étonnement d'admiration qu'il en eut, ne fut autre chose que son réveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre, avec un rayon de sa clarté qui le remplit d'un grand sentiment de plaisir spirituel. C'est pourquoi Pacome se secoue des divertissements (2), pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grâce reçue, se retirant à part pour y penser; puis il étend son cœur et ses mains au ciel, où l'inspiration l'attire, et commençant à déployer les ailes de ses affections, voletant entre la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblement amoureux le cantique de sa conversion, par lequel il témoigne d'abord que déjà il connaît un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; mais il connaît aussi qu'il ne le connaît pas encore assez pour le bien servir, et partant il supplie qu'une plus grande connaissance

(1) *Prime*, première.
(2) *Se secoue des divertissements*, se sépare des divertissements, les chasse.

lui soit donnée, afin qu'il puisse par icelle parvenir au parfait service de sa divine majesté.

Cependant voyez, je vous prie, Théotime, comme Dieu va doucement, renfonçant peu à peu la grâce de son inspiration dedans les cœurs qui consentent, les tirant après soi comme de degré en degré sur cette échelle de Jacob. Mais quels sont ses attraits ? Le premier, par lequel il nous prévient et réveille, se fait par lui en nous, et sans nous ; tous les autres se font aussi par lui, et en nous, mais non pas sans nous. *Tirez-moi* (1), dit l'épouse sacrée, c'est-à-dire, commencez le premier, car je ne saurais m'éveiller de moi-même ; je ne saurais m'émouvoir si vous ne m'émouvez ; mais quand vous m'aurez émue, alors, ô le cher époux de mon âme ! *nous courrons* (2) nous deux ; vous courrez devant moi en me tirant toujours plus avant, et moi je vous suivrai à la course, consentant à vos attraits ; mais que personne n'estime que vous m'alliez tirant après vous comme une esclave forcée, ou comme une charrette inanimée. Ah ! non, vous *me tirez à l'odeur de vos parfums* (3). Si je vous vais suivant, ce n'est pas que vous me traîniez, c'est que vous m'alléchez : vos attraits sont puissants, mais non pas violents, puisque toute leur force consiste en leur douceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir, pour attirer à leur suite, que leur suavité, et la suavité comment pourrait-elle tirer, sinon suavement et agréablement.

(1) Cant. cant., I, 3.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid*

CHAPITRE XIV

Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foi.

Quand Dieu nous donne la foi, il entre en notre âme et parle à notre esprit, non point par manière de discours, mais par manière d'inspiration ; proposant si agréablement ce qu'il faut croire à l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaisance, et telle qu'elle incite l'entendement à consentir et acquiescer à la vérité, sans doute ni défiance quelconque, et voici la merveille ; car Dieu fait la proposition des mystères de la foi à notre âme parmi des obscurités et des ténèbres, en telle sorte que nous ne voyons pas les vérités, ains seulement nous les entrevoyons; comme il arrive quelquefois que la terre étant couverte de brouillards, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du côté où il est ; de façon que, par manière de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un côté nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons et d'autre part nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point, et c'est ce que nous appelons entrevoir. Et néanmoins cette obscure clarté de la foi étant entrée dans notre esprit, non par force de discours ni d'arguments, ains par la seule suavité de sa présence, elle se fait croire et obéir à l'entendement avec tant d'autorité, que la certitude qu'elle nous donne de la vérité surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les dis-

cours d'icelui, qu'ils n'ont point de crédit en comparaison.

Mon Dieu ! Théotime, pourrais-je bien dire ceci ? La foi est la grande amie de notre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines qui se vantent d'être plus évidentes et claires qu'elle, comme l'épouse sacrée parlait aux autres bergères : *Je suis brune, mais belle* (1). O discours humains ! ô sciences acquises ! *Je suis brune,* car je suis entre les obscurités des simples révélations qui sont sans aucune évidence apparente, et me font paraître *noire,* me rendant presque méconnaissable ; *mais je suis* pourtant *belle* en moi-même à cause de mon infinie certitude ; et si les yeux des mortels me pouvaient voir telle que je suis par nature, ils me trouveraient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effet je sois infiniment aimable, puisque les sombres ténèbres et les épais brouillards, entre lesquels je suis, non pas vue, mais seulement entrevue, ne me peuvent empêcher d'être si agréable, que l'esprit me chérissant surtout, fendant la presse de toutes autres connaissances, il me fait faire place et me reçoit comme sa reine sur le trône le plus élevé de son palais, d'où je donne la loi à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain ? Oui vraiment, Théotime, tout ainsi que les chefs de l'armée d'Israël, se dépouillant de leurs vêtements, les mirent ensemble, et en firent comme un trône royal, sur lequel ils assirent Jéhu, criant : *Jéhu est roi* (2) ; de même à l'arrivée de la foi, l'esprit se dépouille de tout discours et arguments, et les soumettant

(1) Cant. cant., I, 4.
(2) IV Reg., IX, 13.

à la foi, il la fait asseoir sur iceux, la reconnaissant comme reine, et crie avec une grande joie : Vive la foi ! Les discours et arguments pieux, les miracles et autres avantages de la religion chrétienne la rendent certes extrêmement croyable et connaissable ; mais la seule foi la rend crue et reconnue, faisant aimer la beauté de sa vérité, et croire la vérité de sa beauté, par la suavité qu'elle répand en la volonté, et la certitude qu'elle donne à l'entendement. Les Juifs virent les miracles, et ouïrent les merveilles de notre Seigneur ; mais étant indisposés à recevoir la foi, c'est-à-dire leur volonté n'étant pas susceptible de la douceur et suavité de la foi, à cause de l'aigreur et malice dont ils étaient remplis, ils demeurèrent en leur infidélité. Ils voyaient la force de l'argument, mais ils ne savouraient pas la suavité de la conclusion ; et pour cela ils n'acquiesçaient pas à la vérité, et néanmoins l'acte de la foi consiste en cet acquiescement de notre esprit, lequel ayant reçu l'agréable lumière de la vérité, il y adhère par manière d'une douce, mais puissante et solide assurance et certitude qu'il prend en l'autorité de la révélation qui lui en est faite.

Vous avez ouï dire, Théotime, qu'ès conciles généraux il se fait des grandes disputes et recherches de la vérité, par discours, raisons et arguments de théologie, mais la chose étant débattue, les Pères, c'est-à-dire, les évêques et spécialement le Pape qui est le chef des évêques, concluent, résolvent et déterminent, et la détermination étant prononcée, chacun s'y arrête et acquiesce pleinement, non point en considération des raisons alléguées en la dispute et recherche

précédente, mais en vertu de l'autorité du Saint-Esprit, qui, présidant invisiblement ès conciles, a jugé, déterminé et conclu par la bouche de ses serviteurs qu'il a établis pasteurs du christianisme. L'enquête donc et la dispute se fait au parvis des prêtres, entre les docteurs ; mais la résolution et l'acquiescement se fait au sanctuaire, où le Saint-Esprit qui anime le corps de l'Église, parle par les bouches des chefs d'icelle, selon que notre Seigneur l'a promis. Ainsi l'autruche produit ses œufs sur le sablon de Libye, mais le soleil seul en fait éclore le poussin ; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la vérité, mais les seuls rayons du soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement. Or, enfin, Théotime, cette assurance que l'esprit humain prend ès choses révélées et mystères de la foi, commence par un sentiment amoureux de complaisance, que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la vérité proposée ; de sorte que la foi comprend un commencement d'amour que notre cœur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV

Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte espérance

Comme, étant exposés aux rayons du soleil de midi, nous ne voyons presque pas plus tôt la clarté que soudain nous sentons la chaleur ; ainsi la lumière de la foi n'a pas plus tôt jeté la splendeur de ses vérités en notre entendement, que tout incontinent notre volonté sent la sainte chaleur de l'amour céleste. La foi nous fait connaître, par

une infaillible certitude, que Dieu est, qu'il est infini en bonté, qu'il se peut communiquer à nous, et que non seulement il le peut, ains il le veut; si que, par une ineffable douceur, il nous a préparé tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or, nous avons une inclination naturelle au souverain bien, ensuite de laquelle notre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquiétude, sans pouvoir en sorte quelconque s'accoiser (1), ni cesser de témoigner que sa parfaite satisfaction et son solide contentement lui manque. Mais quand la sainte foi a représenté à notre esprit ce bel objet de son inclination naturelle, ô vrai Dieu ! Théotime, quelle aise ! quel plaisir ! quel tressaillement universel de notre âme ! laquelle alors, comme toute surprise à l'aspect d'une si excellente beauté, s'écrie d'amour : O que vous êtes beau, mon bien-aimé ! que vous êtes beau !

Éliéser cherchait une épouse pour le fils de son maître Abraham. Que savait-il s'il la trouverait belle et gracieuse comme il la désirait ? Mais quand il l'eut trouvée à la fontaine, qu'il la vit si excellente en beauté et si parfaite en douceur, mais surtout quand on la lui eut accordée, il en adora Dieu, et le bénit avec des actions de grâces pleines de joie non pareille : le cœur humain tend à Dieu par son inclination naturelle, sans savoir bonnement quel il est ; mais quand il le trouve à la fontaine de la foi, et qu'il le voit si bon, si beau, si doux, si débonnaire envers tous, et si disposé à se donner comme souverain bien à tous

(1) *S'accoiser*, s'apaiser, se tenir tranquille.

ceux qui le veulent, ô Dieu, que de contentements et que de sacrés mouvements en l'esprit pour s'unir à jamais à cette bonté si souverainement aimable ! J'ai enfin trouvé, dit l'âme ainsi touchée, j'ai trouvé ce que je désirais, et je suis maintenant contente. Et comme Jacob ayant vu la belle Rachel fondait en larmes de douceur pour le bonheur qu'il ressentait d'une si désirable rencontre ; de même notre pauvre cœur ayant trouvé Dieu, et reçu d'icelui le don précieux de la sainte foi, il se fond par après en suavité d'amour pour le bien infini qu'il voit d'abord en cette souveraine beauté.

Nous sentons quelquefois de certains contentements qui viennent comme à l'impourvu (1), sans aucun sujet apparent, et ce sont souvent des présages de quelque grande joie, dont plusieurs estiment que nos bons anges, prévoyant les biens qui nous doivent avenir, nous en donnent ainsi des pressentiments, comme au contraire ils nous donnent des craintes et frayeurs emmi les périls inconnus, afin de nous faire invoquer Dieu, et demeurer sur nos gardes. Or, quand le bien présagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras ouverts, et se ramentevant (2) l'aise qu'ils avaient eue sans en savoir la cause, ils connaissent seulement alors que c'était comme un avant-coureur du bonheur avenu. Ainsi, mon cher Théotime, notre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne savait à quoi ce mouvement tendait ; mais sitôt que la foi le lui a montré, alors il voit bien que c'était cela que son

(1) *Impourvu*, imprévu, à l'improviste.
(2) *Se ramentevant*, se rappelant.

âme requérait, que son esprit cherchait, et que son inclination regardait. Certes, ou que nous voulions, ou que nous ne voulions pas, notre esprit tend au souverain bien. Mais qui est ce souverain bien ? Nous ressemblons à ces bons Athéniens qui faisaient sacrifice au vrai Dieu, lequel néanmoins leur était inconnu, jusques à ce que le grand saint Paul leur en annonça la connaissance (1) ; car ainsi notre cœur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions, et prétend à la félicité, et la va cherchant çà et là, comme à tâtons, sans savoir toutefois ni où elle réside, ni en quoi elle consiste, jusques à ce que la foi la lui montre et lui en décrit les merveilles infinies; et lors ayant trouvé le trésor qu'il cherchait, hélas ! quel contentement à ce pauvre cœur humain, quelle joie, quelle complaisance d'amour ! Hé ! je l'ai rencontré celui que mon âme cherchait sans le connaître ! ô que ne savais-je à quoi tendaient mes prétentions, quand rien de tout ce que je prétendais ne me contentait, parce que je ne savais pas ce qu'en effet je prétendais ! Je prétendais d'aimer, et ne connaissais pas ce qu'il fallait aimer, et partant ma prétention ne trouvant pas son véritable amour, mon amour était toujours en une véritable, mais inconnue prétention ; j'avais bien assez de pressentiment d'amour pour me faire prétendre ; mais je n'avais pas assez de sentiment de la bonté qu'il fallait aimer pour exercer l'amour.

(1) Act., XVII, 23.

CHAPITRE XVI

Comme l'amour se pratique en l'espérance

L'entendement humain étant donc convenablement appliqué à considérer ce que la foi lui représente de son souverain bien, soudain la volonté conçoit une extrême complaisance en ce divin objet, lequel, pour lors absent, fait naître un désir très ardent de sa présence, dont l'âme s'écrie saintement : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1).

C'est à Dieu que je soupire,
C'est Dieu que mon cœur désire.

Et comme l'oiseau auquel le fauconnier ôte le chaperon, ayant la proie en vue, s'élance soudain au vol, et s'il est retenu par les longes, se débat sur le poing avec une ardeur extrême ; de même la foi nous ayant ôté le voile de l'ignorance, et fait voir notre souverain bien, lequel néanmoins nous ne pouvons encore posséder, retenus par la condition de cette vie mortelle, hélas ! Théotime, nous le désirons alors ; de sorte que,

Les cerfs longtemps pourchassés,
Fuyant pantois (2) et lassés,
Si fort les eaux ne désirent,
Que nos cœurs d'ennuis pressés
Seigneur, après toi soupirent,
Nos âmes en languissant
D'un désir toujours croissant
Crient : Hélas ! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout-puissant,
Que nos yeux verront ta face (3) ?

(1) Cant. cant., I, 1.
(2) *Pantois*, haletants, respirant avec peine.
(3) Ps., XLI, 2, 3.

Ce désir est juste, Théotime, car qui ne désirerait un bien si désirable? Mais ce serait un désir inutile, ains qui ne servirait que d'un continuel martyre à notre cœur, si nous n'avions assurance de le pouvoir un jour assouvir. Celui qui pour le retardement de ce bonheur protestait que ses larmes lui étaient un pain ordinaire nuit et jour (1), tandis que son Dieu lui était absent, et que ses adversaires l'enquéraient (2): où est ton Dieu? hélas! qu'eût-il fait, s'il n'eût eu quelque sorte d'espérance de pouvoir une fois jouir de ce bien, après lequel il soupirait? Et la divine épouse va tout éplorée et *alangourie* (3) *d'amour* (4) de quoi elle ne trouve pas sitôt le bien-aimé qu'elle cherche; l'amour du bien-aimé avait créé en elle le désir; le désir avait fait naître l'ardeur du pourchas (5), et cette ardeur lui causait la langueur, qui eût anéanti et consumé son pauvre cœur, si elle n'eût eu quelque espérance de rencontrer enfin ce qu'elle pourchassait. Ainsi doncques afin que l'inquiétude et la douloureuse langueur, que les efforts de l'amour désirant causeraient en nos esprits, ne nous portât à quelque défaillance de courage, et ne nous réduisît au désespoir; le même bien souverain qui nous incite à le désirer si fortement, nous assure aussi que nous le pourrons obtenir fort aisément, par mille et mille promesses qu'il nous a faites en sa parole, et par ses inspirations; pourvu que nous voulions employer les moyens

(1) Ps. XLI, 4.
(2) *L'enquéraient*, lui demandaient.
(3) *Alangourie*, défaillante.
(4) Cant. cant., V, 8.
(5) *Pourchas*, recherche passionnée.

qu'il nous a préparés et qu'il nous offre pour cela.

Or, ces promesses et assurances divines, par une merveille particulière, accroissent la cause de notre inquiétude, et à mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruinent et détruisent les effets.

Oui certes, Théotime, l'assurance que Dieu nous donne que le paradis est pour nous, fortifie infiniment le désir que nous avions d'en jouir, et néanmoins affaiblit, ains anéantit tout à fait le trouble et l'inquiétude que ce désir nous apportait; de sorte que nos cœurs par les promesses sacrées que la divine bonté nous a faites, demeurent tout à fait accoisés, et cet accoisement est la racine de la très sainte vertu pue nous appelons espérance. Car la volonté, assurée par la foi qu'elle pourra jouir de son souverain bien, usant des moyens à ce destinés, elle fait deux grands actes de vertu : par l'un, elle attend de Dieu la jouissance de sa souveraine bonté, et par l'autre elle aspire à cette sainte jouissance.

Et de vrai, Théotime, entre espérer et aspirer, il y a seulement cette différence, que nous espérons les choses que nous attendons par le moyen d'autrui ; et nous aspirons aux choses que nous prétendons par nos propres moyens, de nous-mêmes; et d'autant que nous parvenons à la jouissance de notre souverain bien, qui est Dieu, premièrement et principalement par sa faveur, grâce et miséricorde ; et que néanmoins cette même miséricorde veut que nous coopérions à sa faveur, mesurant la faiblesse de notre consentement à la force de sa grâce ; partant notre espérance est

aucunement (1) mêlée d'aspirement (2), si que nous n'espérons pas tout à fait sans aspirer, et n'aspirons jamais sans tout à fait espérer, en quoi l'espérance tient toujours le rang principal, comme fondée sur la grâce divine, sans laquelle tout ainsi que nous ne pouvons pas seulement penser à notre souverain bien, selon qu'il convient pour y parvenir, aussi ne pouvons-nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement donc est un rejeton de l'espérance, comme notre coopération l'est de la grâce : et tout ainsi que ceux qui veulent espérer sans aspirer, seront rejetés comme couards (3) et négligents, de même ceux qui veulent aspirer sans espérer, sont téméraires, insolents et présomptueux. Mais quand l'espérance est suivie de l'aspirement, et que espérant nous aspirons, et aspirant nous espérons, alors, cher Théotime, l'espérance se convertit en un courageux dessein par l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble prétention par l'espérance, espérant et aspirant (4) selon que Dieu nous inspire. Mais cependant et l'un et l'autre se fait par cet amour désirant qui tend à notre souverain bien, lequel, à mesure qu'il est plus assurément espéré, est aussi toujours plus aimé. Ainsi l'espérance n'est autre chose que l'amoureuse complaisance que nous avons en l'attente et prétention de notre souverain bien : tout y est d'amour, Théotime. Soudain que la foi m'a montré mon souverain bien,

(1) *Aucunement*, à certains égards, quelquefois.
(2) *Aspirement*, aspiration.
(3) *Couards*, lâchés.
(4) Opposition des mots *aspirer* et *espérer* qui sent l'afféterie de langage du temps.

je l'ai aimé, et parce qu'il m'était absent, je l'ai désiré, et d'autant que j'ai su qu'il se voulait donner à moi, je l'ai derechef plus ardemment aimé et désiré; car aussi sa bonté est d'autant plus aimable et désirable, qu'elle est disposée à se communiquer. Or, par ce progrès, l'amour a converti son désir en espérance, prétention et attente, si que l'espérance est un amour attendant et prétendant. Et parce que le bien souverain que l'espérance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu même auquel et par lequel elle espère et aspire, cette sainte vertu d'espérance, aboutissant de toutes parts à Dieu, est par conséquent une vertu divine ou théologique.

CHAPITRE XVII

Que l'amour d'espérance est fort bon, quoique imparfait.

L'amour que nous pratiquons en l'espérance, Théotime, va certes à Dieu, mais il retourne à nous ; il a son regard (1) en la divine bonté, mais il a de l'égard à notre utilité ; il tend à cette suprême perfection, mais il prétend notre satisfaction, c'est-à-dire, il ne nous porte pas en Dieu, parce que Dieu est souverainement bon en soi-même, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-mêmes, où, comme vous voyez, il y a du nôtre et de nous-mêmes. Et partant, cet amour est voirement (2) amour, mais amour de convoitise et intéressé. Je ne dis pas toutefois qu'il revienne tellement à nous, qu'il nous fasse aimer Dieu seu-

(1) *Son regard*, son but, son objet.
(2) *Voirement*, à la vérité.

lement pour l'amour de nous. O Dieu, nenni ! car l'âme qui n'aimerait Dieu que pour l'amour d'elle-même, établissant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en sa propre commodité, hélas ! elle commettrait un extrême sacrilège. Si une femme n'aimait son mari que pour l'amour de son valet, elle aimerait son mari en valet, et son valet en mari. L'âme aussi qui n'aime Dieu que pour l'amour d'elle-même, elle s'aime comme elle devrait aimer Dieu, et elle aime Dieu comme elle se devrait aimer elle-même.

Mais il y a bien de la différence entre cette parole : J'aime Dieu pour le bien que j'en attends, et celle-ci : Je n'aime Dieu que pour le bien que j'en attends. Comme aussi c'est chose bien diverse de dire : J'aime Dieu pour moi, et dire : J'aime Dieu pour l'amour de moi ; quand je dis : J'aime Dieu pour moi, c'est comme si je disais : J'aime avoir Dieu, j'aime que Dieu soit à moi, qu'il soit mon souverain bien, qui est une sainte affection de l'épouse céleste, laquelle cent fois proteste par excès de complaisance : *Mon bien-aimé* est tout mien, et moi je suis toute sienne, *il est à moi, et je suis à lui* (1). Mais dire : J'aime Dieu pour l'amour de moi-même, c'est comme qui dirait : L'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'aime Dieu, en sorte que l'amour de Dieu soit dépendant, subalterne et inférieur à l'amour propre que nous avons envers nous-mêmes, qui est une impiété nonpareille.

Cet amour donc que nous appelons espérance, est un amour de convoitise, mais d'une sainte

(1) Cant cant., II, 16.

et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu à nous, ni à notre utilité ; mais nous nous joignons à lui comme à notre finale félicité. Nous nous aimons ensemblement avec Dieu par cet amour, mais non pas nous préférant ou égalant à lui en cet amour : l'amour de nous-mêmes est mêlé avec celui de Dieu, mais celui de Dieu surnage ; notre amour-propre y entre voirement, mais comme simple motif, et non comme fin principale ; notre intérêt y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal. Oui, sans doute, Théotime ; car quand nous aimons Dieu comme notre souverain bien, nous l'aimons pour une qualité par laquelle nous ne le rapportons pas à nous, mais nous à lui ; nous ne sommes pas sa fin, sa prétention, ni sa perfection, ains il est la nôtre ; il ne nous appartient pas, mais nous lui appartenons ; il ne dépend point de nous, ains nous de lui ; et en somme, par la qualité de souverain bien, pour laquelle nous l'aimons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de lui, il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous pratiquons notre indigence et disette ; de sorte qu'aimer Dieu en titre de souverain bien, c'est l'aimer en titre honorable et respectueux, par lequel nous l'avouons être notre perfection, notre repos et notre fin, en la jouissance de laquelle consiste notre bonheur.

Il y a des biens desquels nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habits ; et l'amour que nous leur portons, est un amour de pure convoitise ; car nous ne les aimons que pour notre profit. Il y a des biens desquels nous jouissons,

mais d'une réciproque et mutuellement égale jouissance, comme nous faisons de nos amis; car l'amour que nous leur portons en tant qu'ils nous rendent du contentement, est voirement amour de convoitise, mais convoitise honnête, par laquelle ils sont à nous, et nous également à eux ; ils nous appartiennent, et nous pareillement leur appartenons. Mais il y a des biens dont nous jouissons d'une jouissance de dépendance, participation, et sujétion, comme nous faisons de la bienveillance de nos pasteurs, princes, pères, mères, ou de leur présence et faveur ; car l'amour que nous leur portons est aussi certes amour de convoitise quand nous les aimons, en tant qu'ils sont nos princes, nos pasteurs. nos pères, nos mères ; puisque ce n'est pas la qualité de pasteur, ni de prince, ni de père, ni de mère, qui nous les fait aimer, ains parce qu'ils sont tels en notre endroit et à notre regard. Mais cette convoitise est un amour de respect, de révérence, d'honneur : car nous aimons, par exemple, nos pères, non parce qu'ils sont nôtres, mais parce que nous sommes à eux : et c'est ainsi que nous aimons et convoitons Dieu par l'espérance : non afin qu'il soit notre bien, mais parce qu'il l'est ; non afin qu'il soit nôtre, mais parce que nous sommes siens ; non comme s'il était pour nous, mais d'autant que nous sommes pour lui.

Et notez, Théotime, qu'en cet amour ici, la raison pour laquelle nous aimons, c'est-à-dire, pour laquelle nous appliquons notre cœur à l'amour du bien que nous convoitons, c'est parce que c'est notre bien ; mais la raison de la mesure et quantité de cet amour dépend de l'excel-

lence et dignité du bien que nous aimons. Nous aimons nos bienfaiteurs, parce qu'ils sont tels envers nous, mais nous les aimons plus ou moins, selon qu'ils sont ou plus grands, ou moindres bienfaiteurs. Pourquoi donc aimons-nous Dieu, Théotime, de cet amour de convoitise? Parce qu'il est notre bien. Mais pourquoi l'aimons-nous souverainement? Parce qu'il est notre bien souverain.

Or, quand je dis que nous aimons souverainement Dieu, je ne dis pas que nous l'aimions pour cela du souverain amour; car le souverain amour n'est qu'en la charité. Mais en l'espérance l'amour est imparfait, parce qu'il ne tend pas à sa bonté infinie en tant qu'elle est telle en elle-même, ains seulement en tant qu'elle nous est telle; et néanmoins parce qu'en cette sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celui qui provient de la considération du souverain bien, nous disons que par icelui nous aimons souverainement, quoiqu'en vérité nul par ce seul amour ne puisse ni observer les commandements de Dieu, ni avoir la vie éternelle, parce que c'est un amour qui donne plus d'affection que d'effet quand il n'est pas accompagné de la charité.

CHAPITRE XVIII.

Que l'amour se pratique en la pénitence, et premièrement qu'il y a diverses sortes de pénitences.

La pénitence, à parler généralement, est une repentance par laquelle on rejette et déteste le péché qu'on a commis, avec résolution de répa-

rer, autant qu'on le peut, l'offense et l'injure faite à celui contre lequel on a péché : et j'ai enclos en la pénitence le propos de réparer l'offense ; parce que la repentance ne déteste pas assez le mal quand elle laisse volontairement subsister son principal effet, qui est l'offense et l'injure ; or, elle le laisse subsister, tandis que le pouvant en quelque sorte réparer, elle ne le fait pas

Je laisse à part maintenant la pénitence de plusieurs païens, lesquels, comme Tertullien témoigne, en avaient entre eux quelque apparence, mais si vaine et inutile, que même, quelquefois, ils faisaient pénitence d'avoir bien fait. Car je ne parle que de la pénitence vertueuse, laquelle, selon les différents motifs desquels elle provient, est aussi de diverses espèces. Il y en a certes une qui est purement morale et humaine, comme fut celle d'Alexandre le Grand, lequel ayant tué son cher Clitus, cuida (1) se laisser mourir de faim, tant la force de la pénitence fut grande, dit Cicéron. Et celle d'Alcibiades, qui, convaincu par Socrate de n'être pas sage, se print à pleurer amèrement, triste et affligé de n'être pas ce qu'il devait être, dit saint Augustin. Aussi Aristote reconnaissant cette sorte de pénitence, assure que l'intempérant, lequel de propos délibéré s'adonne aux voluptés, est tout à fait incorrigible, parce qu'il ne se saurait repentir ; et celui qui est sans pénitence est incurable.

Certes, Sénèque, Plutarque, et les Pythagoriciens, qui recommandent tant l'examen de la conscience, et surtout le premier, qui parle si vive-

(1) *Cuida*, pensa.

ment du trouble que le remords intérieur excite en l'âme, ont entendu sans doute qu'il y avait une repentance ; etquant au sage Épictète, il décrit si bien la répréhension que nous devons pratiquer envers nous-mêmes, qu'on ne saurait presque mieux dire.

Il y a encore une autre pénitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procède de la connaissance naturelle que l'on a d'avoir offensé Dieu en péchant. Car, en vérité, plusieurs philosophes ont su qu'on faisait chose agréable à la Divinité de vivre vertueusement, et que par conséquent on l'offensait en vivant vicieusement. Le bon homme Épictète fait un souhait de mourir en vrai chrétien (comme il est fort probable qu'aussi il fit), et entre autres choses il dit qu'il serait content s'il pouvait, en mourant, élever ses mains à Dieu et lui dire : Je ne vous ai point, quant à ma part, fait de déshonneur. Et de plus, il veut que son philosophe fasse un serment admirable à Dieu, de ne jamais désobéir à sa divine majesté, ni blâmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ni de s'en plaindre en façon que ce soit : et ailleurs il enseigne que Dieu et notre bon ange sont présents à nos actions. Vous voyez donc bien, Théotime, que ce philosophe, lors encore païen, connaissait que le péché offensait Dieu, comme la vertu l'honorait ; et que par conséquent il voulait qu'on s'en repentît, puisque même il ordonnait que l'on fît l'examen de conscience au soir, en faveur duquel, avec Pythagore, il fait cet avertissement :

Si vous avez mal fait, tancez-vous aigrement :
Si vous avez bien fait, ayez contentement.

Or, cette sorte de repentance attachée à la science et dilection de Dieu que la nature peut fournir, était une dépendance de la religion morale. Mais comme la raison naturelle a donné plus de connaissance que d'amour aux philosophes, qui ne l'ont pas glorifié à proportion de la notice qu'ils en avaient ; aussi la nature a fourni plus de lumière pour faire entendre combien Dieu était offensé par le péché, que de chaleur pour exciter le repentir requis à la réparation de l'offense.

Néanmoins bien que la pénitence religieuse ait, en quelque façon, été reconnue par quelques-uns des philosophes; si est-ce que ç'a été si rarement et faiblement, que ceux qui ont eu la réputation d'être les plus vertueux d'entre eux, c'est-à-dire les Stoïciens, ont assuré que l'homme sage ne s'attristait jamais; de quoi ils ont fait une maxime autant contraire à la raison, que la proposition sur laquelle ils la fondaient était contraire à l'expérience, à savoir que l'homme sage ne péchait point.

Nous pouvons donc bien dire, mon cher Théotime, que la pénitence est une vertu toute chrétienne; puisque d'un côté elle a été si peu connue entre les païens, et de l'autre, elle est tellement reconnue parmi les vrais chrétiens, qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie évangélique, selon laquelle quiconque dit qu'il ne pèche point, est insensé; et quiconque croit de remédier à son péché sans pénitence, il est forcené; car c'est l'exhortation des exhortations de notre Seigneur : *Faites pénitence* (1). Or, voici une briève description du progrès de cette vertu.

Nous entrons en une profonde appréhension,

(1) Matth., IV, 17.

de quoi, en tant qu'en nous est, nous offensons Dieu par nos péchés, le méprisant et déshonorant, lui désobéissant et nous rebellant à lui ; lequel aussi de son côté s'en tient pour offensé, irrité et méprisé, désagréant, réprouvant et abominant l'iniquité. De cette véritable appréhension naissent plusieurs motifs, qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chacun en particulier, nous peuvent porter à la repentance.

Car nous considérons parfois que Dieu qui est offensé, a établi une punition rigoureuse en enfer pour les pécheurs, et qu'il les privera du paradis préparé aux gens de bien. Or, comme le désir du paradis est extrêmement honorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable ; et non seulement cela, mais le désir du paradis étant fort estimable, la crainte de son contraire qui est l'enfer, est bonne et louable. Hé ! qui ne craindrait une si grande perte et une si grande peine ? Et cette double crainte, dont l'une est servile, et l'autre mercenaire, nous porte grandement à nous repentir des péchés par lesquels nous les avons encourues. Et à cet effet, en la sacrée parole, cette crainte nous est cent fois et cent fois intimée. D'autres fois nous considérons la laideur et la malice du péché, selon que la foi nous l'enseigne ; comme par exemple, que par icelui la ressemblance et image de Dieu que nous avons, est barbouillée et défigurée, la dignité de notre esprit déshonorée ; que nous sommes rendus semblables aux bêtes insensées ; que nous avons violé notre devoir envers le Créateur du monde, et perdu le bien de la société des anges, pour nous associer et assujettir au diable, nous rendant

esclaves de nos passions, et renversant l'ordre de la raison, offensant nos bons anges à qui nous sommes tant obligés.

Quelquefois encore nous sommes provoqués à la pénitence par la beauté de la vertu, qui donne autant de biens que le péché nous cause de maux; et de plus nous y sommes maintes fois excités par l'exemple des saints : car qui eût jamais pu voir les exercices de l'incomparable pénitence de Magdeleine, de Marie Egyptiaque, ou des pénitents du monastère surnommé Prison, dont saint Jean Climacus a fait la description, sans être ému à se repentir de ses péchés, puisque la seule lecture de l'histoire y provoque ceux qui ne sont pas du tout hébétés (1) ?

CHAPITRE XIX.

Que la pénitence sans l'amour est imparfaite.

Or, tous ces motifs nous sont enseignés par la foi et religion chrétienne; et partant la pénitence qui en provient est grandement louable, quoiqu'imparfaite. Elle est à la vérité louable; car ni la sainte Écriture, ni l'Église ne nous exciteraient pas par tels motifs, si la pénitence qui en provient n'était bonne : et on voit manifestement que c'est chose grandement raisonnable de se repentir du péché pour ces considérations, ainsi qu'il est impossible de ne se repentir pas à qui les considère attentivement. Mais pourtant c'est une pénitence certes imparfaite, d'autant que l'amour divin n'y entre encore point. Hé ! ne voyez-vous pas, Théotime, que toutes ces repentances se font pour l'in-

(1) *Du tout hébétés*, entièrement blasés.

térêt de notre âme, de sa félicité, de sa beauté intérieure, de son honneur, de sa dignité, et en un mot, pour l'amour de nous-mêmes, mais amour néanmoins légitime, juste et bien réglé !

Et prenez garde que je ne dis pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dis seulement qu'elles ne le comprennent pas : elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas : elles ne sont pas contre lui, mais elles sont encore sans lui; il n'en est pas forclos (1), mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien simplement, est fort bonne; mais si elle l'embrasse en rejetant le mieux, elle est certes déréglée, non pas en acceptant l'un, mais en repoussant l'autre. Ainsi le vœu de donner aujourd'hui l'aumône est bon, mais le vœu de ne la donner qu'aujourd'hui serait mauvais ; parce qu'il forclorait le mieux, qui est de la donner aujourd'hui et demain, et toujours quand on pourra. C'est bien fait certes, et cela ne se peut nier, de se repentir de ses péchés pour éviter la peine de l'enfer, et obtenir le paradis; mais qui prendrait résolution de ne se vouloir jamais repentir pour aucun autre sujet, il forclorait volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettrait un grand péché. Et qui serait le père qui ne trouvât mauvais que son fils le voulût voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour ?

Le commencement des choses bonnes est bon ; le progrès est meilleur; et la fin est très bonne. Toutefois le commencement est bon en qualité de commencement, et le progrès en qualité de pro-

(1) *Forclos*, exclu.

grès ; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement, ou au progrès, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne ; mais si on ne voulait jamais être qu'enfant, cela serait mauvais : car *l'enfant de cent ans* (1) est méprisé. De commencer d'apprendre, cela est fort louable ; mais qui commencerait en intention de ne jamais se perfectionner, il ferait contre toute raison. La crainte et les autres motifs de repentance dont nous avons parlé, sont bons pour le commencement de la sagesse chrétienne, qui consiste en la pénitence ; mais qui voudrait de propos délibéré ne point parvenir à l'amour, qui est la perfection de la pénitence, il offenserait grandement Celui qui a tout destiné à son amour, comme à la fin de toutes choses.

Conclusion. La repentance qui forclôt l'amour de Dieu, est infernale, pareille à celle des damnés. La repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoiqu'elle soit encore sans icelui, est une bonne et désirable repentance, mais imparfaite, et qui ne peut nous donner le salut, jusqu'à ce qu'elle ait atteint à l'amour, et qu'elle se soit mêlée avec icelui. Si que, comme le grand Apôtre a dit, que s'il donnait son corps à brûler et tous ses biens aux pauvres, sans avoir la charité, cela lui serait inutile ; aussi pouvons-nous dire en vérité, que quand notre pénitence serait si grande, que sa douleur fît fondre nos yeux en larmes, et fendre nos cœurs de regret, si nous n'avons pas le saint amour de Dieu, tout cela ne nous servirait de rien pour la vie éternelle.

(1) Is., LXV, 20.

CHAPITRE XX

Comme le mélange d'amour et de douleur se fait en la contrition.

La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoique plusieurs eaux se convertissent en feu. Mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle. Car, ainsi qu'il est écrit au livre des Machabées, lorsque les enfants d'Israël furent conduits en Babylone, du temps de Sédécias, les prêtres, par l'avis de Jérémie, cachèrent le feu sacré en une vallée, dans un puits sec ; et au retour les enfants de ceux qui avaient ainsi caché le feu, l'allèrent chercher, selon ce que leurs pères leur avaient enseigné, et ils le trouvèrent converti en une eau fort épaisse, laquelle étant tirée par eux et répandue sur les sacrifices, selon que Néhémias l'ordonnait, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchée, elle fut convertie en un grand feu.

Théotime, parmi les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de notre cœur le feu sacré de son amour : puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles par un second changement se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Aussi, la célèbre amante repentie aima premièrement son Sauveur ; et cet amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent; dont notre Seigneur dit que plusieurs péchés lui étaient remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé (1). Et comme nous voyons que le feu

(1) Luc., VII. 47

convertit le vin en une eau que presque partout on appelle *eau-de-vie*, laquelle conçoit et nourrit si aisément le feu, que pour cela on la nomme aussi en plusieurs endroits *ardente :* de même la considération amoureuse de la bonté, laquelle étant souverainement aimable, a été offensée par le péché, produit l'eau de la sainte pénitence ; puis de cette eau provient réciproquement le feu de l'amour divin, dont on la peut proprement appeler *eau-de vie* et *ardente.* Elle est certes une *eau* en sa substance ; car la pénitence n'est autre chose qu'un vrai déplaisir, une réelle douleur et repentance ; mais elle est néanmoins *ardente,* parce qu'elle contient la vertu et propriété de l'amour, comme provenue d'un motif amoureux, et par cette propriété elle donne la vie de la grâce. C'est pourquoi la parfaite pénitence a deux effets différents ; car, en vertu de sa douleur et détestation, elle nous sépare du péché et de la créature, à laquelle la délectation nous avait attachés ; mais en vertu du motif de l'amour d'où elle prend son origine, elle nous réconcilie et réunit à notre Dieu, duquel nous nous étions séparés par le mépris : si qu'à même temps (1) qu'elle nous retire du péché en qualité de repentance, elle nous rejoint à Dieu en qualité d'amour.

Mais je ne veux pas dire néanmoins que l'amour parfait de Dieu, par lequel on l'aime sur toutes choses, précède toujours cette repentance, ni que cette repentance précède toujours cet amour. Car encore que cela se passe ainsi maintes fois,

(1) *Si qu'à même temps,* tellement que, en même temps.

si est-ce que d'autres fois aussi, à même temps que l'amour divin naît dedans nos cœurs, la pénitence naît dedans l'amour, et plusieurs fois la pénitence venant en nos esprits, l'amour vient en la pénitence. Et comme, lorsqu'Ésaü sortit du ventre de sa mère, Jacob son jumeau l'empoigna par le pied, afin que non seulement leurs naissances s'entre-suivissent, mais aussi s'entre-tinssent et fussent entre-liées l'une à l'autre ; de même le repentir rude et âpre à cause de sa douleur naît le premier, comme un autre Ésaü ; et l'amour doux et gracieux, comme Jacob, le tient par le pied, et s'attache tellement à lui, qu'ils n'ont qu'une seule origine ; puisque la fin de la naissance du repentir est le commencement de celle du parfait amour. Or, comme Ésaü parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour; mais l'amour, comme un autre Jacob, quoiqu'il soit le puîné, assujettit par après le repentir, le convertissant en consolation.

Voyez, je vous prie, Théotime, la bien-aimée Magdeleine, comme elle pleure d'amour : *on a enlevé mon Seigneur,* dit-elle toute fondue en larmes, *et ne sais où on l'a mis* (1) ; mais l'ayant trouvé par les soupirs et les pleurs, elle le tient et possède par amour. L'amour imparfait le désire et le requiert ; la pénitence le cherche et le trouve; l'amour parfait le tient et le serre, ainsi qu'on dit des rubis d'Éthiopie, qui ont naturellement leur feu fort blafâtre (2); mais étant mis dans le vinaigre, il éclate et jette son brille-

(1) Joan., XX, 13.
(2) *Blafâtre,* blafard, pâle.

ment (1) fort clair. Car l'amour qui précède le repentir est pour l'ordinaire imparfait ; mais étant détrempé dans l'aigreur de la pénitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive même parfois que la repentance, quoique parfaite, ne contient pas en soi la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et propriété d'icelui. Mais, ce me direz-vous, quelle vertu ou propriété de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action ? Théotime, le motif de la parfaite repentance, c'est la bonté de Dieu, laquelle il nous déplaît d'avoir offensée. Or, ce motif n'est motif sinon parce qu'il émeut et donne le mouvement ; mais le mouvement que la bonté divine donne au cœur qui la considère, ne peut être que le mouvement d'amour, c'est-à-dire d'union. C'est pourquoi la vraie repentance, bien qu'il ne soit pas avis, et qu'on ne voie pas la propre action de l'amour, reçoit néanmoins toujours le mouvement de l'amour, et la qualité unissante d'icelui, par laquelle elle nous réunit et rejoint à la divine bonté. Dites-moi, de grâce : c'est la propriété de l'aimant de tirer à soi le fer, et de se joindre à lui ; mais ne voyons-nous pas que le fer touché de l'aimant, sans avoir ni l'aimant, ni sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unir à un autre fer ? Ainsi la parfaite repentance, touchée du motif de l'amour, sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et la qualité, c'est-à-dire le mouvement d'union, pour rejoindre et réunir nos cœurs à la volonté divine. Mais quelle différence y a-t-il, me répliquerez-

(1) *Brillement,* éclat.

vous, entre ce mouvement unissant de la pénitence et l'action propre de l'amour? Théotime, l'action de l'amour est un mouvement d'union voirement, mais il se fait par complaisance. Or, le mouvement d'union qui est en la pénitence, se fait non par voie de complaisance, ains de déplaisir, de repentance, de réparation, de réconciliation. En tant donc que ce mouvement unit, il a la qualité de l'amour; en tant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la pénitence, et en somme, de sa naturelle condition, c'est un vrai mouvement de pénitence mais qui a la vertu et qualité unissante de l'amour.

Ainsi le vin thériacal n'est pas appelé thériacal pour contenir la propre substance de la thériaque (1); car il n'y en a point du tout: mais on le nomme ainsi parce que la plante de la vigne ayant été détrempée en thériaque, les raisins et le vin qui en sont provenus, ont tiré la vertu et l'opération de la thériaque contre toute sorte de venins. Si donc la pénitence, selon l'Écriture, efface le péché, sauve l'âme, la rend agréable à Dieu, et la justifie, qui sont des effets appartenant à l'amour, et qui semblent ne devoir être attribués qu'à lui; il ne le faut pas trouver étrange: car bien que l'amour ne se trouve pas toujours lui-même en la pénitence parfaite, sa vertu néanmoins et sa propriété y est toujours, s'y étant écoulée par le motif amoureux duquel elle provient.

Il ne faut pas non plus s'étonner que la force de l'amour naisse dedans la repentance avant que

(1) *Thériaque,* composé pharmaceutique, en usage dès l'antiquité, calmant, cordial et antidote renommé.

l'amour y soit formé, puisque nous voyons que par la réflexion des rayons du soleil battant sur la glace d'un miroir, la chaleur, qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente petit à petit si fort, qu'elle commence à brûler avant qu'elle ait bonnement produit le feu, ou au moins avant que nous l'ayons aperçu. Car ainsi le Saint-Esprit jetant dans notre entendement la considération de la grandeur de nos péchés, en tant que par iceux nous avons offensé une si souveraine bonté; et notre volonté recevant la réflexion de cette connaissance, le repentir croît petit à petit si fort, avec une certaine chaleur affective et désir de retourner en grâce avec Dieu, qu'enfin ce mouvement arrive à tel signe qu'il brûle et unit avant même que l'amour soit du tout formé; amour qui toutefois, comme un feu sacré, s'allume immédiatement en ce point-là ; de sorte que la repentance ne parvient jamais à ce signe de brûler et réunir le cœur à Dieu, qui est son extrême perfection, qu'elle ne se trouve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement de l'autre ; ains plutôt la fin de la pénitence est dans le commencement de l'amour, comme le pied d'Ésaü était dans la main de Jacob, de telle façon que lorsqu'Ésaü achevait sa naissance, Jacob commençait la sienne, la fin de la naissance de l'un étant jointe, liée, et qui plus est, environnée du commencement de la naissance de l'autre ; car ainsi le commencement de l'amour parfait ne suit pas seulement la fin de la pénitence ; mais il s'attache, il se lie, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mêle avec la fin de la repentance ; et en ce

moment du mélange, la pénitence et contrition mérite la vie éternelle.

Or, parce que cette repentance amoureuse se pratique ordinairement par des élans ou élèvements du cœur en Dieu, pareils à ceux des anciens pénitents : *Je suis vôtre,* ô mon Dieu, *sauvez-moi* (1); *ayez miséricorde de moi, ayez-en miséricorde; car mon âme se confie en vous* (2). *Sauvez-moi,* Seigneur, *car les eaux submergent mon âme* (3). *Faites-moi comme un de vos mercenaires* (4). Seigneur, *soyez-moi propice, à moi* pauvre *pécheur* (5). Ce n'est pas sans raison que quelques-uns ont dit que l'oraison justifiait; car l'oraison repentante, ou la repentance suppliante, élevant l'âme à Dieu et la réunissant à sa bonté, obtient sans doute le pardon en vertu du saint amour qui lui donne le mouvement sacré. Et partant nous devons tous avoir force (6) telles oraisons jaculatoires faites par manière de repentance amoureuse et de souhaits requérant notre réconciliation avec Dieu; afin que par icelles *prononçant* devant le Sauveur notre *tribulation* (7), nous répandions nos âmes devant et dedans son cœur pitoyable, qui les recevra à merci.

(1) Ps., CXVIII, 94.
(2) Ps., LVI, 2.
(3) Ps., LXXVIII, 2.
(4) Luc., XV, 19.
(5) Luc., XVIII, 13.
(6) *Force telles oraisons,* beaucoup de semblables oraisons.
(7) Ps., XLI, 8.

CHAPITRE XXI

Comme les attraits amoureux de notre Seigneur nous aident et accompagnent jusqu'à la foi et la charité.

Entre le premier réveil du péché ou de l'incrédulité, et la résolution finale que l'on prend de croire parfaitement, il y a souventes fois (1) beaucoup de temps, pendant lequel on peut prier, comme fit saint Pacome, ainsi que nous avons vu; et comme le père du pauvre lunatique, lequel, au rapport de saint Marc, assurant qu'il croyait, c'est-à-dire qu'il commençait à croire, connut quant et quant (2) qu'il ne croyait pas assez, donc il s'écria : Eh ! *Seigneur, je crois,* mais *aidez mon incrédulité* (3) ; comme s'il eût voulu dire : je ne suis plus dans l'obscurité de la nuit d'infidélité, déjà les rayons de votre foi éclairent sur l'horizon de mon âme ; mais néanmoins je ne crois pas encore convenablement, c'est une connaissance encore toute faible et mêlée de ténèbres : hélas ! Seigneur, secourez-moi. Aussi le grand saint Augustin prononce solennellement cette remarquable parole : Écoute une fois, ô homme ! et entends. N'es-tu pas tiré ? Prie, afin que tu sois tiré : en laquelle son intention n'est pas de parler du premier mouvement que Dieu fait en nous sans nous, lorsqu'il nous excite et éveille du sommeil de péché. Car, comme pourrions-nous demander le réveil, puisque personne ne peut prier avant qu'être éveillé? Mais il parle de la résolution que l'on prend d'être fidèle : car il estime que croire

(1) *Souventes fois*, souvent.
(2) *Quant et quant,* en même temps.
(3) Marc., IX, 23.

c'est être tiré ; et partant il admoneste ceux qui ont été excités à croire en Dieu, de demander le don de la foi ; et personne certes ne pouvait mieux savoir les difficultés qui se passent ordinairement entre le premier mouvement que Dieu fait en nous, et la parfaite résolution de bien croire, que saint Augustin, qui ayant reçu une si grande variété d'attraits, par les paroles du glorieux saint Ambroise, par la conférence faite avec Potitian, et mille autres moyens, ne laissa pas néanmoins d'user de tant de remises, et d'avoir tant de peine à se résoudre ; si qu'à lui de vrai (1), plus qu'à nul autre, on eût pu bien dire ce qu'il dit par après aux autres : Hélas ! Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne crois pas, prie que tu sois tiré, et que tu croies.

Notre Seigneur tire les cœurs par les délectations qu'il leur donne, lesquelles font trouver la doctrine céleste douce et agréable : mais avant que cette douceur ait engagé et lié la volonté par ses amiables liens, pour la tirer à l'acquiescement et consentement parfait de la foi ; comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses saintes inspirations, aussi notre ennemi ne cesse point de pratiquer sa malice par ses tentations. Et cependant nous demeurons en pleine liberté de consentir aux attraits célestes, ou de les rejeter : car comme le sacré concile de Trente a clairement résolu : « Si quelqu'un disait que le « franc arbitre de l'homme étant mû et incité de « Dieu, ne coopère en rien, consentant à Dieu, qui « l'émeut et l'appelle, afin qu'il se dispose et pré- « pare pour obtenir la grâce de la justification, et

(1) *De vrai,* en vérité.

« qu'il ne peut n'y consentir point s'il veut; certes « un tel serait excommunié et réprouvé de l'É- « glise (1). » Que si nous ne repoussons point la grâce du saint amour, elle va se dilatant par des continuels accroissements dedans nos âmes, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement converties, comme les grands fleuves qui, trouvant les plaines ouvertes, se répandent et prennent toujours plus de place.

Que si l'inspiration nous ayant tirés à la fois ne rencontre point de résistance en nous, elle nous tire même jusques à la pénitence et charité. Saint Pierre, comme un apode relevé par l'inspiration que les yeux de son maître lui donnèrent, se laissant librement mouvoir et porter à ce doux vent du Saint-Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avaient excité, il lit en iceux, comme au livre de vie, la douce semonce du pardon que la débonnaireté divine lui offre ; il en tire un juste motif d'espérance, il sort de la cour, il considère l'horreur de son péché et le déteste, il pleure, il gémit, il prosterne son misérable cœur devant celui de la miséricorde de son Seigneur, il crie merci pour sa faute, il se résout à une inviolable fidélité ; et par ce progrès de mouvements pratiqués à la faveur de la grâce qui le conduit, l'assiste et l'aide continuellement, il parvient enfin à la sainte rémission de ses péchés, passant ainsi de grâce en grâce, selon que saint Prosper assure, que sans la grâce on ne court point à la grâce.

Ainsi donc, pour conclure ce point, l'âme prévenue de la grâce, sentant les premiers attraits, et consentant à leur douceur, comme revenant à

(1) Sess. VI, *De justific.*, can. IV.

soi, après une si longue pâmoison, elle commence à soupirer ces paroles : *Hélas !* ô mon cher époux ! mon ami ! *tirez-moi, je vous prie, et me prenez par-dessous les bras, car je ne puis autrement aller* (1); mais si vous me tirez, nous courrons : vous en m'aidant par l'*odeur des parfums,* et moi correspondant par mon faible consentement, et odorant vos suavités qui me renforcent et revigorent (2) toute jusqu'à ce que le *baume de votre nom sacré* (3), c'est-à-dire l'onction salutaire de ma justification, soit répandu en moi. Voyez-vous, Théotime, elle ne prierait pas, si elle n'était excitée ; mais sitôt qu'elle l'est et qu'elle sent les attraits, elle prie qu'on la tire ; étant tirée, elle court : mais elle ne courrait pas, si les parfums qui l'attirent et par lesquels on la tire, ne lui avivaient le cœur par la force de leur odeur précieuse : et comme elle court plus fort, et qu'elle s'approche de plus près de son céleste époux, elle sent toujours plus délicieusement les suavités qu'il répand, jusqu'à ce qu'enfin lui-même s'écoule dedans son cœur par manière de *baume répandu* (4) : si qu'elle s'écrie, comme surprise de ce contentement non sitôt attendu et inopiné : ô mon époux, vous êtes *un baume versé* dans mon sein : ce n'est pas merveille si *les jeunes* âmes *vous chérissent* (5).

En cette façon, très cher Théotime, l'inspiration céleste vient à nous et nous prévient, excitant nos volontés à l'amour sacré. Que si nous ne la repous-

(1) Cant. cant., I, 3.
(2) *Revigorent,* fortifient.
(3) Cant. cant., I, 2.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

sons pas, elle vient avec nous et nous environne, pour nous inciter et pousser toujours plus avant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ait rendus au port de la très sainte charité, faisant pour nous les trois offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie: car elle nous guide en tout notre voyage de la sainte pénitence; elle nous garantit des périls et des assauts du diable, et nous console, anime et fortifie en nos difficultés.

CHAPITRE XXII

Briève description de la charité.

Voilà donc enfin, mon cher Théotime, comme Dieu, par un progrès plein de suavité ineffable, conduit l'âme qu'il fait sortir hors de l'Égypte du péché, d'amour en amour, comme de logement en logement, jusqu'à ce qu'il l'ait fait entrer en la terre de promission, je veux dire, en la très sainte charité, laquelle, pour le dire en un mot, est une amitié, et non pas un amour intéressé. Car, par la charité, nous aimons Dieu pour l'amour de lui-même, en considération de sa bonté très souverainement aimable : mais cette amitié est une vraie amitié ; car elle est réciproque, Dieu ayant aimé éternellement quiconque l'a aimé, l'aime, ou l'aimera temporellement. Elle est déclarée et reconnue mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour lui, puisque lui-même nous le donne : ni nous aussi ne pouvons ignorer celui qu'il a pour nous, puisqu'il l'a tant publié, et que nous reconnaissons tout ce que nous avons de bon, comme

véritables effets de sa bienveillance ; et enfin nous sommes en perpétuelle communication avec lui qui ne cesse de parler à nos cœurs par inspirations, attraits et mouvements sacrés. Il ne cesse de nous faire du bien et rendre toutes sortes de témoignages de sa très sainte affection, nous ayant ouvertement révélé tous ses secrets comme à ses amis confidents. Et pour comble de son saint amoureux commerce avec nous, il s'est rendu notre propre viande au très saint sacrement de l'Eucharistie. Et quant à nous, nous traitons avec lui à toutes heures quand il nous plaît, par la très sainte oraison, ayant toute notre vie, notre mouvement et notre être, non seulement avec lui, mais en lui et par lui.

Or, cette amitié n'est pas une simple amitié, mais amitié de dilection, par laquelle nous faisons élection de Dieu pour l'aimer d'amour particulier. Il est *choisi,* dit l'épouse sacrée, *entre mille.* Elle dit *entre mille* (1) ; mais elle veut dire entre tous. C'est pourquoi cette dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable ; car la charité aime Dieu par une estime et préférence de sa bonté si haute et relevée au-dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrais amours en comparaison de celui-ci, ou, s'ils sont vrais amours, celui-ci est infiniment plus qu'amour. Et partant, Théotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature, ni humaine, ni angélique, puissent produire, ains *le Saint-Esprit* le donne et *le répand en nos cœurs* (2) : et comme nos âmes qui donnent

(1) Cant. cant., v, 10.
(2) Rom., v, 5.

la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mais sont mises dans nos corps par la providence naturelle de Dieu; ainsi la charité qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraite de nos cœurs, mais elle y est versée, comme une céleste liqueur, par la providence surnaturelle de sa divine majesté.

Nous l'appelons donc amitié surnaturelle pour cela ; et de plus encore, parce qu'elle regarde Dieu et tend à lui, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mais selon la connaissance surnaturelle de la foi. C'est pourquoi, avec la foi et l'espérance, elle fait sa résidence en la pointe et cime de l'esprit, et comme une reine de majesté elle est assise dans la volonté comme en son trône, d'où elle répand sur toute l'âme ses suavités et douceurs, la rendant par ce moyen toute belle, agréable et aimable à la divine bonté : de sorte que si l'âme est un royaume duquel le Saint-Esprit soit le roi, la charité est la *reine séante à sa dextre en robe d'or recamée* (1) *de belles variétés* (2). Si l'âme est une reine, épouse du grand roi céleste, la charité est sa couronne qui embellit royalement sa tête. Mais si l'âme avec son corps est un petit monde, la charité est le soleil qui orne tout, échauffe tout et vivifie tout.

La charité donc est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de préférence, mais de préférence incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme un soleil en toute l'âme pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultés spirituelles pour les perfection-

(1) *Recamée*, brodée.
(2) Ps., XLIV, 10.

ner, en toutes les puissances pour les modérer, mais en la volonté comme en son siège, pour y résider et lui faire chérir et aimer son Dieu sur toutes choses. O que bienheureux est l'esprit dans lequel cette sainte dilection est répandue, puisque *tous biens* lui *arrivent pareillement avec icelle* (1)!

(1) Sap., VII. 11.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME

DU PROGRÈS ET PERFECTIONNEMENT DE L'AMOUR.

CHAPITRE PREMIER

Que l'amour sacré peut être augmenté de plus en plus en un chacun de nous.

Le sacré concile de Trente nous assure que les amis de Dieu, *allant de vertu en vertu* (1), sont renouvelés de jour en jour, c'est-à-dire croissent par bonnes œuvres en la justice qu'ils ont reçue par la grâce divine, et sont de plus en plus justifiés, selon ces célestes avertissements : *Qui est juste, qu'il soit derechef justifié, et qui est saint, qu'il soit encore plus sanctifié* (2). *Ne doute point d'être justifié jusques à la mort* (3). *Le sentier des justes s'avance et croît comme une lumière resplendissante jusques au jour parfait* (4). *Faisant la vérité avec charité, croissons en tout en celui qui est le chef,* à savoir *Jésus-Christ* (5). Et enfin *je vous prie, que votre charité croisse de plus en plus* (6) :

(1) Ps., LXIII, 8.
(2) Apoc., XXII, 11.
(3) Eccli., XVIII, 22
(4) Prov., IV, 13.
(5) Ephes., IV, 15.
(6) Philip., I, 9.

qui sont toutes paroles sacrées selon David, saint Jean, l'Ecclésiastique et saint Paul.

Je n'ai jamais su qu'il se trouvât aucun animal qui n'eût point de bornes et limites en sa croissance, sinon le crocodile, qui étant extrêmement petit en son commencement, ne cesse jamais de croître tandis qu'il est en vie (1), en quoi il représente également et les bons et les mauvais; *car l'outrecuidance de ceux qui haïssent Dieu monte toujours* (2), dit le grand roi David, et *les bons croissent comme l'aube du jour* (3) de splendeur en splendeur, et de demeurer en un état de consistance longuement, il est impossible. Qui ne gagne, perd en ce trafic ; qui ne *monte, descend* en cette *échelle* (4); qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hasards des batailles que nos ennemis nous livrent ; si nous ne résistons, nous périssons, et nous ne pouvons résister sans surmonter, ni surmonter sans victoire; car, comme dit le glorieux saint Bernard, il est écrit très spécialement de l'homme, que *jamais il n'est en un même état* (5); il faut ou qu'il avance, ou qu'il retourne en arrière. « *Tous courent, mais un* « *seul emporte le prix ; courez, en sorte que vous* « *l'obteniez* (6). Qui est le prix, sinon Jésus-Christ, « et comme le pourrez-vous appréhender, si vous « ne le suivez ? Que si vous le suivez, vous irez et « courrez toujours ; car il ne s'arrêta jamais,

(1) Les crocodiles, en effet, vivent très longtemps et leur accroissement est très lent.
(2) Ps., LXXIII, 23.
(3) Prov., IV, 18.
(4) Gen., XXVIII, 12.
(5) Ep. 253 ad Garinum.-Job., XIV, 2.
(6) I Cor., IX, 24.

« ains continua la course de son amour et *obéis-*
« *sance jusques à la mort, et la mort de la croix* (1). »

Allez donc, dit saint Bernard, allez, dis-je, avec lui ; allez, mon cher Théotime, et n'ayez point d'autres bornes que celles de votre vie, et tandis qu'elle durera, courez après ce Sauveur, mais courez ardemment et vitement : car de quoi vous servira de le suivre, si vous n'êtes si heureux que de l'acconsuivre (2) ? Écoutons le Prophète : *J'ai incliné mon cœur à faire vos justifications éternellement* (3). Il ne dit pas qu'il les gardera pour un temps, mais pour jamais ; et parce qu'il veut éternellement bien faire, il aura un éternel salaire. *Bienheureux sont ceux qui sont purs en la voie, qui marchent en la loi du Seigneur* (4). Malheureux sont ceux qui sont souillés, qui ne marchent point en la loi du Seigneur : il n'appartient qu'à Satan de dire qu'il sera *assis sur les flancs d'Aquilon* (5). Détestable, tu seras assis. Hé ! ne connais-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir, mais pour marcher ? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer. Et Dieu parlant à l'un de ses plus grands amis : *Marche,* lui dit-il, *devant moi, et sois parfait* (6).

La vraie vertu n'a point de limites, elle va toujours outre ; mais surtout la sainte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle, ayant un objet infini, serait capable de devenir infinie, si elle

(1) Philip., II, 8.
(2) *Acconsuivre*, atteindre.
(3) Ps., CXVIII, 112.
(4) *Ibid.*, 1.
(5) Is., XIV, 13.
(6) Gen., XVII, 1.

rencontrait un cœur capable de l'infinité ; rien n'empêchant cet amour d'être infini, que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par icelui, condition à raison de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi onc nul ne le peut aimer autant qu'il est aimable. Le cœur qui pourrait aimer Dieu d'un amour égal à la divine bonté, aurait une volonté infiniment bonne, et cela ne peut être qu'en Dieu seul. La charité donc entre nous peut être perfectionnée jusques à l'infini, mais exclusivement, c'est-à-dire la charité peut être rendue de plus en plus et toujours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse être infinie. L'esprit de Dieu peut élever le nôtre, et l'appliquer à toutes les actions surnaturelles qu'il lui plaît, tandis qu'elles ne sont pas infinies, d'autant qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soient, il y a toujours quelque sorte de proportion, pourvu que l'excès des excessives ne soit pas infini ; mais entre le fini et l'infini il n'y a nulle proportion, et pour y en mettre, il faudrait ou relever le fini et le rendre infini, ou ravaler l'infini et le rendre fini ; ce qui ne peut être.

De sorte que la charité même qui est en notre Rédempteur en tant qu'il est homme, quoiqu'elle soit grande, au-dessus de tout ce que les anges et les hommes peuvent comprendre, si est-ce qu'elle n'est pas (1) infinie en son être et d'elle-même, ains seulement en l'estime de sa dignité et de son mérite ; parce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est-à-dire d'une per-

(1) *Si est-ce qu'elle n'est pas*, bien qu'elle ne soit pas.

sonne divine, qui est le Fils éternel du Père tout-puissant.

Cependant c'est une faveur extrême pour nos âmes qu'elles puissent croître sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en cette vie caduque,

Montant à la vie éternelle,
De vertu en vertu nouvelle (1)

CHAPITRE II

Combien notre Seigneur a rendu aisé l'accroissement de l'amour.

Voyez-vous, Théotime, *ce verre d'eau* (2) ou ce petit morceau de pain qu'une sainte âme donne au pauvre pour Dieu, c'est peu de fait certes, et chose presque indigne de considération selon le jugement humain ; Dieu néanmoins le récompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Les *poils de chèvre* (3) présentés anciennement au tabernacle étaient bien reçus, et tenaient lieu entre les saintes offrandes ; et les petites actions qui procèdent de la charité, sont agréables à Dieu, et ont leur place entre les mérites ; car, comme en l'Arabie Heureuse, non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage (4) ; ainsi en l'âme charitable non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besognes se ressen-

(1) Ps., LXXXIII, 8.
(2) Matth., X, 42.
(3) Exod., XXXV, 23.
(4) *Solage*, sol, terroir.

tent de la vertu du saint amour, et sont en bonne odeur devant la majesté divine, qui à leur considération augmente la sainte charité. Or, je dis que Dieu fait cela, parce que la charité ne produit pas ses accroissements comme un arbre qui pousse ses rameaux, et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres ; ains comme la foi, l'espérance et la charité sont des vertus qui ont leur origine dans la bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection, à guise des avettes (1), lesquelles, étant extraites du miel, prennent aussi leur nourriture d'icelui.

Par quoi tout ainsi que les perles prennent non seulement leur naissance, mais aussi leur aliment de la rosée, les mères perles ouvrant pour cet effet leurs écailles du côté du ciel (2), comme pour mendier les gouttes que la fraîcheur de l'air fait écouler à l'aube du jour ; de même ayant reçu la foi, l'espérance et la charité de la bonté céleste, nous devons toujours retourner nos cœurs et les tenir tendus de ce côté-là, pour en impétrer la continuation et l'accroissement des mêmes vertus. *O Seigneur*, nous fait dire la sainte Église notre mère, *donnez-nous l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité* (3), et c'est à l'imitation de ceux qui disaient au Sauveur : *Seigneur, accroissez la foi en nous* (4), et selon l'avis de saint Paul, qui assure que *Dieu* seul *est puissant de faire abonder en nous toute grâce* (5).

(1) *Avettes*, abeilles.
(2) Opinion populaire, qui n'est pas appuyée sur la science.
(3) Orat. dom. XIII post Pent.
(4) Luc., XVII, 5.
(5) II Cor., IX, 8.

C'est donc Dieu qui fait cet accroissement en considération de l'emploi que nous faisons de sa grâce, selon qu'il est écrit : *A celui qui a,* c'est-à-dire qui emploie bien les faveurs reçues, *on lui en donnera davantage, et il abondera* (1). Ainsi se pratique l'exhortation du Sauveur : *Amassez des trésors au ciel* (2), comme s'il disait : Ajoutez toujours de nouvelles bonnes œuvres aux précédentes ; car ce sont les pièces desquelles vos trésors doivent être composés, le jeûne, l'oraison, l'aumône. Or, comme au trésor du temple *les deux petites pièces de la pauvre veuve* (3) furent estimées, et qu'en effet, par l'addition des petites pièces, les trésors s'agrandissent et leur valeur s'augmente d'autant ; ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoique faites un peu lâchement, et non selon toute l'étendue des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'être agréables à Dieu, et d'avoir leur valeur auprès de ui ; de sorte qu'encore que d'elles-mêmes elles ne puissent causer aucun accroissement à l'amour précédent, étant de moindre vigueur que lui ; la Providence divine toutefois qui en tient compte, et par sa bonté en fait état, les récompense soudain de l'accroissement de la charité pour le présent, et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'avenir.

Théotime, les abeilles font le miel délicieux qui est leur ouvrage de haut prix ; mais la cire qu'elles font aussi ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose, et de rendre leur travail re-

(1) Matth., XIII, 12.
(2) Matth., VI, 20.
(3) Luc., XXI, 2.

commandable. Le cœur amoureux doit tâcher de produire ses œuvres avec grande ferveur et haute estime, afin d'augmenter puissamment sa charité ; mais si toutefois il en produit de moindres, il n'en perdra point la récompense ; car Dieu lui en saura gré, c'est-à-dire l'en aimera toujours un peu plus. Or, jamais Dieu n'aime davantage une âme qui a de la charité, qu'il ne lui en donne aussi davantage, notre amour envers lui étant le propre et particulier effet de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement notre ressemblance qui paraît en un miroir, elle nous regarde aussi plus attentivement ; et à mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doux yeux sur notre âme qui est faite à son image et semblance, notre âme réciproquement regarde sa divine bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse à tous les accroissements que cette souveraine douceur fait de son divin amour envers elle. Certes, le sacré concile de Trente parle ainsi : « Si quelqu'un dit que la « justice reçue n'est pas conservée, et que même « elle n'est pas augmentée devant Dieu par bon- « nes œuvres ; mais que les œuvres sont seule- « ment fruits et signes de la justification acquise, « et non pas cause de l'augmenter, anathème. » Voyez-vous, Théotime, la justification qui se fait par la charité est augmentée par les bonnes œuvres ; et ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes œuvres sans exception : car, comme dit excellemment saint Bernard sur un autre sujet, rien n'est excepté, ou rien n'est distingué. Le concile parle des bonnes œuvres indistinctement

et sans réserve, nous donnant à connaître que non seulement les grandes et ferventes, ains aussi les petites et faibles font augmenter la sainte charité, mais les grandes grandement, et les petites beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos âmes, tel le désir de nous faire croître en celui que nous lui devons porter. Sa divine suavité nous rend toutes choses utiles ; elle prend tout à notre avantage ; elle fait valoir à notre profit toutes nos besognes, pour basses et débiles qu'elles soient.

Au commerce des vertus morales, les petites œuvres ne donnent point d'accroissement à la vertu de laquelle elles procèdent, ains si elles sont bien petites, elles l'affaiblissent ; car une grande libéralité périt quand elle s'amuse à donner des choses de peu, et de libéralité elle devient chicheté (1). Mais au trafic des vertus qui viennent de la miséricorde divine, et surtout de la charité, toutes œuvres donnent accroissement. Or, ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roi des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aimable ; puisque le baume, prince des arbres aromatiques, n'a ni écorce, ni feuille qui ne soit odorante. Et que pourrait produire l'amour qui ne fût digne d'amour et ne tendît à l'amour ?

CHAPITRE III

Comme l'âme, étant en charité, fait progrès en icelle.

Employons une parabole, Théotime, puisque cette méthode a été si agréable au souverain Maître de l'amour que nous enseignons. Un grand et

(1) *Chicheté,* parcimomie, avarice.

brave roi ayant épousé une très aimable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhait, après quelques discours, il la vit tomber pâmée devant lui, par un accident inopiné. Hélas! cela l'étonna extrêmement, et le fit presque tomber lui-même à cœur failli (1) de l'autre côté ; car il l'aimait plus que sa propre vie. Néanmoins, le même amour qui lui donna ce grand assaut de douleur, lui donna quant et quant (2) la force de le soutenir, et il le mit en action pour, avec une promptitude nonpareille, remédier au mal de la chère compagne de sa vie, si qu'ouvrant de vitesse un buffet qui était là, il prend une eau cordiale infiniment précieuse, il ouvre de force les lèvres et les dents serrées de cette bien-aimée princesse, et faisant couler dans sa bouche cette précieuse liqueur, il la fait enfin revenir à soi et reprendre sentiment ; puis il la relève doucement, et à force de remèdes, il la ravigore et ravive en telle sorte qu'elle commença à se lever sur pied et se promener tout bellement avec lui, mais non toutefois sans son aide ; car il l'allait relevant et soutenant par-dessous le bras jusques à ce qu'enfin il lui mît un épithème (3) de si grande vertu et si précieux sur le cœur, que lors se sentant tout à fait remise en sa première santé, elle marchait toute seule d'elle-même ; son cher époux ne la soutenant plus si fort, ains seulement lui tenant doucement sa main droite entre les siennes, et son bras droit replié sur le sien et sur sa poi-

(1) *A cœur failli*, en défaillance.
(2) *Quant et quant*, en même temps.
(3) *Epithème*, topique différent des onguents.

trine, il l'allait ainsi entretenant et lui faisant en cela quatre offices fort agréables : car 1° il lui témoignait son cœur amoureusement soigneux d'elle ; 2° il l'allait toujours un peu soulageant ; 3° si quelque ressentiment de la défaillance passée lui fût revenu, il l'eût soutenue ; 4° si elle eût rencontré quelque pas ou quelque endroit raboteux et malaisé, il l'eût retenue et appuyée ; et ès montées, ou quand elle voulait aller un peu vite, il la soulevait et supportait puissamment. Il se tint donc avec ce soin cordial auprès d'elle jusques à la nuit, qu'il voulut encore l'assister quand on la mit dans son lit royal.

L'âme est épouse de notre Seigneur, quand elle est juste ; et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi épouse qu'elle ne soit menée dedans le cabinet de ces délicieux parfums desquels il est parlé ès Cantiques. Or, quand l'âme qui a cet honneur commet le péché, elle tombe pâmée d'une défaillance spirituelle, et cet accident est à la vérité bien inopiné, car qui pourrait jamais penser qu'une créature voulût quitter son Créateur et son souverain bien pour des choses si légères, comme sont les amorces du péché ? Certes, le ciel s'en étonne, et si Dieu était sujet aux passions, il tomberait à cœur failli pour ce malheur, comme, lorsqu'il fut mortel, il expira sur la croix pour nous en racheter. Mais puisqu'il n'est plus requis qu'il emploie son amour à mourir pour nous, quand il voit l'âme ainsi précipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son aide, et d'une miséricorde nonpareille entr'ouvre la porte du cœur par des élans et remords de conscience, qui procèdent de

plusieurs clartés et appréhensions qu'il a jetées dedans nos esprits avec des mouvements salutaires, par le moyen desquels, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'âme à soi et la remet en de bons sentiments; et tout cela, mon Théotime, Dieu le fait en nous sans nous, par sa bonté tout aimable, qui nous prévient de sa douceur; car comme notre épouse pâmée fût demeurée morte en sa pâmoison, sans le secours du roi, aussi l'âme demeurerait perdue dans son péché, si Dieu ne la prévenait. Que si l'âme, étant ainsi excitée, ajoute son consentement au sentiment de la grâce, secondant l'inspiration qui l'a prévenue, et recevant les secours et remèdes requis que Dieu lui a préparés, il la ravigorera et la conduira par divers mouvements de foi, d'espérance et de pénitence, jusques à ce qu'elle soit tout à fait remise en la vraie santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or, tandis qu'il la fait ainsi passer entre les vertus par lesquelles il la dispose à ce saint amour, il ne la conduit pas seulement, mais il la soutient de telle façon que, comme elle de son côté marche tant qu'elle peut, aussi lui pour sa part la porte et la va soutenant; et ne saurait-on bonnement dire si elle va ou si elle est portée : car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutefois tellement, que si elle n'était pas portée, elle ne pourrait pas aller. Si que, pour parler à l'apostolique (1), elle doit dire : Je marche, *non pas moi* seule, *ains la grâce de Dieu avec moi* (2).

(1) *Si que*, si bien que ; pour parler *à l'apostolique*, comme l'Apôtre.
(2) I Cor., xv, 10.

Mais l'âme étant remise tout à fait en sa santé par l'excellent épithème de la charité que le Saint-Esprit met sur le cœur, alors elle peut aller et se soutenir sur ses pieds d'elle-même, en vertu néanmoins de cette santé et de l'épithème sacré du saint amour. C'est pourquoi, encore qu'elle puisse aller d'elle-même, elle en doit toute la gloire à son Dieu qui lui a donné une santé si vigoureuse et si forte. Car, soit que le Saint-Esprit nous fortifie par les mouvements qu'il imprime en nos cœurs, ou qu'il nous soutienne par la charité qu'il y répand, soit qu'il nous secoure par manière d'assistance en nous relevant et portant, ou qu'il renforce nos cœurs, versant en iceux l'amour ravigorant et vivifiant, c'est toujours en lui et par lui que nous vivons, que nous marchons et que nous opérons.

Néanmoins, bien que moyennant la charité répandue dans nos cœurs nous puissions marcher en la présence de Dieu, et faire progrès en la voie du salut; si est-ce que la bonté divine assiste l'âme à laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa sainte main. Car ainsi, 1° il fait mieux paraître la douceur de son amour envers elle ; 2° il la va toujours animant de plus en plus ; 3° il la soulage contre les inclinations dépravées et les mauvaises habitudes contractées par les péchés passés ; 4° et enfin, la maintient et défend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Théotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provoque à bien employer leur force et leur pouvoir ; et que, par manière de dire, on les conduise à l'œuvre par la main ? Ainsi, Dieu nous ayant

donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gagner pays (1) au chemin de la perfection, son amour néanmoins ne lui permet pas de nous laisser aller ainsi seuls ; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son cœur de solliciter et pousser le nôtre à bien employer la sainte charité qu'il nous a donnée : répliquant souvent par ses inspirations les avertissements que saint Paul nous fait : *Voyez de ne point recevoir la grâce* céleste *en vain* (2). *Tandis que vous avez le temps, faites* tout *le bien* que vous pourrez (3). *Courez en sorte que vous emportiez le prix* (4). Si que nous nous devons imaginer souvent qu'il répète aux oreilles de nos cœurs les paroles qu'il disait au bon père Abraham : *Marche devant moi et sois parfait* (5).

Surtout l'assistance spéciale de Dieu est requise à l'âme qui a le saint amour ès entreprises signalées et extraordinaires : car bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne assez d'inclination, et, comme je pense, une force suffisante pour faire les œuvres nécessaires au salut; si est-ce néanmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos cœurs ont besoin d'être poussés et rehaussés par la main et le mouvement de ce grand amoureux céleste : comme la princesse de notre parabole, laquelle, quoique bien remise en santé, ne pouvait faire des montées, ni aller bien vite, que son

(1) *Gagner pays*, avancer.
(2) II Cor., VI, 1.
(3) Galat., VI, 10.
(4) I Cor., IX, 24.
(5) Gen., XVII, 1.

cher époux ne la relevât et soutînt fortement. Ainsi, saint Antoine et saint Siméon Stylite étaient en la grâce et charité de Dieu, quand ils firent dessein d'une vie si relevée ; comme aussi la bienheureuse mère Térèse, quand elle fit le vœu d'obéissance spéciale ; saint François et saint Louis, quand ils entreprirent le voyage d'outre mer pour la gloire de Dieu ; le bienheureux François Xavier, quand il consacra sa vie à la conversion des Indois (1) ; saint Charles, quand il s'exposa au service des pestiférés ; saint Paulin (2), quand il se vendit pour racheter l'enfant de la pauvre veuve : jamais pourtant ils n'eussent fait des coups si hardis et généreux, si, à la charité qu'ils avaient en leurs cœurs, Dieu n'eût ajouté des inspirations, semonces, lumières et forces spéciales, par lesquelles il les animait et poussait à ces exploits extraordinaires de la vaillance spirituelle.

Ne voyez-vous pas le jeune homme de l'Évangile que notre Seigneur aimait, et qui par conséquent était en charité (2) ? il n'avait certes nulle pensée de vendre tout ce qu'il avait pour le donner aux pauvres, et suivre notre Seigneur : ains quand Notre-Seigneur lui en eut donné l'inspiration, encore n'eut-il pas le courage de l'exécuter. Pour ces grandes œuvres, Théotime, nous avons besoin, non seulement d'être inspirés, mais aussi d'être fortifiés, afin d'effectuer ce que l'inspiration requiert de nous. Comme encore ès grands assauts des tentations extraordinaires, une spéciale et particulière présence du secours céleste nous

(1) *Indois*, Indiens.
(2) Matth., XIX, 21.

est tout à fait nécessaire. A cette cause, la sainte Église nous fait si souvent exclamer : Excitez nos cœurs, ô Seigneur ! ô Dieu, prévenez nos actions en aspirant sur nous, et en nous aidant, accompagnez-nous (1) ; ô Seigneur, soyez prompt à nous secourir ; et semblables ; afin que par telles prières nous obtenions la grâce de pouvoir faire des œuvres excellentes et extraordinaires, et de faire plus fréquemment et fervemment les ordinaires ; comme aussi de résister plus ardemment aux menues tentations et combattre hardiment les plus grandes. Saint Antoine fut assailli d'une effroyable légion de démons, desquels ayant assez longuement soutenu les efforts, non sans une peine et des tourments incroyables, enfin, il vit le toit de sa cellule se fendre, et un rayon céleste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noire et ténébreuse troupe de ses ennemis, et lui ôta toute la douleur des coups reçus en cette bataille, dont il connut la présence spéciale de Dieu, et jetant un profond soupir du côté de la vision : « Où étiez-vous, ô bon Jésus ! dit-il, où « étiez-vous ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas « trouvé ici dès le commencement pour remédier « à ma peine ? Antoine, lui fut-il répondu d'en « haut, j'étais ici ; mais j'attendais l'issue de ton « combat. Or, parce que tu as été brave et vail- « lant, je t'aiderai toujours. » Mais en quoi consistait la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel ? Il le déclara lui-même une autre fois qu'étant attaqué par un diable, qui avoua être l'esprit d'impureté, ce glorieux saint, après plusieurs paroles dignes de son grand courage,

(1) Oraison de l'action de grâces après la messe.

commença à chanter le verset 7 du psaume CXVII :

L'Éternel est de mon parti,
Par lui je serai garanti ;
Et des ennemis de ma vie
Nullement je ne me soucie.

Certes, notre Seigneur révéla à sainte Catherine de Sienne qu'il était au milieu de son cœur, en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la défendre, et que sans son secours elle se fût perdue en cette bataille. Il en est de même de tous les grands assauts que nos ennemis nous livrent : nous pouvons bien dire, comme Jacob, que c'est *l'ange qui* nous *garantit de tout mal* (1), et chanter avec le grand roi David :

Le pasteur dont je suis guidé,
C'est Dieu qui gouverne le monde ;
Je ne puis, ainsi commandé,
Que tout à souhait ne m'abonde :
Quand il voit mon âme en langueur,
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur,
Et me restaure le courage (2).

Si que nous devons souvent répéter cette exclamation et prière :

Ta bonté me suive en tout lieu,
Ta faveur me garde à toute heure ;
Afin qu'en ton ciel, ô mon Dieu !
Pour jamais je fasse demeure (3).

CHAPITRE IV

De la sainte persévérance en l'amour sacré.

Tout ainsi donc qu'une douce mère menant son petit enfant avec elle, l'aide et supporte selon

(1) Gen., XLVIII, 16.
(2) Ps., XXII, 2, 3.
(3) *Ibid.*, 7.

qu'elle voit la nécessité, lui laissant faire quelques pas de lui-même ès lieux moins dangereux et bien plains (1); tantôt le prenant par la main et l'affermissant, tantôt le mettant entre ses bras et le portant : de même notre Seigneur a un soin continuel de la conduite de ses enfants, c'est-à-dire de ceux qui ont la charité; les faisant marcher dévant lui, leur tendant la main ès difficultés, et les portant lui-même ès peines qu'il voit leur être autrement insupportables. Ce qu'il a déclaré en Isaïe, disant : *Je suis ton Dieu, prenant ta main et te disant : Ne crains point, je t'ai aidé* (2). Si que nous devons d'un grand courage avoir une très ferme confiance en Dieu et en son secours. Car, si nous ne manquons à sa grâce, *il parachèvera en nous le bon œuvre* de notre salut (3), ainsi qu'il l'a *commencé, coopérant* en nous *le vouloir et le parfaire* (4), comme le très saint concile de Trente nous admoneste.

En cette conduite que la douceur de Dieu fait de nos âmes dès leur introduction à la charité jusqu'à la finale perfection d'icelle qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la persévérance, auquel notre Seigneur attache le très grand don de la gloire éternelle, selon qu'il a dit : *Qui persévérera jusqu'à la fin, il sera sauvé* (5). Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuis, soulagements et secours par le moyen desquels nous continuons en l'amour

(1) *Plains*, plans, unis.
(2) Is., XLI, 13.
(3) Philipp., I, 6.
(4) Philipp., II, 13.
(5) Matt., X, 22h.

de Dieu jusqu'à la fin ; comme l'éducation, élèvement ou nourrissage d'un enfant n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aides, secours, et autres tels offices nécessaires à un enfant, exercés et continués envers icelui jusqu'à l'âge auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suite des secours et assistances n'est pas égale en tous ceux qui persévèrent : car ès uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent à Dieu peu avant leur mort, ainsi qu'il advint au bon larron ; au sergent qui, voyant la constance de saint Jacques, fit sur-le-champ profession de foi, et fut rendu compagnon du martyre de ce grand apôtre ; au portier bienheureux qui gardait les quarante martyrs en Sébaste, lequel voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martyre, se mit en sa place, et en un moment se rendit chrétien, martyr et glorieux tout ensemble ; au notaire duquel il est parlé en la vie de saint Antoine de Padoue, qui, ayant toute sa vie été un faux vilain (1), fut néanmoins martyr en sa mort; et à mille autres que nous avons vus et sus avoir été si heureux que de mourir bons, ayant vécu mauvais. Et quant à ceux-ci, ils n'ont pas besoin de grande variété de secours : ains si quelque grande tentation ne leur survient, ils peuvent faire une si courte persévérance avec la seule charité qui leur est donnée, et les assistances par lesquelles ils se sont con-

(1) *Faux vilain*, notaire libertin, du Puy en Velay, auquel saint Antoine de Padoue prédit qu'il mourrait martyr ; ce qui lui arriva en Palestine, où il était allé accompagner un évêque et où il prêcha l'Évangile aux Sarrasins.

vertis ; car ils arrivent au port sans navigation, et font leur pèlerinage en un seul saut que la puissante miséricorde de Dieu leur fait faire si à propos, que leurs ennemis les voient triompher avant que de les sentir combattre : de sorte que leur conversion et leur persévérance n'est presque qu'une même chose ; et qui voudrait parler exactement selon la propriété des mots, la grâce qu'ils reçoivent de Dieu d'avoir aussitôt l'issue que le commencement de leur prétention, ne saurait être bonnement appelée persévérance : bien que toutefois, parce que, quant à l'effet, elle tient lieu de persévérance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre sous le nom de persévérance. En plusieurs, au contraire, la persévérance est plus longue, comme en sainte Anne la prophétesse, en saint Jean l'Évangéliste, saint Paul premier ermite, saint Hilarion, saint Romuald, saint François de Paule : et ceux-ci ont eu besoin de mille sortes de diverses assistances, selon la variété des aventures de leur pèlerinage et de la durée d'icelui.

Toujours néanmoins la persévérance est le don le plus désirable que nous puissions espérer en cette vie, et lequel, comme parle le sacré concile, nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu, qui seul peut affermir celui qui est debout, et relever celui qui tombe. C'est pourquoi il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignés pour l'obtenir, l'oraison, le jeûne, l'aumône, l'usage des sacrements, la hantise (1) des bons, l'ouïe et la lecture des saintes paroles.

(1) *Hantise*, fréquentation.

Or, parce que le don de l'oraison et de la dévotion est libéralement accordé à tous ceux qui de bon cœur veulent consentir aux inspirations célestes, il est par conséquent en notre pouvoir de persévérer. Non certes, que je veuille dire que la persévérance ait son origine de notre pouvoir; car, au contraire, je sais qu'elle procède de la miséricorde divine, de laquelle elle est un don très précieux. Mais je veux dire qu'encore qu'elle ne provient pas de notre pouvoir, elle vient néanmoins en notre pouvoir par le moyen de notre vouloir, que nous ne saurions nier être en notre pouvoir. Car bien que la grâce divine nous soit nécessaire pour vouloir persévérer; si est-ce que ce vouloir est en notre pouvoir, parce que la grâce céleste ne manque jamais à notre vouloir, tandis que notre vouloir ne défaut pas à notre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand saint Bernard, nous pouvons tous dire en vérité, après l'Apôtre, que *ni la mort, ni la vie, ni les forces, ni les Anges, ni la profondeur, ni la hauteur ne nous pourra jamais séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ* (1). Oui, car nulle créature ne nous peut arracher de ce saint amour ; mais nous pouvons nous-mêmes seuls le quitter et l'abandonner par notre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien à craindre pour ce regard.

Ainsi, très cher Théotime, nous devons, selon l'avis du saint concile, mettre toute notre espérance en Dieu, qui parachèvera notre salut qu'il a commencé en nous, pourvu que nous ne manquions pas à sa grâce. Car il ne faut pas penser que celui qui dit au paralytique : Va et *ne veuille*

(1) Rom., VIII, 38, 39.

plus pécher (1), ne lui donnât aussi le pouvoir d'éviter le vouloir qui lui défendait. Et certes, il n'exhortait jamais les fidèles à persévérer s'il n'était prêt à leur en donner le pouvoir : *Sois fidèle jusqu'à la mort*, dit-il à l'évêque de Smyrne, *et je te donnerai la couronne de vie* (2). *Veillez, demeurez en la foi, travaillez courageusement, et confortez-vous; faites toutes vos affaires en charité* (3). *Courez en sorte que vous obteniez le prix* (4). Nous devons donc avec le grand roi maintes fois demander à Dieu le sacré don de persévérance, et espérer qu'il nous l'accordera.

Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me veuille laisser déchoir
Au temps de ma pauvre vieillesse.
Quand le temps lassé me rendra,
Et que ma vigueur défaudra,
Que ta main point ne me délaisse (5).

CHAPITRE V

Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don spécial de Dieu.

Enfin le roi céleste ayant mené l'âme qu'il aime jusqu'à la fin de cette vie, il l'assiste encore en son bienheureux trépas, par lequel il la tire au lit nuptial de la gloire éternelle, qui est le fruit délicieux de la sainte persévérance. Et alors, cher Théotime, cette âme toute ravie d'amour pour son bien-aimé, se représentant la multitude des faveurs et secours dont il l'a prévenue et assistée

(1) Joan., v, 14.
(2) Apoc., II, 10.
(3) I Cor., XVI, 13, 14.
(4) I Cor., IX, 24.
(5) Ps., LXX, 9

tandis qu'elle était en son pèlerinage, elle baise incessamment cette douce main secourable qui l'a conduite, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur ; puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaitait pour son voyage, lorsqu'il eut vu l'échelle du ciel. O Seigneur, dit-elle donc alors, vous avez été avec moi, et m'avez gardée en la voie par laquelle je suis venue ; vous m'avez donné le pain de vos sacrements pour ma nourriture ; vous m'avez revêtue de la robe nuptiale de charité ; vous m'avez heureusement amenée en ce séjour de gloire qui est votre maison, ô mon Père éternel. Eh ! que reste-t-il, Seigneur, sinon que je proteste que vous êtes mon Dieu ès siècles des siècles ? *Amen.*

O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aimable,
Tu m'as tenu la dextre ; et ton très saint vouloir
M'a sûrement guidé jusqu'à me faire avoir
En ce divin séjour un rang tout honorable (1).

Tel donc est l'ordre de notre acheminement à la vie éternelle pour l'exécution duquel la divine Providence établit dès l'éternité la multitude, distinction et entresuite (2) des grâces nécessaires à cela, avec la dépendance qu'elles ont les unes des autres.

Il voulut premièrement d'une vraie volonté qu'encore après le péché d'Adam tous les hommes fussent sauvés, mais en une façon et par un moyen convenables à la condition de leur nature douée du franc arbitre ; c'est-à-dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudraient contribuer leur consen-

(1) Ps. LXXII, 24.
(2) *Entresuite*, ordre, plan.

tement aux grâces et faveurs qu'il leur préparerait, offrirait et départirait à cette intention.

Or, entre ces faveurs, il voulut que la vocation fût la première, et qu'elle fût tellement attrempée (1) à notre liberté, que nous la pussions accepter ou rejeter à notre gré et; à ceux desquels il prévit qu'elle serait acceptée, il voulut fournir les sacrés mouvements de la pénitence ; et à ceux qui seconderaient ces mouvements, il disposa de donner la sainte charité; et à ceux qui auraient la charité, il délibéra de donner les secours requis pour persévérer; et à ceux qui emploieraient ces divins secours, il résolut de leur donner la finale persévérance, et glorieuse félicité de son amour éternel.

Nous pouvons donc rendre raison de l'ordre des effets de la providence qui regarde notre salut, en descendant du premier jusques au dernier : c'est-à-dire, depuis le fruit qui est la gloire, jusques à la racine de ce bel arbre qui est la rédemption du Sauveur ; car la divine bonté donne la gloire ensuite (2) des mérites, les mérites ensuite de la charité, la charité ensuite de la pénitence, la pénitence ensuite de l'obéissance à la vocation, l'obéissance à la vocation ensuite de la vocation, et la vocation ensuite de la rédemption du Sauveur sur laquelle est appuyée cette échelle mystique du grand Jacob, tant du côté du ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Père éternel, dans lequel il reçoit les élus en les glorifiant, comme aussi du côté de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé

(1) *Attrempée à*, trempée dans, mêlée à notre liberté.
(2) *Ensuite des mérites*, en conséquence, à raison des mérites

du Sauveur, mort pour cette occasion sur le mont Calvaire.

Et que cette suite des effets de la providence ait été ainsi ordonnée avec la même dépendance qu'ils ont les uns des autres en l'éternelle volonté de Dieu, la sainte Église le témoigne quand elle fait la préface d'une de ses solennelles prières (1) en cette sorte : O Dieu éternel et tout-puissant, qui êtes le Seigneur des vivants et des morts, et qui usez de miséricorde envers tous ceux que vous prévoyez devoir être à l'avenir vôtres par foi et par œuvre ! comme si elle avouait que la gloire, qui est le comble et le fruit de la miséricorde divine envers les hommes, n'est destinée que pour ceux que la divine sapience a prévu qu'à l'avenir obéissants à la vocation, ils viendraient à la foi vive qui opère par la charité.

En somme, tous ces effets dépendent absolument de la rédemption du Sauveur, qui les a mérités pour nous, à toute rigueur de justice, par l'amoureuse *obéissance* qu'il a pratiquée *jusques à la mort, et la mort de la croix* (2) ; laquelle est la racine de toutes les grâces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituels (3), entés sur sa tige. Que si, ayant été entés, nous *demeurons* (4) en lui, nous *porterons* sans doute, par la vie de la grâce qu'il nous communiquera, *le fruit* de la gloire qui nous est préparée ; que si nous sommes comme jetons (5) et greffes rompus sur cet arbre, c'est-

(1) Dernière oraison des litanies des Saints.
(2) Philipp., II, 8.
(3) *Greffes spirituels ;* aujourd'hui on dirait : greffes spirituelles.
(4) Joan., XV, 5
(5) *Jetons*, jets, pousses.

à-dire, que par notre résistance nous rompions le progrès et l'entresuite des effets de sa débonnaireté, ce ne sera pas merveille si enfin on nous retranche du tout, et qu'on nous *mette dans le feu* (1) éternel comme branches inutiles.

Dieu sans doute n'a préparé le paradis que pour ceux desquels il a prévu qu'ils seraient siens. Soyons donc siens par foi et par œuvre, Théotime, et il sera nôtre par gloire. Or, il est en nous d'être siens ; car bien que ce soit un don de Dieu d'être à Dieu, c'est toutefois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains offre à tous pour le donner à ceux qui de bon cœur consentiront de le recevoir.

Mais voyez, je vous prie, Théotime, de quelle ardeur Dieu désire que nous soyons siens, puisque à cette intention il s'est rendu tout nôtre, nous donnant sa mort et sa vie : sa vie, afin que nous fussions exempts de l'éternelle mort ; et sa mort, afin que nous pussions jouir de l'éternelle vie. Demeurons donc en paix, et servons Dieu pour être siens en cette vie mortelle, et encore plus en l'éternelle.

CHAPITRE VI

Que nous ne saurions parvenir à la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle.

Les fleuves coulent incessamment ; et comme dit le Sage, *ils retournent au lieu duquel ils sont issus* (2). La mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos : tout leur mouvement ne tend qu'à les unir

(1) Joan., xv, 6.
(2) Eccl., i, 7.

avec leur origine. O Dieu, dit saint Augustin, vous avez créé mon cœur pour vous, et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous : *mais qu'ai-je au ciel sinon vous,* ô mon Dieu ! *et quelle autre chose veux-je sur la terre ?* Oui, Seigneur, *car vous êtes le Dieu de mon cœur,* mon lot, *et mon partage éternellement* (1). Néanmoins cette union à laquelle notre cœur aspire, ne peut arriver à sa perfection en cette vie mortelle. Nous pouvons commencer à aimer Dieu dans ce monde : mais nous ne l'aimerons parfaitement que dans l'autre.

La céleste amante l'exprime délicatement : *Je l'ai* enfin *trouvé,* dit-elle, *celui que mon âme chérit, je le tiens, et ne le quitterai point jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie* (2). Elle le trouve donc ce bien-aimé ; car il lui fait sentir sa présence par mille consolations : elle le tient, car ce sentiment produit des fortes affections par lesquelles elle le serre et l'embrasse; elle proteste de ne le quitter jamais. Oh ! non ; car ces affections passent en résolutions éternelles, et toutefois elle ne pense pas le baiser du baiser nuptial jusques à ce qu'elle soit avec lui en la maison de sa mère, qui est la Jérusalem céleste, comme dit saint Paul. Mais voyez, Théotime, qu'elle ne pense rien moins, cette épouse, que de tenir son bien-aimé à sa merci comme un esclave d'amour (3), dont elle s'imagine que c'est à elle de le mener à son gré, et l'introduire au bienheureux séjour de sa mère, où néanmoins elle sera elle-même intro-

(1) Ps., LXXII, 25, 26.
(2) Cant. cant., III, 4.
(3) Gal., IV, 26.

duite par lui, comme fut Rebecca en la chambre de Sara par son cher Isaac. L'esprit pressé de passion amoureuse se donne toujours un peu davantage sur ce qu'il aime ; et l'époux même confesse que sa bien-aimée lui a ravi le cœur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa tête, s'avouant son prisonnier d'amour (1).

Cette parfaite conjonction de l'âme à Dieu ne se fera donc point qu'au ciel, où, comme dit l'Apocalypse, se fera *le festin des noces de l'Agneau* (2). Ici en cette vie caduque, l'âme est voirement épouse et fiancée de l'Agneau immaculé, mais non pas encore mariée avec lui. La foi et les promesses se donnent, mais l'exécution du mariage est différée ; c'est pourquoi il y a toujours lieu de nous en dédire, quoique jamais nous n'en ayons aucune raison, puisque notre époux ne nous abandonne jamais, que nous ne l'obligions à cela par notre déloyauté et perfidie. Mais étant au ciel, les noces de cette divine union étant célébrées, le lien de nos cœurs à leur souverain principe sera éternellement indissoluble.

Il est vrai, Théotime, qu'en attendant ce grand baiser d'indissoluble union que nous recevrons de l'époux là-haut en la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille ressentiments de son agréable présence ; car si l'âme n'était pas caressée, elle ne serait pas *tirée,* ni ne *courrait* pas *à l'odeur des parfums* du bien-aimé (3). Pour cela, selon la naïveté du texte hébreu et selon la traduction des septante interprètes, elle souhaite plusieurs

(1) Cant. cant, XLIX.
(2) Apoc., XIX, 9.
(3) Cant. cant., I, 3.

baisers : *Qu'il me baise,* dit-elle, *des baisers de sa bouche!* Mais d'autant que ces menus baisers de la vie présente se rapportent tout au baiser éternel de la vie future, comme essais, préparatifs et gages d'icelui, la sacrée vulgaire édition a saintement réduit les baisers de la grâce à celui de la gloire, exprimant le souhait de l'amante céleste en cette sorte : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1), comme si elle disait : Entre tous les baisers, entre toutes les faveurs que l'ami de mon cœur ou le cœur de mon ami m'a préparées, eh! je ne soupire ni n'aspire qu'à ce grand et solennel baiser nuptial qui doit durer éternellement, et en comparaison duquel les autres caresses ne méritent pas le nom de caresses, puisqu'elles sont plutôt signes de l'union future entre mon bien-aimé et moi, qu'elles ne sont l'union même.

CHAPITRE VII.

Que la charité des Saints en cette vie mortelle égale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux.

Quand, après les travaux et hasards de cette vie mortelle, les bonnes âmes arrivent au port de l'éternelle, elles montent au plus haut degré d'amour auquel elles puissent parvenir ; et cet accroissement final leur étant conféré pour récompense de leurs mérites, il leur est départi, non seulement à bonne mesure, mais encore *à mesure pressée, entassée, et qui répand de toutes parts par-dessus* (2), comme dit notre Seigneur ; de sorte que l'amour qui est donné pour salaire, est

(1) Cant. cant., I, 1.
(2) Luc., VI, 38.

toujours plus grand en un chacun que celui lequel lui avait été donné pour mériter. Or, non seulement chacun en particulier aura plus d'amour au ciel qu'il n'en eut jamais en terre, mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie céleste, sera de beaucoup plus heureux et excellent, à parler généralement, que celui de la plus grande charité qui soit, ou qui ait été, ou qui sera en cette vie caduque. Car là-haut tous les Saints pratiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque ; tandis qu'ici-bas les plus grands serviteurs de Dieu, tirés et tyrannisés des nécessités de cette vie mourante, sont contraints de souffrir mille et mille distractions qui les ôtent souvent de l'exercice du saint amour.

Au ciel, Théotime, l'attention amoureuse des bienheureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ni périr, ni diminuer. Leur intention est toujours pure, exempte du mélange de toute autre intention inférieure. En somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aimer invariablement est incomparable. Et qui pourrait jamais égaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les périls, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes perpétuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'être en un palais royal, où toutes choses sont à souhait, ains où les délices surpassent incomparablement tout souhait ?

Il y a donc plus de contentement, de suavité et de perfection en l'exercice de l'amour sacré parmi les habitants du ciel, qu'en celui des pèlerins de cette misérable terre. Mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pèlerinage, que

leur charité y a été plus grande que celle de plusieurs saints déjà jouissants de la patrie éternelle. Certes, il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand saint Jean, des apôtres et hommes apostoliques, n'ait été plus grande, tandis même qu'ils vivaient ici-bas, que celle des petits enfants qui, mourant en la seule grâce baptismale, jouissent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soient plus vaillants que les soldats ; et toutefois David, petit berger, venant en l'armée d'Israël, trouva que tous étaient plus habiles aux exercices des armes que lui, qui néanmoins se trouva plus vaillant que tous (1). Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortels aient plus de charité que les immortels ; et toutefois il y en a eu de mortels qui, étant inférieurs en l'exercice de l'amour aux immortels, les ont néanmoins devancés en la charité et habitude amoureuse. Et comme mettant en comparaison un fer ardent avec une lampe allumée, nous disons que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté : aussi mettant un enfant glorieux en parangon (2) avec saint Jean encore prisonnier, ou saint Paul encore captif, nous dirons que l'enfant au ciel a plus de clarté et de lumière en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour en la volonté ; mais que saint Jean ou saint Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

(1) I Reg., XVII, 32.
(2) *Parangon*, parallèle, comparaison.

CHAPITRE VIII

De l'incomparable amour de la Mère de Dieu Notre-Dame.

Mais en tout et partout, quand je fais des comparaisons, je n'entends point parler de la très sainte Vierge mère, Notre-Dame. O Dieu! nenni; car elle est la fille d'incomparable dilection, la toute *unique colombe,* la toute *parfaite* (1) épouse. De cette reine céleste je prononce de tout mon cœur cette amoureuse, mais véritable pensée, qu'au moins sur la fin de ses jours mortels sa charité surpassa celle des Séraphins. Car si *plusieurs filles ont assemblé des richesses,* celle-ci *les a toutes surpassées* (2). Tous les Saints et les Anges ne sont comparés qu'aux étoiles, et le premier d'entre eux à la plus belle d'entre elles : mais celle-ci est *belle comme la lune* (3), aisée d'être *choisie* et discernée entre tous les Saints, *comme le soleil* entre les astres. Et passant plus outre, je pense encore que comme la charité de cette mère d'amour surpasse celle de tous les Saints du ciel en perfection, aussi l'a-t-elle exercée plus excellemment, je dis même en cette vie mortelle. Elle ne pécha jamais véniellement, ainsi que l'Église l'estime. Elle n'eut donc point de vicissitude, ni de retardement au progrès de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpétuel avancement; elle ne sentit oncques aucune contradiction de l'appétit sensuel; et partant son amour, comme un vrai Salomon, régna paisiblement en son âme, et y fit

(1) Cant. cant., VI, 8.
(2) Prov., XXXI, 29.
(3) Cant. cant., VI, 9.

tous ses exercices à souhait. La virginité de son cœur et de son corps fut plus digne et plus honorable que celle des Anges. C'est pourquoi son esprit, non *divisé* (1) ni partagé, comme saint Paul parle, était tout occupé à *penser aux choses divines, comme* elle *plairait* à son *Dieu* (2). Et enfin, l'amour maternel, le plus pressant, le plus actif, le plus ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devait-il pas faire dans le cœur d'une telle mère et pour le cœur d'un tel fils ?

Eh! n'alléguez pas, je vous prie, que cette sainte Vierge fut néanmoins sujette au dormir (3) : non, ne me dites pas cela, Théotime. Car ne voyez-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour? de sorte que son époux même veut qu'on la laisse dormir tant qu'il lui plaira. Ah! gardez bien, *je vous en conjure*, dit-il, *d'éveiller ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille* (4). Oui, Théotime, cette reine céleste ne s'endormait jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnait aucun repos à son précieux corps que pour le revigorer, afin qu'il servît mieux son Dieu par après : acte certes très excellent de charité. Car, comme dit le grand saint Augustin, elle nous oblige d'aimer nos corps convenablement, en tant qu'ils sont requis aux bonnes œuvres, qu'ils font une partie de notre personne, et qu'ils seront participants de la félicité éternelle. Certes, un chrétien doit aimer son corps comme une image vivante de celui du

(1) I Cor., VII, 33, 34.
(2) *Ibid.*, 32.
(3) *Au dormir*, au sommeil.
(4) Cant. cant., II, 7.

Sauveur incarné, comme issu de même tige avec icelui, et par conséquent lui appartenant en partage et consanguinité, surtout après que nous avons renouvelé l'alliance par la réception réelle de ce divin corps du Rédempteur, au très adorable sacrement de l'Eucharistie, et que par le baptême, confirmation et autres sacrements, nous nous sommes dédiés et consacrés à la souveraine bonté.

Mais quant à la très sainte Vierge, ô Dieu, avec quelle dévotion devait-elle aimer son corps virginal, non seulement parce que c'était un corps doux, humble, pur, obéissant au saint amour, et qui était tout embaumé de mille sacrées suavités; mais aussi parce qu'il était la source vivante de celui du Sauveur, et lui appartenait si étroitement d'une appartenance incomparable. C'est pourquoi quand elle mettait son corps angélique au repos du sommeil : Or sus, reposez, disait-elle, ô tabernacle de l'alliance, arche de la sainteté, trône de la Divinité ; allégez-vous un peu de votre lassitude, et réparez vos forces par cette douce tranquillité.

Et puis, mon cher Théotime, ne savez-vous pas que les songes mauvais, procurés volontairement par les pensées dépravées du jour, tiennent en quelque sorte lieu de péché, parce que ce sont comme des dépendances et exécutions de la malice précédente? Ainsi certes, les songes provenant des saintes affections de la veille sont estimés vertueux et sacrés. Mon Dieu, Théotime, quelle consolation d'ouïr saint Chrysostome (1) racontant un jour à son peuple la véhémence de

(1) Hom. x, *De pœnitentia.*

l'amour qu'il lui portait ! « La nécessité du som-
« meil, dit-il, pressant nos paupières, la tyrannie
« de notre amour envers vous excite les yeux de
« notre esprit; et maintes fois emmi (1) mon som-
« meil, il m'a été avis que je vous parlais : car l'âme
« a accoutumé de voir en songe par imagination ce
« qu'elle pense parmi la journée. Ainsi ne vous
« voyant pas des yeux de la chair, nous nous voyons
« des yeux de la charité. » Eh ! doux Jésus, qu'est-ce que devait songer votre très sainte Mère lorsqu'elle dormait, et que son cœur veillait ? Ne songeait-elle point de vous voir encore plié dans ses entrailles, comme vous fûtes neuf mois, ou bien pendant à ses mamelles, et pressant doucement son sein virginal ? Hélas ! que de douceur en cette âme ! Peut-être songea-t-elle maintefois que, comme notre Seigneur avait jadis souvent dormi sur sa poitrine, ainsi qu'un petit agnelet sur le flanc mollet de sa mère : de même aussi elle dormait dans son côté percé, comme une blanche *colombe dans le trou d'un rocher* assuré (2). Si que son dormir (3) était tout pareil à l'extase quant à l'opération de l'esprit, bien que quant au corps ce fût un doux et gracieux allégement et repos. Mais si jamais elle songea, comme l'ancien Joseph, à sa grandeur future, quand au ciel elle serait *revêtue du soleil, couronnée d'étoiles, et la lune à ses pieds* (4), c'est-à-dire tout environnée de la gloire de son Fils, couronnée de celle des Saints et l'univers sous elle : ou que,

(1) *Emmi*, dans.
(2) Cant. cant., II, 14.
(3) *Si que son dormir*, en sorte que son sommeil.
(4) Gen., XXXII, 9 ; Apoc., XII, 1.

comme Jacob, elle vit le progrès et les fruits de la rédemption faite par son Fils en faveur des Anges et des hommes (1) : Théotime, qui pourrait jamais s'imaginer l'immensité de si grandes délices ? Que de colloques avec son cher enfant ! que de suavité de toutes parts !

Mais voyez, je vous prie, que ni je ne dis, ni je ne veux dire que cette âme tant privilégiée de la Mère de Dieu ait été privée de l'usage de raison en son sommeil. Plusieurs ont estimé que Salomon en ce beau songe, quoique vrai songe (2), auquel il demanda et reçut le don de son incomparable sagesse, eut un véritable exercice de son franc arbitre à cause de l'éloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix plein de discernement auquel il se détermina, et de la prière très excellente dont il usa ; le tout sans aucun mélange d'impertinence, ou d'aucun détraquement d'esprit. Mais combien donc y a-t-il plus d'apparence que la mère du vrai Salomon ait eu l'usage de raison en son sommeil, comme Salomon même la fait parler, que son *cœur* ait *veillé* tandis qu'elle dormait (3) ? Certes, que saint Jean eût l'exercice de son esprit dans le ventre même de sa mère, ce fut une bien plus grande merveille. Et pourquoi donc en refuserions-nous une moindre à celle pour laquelle et à laquelle Dieu a fait plus de faveurs, qu'il ne fit ni ne fera jamais pour tout le reste des créatures ?

En somme, comme l'abeston (4), pierre pré-

(1) Gen., XXVIII, 12.
(2) III Reg., III, 5, 6 et seq.
(3) Cant. cant., V, 2.
(4) *Abeston*, asbeste, substance minérale, filamenteuse, incombustible.

cieuse, conserve à jamais le feu qu'il a conçu par une propriété nonpareille ; ainsi le cœur de la Vierge mère demeura perpétuellement enflammé du saint amour qu'elle reçut de son Fils, mais avec cette différence, que le feu de l'abeston, qui ne peut être éteint, ne peut non plus être agrandi, et les flammes sacrées de la Vierge ne pouvant ni périr, ni diminuer, ni demeurer en même état, ne cessèrent jamais de prendre des accroissements incroyables jusques au ciel, lieu de leur origine ; tant il est vrai que cette mère est *la mère de belle dilection* (1), c'est-à-dire la plus aimable comme la plus amante, et la plus amante comme la plus aimée Mère de cet unique Fils, qui est aussi le plus aimable, le plus amant et le plus aimé Fils de cette unique mère.

CHAPITRE IX.

Préparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu.

L'amour triomphant que les bienheureux exercent au ciel, consiste en la finale, invariable et éternelle union de l'âme avec son Dieu. Mais qu'est-elle cette union ?

A mesure que nos sens rencontrent des objets agréables et excellents, ils s'appliquent plus ardemment et avidement à la jouissance d'iceux. Plus les choses sont belles, agréables à la vue, et dûment éclairées, plus l'œirel les garde avidement et vivement ; et plus la voix ou musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'o-

(1) Eccles., XXIV, 24.

reille : si que chaque objet exerce une puissante, mais amiable violence sur le sens qui lui est destiné, violence qui prend plus ou moins de force, selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourvu qu'elle soit proportionnée à la capacité du sens qui en veut jouir ; car l'œil qui se plaît tant en la lumière, n'en peut pourtant supporter l'extrémité, et ne saurait regarder fixement le soleil ; et pour belle que soit une musique, si elle est forte et trop proche de nous, elle nous importune et offense nos oreilles. La vérité est l'objet de notre entendement, qui a par conséquent tout son contentement à découvrir et connaître la vérité des choses, et selon que les vérités sont plus excellentes, notre entendement s'applique plus délicieusement et plus attentivement à les considérer. Quel plaisir pensez-vous, Théotime, qu'eussent ces anciens philosophes, qui connurent si excellemment tant de belles vérités en la nature ? Certes, toutes les voluptés ne leur étaient rien en comparaison de leur bien-aimée philosophie, pour laquelle quelques-uns d'entre eux quittèrent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur pays, et s'en est trouvé tel qui de sens rassis s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouissance de la belle et agréable lumière corporelle, pour s'occuper plus librement à considérer la vérité des choses par la lumière spirituelle ; car on lit cela de Démocrite : tant la connaissance de la vérité est délicieuse ! dont Aristote a dit fort souvent, que la félicité et béatitude humaine consiste en la

(1) Démocrite, d'Abdère philosophe grec, (490 av. J.-C.) expliquait le monde par les atomes.

sapience (1), qui est la connaissance des vérités éminentes.

Mais lorsque notre esprit élevé au-dessus de la lumière naturelle commence à voir les vérités sacrées de la foi, ô Dieu ! Théotime, quelle allégresse ! L'âme se fond de plaisir oyant la parole de son céleste époux qu'elle trouve *plus douce* et suave *que le miel* de toutes les sciences humaines (2).

Dieu a empreint sa piste, ses allures et passées (3) en toutes les choses créées ; de sorte que la connaissance que nous avons de sa divine majesté par les créatures, ne semble être autre chose que la vue des pieds de Dieu, et qu'en comparaison de cela, la foi est une vue de la face même de sa divine majesté, laquelle nous ne voyons pas encore au plein jour de la gloire, mais nous la voyons pourtant comme en la prime aube du jour, ainsi qu'il advint à Jacob auprès du gué de Jaboc ; car bien qu'il n'eût vu l'ange avec lequel il lutta, sinon à la faible clarté du point du jour (4), si est-ce que, tout ravi de contentement, il ne laissa pas de s'écrier : *J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée* (5). O combien délicieuse est la sainte lumière de la foi, par laquelle nous savons avec une certitude nonpareille, non seulement l'histoire de l'origine des créatures et de leur vrai usage, mais aussi celle de la naissance éternelle du grand et souverain Verbe di-

(1) *Sapience*, sagesse, philosophie.
(2) Ps., CXVIII, 103.
(3) *Sa piste, ses passées*, sa trace, ses pas.
(4) Gen., XXXII, 24.
(5) *Ibid.*, 30.

vin, auquel et par lequel tout a été fait, et lequel avec le Père et le Saint-Esprit est un seul Dieu, très unique, très adorable, et béni ès siècles des siècles. *Amen*. Ah ! dit saint Jérôme à son Pauin, le docte Platon ne sut oncques ceci, l'éloquent Démosthènes l'a ignoré. *O que vos paroles*, dit le grand roi, *sont douces*, Seigneur, *à mon palais, plus douces que le miel à ma bouche* (1) ! *Notre cœur n'était-il pas tout ardent, tandis qu'il nous parlait en chemin* (2) ? disent ces heureux pèlerins d'Emmaüs, parlant des flammes amoureuses dont ils étaient touchés par la parole de la foi. Que si les vérités divines sont de si grande suavité, étant proposées en la lumière obscure de la foi, ô Dieu, que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midi de la gloire ?

La reine de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon (3), avait tout quitté pour le venir voir, étant arrivée en sa présence, et ayant écouté les merveilles de la sagesse qu'il répandait en ses propos, tout éperdue et comme *pâmée* d'admiration (4), s'écria que ce qu'elle avait appris par ouï-dire de cette céleste sagesse, n'était pas la *moitié* de la connaissance que la vue et l'expérience lui en donnaient (5).

Ah ! que belles et amiables sont les vérités que la foi nous révèle par l'ouïe ! Mais quand, arrivés en la céleste Jérusalem, nous verrons le grand Salomon, roi de gloire, assis sur le trône de sa sapience, manifestant avec une clarté incompré-

(1) Ps., CXVIII, 103.
(2) Luc., XXIV, 32.
(3) III Reg., X., 1
(4) *Ibid.*, 5.
(5) *Ibid.*, 7.

hensible les merveilles et secrets éternels de sa vérité souveraine, avec tant de lumière que notre entendement verra en présence ce qu'il avait cru ici-bas : oh ! alors, très cher Théotime, quels ravissements ! quelles extases ! quelles admirations ! quels amours ! quelles douceurs ! Non jamais, dirons-nous en cet excès de suavité, non jamais nous n'eussions su penser de voir des vérités si délectables. Nous avons voirement cru tout ce qu'on nous avait *annoncé de ta gloire*, ô grande *cité de Dieu* (1) ; mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abîmes de tes délices.

CHAPITRE X

Que le désir précédent accroîtra grandement l'union des bienheureux avec Dieu.

Le désir qui précède la jouissance, aiguise et affine (2) le ressentiment d'icelle, et plus le désir a été pressant et puissant, plus la possession de la chose désirée est agréable et délicieuse. O Jésus ! mon cher Théotime, quelle joie pour le cœur humain de voir la face de la Divinité, face tant désirée, ains face l'unique désir de nos âmes ! Nos cœurs ont une soif qui ne peut être étanchée par les contentements de la vie mortelle, contentements desquels les plus estimés et pourchassés, s'ils sont modérés, ils ne nous désaltèrent pas ; et s'ils sont extrêmes, ils nous étouffent. On les désire néanmoins toujours extrêmes, et jamais ils ne le sont qu'ils ne soient excessifs, insupportables

(1) Ps., LXXXVI, 3.
(2) *Affine*, purifie, rend plus fin.

et dommageables ; car on meurt de joie, comme on meurt de tristesse : ains la joie est plus active à nous ruiner que la tristesse. Alexandre ayant englouti (1) tout ce bas monde, tant en effet qu'en espérance, ouït dire à un chétif homme du monde qu'il y avait encore plusieurs autres mondes. Et comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on lui refuse, cet Alexandre, que les mondains appellent le Grand, plus fou néanmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes de quoi il n'y avait pas apparence qu'il pût conquérir les autres mondes, puisqu'il n'avait pas encore l'entière possession de celui-ci. Celui qui jouissant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutefois si peu content, qu'il pleure de tristesse, de quoi il n'en peut avoir d'autres que la folle persuasion d'un misérable cajoleur lui fait imaginer : dites-moi, je vous prie, Théotime, montre-t-il pas que la soif de son cœur ne peut être assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le désaltérer ? O admirable, mais aimable inquiétude du cœur humain ! Soyez à jamais sans repos ni tranquillité quelconque en cette terre, mon âme, jusqu'à ce que vous ayez rencontré les fraîches eaux de la vie immortelle et la très sainte divinité, qui seules peuvent éteindre votre altération et accoiser votre désir.

Cependant, Théotime, imaginez-vous, avec le Psalmiste, ce cerf qui, mal mené par la meute, n'a plus ni haleine, ni jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va quêtant ; avec quelle

(1) *Englouti,* absorbé par sa domination.

ardeur il se presse et serre dans cet élément (1) : il semble qu'il se voudrait volontiers fondre et convertir en eau, pour jouir plus pleinement de cette fraîcheur. Hé ! quelle union de notre cœur à Dieu là-haut au ciel, où, après ces désirs infinis du vrai bien, non jamais assouvis en ce monde, nous en trouverons la vivante et puissante source ! Alors certes, comme on voit un enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son sein, presser avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur, de sorte qu'il est advis (2) qu'il veuille ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien le tirer et sucer tout entier dans sa petite poitrine ; ainsi notre âme toute haletante de la soif extrême du vrai bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inépuisable en la Divinité : ô vrai Dieu, quelle sainte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mamelles fécondes de la toute-bonté, ou pour être tout abîmés en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous !

CHAPITRE XI.

De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la Divinité.

Quand nous regardons quelque chose, quoiqu'elle nous soit présente, elle ne s'unit pas à nos yeux elle-même, ains seulement leur envoie une certaine représentation ou image d'elle-même, que l'on appelle espèce sensible, par le moyen de laquelle nous voyons. Et quand nous contemplons ou entendons quelque chose, ce que nous

(1) Ps., XLI, 2.
(2) *Il est advis*, on croirait.

entendons ne s'unit pas non plus à notre entendement, sinon par le moyen d'une autre représentation et image très délicate et spirituelle que l'on nomme espèce intelligible. Mais encore ces espèces par combien de détours et de changements viennent-elles à notre entendement ! Elles abordent au sens extérieur, et de là passent à l'intérieur, puis à la fantaisie (1), de là à l'entendement actif, et viennent enfin au passif ; à ce que passant par tant d'étamines et sous tant de limes, elles soient par ce moyen purifiées, subtilisées et affinées, et que de sensibles elles soient rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsi, Théotime, tout ce que nous voyons ou entendons en cette vie mortelle, oui même les choses de la foi. Car, comme le miroir ne contient pas la chose que l'on y voit, ains seulement la représentation et espèce (2) d'icelle, laquelle représentation, arrêtée par le miroir, en produit une autre en l'œil qui regarde ; de même la parole de la foi ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les représente : et cette représentation des choses divines qui est en la parole de la foi, en produit une autre, laquelle notre entendement, moyennant la grâce de Dieu, accepte et reçoit comme représentation de la sainte vérité, et notre volonté s'y complaît et l'embrasse comme

(1) *Fantaisie*, imagination.

(2) *Espèce*, apparence. Dans la philosophie scolastique, *espèce* est synonyme d'image. La connaissance des corps se fait au moyen d'*espèces sensibles*, c'est-à-dire d'images perçues par les sens, puis par l'entendement, *espèces intelligibles*.

une vérité honorable, utile, aimable et très bonne : de sorte que les vérités signifiées en la parole de Dieu sont par icelles représentées à l'entendement, comme les choses exprimées au miroir sont par le miroir représentées à l'œil : si que croire, *c'est voir* comme *par un miroir,* dit le grand Apôtre (1).

Mais au ciel, Théotime, ah ! mon Dieu, quelles faveurs ! La Divinité s'unira elle-même à notre entendement, sans entremise d'espèce ni représentation quelconque ; ains elle s'appliquera et joindra elle-même à notre entendement, se rendant tellement présente à lui, que cette intime présence tiendra lieu de représentation et d'espèce. O vrai Dieu, quelle suavité à l'entendement humain d'être à jamais uni à son souverain objet, recevant non sa représentation, mais sa présence ; non aucune image ou espèce, mais la propre essence de sa divine vérité et majesté ! Nous serons là comme des enfants très heureux de la divinité, ayant l'honneur d'être nourris de la propre substance divine, reçue en notre âme par la bouche de notre entendement ; et, ce qui surpasse toute douceur, c'est que comme les mères ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur lait, qui est leur propre substance, si elles-mêmes ne leur mettent le sein dans la bouche, afin qu'ils reçoivent leur substance, non en une cuiller ou autre instrument, ains en leur propre substance et par leur propre substance ; en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau, aussi bien que de nourriture, pour

(1) I Cor., XIII, 12.

être reçue du bien-aimé petit enfançon (1) ; ainsi Dieu notre père ne se contente pas de faire recevoir sa propre substance en notre entendement, c'est-à-dire de nous faire voir sa divinité ; mais par un abîme de sa douceur, il appliquera lui-même sa substance à notre esprit, afin que nous l'entendions, non plus en espèce ou représentation, mais en elle-même et par elle-même ; en sorte que sa substance paternelle et éternelle serve d'espèce aussi bien que d'objet à notre entendement. Et alors seront pratiquées en une façon excellente ces divines promesses : *Je la mènerai en la solitude, et parlerai à son cœur et l'allaiterai* (2). *Esjouissez-vous* (3) *avec Jérusalem en liesse, afin que vous vous allaitiez et soyez remplis de la mamelle de sa consolation, et que vous suciez, et que vous vous délectiez de la totale affluence de sa gloire. Vous serez portés à la mamelle ; et on vous amadouera sur les genoux* (4).

Bonheur infini, Théotime, et lequel ne nous a pas seulement été promis, mais nous en avons des arrhes au très saint sacrement de l'Eucharistie, festin perpétuel de la grâce divine ; car en icelui nous recevons le sang du Sauveur en sa chair, et sa chair en son sang : son sang nous étant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance à notre propre bouche corporelle, afin que nous sachions qu'ainsi nous appliquera-t-il son essence divine au festin éternel de la gloire. Il est vrai qu'ici cette faveur nous est faite réellement, mais à couvert sous les espèces et apparences sacramen-

(1) *Enfançon*, petit enfant, nourrisson.
(2) Os., II, 4.
(3) *Esjouissez-vous*, réjouissez-vous.
(4) Is., LXVI, 10-12.

telles ; là où au ciel la Divinité se donnera à découvert, et nous la verrons *face à face* comme elle est (1).

CHAPITRE XII

De l'union éternelle des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance éternelle du Fils de Dieu.

O saint et divin Esprit, amour éternel du Père et du Fils, soyez propice à mon enfance. Notre entendement verra donc Dieu, Théotime ; mais je dis, il verra Dieu lui-même face à face, contemplant par une vue de vraie et réelle présence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautés, la toute-puissance, la toute-bonté, toute-sagesse, toute-justice, et le reste de cet abîme de perfections.

Il verra donc clairement cet entendement, la connaissance infinie que, de toute éternité, le Père a eue de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soi-même il prononça et dit éternellement le mot, le verbe, ou parole et diction très unique et très infinie ; laquelle comprenant et représentant toute la perfection du Père, ne peut être qu'un même Dieu très unique avec lui, sans division ni séparation. Ainsi verrons-nous donc cette éternelle et admirable génération du Verbe et Fils divin, par laquelle il naquit éternellement à l'image et semblance (2) du Père, image et semblance vive et naturelle, qui ne représente aucuns accidents, ni aucun extérieur ; puisqu'en Dieu tout est substance, et n'y peut avoir accident

(1) I Cor., XIII, 13.
(2) *Semblance*, ressemblance

tout est intérieur, et n'y peut avoir aucun extérieur. Mais image qui représente la propre substance du Père, si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut être que le même Dieu avec lui, sans distinction ni différence quelconque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des personnes; car comme se pourrait-il faire que ce divin Fils fût la vraie, vraiment vive et vraiment naturelle image, semblance et figure de l'infinie beauté et substance du Père, si elle ne représentait infiniment au vif et au naturel les infinies perfections du Père ? et comme pourrait-elle représenter infiniment des perfections infinies, si elle-même n'était infiniment parfaite ? et comme pourrait-elle être infiniment parfaite, si elle n'était Dieu ? et comme pourrait-elle être Dieu, si elle n'était un même Dieu avec le Père?

Ce Fils donc, infinie image et figure de son Père infini, est un seul Dieu très unique et très infini avec son Père, sans qu'il y ait aucune différence de substance entre eux, ains seulement la distinction de personnes : laquelle distinction de personnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle très suffisante pour faire que le Père prononce, et que le Fils soit la parole prononcée ; que le Père die (1), et que le Fils soit le Verbe ou la diction que le Père exprime; et que le Fils soit l'image, semblance et figure exprimée ; et qu'en somme le Père soit Père, et le Fils soit Fils, deux personnes distinctes, mais une seule essence et divinité. Ainsi Dieu qui est seul, n'est pas pourtant solitaire : car il est seul en sa très unique et

(1) *Die*, dise, parle, forme usitée au XVIIe siècle.

très simple divinité ; mais il n'est pas solitaire, puisqu'il est Père et Fils en deux personnes. O Théotime, Théotime, quelle joie, quelle allégresse de célébrer cette éternelle naissance qui se fait *en la splendeur des saints* (1) ; de la célébrer, dis-je, en la voyant, et de la voir en la célébrant !

Le très doux saint Bernard, étant encore jeune garçon à Châtillon-sur-Seine, la nuit de Noël, attendait en l'église que l'on commençât l'office sacré ; et en cette attente, le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort léger, pendant lequel, ô Dieu, quelle douceur ! il vit en esprit, mais d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Fils de Dieu ayant épousé la nature humaine, et s'étant rendu petit enfant dans les entrailles très pures de sa mère, naissait virginalement de son sein sacré avec une humble suavité mêlée d'une céleste majesté,

> Comme l'époux qui, en maintien royal,
> Sort tout joyeux de son lit nuptial (2).

Vision, Théotime, qui combla tellement le cœur amiable du petit Bernard d'aise, de jubilation et de délices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentiments extrêmes, et partant, combien que (3) depuis, comme une abeille sacrée, il recueillit toujours de tous les divins mystères le miel de mille douces et divines consolations, si est-ce que la solennité de Noël lui apportait une particulière suavité, et parlait avec un goût non-pareil de cette nativité de son Maître. Hélas ! mais de grâce, Théotime, si une vision mystique

(1) Ps., CIX, 3.
(2) Ps., LXXXI, 6.
(3) *Combien que*, bien que, quoique.

et imaginaire de la naissance temporelle et humaine du Fils de Dieu, par laquelle il procédait homme de la femme, vierge d'une vierge, ravit et contente si fort le cœur d'un enfant ; hé ! que sera-ce, quand nos esprits glorieusement illuminés de la clarté bienheureuse, verront cette éternelle naissance par laquelle le Fils procède Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu d'un vrai Dieu, divinement et éternellement ? Alors donc notre esprit se joindra par une complaisance incompréhensible à cet objet si délicieux, et par une invariable attention lui demeurera éternellement uni.

CHAPITRE XIII

De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la production du Saint-Esprit.

Le Père éternel voyant l'infinie bonté et beauté de son essence si vivement, essentiellement et substantiellement exprimée en son Fils, et le Fils voyant réciproquement que sa même essence, bonté et beauté est originairement en son Père comme en sa source ou fontaine ; hé ! se pourrait-il faire que ce divin Père et son Fils ne s'entr'aimassent pas d'un amour infini, puisque leur volonté par laquelle ils s'aiment, et leur bonté pour laquelle ils s'aiment, sont infinies en l'un et en l'autre ?

L'amour ne nous trouvant pas égaux, il nous égale ; ne nous trouvant pas unis, il nous unit. Or, le Père et le Fils se trouvant non seulement égaux et unis, ains un même Dieu, une même essence et une même unité, quel amour doivent-

ils avoir l'un à l'autre! Mais cet amour ne se passe pas comme l'amour que les créatures intellectuelles ont entre elles ou envers leur Créateur. Car l'amour créé se fait par plusieurs et divers élans, soupirs, unions et liaisons qui s'entre-suivent, et font la continuation de l'amour avec une douce vicissitude de mouvements spirituels. Mais l'amour divin du Père éternel envers son Fils est pratiqué en un seul soupir élancé réciproquement par le Père et le Fils, qui en cette sorte demeurent unis et liés ensemble. Oui, mon Théotime : car la bonté du Père et du Fils n'étant qu'une seule très uniquement unique bonté, commune à l'un et à l'autre, l'amour de cette bonté ne peut être qu'un seul amour ; parce qu'encore qu'il y ait deux amants, à savoir le Père et le Fils, néanmoins il n'y a que leur seule très unique bonté qui leur est commune, laquelle est aimée, et leur très unique volonté qui aime; et partant il n'y a aussi qu'un seul amour exercé par un seul soupir amoureux. Le Père soupire cet amour, le Fils le soupire aussi ; mais parce que le Père ne soupire cet amour que par la même volonté et pour la même bonté qui est également et uniquement en lui et en son Fils, et le Fils mutuellement (1) ne soupire ce soupir amoureux que pour cette même bonté et par cette même volonté ; partant ce soupir amoureux n'est qu'un seul soupir, ou un seul esprit élancé par deux soupirants.

Et d'autant que le Père et le Fils qui soupirent, ont une essence et volonté infinie par laquelle ils soupirent, et que la bonté pour laquelle ils soupirent est infinie, il est impossible que le soupir

(1) *Mutuellement*, à son tour.

ne soit infini. Et d'autant qu'il ne peut être infini qu'il ne soit Dieu, partant cet esprit soupiré du Père et du Fils est vrai Dieu. Et parce qu'il n'y a, ni peut avoir qu'un seul Dieu, il est un seul vrai Dieu avec le Père et le Fils. Mais de plus, parce que cet amour est un acte qui procède réciproquement du Père et du Fils, il ne peut être ni le Père ni le Fils desquels il est procédé, quoiqu'il ait la même bonté et substance du Père et du Fils ; ains faut que ce soit une troisième personne divine, laquelle avec le Père et le Fils ne soit qu'un seul Dieu. Et d'autant que cet amour est produit par manière de soupir ou d'inspiration, il est appelé Saint-Esprit.

Or sus, Théotime, le roi David, décrivant la suavité de l'amitié des serviteurs de Dieu, s'écrie :

O voici que c'est chose bonne
Qui mille suavités donne,
Quand les frères ensemblement
Habitent unanimement :
Car cette douceur amiable
Au très saint onguent est semblable,
Que dessus le chef on versa,
D'Aaron, quand on le consacra :
Onguent, dont la tête sacrée
D'Aaron était toute trempée,
Jusqu'à la robe s'écoulant,
Et tout son collet parfumant (1).

Mais, ô Dieu ! si l'amitié humaine est tant agréablement aimable, et répand une odeur si délicieuse sur ceux qui la contemplent; que sera-ce, mon bien-aimé Théotime, de voir l'exercice sacré de l'amour réciproque du Père envers le Fils éternel? Saint Grégoire Nazianzène raconte que l'amitié incomparable qui était entre lui et son

(1) Ps., CXXXII, 1, 2.

grand saint Basile, était célébrée par toute la Grèce, et Tertullien témoigne que les païens admiraient cet amour plus que fraternel qui régnait entre les premiers chrétiens. O quelle fête! quelle solennité! de quelles louanges et bénédictions doit être célébrée, de quelle admiration doit être honorée et aimée l'éternelle et souveraine amitié du Père et du Fils! Qu'y a-t-il d'aimable et d'amiable, si l'amitié ne l'est pas? Et si l'amitié est aimable et amiable, quelle amitié le peut être en comparaison de cette infinie amitié qui est entre le Père et le Fils, et qui est un même Dieu très unique avec eux? Notre cœur, Théotime, s'abîmera d'amour en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour que ce Père éternel et ce Fils incompréhensible pratiquent divinement et éternellement.

CHAPITRE XIV

Que la sainte lumière de la gloire servira à l'union des esprits bienheureux avec Dieu.

L'entendement créé verra donc l'essence divine sans aucune entremise d'espèce ou représentation; mais il ne la verra pas néanmoins sans quelque excellente lumière qui le dispose, élève et renforce pour faire une vue si haute, et d'un objet si sublime et éclatant. Car, comme la chouette a bien la vue assez forte pour voir la sombre lumière de la nuit sereine, mais non pas toutefois pour voir la clarté du midi qui est trop brillante pour être reçue par des yeux si troubles et imbéciles : ainsi notre entendement qui a bien assez

de force pour considérer les vérités naturelles par son discours, et même les choses surnaturelles de la grâce par la lumière de la foi, ne saurait pas néanmoins, ni par la lumière de la nature, ni par la lumière de la foi, atteindre jusqu'à la vue de la substance divine en elle-même. C'est pourquoi la suavité de la sagesse éternelle a disposé de ne point appliquer son essence à notre entendement, qu'elle ne l'ait préparé, revigoré et habilité (1) pour recevoir une vue si éminente, et disproportionnée à sa condition naturelle, comme est la vue de la Divinité. Car ainsi le soleil, souverain objet de nos yeux corporels entre les choses naturelles, ne se présente point à notre vue que premier il n'envoie ses rayons par le moyen desquels nous le puissions voir, de sorte que nous ne le voyons que par sa lumière. Toutefois il y a de la différence entre les rayons que le soleil jette à nos yeux corporels, et la lumière que Dieu créera en nos entendements au ciel; car le rayon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux quand ils sont faibles et impuissants à voir, ains plutôt il les aveugle, éblouissant et dissipant leur vue infirme: ou au contraire cette sacrée lumière de gloire trouvant nos entendements inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les élève, renforce et perfectionne si excellemment, que par une merveille incompréhensible ils regardent et contemplent l'abîme de la clarté divine fixement et droitement en elle-même, sans être éblouis ni rebouchés (2) de la grandeur infinie de son éclat.

(1) *Habilité*, disposé, instruit.
(2) *Rebouchés de...*, refermés par.

Tout ainsi donc que Dieu nous a donné la lumière de la raison par laquelle nous le pouvons connaître comme auteur de la nature, et la lumière de la foi par laquelle nous le considérons comme source de la grâce : de même il nous donnera la lumière de gloire par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la béatitude et vie éternelle, mais fontaine, Théotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faisons maintenant par la foi, ains que nous verrons par la lumière de gloire, plongés et abîmés en icelle. Les plongeons (1), dit Pline, qui pour pêcher les pierres précieuses s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huile en leurs bouches, afin que la répandant ils aient plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ils nagent. Théotime, l'âme bienheureuse étant enfoncée et plongée dans l'océan de la divine Essence, Dieu répandra dans son entendement la sacrée lumière de gloire, qui lui fera jour dans cet abîme de *lumière inaccessible* (2), afin que par la clarté de la gloire nous voyions la clarté de la Divinité.

En Dieu gît la fontaine même
De vie et de plaisir suprême
La clarté nous apparaîtra
Aux rais (3) de sa vive lumière,
Et notre liesse plénière
De son jour seulement naîtra (4).

(1) *Plongeons*, plongeurs.
(2) I Tim.
(3) *Rais*, rayons.
(4) Ps., XXXV, 40.

CHAPITRE XV

Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des différents degrés.

Or ce sera cette lumière de gloire, Théotime, qui donnera la mesure à la vue et contemplation des bienheureux ; et selon que nous aurons plus ou moins de cette sainte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par conséquent plus ou moins heureusement la très sainte Divinité, qui regardée diversement nous rendra de même différemment glorieux. Certes en ce paradis céleste tous les Esprits voient toute l'essence divine ; mais nul d'entre eux, ni tous ensemble ne la voient, ni peuvent voir totalement. Non, Théotime ; car Dieu étant très uniquement un et très simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voie tout, d'autant qu'il est infini, sans limite ni borne, ni mesure quelconque en sa perfection ; il n'y a ni peut avoir aucune capacité hors de lui qui jamais puisse totalement comprendre ou pénétrer l'infinité de sa bonté infiniment essentielle et essentiellement infinie.

Cette lumière créée du soleil visible qui est limitée et finie, est tellement vue toute de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais vue totalement de pas un, ni même de tous ensemble. Il en est presque ainsi de tous nos sens, outre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoique tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien, ni avec tant de plaisir que les autres, selon que les oreilles sont plus ou moins

délicates. La manne était savourée toute de quiconque la mangeait, mais différemment néanmoins, selon la diversité des appétits de ceux qui la prenaient, et ne fut jamais savourée totalement; car elle avait plus de différentes saveurs, qu'il n'y avait de variétés de goût ès Israélites. Théotime, nous verrons et savourerons là-haut au ciel toute la Divinité; mais jamais nul des bienheureux, ni tous ensemble, ne la verront ou savoureront totalement. Cette infinité divine aura toujours infiniment plus d'excellences que nous ne saurions avoir de suffisance et de capacité : et nous aurons un contentement indicible de connaître qu'après avoir assouvi tout le désir de notre cœur, et rempli pleinement sa capacité en la jouissance du bien infini qui est Dieu, néanmoins il restera encore en cette infinité des infinies perfections à voir, à jouir et posséder, que sa divine majesté comprend et voit elle seule, elle seule se comprenant soi-même.

Ainsi les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'Océan ; et jamais pourtant aucun poisson, ni même toute la multitude des poissons, ne vit toutes les plages, ni ne trempa ses écailles en toutes les eaux de la mer. Et les oiseaux s'égayent à leur gré dans la vasteté de l'air ; mais jamais aucun oiseau, ni même toute la race des oiseaux ensemble, n'a battu des ailes toutes les contrées de l'air, et n'est jamais parvenu à la suprême région d'icelui. Ah! Théotime, nos esprits, à leur gré et selon toute l'étendue de leurs souhaits, nageront en l'Océan, et voleront en l'air de la Divinité, et se réjouiront éternellement de voir que cet air est tant infini, cet Océan si vaste, qu'il ne peut être mesuré par leurs ailes ; et que jouissant, sans

réserve ni exception quelconque, de tout cet abîme infini de la Divinité, ils ne peuvent néanmoins jamais égaler leur jouissance à cette infinité, laquelle demeure toujours infiniment infinie au-dessus de leur capacité.

Et sur ce sujet les esprits bienheureux sont ravis de deux admirations : l'une pour l'infinie beauté qu'ils contemplent, et l'autre pour l'abîme de l'infinité qui reste à voir en cette même beauté. O Dieu ! que ce qu'ils voient est admirable ! mais, ô Dieu! que ce qu'ils ne voient pas l'est beaucoup plus! Et toutefois, Théotime, la très sainte beauté qu'ils voient étant infinie, elle les rend parfaitement satisfaits et assouvis ; et se contentant d'en jouir, selon le rang qu'ils tiennent au ciel, à cause de la très aimable providence divine qui en a ainsi ordonné, ils convertissent la connaissance qu'ils ont de ne posséder pas, ni ne pouvoir posséder totalement leur objet, en une simple complaisance d'admiration, par laquelle ils ont une joie souveraine de voir que la beauté qu'ils aiment est tellement infinie, qu'elle ne peut être totalement connue que par elle-même. Car en cela consiste la divinité de cette beauté infinie, ou la beauté de cette infinie divinité.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME

DE LA DÉCADENCE ET RUINE DE LA CHARITÉ.

CHAPITRE PREMIER

Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu, tandis que nous sommes en cette vie mortelle.

Nous ne faisons pas ces discours pour ces grandes âmes d'élite que Dieu, par une très spéciale faveur, maintient et confirme tellement de son amour, qu'elles sont hors le hasard de jamais le perdre. Nous parlons pour le reste des mortels, auxquels le Saint-Esprit adresse ces avertissements : *Qui est debout qu'il prenne garde à ne point tomber* (1). *Tiens ce que tu as* (2). *Ayez soin et travaillez, afin d'assurer par bonnes œuvres votre vocation* (3). Ensuite de quoi il leur fait sentir cette prière : *Ne me rejetez point de devant votre face et ne m'ôtez point votre Saint-Esprit* (4). *Et ne nous induisez point en tentation* (5) ; afin qu'ils *fassent* leur *salut avec* un saint *tremblement et* une *crainte* sacrée (6) ; sachant qu'ils ne sont plus invariables et

(1) I Cor., x, 12.
(2) Apoc., III, 11.
(3) II Petr., I, 10.
(4) Ps., L, 13.
(5) Matth., VII, 13.
(6) Phil., II, 12.

fermes à conserver l'amour de Dieu, que le premier Ange avec ses sectateurs et Judas, qui l'ayant reçu le perdirent, et en le perdant se perdirent éternellement eux-mêmes; ni que Salomon, qui l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doute de sa damnation ; ni qu'Adam, Ève, David, saint Pierre, qui étant enfants de salut, ne laissèrent pas de déchoir pour un temps de l'amour sans lequel il n'y a point de salut. Hélas! ô Théotime, qui sera donc assuré de conserver l'amour sacré en cette navigation de la vie mortelle, puisqu'en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruels naufrages?

Mais, ô Dieu éternel! comme est-il possible, direz-vous, qu'une âme qui a l'amour de Dieu, le puisse jamais perdre? car où l'amour est, il résiste au péché. Et comme se peut-il donc faire que le péché y entre? puisque *l'amour est fort comme la mort, âpre* au combat *comme l'enfer* (1), comme peuvent les forces de la mort ou de l'enfer, c'est-à-dire, les péchés, vaincre l'amour qui pour le moins les égale en force, et les surmonte en assistance et en droit? Mais comme peut-il être qu'une âme raisonnable, qui a une fois savouré une si grande douceur comme est celle de l'amour divin, puisse oncques volontairement avaler les eaux amères de l'offense? Les enfants, tout enfants qu'ils sont, étant nourris au lait, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absinthe et du chicotin (2), et pleurent jusques à pâmer, quand on

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) *Chicotin*, extrait fort amer de l'aloès ou de la coloquinte.

leur en fait goûter. Hé! donc, ô vrai Dieu, l'âme une fois jointe à la bonté du Créateur, comme le peut-elle quitter pour suivre la vanité de la créature ?

Mon cher Théotime, les *cieux* mêmes *s'ébahissent,* leurs *portes se froissent de frayeur* (1), et *les anges de paix* (2) demeurent éperdus d'étonnement sur cette prodigieuse misère du cœur humain, qui abandonne un bien tant aimable, pour s'attacher à des choses si déplorables. Mais avez-vous jamais vu cette petite merveille que chacun sait, et de laquelle chacun ne sait pas la raison ? quand on perce un tonneau bien plein, il ne répandra point son vin, qu'on ne lui donne de l'air par-dessus; ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquels il y a déjà du vide ; car on ne les a pas plus tôt ouverts que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoique nos âmes abondent en amour céleste, si est-ce que (3) jamais elles n'en sont si pleines, que par la tentation cet amour ne puisse sortir, Mais là-haut au ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout notre entendement, et les délices de sa bonté assouviront toute notre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plénitude de son amour ne remplisse; nul objet, quoiqu'il pénètre jusqu'à nos cœurs, ne pourra jamais tirer, ni faire sortir une seule goutte de la précieuse liqueur de leur amour céleste. Et de penser donner du vent par-dessus, c'est-à-dire, décevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera

(1) Jer., II, 12.
(2) Is., XXXIII, 7.
(3) *Si est-ce que,* toujours est-il que

plus possible ; car il sera immobile en l'appréhension de la vérité souveraine.

Ainsi le vin qui est bien épuré et séparé de sa lie, peut aisément être garanti de tourner et pousser (1) ; mais celui qui est sur la lie, y est presque toujours sujet. Et quant à nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos esprits sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et misères, et par conséquent aisés à changer et tourner en leur amour. Mais étant au ciel, où, comme en ce grand *festin* décrit par Isaïe, nous aurons le *vin purifié de toute lie* (2), nous ne serons plus sujets au change, ains demeurerons inséparablement unis par amour à notre souverain bien. Ici, parmi les crépuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'époux nous ne rencontrions quelqu'autre objet qui nous amuse et déçoive ; mais quand nous le trouverons là-haut où *il repaît* et *repose au midi* de sa gloire (3), il n'y aura plus moyen d'être trompé ; car sa lumière sera trop claire, et sa douceur nous liera si serrés à sa bonté, que nous ne pourrons plus vouloir nous en déprendre.

Nous sommes comme le corail qui, dans l'Océan, lieu de son origine, est un arbrisseau (4) pâle vert, faible, fléchissant et pliable ; mais étant tiré hors du fond de la mer comme du sein

(1) *Pousser*, fermenter.
(2) Is., XXV, 6.
(3) Cant. cant., I, 6.
(4) *Le corail est un arbrisseau...* le corail est un polypier qui a la forme d'un arbrisseau couvert d'une membrane vasculaire qui relie entre eux les polypes et leur permet de profiter de la même nourriture.

de sa mère, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son vert blafâtre en un vermeil fort vif; car ainsi étant encore emmi la mer de ce monde, lieu de notre naissance, nous sommes sujets à des vicissitudes extrêmes, et pliables à toutes les mains : à la droite de l'amour céleste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation. Mais si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pâle vert de nos craintives espérances au vif vermeil de l'assurée jouissance, jamais plus nous ne serons muables (1); ains demeurerons à toujours arrêtés en l'amour éternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aimer pas. Mais ici-bas, où, sans la voir, nous l'entrevoyons seulement au travers des ombres de la foi, comme *en un miroir* (2), notre connaissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprise des autres objets et biens apparents, lesquels, entre les obscurités qui se mêlent en la certitude et vérité de la foi, se glissent insensiblement comme *petits renardeaux*, et *démolissent notre vigne fleurie* (3). En somme, Théotime, quand nous avons la charité, notre franc arbitre est paré de la robe nuptiale, de laquelle comme il peut toujours demeurer vêtu, s'il veut, en bien faisant, aussi s'en peut-il dépouiller, s'il lui plaît, en péchant.

(1) *Muables*, changeantes.
(2) I Cor., XIII, 12.
(3) Cant. cant., II, 15.

CHAPITRE II

Du refroidissement de l'âme en l'amour sacré.

L'âme est maintes fois contristée et affligée dans le corps, jusque même à quitter plusieurs membres d'icelui, qui demeurent privés de mouvement et sentiment, encore qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est toujours entière jusques à l'extrémité de la vie. Ainsi, la charité est quelquefois tellement allangourie et abattue dans le cœur, qu'elle ne paraît presque plus en aucun exercice, et néanmoins elle ne laisse pas d'être entière en la suprême région de l'âme, et c'est lorsque, sous la multitude des péchés véniels, comme sous des cendres, le feu du saint amour demeure couvert et sa lueur étouffée, quoique non pas amorti ni éteint ; car tout ainsi que la présence du diamant empêche l'exercice et l'action de la propriété que l'aimant a d'attirer le fer, sans toutefois lui ôter la propriété, laquelle opère soudain que cet empêchement est éloigné ; de même la présence du péché véniel n'ôte pas voirement à la charité sa force et puissance d'opérer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, stérile et inféconde.

Certes, le péché véniel, ni même l'affection au péché véniel, n'est pas contraire à l'essentielle résolution de la charité qui est de préférer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce péché nous aimons quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison ; nous déférons un peu trop,

et plus qu'il n'est convenable à la créature, mais non pas en la préférant au Créateur; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les célestes. En somme, cette sorte de péché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en retire pas; et partant le péché véniel n'étant pas contraire à la charité, il ne la détruit jamais, ni en tout ni en partie.

Dieu fit savoir à l'évêque d'Éphèse qu'il avait *délaissé* sa *première charité* (1). Où il ne dit pas qu'il était sans charité, mais seulement qu'elle n'était plus telle qu'au commencement, c'est-à-dire, qu'elle n'était plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse; ainsi que nous avons accoutumé de dire d'un homme qui, de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : ce n'est plus celui d'autrefois, car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le même selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de même Notre-Seigneur a dit qu'ès derniers jours *la charité de plusieurs se refroidira* (2), c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennui qui oppressera les cœurs. Certes, *la concupiscence ayant conçu, elle engendre le péché* (3); mais ce péché, quoique péché, n'*engendre* pas toujours *la mort* de l'âme, ains seulement *lorsqu'il* a une malice entière, et qu'il est *consommé* et accompli (4), comme dit saint Jacques, qui en cela éta-

(1) Apoc., II, 4.
(2) Matth., XXIV, 12.
(3) Jac., I, 15.
(4) *Ibid.*

blit si clairement la différence entre le péché véniel et le péché mortel, que je ne sais comme il s'est trouvé des gens en notre siècle qui aient eu la hardiesse de le nier (1).

Néanmoins, le péché véniel est péché, et par conséquent il déplaît à la charité, non comme chose qui lui soit contraire, mais comme chose contraire à ses opérations et à son progrès, voire même à son intention, laquelle étant que nous rapportions toutes nos opérations à Dieu, elle est violée par le péché véniel, qui porte les actions par lesquelles nous le commettons, non pas voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a été rudement touché et réduit en friche par la tempête, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, néanmoins il est resté sans fruit : de même, quand notre charité est battue des affections que l'on a aux péchés véniels, nous disons qu'elle est diminuée et défaillie, non que l'habitude de l'amour ne soit entière en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruits.

L'affection aux grands péchés rendait tellement *la vérité prisonnière de l'injustice* entre les philosophes païens, que, comme dit le grand Apôtre *connaissant Dieu, ils ne le glorifiaient pas* (2), selon que cette connaissance requérait, si que cette affection n'exterminant pas la lumière naturelle,

(1) Luther et Calvin, Wicklef, et plus tard Baïus, ont nié la distinction entre les péchés sous le rapport de la gravité, les déclarant tous mortels.

(2) Rom., I. 18-21.

elle la rendait infructueuse. Aussi les affections au péché véniel n'abolissent pas la charité ; mais elles la tiennent comme une esclave, liée pieds et mains, empêchant sa liberté et son action. Cette affection nous attachant par trop à la jouissance des créatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraie amitié, nous incite. Et par conséquent, elle nous fait perdre les secours et assistances intérieurs, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'âme, du défaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle ; laquelle enfin, si on n'y remédie, nous conduit à la mort. Car en somme la charité étant une qualité active, ne peut être longtemps sans agir ou périr. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel : *Donne-moi des enfants,* disait celle-ci à son mari, *autrement je mourrai* (1). Et la charité presse le cœur auquel elle est mariée, de la féconder en bonnes œuvres ; autrement elle périra.

Nous ne sommes guère en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or, ces esprits vils, paresseux et adonnés aux plaisirs extérieurs, n'étant pas duicts (2) aux combats, ni exercés aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais guère la charité, ains se laissent ordinairement surprendre à la coulpe mortelle : ce qui arrive d'autant plus aisément, que par le péché véniel l'âme se dispose au mortel. Car, comme cet ancien ayant continué à porter tous les jours un même veau, le porta enfin encore qu'il fût devenu un gros bœuf, la

(1) Gen., XXX, 1.
(2) *Duicts,* instruits.

coutume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau : ainsi celui qui s'affectionne à jouer des testons (1), jouerait enfin des écus, des pistoles, des chevaux, et, après ses chevaux, toute sa chevance (2). Qui lâche la bride aux menues colères, se trouve enfin furieux et insupportable ; qui s'adonne à mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Enfin, Théotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort faible, qu'ils n'ont point de vie, qu'ils n'en ont pas une once, ou qu'ils n'en ont pas plein le poing ; parce que ce qui doit bientôt finir, semble en effet n'être plus. Et ces âmes fainéantes, adonnées aux plaisirs et affectionnées aux choses transitoires, peuvent bien dire qu'elles n'ont plus de charité, puisque, si elles en ont, elles sont en voie de la perdre bientôt.

CHAPITRE III

Comme on quitte le divin amour pour celui des créatures

Ce malheur de quitter Dieu pour la créature arrive ainsi. Nous n'aimons pas Dieu sans intermission (3) ; d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par manière de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plaît, et non jamais contre notre gré. Quand donc nous n'usons

(1) *Teston*, petite monnaie d'argent frappée à l'image de Louis XII, valant dix à douze sous.
(2) *Sa chevance*, son bien, de *chevir* être maître de.
(3) *Intermission*, alternative, interruption.

pas de la charité qui est en nous, c'est-à-dire, quand nous n'employons pas notre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenant diverti à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soi-même, il se tient inutile et négligent, alors, Théotime, il peut être touché de quelque objet mauvais, et surpris de quelque tentation. Et bien que l'habitude de la charité en même temps soit au fond de notre âme et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejeter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ni nous porte à l'action de la résistance qu'à mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coutume de faire ; et partant nous laissant en notre liberté, il advient maintes fois que le mauvais objet ayant jeté bien avant ses attraits dans notre cœur, nous nous attachons à lui par une complaisance excessive, laquelle venant à croître, il nous est malaisé de nous en défaire ; et comme des *épines*, selon que dit notre Seigneur, elle *suffoque* enfin *la semence* de la grâce et dilection céleste (1). Ainsi arriva-t-il à notre première mère Ève, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit à deviser avec le serpent ; recevant de la complaisance d'ouïr parler de son agrandissement en science, et de voir la beauté du fruit défendu ; si que la complaisance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaisance, elle s'y trouva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux péché auquel par après elle attira son mari (2).

(1) Luc., VIII, 7.
(2) Gen., III.

On voit que les pigeons touchés de vanité se pavanent quelquefois en l'air, et font des esplanades (1) çà et là, se mirant en la variété de leur pennage (2) ; et lors les tiercelets et les faucons qui les épient, viennent fondre sur eux et les attrapent ; ce qu'ils ne feraient jamais, si les pigeons volaient leur droit vol, d'autant qu'ils ont l'aile plus raide que les oiseaux de proie. Hélas ! Théotime, si nous ne nous amusions pas en la vanité des plaisirs caducs, et surtout en la complaisance de notre amour-propre, ains qu'ayant une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droit là par où elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attraperaient. Mais parce que, comme colombes séduites et déçues de notre propre estime, nous retournons sur nous-mêmes, et entretenons trop nos esprits parmi les créatures, nous nous trouvons souvent surpris entre les serres de nos ennemis, qui nous emportent et dévorent.

Dieu ne veut pas empêcher que nous ne soyons attaqués de tentations, afin que résistant, notre charité soit plus exercée, et puisse par le combat emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous délecter en la tentation, cela vient de la condition de notre nature, qui aime tant le bien, que pour cela elle est sujette d'être alléchée par tout ce qui a apparence de bien ; et ce que la tentation nous présente pour amorce, est toujours de cette sorte. Car, comme enseignent les saintes lettres, ou c'est un bien honorable,

(1) *Font des esplanades*, planent.
(2) *Pennage*, plumage.

selon le monde, pour nous provoquer à l'*orgueil de la vie* mondaine, ou un bien délectable aux sens, pour nous porter à la *convoitise charnelle,* ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la *convoitise* et avarice *des yeux* (1). Que si nous tenions notre foi, laquelle sait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejeter, vivement attentive à son devoir, certes elle servirait de sentinelle assurée à la charité, et lui donnerait avis du mal qui s'approche du cœur sous prétexte du bien, et la charité le repousserait soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement notre foi ou dormante, ou moins attentive qu'il ne serait requis pour la conservation de notre charité, nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle séduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inférieure de notre âme à la rébellion, il advient que maintes fois la partie supérieure de la raison cède à l'effort de cette révolte, et commettant le péché, elle perd la charité.

Tel fut le progrès de la sédition que le déloyal Absalon excita contre son bon père David. Car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles étant une fois reçues par les pauvres Israélites, desquels la prudence était endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les réduisit à une entière rébellion (2), de sorte que David fut contraint de sortir tout éploré de Jérusalem avec tous ses plus fidèles amis, ne laissant en la ville de gens de marque, sinon Sadoc et Abiathar, prêtres de l'Éternel, avec leurs

(1) I Joan., I, 15.
(2) II Reg, XV, 12.

enfants ; or Sadoc était *voyant,* c'est-à-dire, prophète (1).

Car de même, très cher Théotime, l'amour-propre trouvant notre foi hors d'attention et sommeillante, il nous présente des biens vains, mais apparents ; séduit nos sens, notre imagination et les facultés de nos âmes, et presse tellement nos francs arbitres, qu'il les conduit à l'entière révolte contre le saint amour de Dieu ; lequel alors, comme un autre David, sort de notre cœur avec tout son train, c'est-à-dire, avec les dons du Saint-Esprit et les autres vertus célestes, qui sont compagnes inséparables de la charité, si elles ne sont ses propriétés et habilités (2) : et ne reste plus en la Jérusalem de notre âme aucune vertu d'importance, sinon Sadoc *le Voyant,* c'est-à-dire, le don de la foi, qui nous peut faire voir les choses éternelles, avec son exercice, et encore Abiathar, c'est-à-dire, le don de l'espérance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligés et tristes, maintenant toutefois en nous l'arche de l'alliance, c'est-à-dire, la qualité et le titre de chrétien qui nous est acquis par le baptême.

Hélas ! Théotime, quel pitoyable spectacle aux anges de paix de voir ainsi sortir le Saint-Esprit et son amour de nos âmes pécheresses ! Eh ! je crois certes que, s'ils pouvaient alors pleurer, ils verseraient des larmes infinies, et d'une voix lugubre, lamentant notre malheur, ils chanteraient le triste cantique que Jérémie entonna, quand, assis sur le seuil du temple désolé, il contempla la ruine de Jérusalem au temps de Sédécie :

(1) II Reg., xv, 27.
(2) *Habilités*, facultés, dispositions.

Ah ! combien vois-je désolée
Cette cité jadis comblée
De peuple, de bien et d'honneur,
Maintenant siège de l'horreur (1) !

CHAPITRE IV

Que l'amour sacré se perd en un moment.

L'amour de Dieu qui nous porte jusqu'au mépris de nous-mêmes, nous rend citoyens de la Jérusalem céleste ; l'amour de nous-mêmes qui nous pousse jusqu'au mépris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or, nous allons certes petit à petit à ce mépris de Dieu ; mais nous n'y sommes pas plus tôt parvenus, que soudain, en un moment, la sainte charité se sépare de nous, ou, pour mieux dire, elle périt tout à fait. Oui, Théotime, car en ce mépris de Dieu consiste le péché mortel, et un seul péché mortel bannit la charité de l'âme, d'autant qu'il rompt le lien et l'union d'icelle avec Dieu, qui est l'obéissance et soumission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut être vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'âme et l'âme du cœur, ne peut jamais être blessée qu'elle ne soit tuée ; ainsi qu'on dit des perles, qui conçues de la rosée céleste, périssent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur écaille. Notre esprit certes ne sort pas petit à petit de son corps, ains en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire des actions de vie ; de même, à l'instant que le cœur est tellement détraqué en ses passions, que la charité n'y peut plus régner, elle

(1) Thren., I, 1.

le quitte et abandonne ; car elle est si généreuse, qu'elle ne peut cesser de régner sans cesser d'être.

Les habitudes que nous acquérons par nos seules actions humaines, ne périssent pas par un seul acte contraire ; car nul ne dira qu'un homme soit intempérant pour un seul acte d'intempérance, ni qu'un peintre ne soit pas bon maître pour avoir une fois manqué à l'art; ains comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par multitude d'actes contraires. Mais la charité, Théotime, que le Saint-Esprit répand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ôtée sitôt que détournant notre volonté de l'obéissance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rébellion et déloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vrai que la charité s'agrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection à perfection, selon que par nos œuvres ou la réception des sacrements nous lui faisons place ; mais toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection ; car jamais on n'en perd un seul bien qu'on ne la perde toute ; en quoi elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant célébré par les anciens ; car on dit que ce grand sculpteur fit en Athènes une statue de Minerve toute d'ivoire, haute de vingt-six coudées ; et au bouclier d'icelle, auquel il avait relevé les batailles des Amazones et des géants, il grava avec tant d'art son visage de lui-même, qu'on ne pouvait

ôter un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statue ne tombât défaite ; si que cette besogne ayant été perfectionnée par assemblage de pièce à pièce, en un moment néanmoins elle périssait, si on eût ôté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de même, Théotime, encore que le Saint-Esprit, ayant mis la charité en une âme, lui donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour, si est-ce toutefois que la résolution de préférer la volonté de Dieu à toutes choses étant le point essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour éternel, c'est-à-dire, du Saint-Esprit, est représentée : on ne saurait en ôter une seule pièce, que soudain toute la charité ne périsse.

Cette préférence de Dieu à toute chose est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'était qu'une Égyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer auprès de lui, ains le voulut quitter, disant : Ah ! *je ne saurais voir mourir* cet *enfant* (1), quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de douceur et suavité céleste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu ? Si qu'à mesure que notre franc arbitre se résout de consentir au péché, donnant par même moyen la mort à ce sacré propos ; la charité meurt avec icelui, et dit en son dernier soupir : Hé ! non jamais *je ne verrai mourir* cet *enfant*. En somme, Théotime, comme la pierre précieuse nommée prassius (2) perd sa lueur en la présence de quel

(1) Gen., XXI, 16.
(2) *Prassius*, prasius, prase, variété de quartz, agate.

venin que ce soit, ainsi l'âme perd en un instant sa splendeur, sa grâce et sa beauté qui consiste au saint amour, à l'entrée et présence de quel péché mortel que ce soit, dont il est écrit que *l'âme qui péchera mourra* (1).

CHAPITRE V

Que la seule cause du manquement et refroidissement de la charité est en la volonté des créatures.

Comme ce serait une effronterie impie de vouloir attribuer aux forces de notre volonté les œuvres de l'amour sacré que le Saint-Esprit fait en nous et avec nous, aussi serait-ce une impiété effrontée de vouloir rejeter le défaut d'amour qui est en l'homme ingrat sur le manquement de l'assistance et grâce céleste, car le Saint-Esprit crie partout, au contraire, que notre *perte vient de nous* (2) ; que le Sauveur a *apporté le feu* du saint amour, *et ne désire* rien plus *sinon qu'il brûle* nos cœurs (3) ; que *le salut* est *préparé devant la face de toutes nations, lumière pour éclairer les Gentils et pour la gloire d'Israël* (4) ; que la divine bonté *ne veut point qu'aucun périsse* (5), mais *que tous viennent à la connaissance de la vérité; veut que tous hommes soient sauvés* (6), le Sauveur d'iceux étant venu au monde afin que tous *reçussent*

(1) Ezech., XVIII, 4.
(2) Osee., XIII, 9.
(3) Luc., XII, 49.
(4) Luc., II, 30-32.
(5) II Petr., III, 9.
(6) I Tim., II, 4.

l'adoption des enfants (1), et le Sage nous avertit clairement : *Ne dis point : Il tient à Dieu* (2). Ainsi le sacré concile de Trente inculque divinement à tous les enfants de l'Église sainte, que la grâce divine ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ils peuvent, invoquant le secours céleste; que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiés, sinon qu'eux-mêmes les premiers l'abandonnent; de sorte que s'ils ne manquent à la grâce, ils obtiendront la gloire.

En somme, Théotime, le Sauveur est une *lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde* (3).

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midi, un jour d'été, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais tandis que leur lassitude et la fraîcheur de l'ombrage les tint en sommeil, le soleil s'avançant sur eux, leur porta droit aux yeux sa plus forte lumière, laquelle par l'éclat de sa clarté faisait des transparences, comme par des petits éclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormants, et par la chaleur qui perçait leurs paupières, les força d'une douce violence de s'éveiller ; mais les uns éveillés se lèvent, et gagnant pays (4), allèrent heureusement au gîte ; les autres, non seulement ne se levèrent pas, mais tournant le dos au soleil et enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux, passèrent là leur journée à dormir, jusqu'à ce que surpris de la nuit, et voulant néanmoins aller au logis, ils s'égarent, qui

(1) Gal., IV, 5.
(2) Eccli., XV, 4.
(3) Joan., I, 9.
(4) *Gagnant pays*, gagnant du terrain, avançant.

çà qui là, dans une forêt à la merci des loups, sangliers et autres bêtes sauvages. Or dites, de grâce, Théotime, ceux qui sont arrivés ne devaient-ils pas savoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler plus chrétiennement, au créateur du soleil ? Oui certes ; car ils ne pensaient nullement à s'éveiller quand il en était temps ; le soleil leur fit ce bon office, et par une agréable semonce de sa clarté et de sa chaleur, les vint amiablement réveiller. Il est vrai qu'ils ne firent pas résistance au soleil, mais il les aida aussi beaucoup à ne point résister ; car il vint doucement répandre sa lumière sur eux, se faisant entrevoir au travers de leurs paupières, et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errants n'avaient-ils pas tort de crier dans ce bois : Eh ! qu'avons-nous fait au soleil, pourquoi il ne nous a pas fait voir sa lumière comme à nos compagnons, afin que nous fussions arrivés au logis, sans demeurer en ces effroyables ténèbres ? Car qui ne prendrait la cause du soleil, ou plutôt de Dieu en main, mon cher Théotime, pour dire à ces chétifs malencontreux : Qu'est-ce, misérables, que le soleil pouvait bonnement faire pour vous, qu'il ne l'ait fait ? Ses faveurs étaient égales envers tous vous autres qui dormiez ; il vous aborda tous avec une même lumière, il vous toucha des mêmes rayons, il répandit sur vous une chaleur pareille, et malheureux que vous êtes, quoique vous vissiez vos compagnons levés prendre le bourdon pour tirer chemin (1), vous tournâtes le dos au soleil, et ne

(1) *Tirer chemin*, cheminer

voulûtes pas employer sa clarté ni vous laisser vaincre à sa chaleur.

Tenez, voilà maintenant, Théotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en cette vie mortelle : presque tous nous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité ; et Dieu, soleil de justice, darde sur tous très suffisamment, ains abondamment, les rayons de ses inspirations ; il échauffe nos cœurs de ses bénédictions, touchant un chacun des attraits de son amour. Eh ! que veut dire donc que ces attraits en attirent si peu, et en tirent encore moins ? Ah ! certes, ceux qui étant attirés, puis tirés, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en réjouir, mais non pas de s'en glorifier. Qu'ils se réjouissent, parce qu'ils jouissent d'un grand bien ; mais qu'ils ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui, leur laissant l'utilité de son bienfait, s'en est réservé la gloire.

Mais quant à ceux qui demeurent au sommeil de péché, ô Dieu, qu'ils ont une grande raison de lamenter, gémir, pleurer et regretter ! car ils sont au malheur le plus lamentable de tous ; mais ils n'ont pas raison de se douloir et plaindre, sinon d'eux-mêmes, qui ont méprisé, ains ont été rebelles à la lumière, revêches aux attraits, et se sont obstinés contre l'inspiration ; de sorte qu'à leur malice seule doit être à jamais malédiction et confusion, puisqu'ils sont seuls auteurs de leur perte, seuls ouvriers de leur damnation. Ainsi les Japonais se plaignant au B. François Xavier, leur apôtre, de quoi Dieu, qui avait eu tant de soin des autres nations, semblait avoir oublié leurs prédécesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa

connaissance par le manquement de laquelle ils auraient été perdus, l'homme de Dieu leur répondit que la divine loi naturelle était plantée en l'esprit de tous les mortels, laquelle si leurs devanciers eussent observée, la céleste lumière les eût sans doute éclairés; comme au contraire l'ayant violée, ils méritèrent d'être damnés. Réponse apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille à la raison que le grand Apôtre rend de la perte des anciens Gentils, qu'il dit être *inexcusables d'autant qu'ayant connu* le bien, ils suivirent le mal (1); car c'est en un mot ce qu'il inculque au premier chapitre aux Romains. Malheur sur malheur à ceux qui ne reconnaissent pas que leur malheur provient de leur malice!

CHAPITRE VI

Que nous devons reconnaître de Dieu tout l'amour que nous lui portons.

L'amour des hommes envers Dieu tient son origine, son progrès et sa perfection de l'amour éternel de Dieu envers les hommes. C'est le sentiment universel de l'Église notre mère, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous reconnaissions notre salut et les moyens pour y parvenir de la seule miséricorde du Sauveur, afin qu'en la terre comme au ciel à lui seul soit honneur et gloire.

Qu'as-tu que tu n'aies reçu? dit le divin Apôtre parlant des dons de science, éloquence, et autres

(1) Rom., I, 20, 21.

telles qualités des pasteurs ecclésiastiques, *et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu* (1)? Il est vrai, nous avons tout reçu de Dieu; mais par-dessus tout, nous avons reçu les biens surnaturels du saint amour. Que si nous les avons reçus, pourquoi en prendrons-nous de la gloire?

Certes, si quelqu'un se voulait rehausser, pour avoir fait quelque progrès en l'amour de Dieu, hélas! chétif homme, lui dirions-nous, tu étais pâmé en ton iniquité, sans qu'il te fût resté ni de vie, ni de force pour te relever (comme il advint à la princesse de notre parabole, liv. III, chap. 3.), et Dieu, par son infinie bonté, accourut à ton aide, et criant à haute voix : *Ouvre la bouche* de ton attention, *et je la remplirai* (2); il mit lui-même ses doigts entre tes lèvres et desserra tes dents, jetant dedans ton cœur sa sainte inspiration, et tu l'as reçue; puis, étant remis en sentiment, il continua par divers mouvements et différents moyens de revigorer ton esprit, jusques à ce qu'il répandît en icelui sa charité, comme ta vitale et parfaite santé.

Or, dis-moi donc maintenant, misérable, qu'as-tu fait en tout cela de quoi tu te puisses vanter? Tu as consenti, je le sais bien : le mouvement de ta volonté a librement suivi celui de la grâce céleste; mais tout cela qu'est-ce autre chose, sinon recevoir l'opération divine et n'y résister pas? et qu'y a-t-il en cela que tu n'aies reçu? Oui même, pauvre homme que tu es, tu as reçu la réception de laquelle tu te glorifies, et le con-

(1) I Cor., IV, 7.
(2) Ps., LXXX, 2.

sentement duquel tu te vantes ; car, dis-moi, je te prie, ne m'avoueras-tu pas que si Dieu ne t'eût prévenu, tu n'eusses jamais senti sa bonté, ni par conséquent consenti à son amour ? Non, ni même tu n'eusses pas fait une seule bonne pensée pour lui. Son mouvement a donné l'être et la vie au tien, et si sa libéralité n'eût animé, excité et provoqué ta liberté par les puissants attraits de sa suavité, ta liberté fût toujours demeurée inutile à ton salut. Je confesse que tu as coopéré à l'inspiration en consentant ; mais si tu ne le sais pas, je t'apprends que ta coopération a pris naissance de l'opération de la grâce et de ta franche volonté tout ensemble, mais en telle sorte néanmoins que, si la grâce n'eût prévenu et rempli ton cœur de son opération, jamais il n'eût eu ni le pouvoir ni le vouloir de faire aucune coopération.

Mais, dis-moi derechef, je te prie, homme vil et abject, es-tu pas ridicule, quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion parce que tu n'as pas repoussé l'inspiration ? N'est-ce pas la fantaisie des voleurs et tyrans de penser donner la vie à ceux auxquels ils ne l'ôtent pas ? et n'est-ce pas une forcenée impiété de penser que tu aies donné la sainte, efficace et vive activité à l'inspiration divine parce que tu ne la lui as pas ôtée par ta résistance ? Nous pouvons empêcher les effets de l'inspiration, mais nous ne les lui pouvons pas donner : elle tire sa force et vertu de la bonté divine, qui est le lieu de son origine, et non de la volonté humaine, qui est le lieu de son abord. S'indignerait-on pas de la princesse de notre parabole, si elle se vantait d'avoir donné la vertu et propriété aux eaux cordiales et autres médicaments,

ou de s'être guérie elle-même ; parce que, si elle n'eût reçu les remèdes que le roi lui donna et versa dans sa bouche, lorsqu'à moitié morte elle n'avait presque plus de sentiment, ils n'eussent point eu d'opération ? Oui, lui dirait-on, ingrate que vous êtes, vous pouviez vous opiniâtrer à ne point recevoir les remèdes, et même, les ayant reçus en votre bouche, vous les pouviez rejeter ; mais il n'est pas vrai pourtant que vous leur ayez donné la vigueur ou vertu, car ils l'avaient par leur propriété naturelle. Seulement vous avez consenti de les recevoir et qu'ils fissent leur action, et encore n'eussiez-vous jamais consenti, si le roi ne vous eût premièrement revigorée et puis sollicitée à les prendre : oncques vous ne les eussiez reçus, s'il ne vous eût aidée à les recevoir, ouvrant votre bouche avec ses doigts, et répandant la potion dedans icelle. N'êtes-vous pas donc un monstre d'ingratitude de vous vouloir attribuer un bien que vous devez en tant de façons à votre cher époux ?

Le petit admirable poisson que l'on nomme échinéis, remore ou arrête-nef (1), a bien le pouvoir d'arrêter ou de ne point arrêter le navire cinglant en haute mer à pleines voiles ; mais il n'a pas le pouvoir de le faire ni voguer, ni cingler ou surgir ; il peut empêcher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Notre franc arbitre peut arrêter et empêcher la course de l'inspiration, et quand le vent favorable de la grâce céleste enfle les voiles de notre esprit, il est en notre liberté

(1) *Echinéis*, écheneis, échène ou remora, petit poisson de mer auquel les anciens attribuaient le pouvoir d'arrêter les vaisseaux.

de refuser notre consentement, et empêcher par ce moyen l'effet de la faveur du vent ; mais quand notre esprit cingle et fait heureusement sa navigation, ce n'est pas nous qui faisons venir le vent de l'inspiration, ni qui en remplissons nos voiles, ni qui donnons le mouvement au navire de notre cœur ; ains seulement nous recevons le vent qui vient du ciel, consentons à son mouvement, et laissons aller le navire sous le vent sans l'empêcher par le remore de notre résistance. C'est donc l'inspiration qui imprime en notre franc arbitre l'heureuse et suave influence par laquelle non seulement elle lui fait voir la beauté du bien, mais elle l'échauffe, l'aide, le renforce et l'émeut si doucement, que par ce moyen il se plaît et écoule librement au parti du bien.

Le ciel prépare les gouttes de la fraîche rosée au printemps, et les espluye (1) sur la face de la mer, et les mères-perles qui ouvrent leurs écailles, reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles (2) ; mais au contraire les mères perles qui tiennent leurs écailles fermées, n'empêchent pas que les gouttes ne tombent sur elles; elles empêchent néanmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or, le ciel a-t-il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mère perle? Pourquoi donc l'une a-t-elle par effet produit sa perle, et l'autre non? Le ciel avait été libéral pour celle qui est demeurée stérile, autant qu'il était requis pour la rendre fertile, mais elle a empêché l'effet de son bénéfice, se tenant fermée et couverte. Et quant à celle qui a conçu la perle,

(1) *Espluye*, verse en pluie.
(2) Voir plus loin.

elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas même son ouverture par laquelle elle a reçu la rosée ; car sans le ressentiment des rayons de l'aurore qui l'ont doucement excitée, elle ne fût pas venue en la surface de la mer, ni n'eût pas ouvert son écaille. Théotime, si nous avons quelque amour envers Dieu, à lui en soit l'honneur et la gloire qui a tout fait en nous, et sans lequel rien n'a été fait ; à nous en soit l'utilité et l'obligation. Car c'est le partage de sa divine bonté avec nous, il nous laisse le fruit de ses bienfaits et s'en réserve l'honneur et la louange : et certes, puisque nous ne sommes tous rien que par sa grâce, nous ne devons rien être que pour sa gloire.

CHAPITRE VII

Qu'il faut éviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la très sage providence de Dieu.

L'esprit humain est si faible, que quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raisons de la volonté divine, il s'embarrasse et entortille dans des filets de mille difficultés, desquelles par après il ne se peut déprendre. Il ressemble à la fumée ; car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe. A force de vouloir relever nos discours ès choses divines par curiosité, nous nous *évanouissons en* nos *pensées ;* et au lieu de *parvenir à la science de la vérité,* nous tombons en la *folie* de notre vanité (1).

Mais surtout nous sommes bizarres en ce qui

(1) Rom., I, 21 ; II Tim., III, 7 ; Rom., I, 22.

regarde la Providence divine, touchant la diversité des moyens qu'elle nous distribue pour nous tirer à son saint amour, et par son saint amour à la gloire. Car notre témérité nous presse toujours de rechercher pourquoi Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres ; pourquoi il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit en Corozaïn et Bethsaïda, puisqu'ils en eussent si bien fait leur profit; et en somme pourquoi il tire à son amour plutôt l'un que l'autre (1).

O Théotime ! mon ami, jamais, non jamais nous ne devons laisser emporter notre esprit à ce tourbillon de vent follet, ni penser de trouver une meilleure raison de la volonté de Dieu, que sa volonté même, laquelle est souverainement raisonnable, ains la raison de toutes les raisons, la règle de toute bonté, la loi de toute équité. Et bien que le très saint Esprit parlant en l'Écriture sainte rende raison en plusieurs endroits de presque tout ce que nous ne saurions désirer, touchant ce que sa providence fait en la conduite des hommes au saint amour et au salut éternel, si est-ce néanmoins qu'en plusieurs occasions il déclare qu'il ne faut nullement se départir du respect qui est dû à sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le décret, le bon plaisir et l'arrêt au bout duquel, comme souverain juge et souverainement équitable, il n'est pas raisonnable qu'elle manifeste ses motifs; ains suffit qu'elle die (2) simplement (et pour cause). Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux décrets des cours souveraines, composées de juges corruptibles de la

(1) Matth., XI, 21.
(2) *Die,* parle, ordonne.

terre et de terre, que de croire qu'ils n'ont pas été faits sans motifs, quoique nous ne les sachions pas ; eh, Seigneur Dieu ! avec quelle révérence amoureuse devons-nous adorer l'équité de votre providence suprême, laquelle est infinie en justice et bonté !

Ainsi, en mille lieux de la sacrée parole nous trouvons la raison pour laquelle Dieu a réprouvé le peuple juif. *Parce,* disent saint Paul et saint Barnabas, *que vous repoussez la parole de Dieu, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle; voici nous nous tournons devers les Gentils* (1). Et qui considérera en tranquillité d'esprit le IXe, Xe et XIe chapitre de l'épître aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejeté le peuple juif sans raison ; mais néanmoins cette raison ne doit point être recherchée par l'esprit humain, qui au contraire est obligé de s'arrêter purement et simplement à révérer le décret divin, l'admirant avec amour comme infiniment juste et équitable, et l'aimant avec admiration comme impénétrable et incompréhensible. C'est pourquoi ce divin apôtre conclut en cette sorte le long discours qu'il en avait fait : *O profondité* (2) *des richesses de la sagesse et science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies imperceptibles ! Qui connaît les pensées du Seigneur ? ou qui a été son conseiller* (3) ? Exclamation par laquelle il témoigne que Dieu fait toutes choses avec une grande sagesse, science et raison ; mais en telle sorte néanmoins que l'homme n'étant pas

(1) Act., XIII, 46.
(2) *Profondité*, profondeur.
(3) Rom., XI, 33, 34.

entré au divin conseil, duquel les jugements et projets sont infiniment élevés au-dessus de notre capacité, nous devons dévotement adorer ses décrets, comme très équitables, sans en rechercher les motifs, qu'il retient en secret par devers soi afin de tenir notre entendement en respect et humilité par devers nous.

Saint Augustin en cent endroits enseigne cette même pratique : « Personne, dit-il, ne vient au « Sauveur, sinon étant tiré. Qui c'est qu'il tire, « et qu'il c'est qu'il ne tire pas ; pourquoi il tire « celui-ci, et non pas celui-là, n'en veuille pas « juger, si tu ne veux errer. Écoute une fois et « entends. N'es-tu pas tiré ? prie afin que tu sois « tiré (1). Certes, c'est assez au chrétien vivant « encore de la foi, et ne voyant pas ce qui est « parfait, mais sachant seulement en partie, de « savoir et croire que Dieu ne délivre personne « de la damnation, sinon par miséricorde gra- « tuite, par Jésus-Christ notre Seigneur, et qu'il ne « damne personne, sinon par sa très équitable « vérité, par le même Jésus-Christ notre Seigneur. « Mais de savoir pourquoi il délivre celui-ci plu- « tôt que celui-là, recherche qui pourra une si « grande profondité de ses jugements, mais qu'il « se garde du précipice, car ses décrets ne sont « pas pour cela injustes, encore qu'ils soient se- « crets (2). Mais pourquoi délivre-t-il donc ceux- « ci plutôt que ceux-là (3) ? Nous disons derechef : « *O homme ! qui es-tu qui répondes à Dieu* (4) ?

(1) *I Tract.* XXVI *in Joan.*
(2) Ep. CV.
(3) *De bono persever.*, c. XII.
(4) Rom., XI, 20.

« *Ses jugements sont incompréhensibles* (1). Et « ajoutons ceci : *Ne t'enquiers pas des choses qui « sont au-dessus de toi* (2), *et ne recherche pas ce « qui est au delà de tes forces*. Or, il ne fait pas « miséricorde à ceux auxquels, par une vérité très « secrète et très éloignée des pensées humaines, « il juge qu'il ne doit pas départir sa faveur ou « miséricorde (3). »

Nous voyons quelquefois des enfants jumeaux dont l'un naît plein de vie, et reçoit le baptême ; l'autre, en naissant, perd la vie temporelle avant que de renaître à l'éternelle ; l'un par conséquent est héritier du ciel, l'autre privé de l'héritage. Or, pourquoi la divine Providence donne-t-elle des événements si divers à une si pareille naissance ? Certes, on peut dire que la providence de Dieu ne viole pas ordinairement les lois de la nature ; si que l'un de ces bessons (4) étant vigoureux, et l'autre trop faible pour supporter l'effort de la sortie du sein maternel, celui-ci est mort avant que de pouvoir être baptisé, et l'autre a vécu ; la Providence n'ayant pas voulu empêcher le cours des causes naturelles, lesquelles, en cette occurrence, auront été la raison de la privation du baptême en celui qui ne l'a pas eu. Et certes, cette réponse est bien solide. Mais, suivant l'avis du divin saint Paul et de saint Augustin, nous ne devons pas nous amuser à cette considération, laquelle, quoique bonne, n'est pas toutefois com-

(1) Rom., XI, 33.
(2) Eccli., III, 22.
(3) Quæst. II, *ad Simplic*.
(4) *Bessons*, jumeaux.

parable à plusieurs autres que Dieu s'est réservées, et qu'il nous fera connaître en paradis. « Alors, dit saint Augustin, ce ne sera plus chose « secrète pourquoi l'un plutôt que l'autre est « élevé, la cause étant égale de l'un et de l'autre, « ni pourquoi des miracles n'ont pas été faits « parmi ceux entre lesquels, s'ils eussent été faits, « ils eussent fait pénitence, et ont été faits parmi « ceux qui n'étaient pas pour croire (1). » Et ailleurs, ce même saint, parlant des pécheurs dont Dieu laisse l'un en son iniquité, et en relève l'autre : « Or, pourquoi il retient l'un, dit-il, et « ne retient pas l'autre, il n'est pas possible de le « comprendre, ni loisible de s'en enquérir, puis- « qu'il suffit de savoir qu'il dépend de lui qu'on « demeure debout, et ne vient pas de lui qu'on « tombe ; et derechef cela est caché et très éloigné « de l'esprit humain, au moins du mien (2). »

Voilà, Théotime, la plus sainte façon de philosopher en ce sujet. C'est pourquoi j'ai toujours trouvé admirable et aimable la savante modestie et très sage humilité du docteur séraphique saint Bonaventure, au discours qu'il fait de la raison pour laquelle la Providence divine destine les élus à la vie éternelle. « Peut-être, dit-il, que c'est par « la prévision des biens qui se feront par celui qui « est tiré, en tant qu'ils proviennent aucunement « de la volonté ; mais de savoir dire quels biens « sont ceux la prévision desquels sert de motif à « la divine volonté, ni je ne le sais pas distincte- « ment, ni je ne m'en veux pas enquérir ; et il n'y

(1) *In Enchir. ad Laur.*, c. XCIV, XCV.
(2) *Resp. ad art. sibi falso impositos ; Resp. ad art.* 14, lib. X, *de Genes. ad litt.*

« a point de raison, que de quelque sorte de con-
« venance ; de manière que nous en pourrions
« dire quelqu'une et c'en serait une autre. C'est
« pourquoi nous ne saurions avec certitude mar-
« quer la vraie raison ni le vrai motif de la vo-
« lonté de Dieu pour ce regard ; car, comme dit
« saint Augustin, bien que la vérité en soit très
« certaine, elle est néanmoins très éloignée de
« nos pensées ; de sorte que nous n'en saurions
« rien dire d'assuré, sinon par la révélation de
« celui auquel toutes choses sont connues. Et
« d'autant qu'il n'était pas expédient pour notre
« salut que nous eussions connaissance de ces
« secrets, ains nous était plus utile de les ignorer,
« pour nous tenir en humilité ; pour cela Dieu ne
« les a pas voulu révéler, et même le saint Apôtre
« n'a pas osé s'en enquérir, ains a témoigné l'in-
« suffisance de notre entendement pour ce sujet,
« lorsqu'il s'est écrié : *O profondité des richesses*
« *de la sapience et science de Dieu* (1) ! » Pourrait-
on parler plus saintement, Théotime, d'un si saint mystère? Aussi ce sont les paroles d'un très saint et judicieux docteur de l'Église.

CHAPITRE VIII

Exhortation à l'amoureuse soumission que nous devons aux décrets de la Providence divine.

Aimons donc et adorons en esprit d'humilité cette profondité des jugements de Dieu, Théotime, laquelle, comme dit saint Augustin (2), le saint

(1) Rom., XI, 33.
(2) Ep. CV.

Apôtre ne découvre pas, ains l'admire, quand il exclame : « *O profondité des jugements de Dieu!* « *Qui pourrait compter le sable de la mer, les gouttes* « *de la pluie, et mesurer la largeur de l'abîme?* dit « cet excellent esprit de saint Grégoire de Na- « zianze. Et qui pourra sonder la profondité de la « divine sagesse, par laquelle elle a créé toutes « choses, et les modère comme elle veut et en- « tend? Car, de vrai, il suffit qu'à l'exemple de « l'Apôtre, sans nous arrêter à la difficulté et « obscurité d'icelle, nous l'admirions (1). *O pro-* « *fondité des richesses et de la sagesse et de la* « *science de Dieu! O que ses jugements sont inscru-* « *tables, et ses voies inaccessibles! qui a connu le* « *sentiment du Seigneur, et qui a été son con-* « *seiller* (2)? » Théotime, les raisons de la volonté divine ne peuvent être pénétrées par notre esprit, jusqu'à ce que nous voyions la face de celui qui *atteint de bout à bout fortement, et dispose toutes choses suavement,* faisant tout ce qu'il fait *en nombre, poids et mesure* (3), et auquel le Psalmiste dit : *Seigneur, vous avez tout fait en sagesse* (4).

Combien de fois nous arrive-t-il d'ignorer comment et pourquoi les œuvres mêmes des hommes se font, « et dont, dit le même saint évêque de « Nazianze, l'artisan n'est pas ignorant, encore « que nous ignorions son artifice! Ni de même, « certes, les choses de ce monde ne sont pas « témérairement et imprudemment faites, encore « que nous ne sachions pas leurs raisons. » Si

(1) *Orat. de paup. am.* Eccli., I, 2.
(2) Rom., XI, 33, 34.
(3) Sap., VIII, 1 ; XI, 21.
(4) Ps., CIII, 24.

nous entrons en la boutique d'un horloger, nous trouverons quelquefois un horologe (1) qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura néanmoins cent ou deux cents pièces, desquelles les unes serviront à la montre, les autres à la sonnerie des heures et du réveille-matin; nous y verrons des petites roues, dont les unes vont à droite, les autres à gauche ; les unes tournent par-dessus, les autres par bas; et le balancier qui, à coups mesurés, va balançant son mouvement de part et d'autre ; et nous admirons comme l'art a su joindre une telle quantité de si petites pièces les unes aux autres, avec une correspondance si juste, ne sachant ni à quoi chaque pièce sert, ni à quel effet elle est faite ainsi, si le maître ne nous le dit ; et seulement en général nous savons que toutes servent pour la montre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indois (2) s'amuseront des jours entiers auprès d'un horologe, pour ouïr sonner les heures à point nommé ; et ne pouvant deviner comme cela se fait, ils ne dient pas pourtant que c'est sans art et raison, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horologes, les admirant comme gens plus qu'humains (3). Théotime, nous voyons ainsi cet univers, et surtout la nature humaine, comme un horologe, composé d'une si grande variété d'actions et de mouvements, que nous ne saurions nous empêcher de l'étonnement. Et nous savons bien en général que ces pièces diversifiées en tant de sortes servent toutes, ou pour faire paraître,

(1) *Un horologe*, une horloge.
(2) *Indous*, Indiens.
(3) *Plus qu'humains*, supérieurs à l'humanité.

comme en une montre, la très sainte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante miséricorde de sa bonté, comme par une sonnerie de louange. Mais de connaître en particulier l'usage de chaque pièce, ou comme elle est ordonnée à la fin générale, ou pourquoi elle est faite ainsi, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain ouvrier nous l'enseigne. Or, il ne nous manifeste pas son art, afin que nous l'admirions avec plus de révérence; jusqu'à ce qu'étant au ciel, il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lorsqu'en l'abondance de son amour il nous découvrira les raisons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au profit de notre salut éternel.

« Nous ressemblons, dit derechef le grand « Nazianzène, à ceux qui sont affligés du vertigo « ou tournoiement de tête. Il leur est advis que « tout tourne sens dessus dessous autour d'eux, « bien que ce soit leur cervelle et imagination qui « tournent, et non pas les choses. Car, ainsi ren- « contrant quelques événements desquels les « causes nous sont inconnues, il nous semble que « les choses du monde sont administrées sans rai- « son, parce que nous ne la savons pas. Croyons « donc, que comme Dieu est le facteur et père de « toutes choses, aussi en a-t-il le soin par sa pro- « vidence, qui serre et embrasse toute la machine « des créatures ; et surtout croyons qu'il préside à « nos affaires, de nous autres qui le connaissons, « encore que notre vie soit agitée de tant de « contrariétés, d'accidents, dont la raison nous est « inconnue, afin peut-être que, ne pouvant pas « arriver à cette connaissance, nous admirions la

« raison souveraine de Dieu, qui surpasse toutes « choses; car, envers nous, la chose est aisément « méprisée qui est aisément connue ; mais ce qui « surpasse la pointe de notre esprit, plus il est « difficile d'être entendu, plus aussi il nous excite « à une grande admiration. Certes les raisons de « la Providence céleste seraient bien basses, si nos « petits esprits y pouvaient atteindre; elles se- « raient moins aimables en leur suavité, et moins « admirables en leur majesté, si elles étaient moins « éloignées de notre capacité. »

Exclamons donc, Théotime, en toutes occurrences, mais exclamons d'un cœur tout amoureux envers la Providence toute sage, toute puissante et toute douce de notre Père éternel : *O profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu* (1)! O Seigneur Jésus, Théotime, que les richesses de la bonté divine sont excessives! Son amour envers nous est un abîme incompréhensible : c'est pourquoi il nous a préparé une riche suffisance, ou plutôt une riche affluence de moyens propres pour nous sauver, et pour nous les appliquer suavement, il use d'une sagesse souveraine, ayant par son infinie science prévu et connu tout ce qui était requis à cet effet. Eh ! que pouvons-nous craindre ? ains que ne devons-nous pas espérer, étant enfants d'un Père si riche en bonté, pour nous aimer et vouloir sauver, si savant pour préparer les moyens convenables à cela, et si sage pour les appliquer, si bon pour vouloir, si clairvoyant pour ordonner, si prudent pour exécuter ?

Ne permettons jamais à nos esprits de voleter

(1) Rom., XI, 33.

par curiosité autour des jugements divins ; car, comme petits papillons, nous y brûlerons nos ailes, et périrons dans ce feu sacré. Ces *jugements sont incompréhensibles* (1), ou, comme dit saint Grégoire Nazianzène, ils sont inscrutables ; c'est-à-dire, nous n'en saurions reconnaître et pénétrer les motifs. Les voies et moyens par lesquels il les exécute et conduit à chef (2), ne peuvent être discernés et reconnus ; et pour bon sentiment que nous ayons, nous demeurons en défaut à chaque bout de champ, et en perdons la trace. *Car qui peut pénétrer le sens*, l'intelligence et l'intention de Dieu (2) ? *Qui a été son conseiller* pour savoir ses projets et leurs motifs ? *ou qui l'a jamais prévenu* (3) par quelque service ? N'est-ce pas lui au contraire qui nous prévient ès bénédictions de sa grâce, pour nous couronner en la félicité de sa gloire ? Ah ! Théotime, *toutes choses sont de lui* (4), qui en est le créateur ; toutes choses sont *par lui*, qui en est le gouverneur ; toutes choses sont *en lui*, qui en est le protecteur. *A lui soit* honneur et *gloire ès siècles des siècles. Amen* (5). Allons en paix, Théotime, au chemin du très saint amour ; car qui aura le divin amour en la mort, après la mort il jouira éternellement de l'amour.

CHAPITRE IX.

D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintes fois en l'âme qui a perdu la sainte charité.

Certes la vie d'un homme qui, tout alangouri,

(1) Rom., XI, 33.
(2) *A chef*, à leur fin.
(3) Rom., XI, 34.
(4) *Ibid.*, 35.
(5) *Ibid.*, 36.

va petit à petit mourant dans un lit, ne mérite presque plus que l'on l'appelle vie : puisqu'encore qu'elle soit vie, elle est toutefois tellement mêlée avec la mort, qu'on ne saurait dire si c'est une mort encore vivante, ou une vie mourante. Hélas! que c'est un piteux spectacle, Théotime! mais bien plus lamentable est l'état d'une âme, laquelle, ingrate à son Sauveur, va de moment en moment en arrière, se retirant de l'amour divin par certains degrés d'indévotion et de déloyauté, jusqu'à tant que l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition; et cet amour qui est en son déclin, et qui va périssant et défaillant, est appelé amour imparfait; parce qu'encore qu'il soit entier en l'âme, il n'y est pas, ce semble, entièrement, c'est-à-dire, il ne tient quasi plus à l'âme, et est sur le point de l'abandonner. Or, la charité étant séparée de l'âme par le péché, il y reste maintes fois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut décevoir et amuser vainement; et je vous dirai ce que c'est.

La charité, tandis qu'elle est en nous, produit force actions d'amour envers Dieu, par le fréquent exercice desquelles notre âme prend une certaine habitude et coutume d'aimer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un pli et inclination, que la multitude des actions a donné à notre cœur.

Après avoir fait une longue habitude de prêcher ou dire la messe par élection, il nous arrive maintes fois en songe de parler et de dire les mêmes choses que nous dirions en prêchant ou célébrant, si que la coutume ou habitude acquise par élection et vertu, est en quelque sorte prati-

quée par après sans élection et sans vertu, puisque les actions faites en dormant n'ont de la vertu, à parler généralement, qu'une apparente image, et en sont seulement des simulacres et représentations. Ainsi la charité, par la multitude des actes qu'elle produit, imprime en nous une certaine facilité d'aimer, laquelle elle nous laisse, après même que nous sommes privés de sa présence. J'ai vu, étant jeune écolier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits il y avait un écho (1), lequel répétait les paroles que nous prononcions là auprès, plusieurs fois. Que si quelque idiot sans expérience eût ouï ces répétitions de paroles, il eût cru qu'il y eut eu quelque homme au fond du puits qui les eût faites. Mais nous savions déjà, par la philosophie, qu'il n'y avait personne dans le puits qui redît nos paroles, ains que seulement il y avait quelques concavités, en l'une desquelles nos voix étant ramassées, et ne pouvant passer outre, pour ne point périr du tout, et employer les forces qui leur restaient, elles produisaient des secondes voix, et ces secondes voix ramassées dans une autre concavité en produisaient des troisièmes, et ces troisièmes en pareille façon des quatrièmes, et ainsi consécutivement jusques à onze : si que ces voix-là faites dans le puits n'étaient plus nos voix, ains des ressemblances et images d'icelles.

Et de fait, il y avait beaucoup à dire entre nos voix et celles-là ; car, quand nous disions une grande

(1) Ce que l'auteur dit d'un village des environs de Paris existait dans Paris même ; d'après les antiquaires, ce serait l'origine de la rue du *Puits-qui-parle*, quartier du Panthéon.

suite de mots, elles n'en redisaient que quelques-uns, accourcissaient la prononciation des syllabes qu'elles passaient fort vitement, et avec des tons et accents tout différents des nôtres, et si (1) elles ne commençaient à former ces mots qu'après que nous les avions achevés de prononcer. En somme ce n'étaient point des paroles d'un homme vivant, mais, par manière de dire, des paroles d'un rocher, d'un rocher creux et vain, lesquelles toutefois représentaient si bien la voix humaine, de laquelle elles avaient pris leur origine, qu'un ignorant s'y fût amusé et mépris.

Or je veux maintenant dire ainsi. Quand le saint amour de charité rencontre une âme maniable, et qu'il fait quelque long séjour en icelle, il y produit un second amour qui n'est pas un amour de charité, quoiqu'il provienne de la charité; ains c'est un amour humain, lequel néanmoins ressemble tellement à la charité, qu'encore que par après elle périsse en l'âme, il est advis qu'elle y soit toujours, d'autant qu'elle y a laissé après soi cette sienne image et ressemblance qui la représente; en sorte qu'un ignorant s'y tromperait, ainsi que les oiseaux firent en la peinture des raisins de Zeuxis, qu'ils cuidèrent être de vrais raisins, tant l'art avait proprement imité la nature. Et néanmoins il y a bien de la différence entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous; car la voix de la charité prononce, intime et opère tous les commandements de Dieu dedans nos cœurs; l'amour humain qui reste après elle, les dit voirement et intime quelquefois tous, mais il ne les opère jamais tous, ains quelques-uns seulement : la charité prononce

(1) *Et si*, en sorte que.

et assemble toutes les syllabes, c'est-à-dire, toutes les circonstances des commandements de Dieu; cet amour humain en laisse toujours quelqu'une en arrière, et surtout celle de la droite et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort égal, doux et gracieux; mais cet amour humain va toujours ou trop haut ès choses terrestres, ou trop bas ès célestes, et ne commence jamais sa besogne qu'après que la charité a cessé de faire la sienne. Car tandis que la charité est en l'âme, elle se sert de cet amour humain, qui est sa créature, et l'emploie pour faciliter ses opérations; si que, pendant ce temps-là, les œuvres de cet amour, comme d'un serviteur, appartiennent à la charité, qui en est la dame. Mais la charité étant éloignée, alors les actions de cet amour sont du tout à lui, et n'ont plus l'estime et valeur de la charité; car comme le bâton d'Élisée, en l'absence d'icelui, quoiqu'en la main du serviteur Giezi, qui l'avait reçu de celle d'Élisée, ne faisait nul miracle; aussi les actions faites en l'absence de la charité, par la seule habitude de l'amour humain, ne sont d'aucun mérite ni d'aucune valeur pour la vie éternelle, quoique cet amour humain ait appris à les faire de la charité, et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte, parce que cet amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle pour porter l'âme à l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X

Combien cet amour imparfait est dangereux.

Hélas! mon Théotime, voyez, je vous prie, le

pauvre Judas, après qu'il eut trahi son Maître, comme il va rapporter l'argent aux Juifs, comme il reconnaît son péché, comme il parle honorablement du sang de cet Agneau immaculé. C'étaient des effets de l'amour imparfait, que la précédente charité passée lui avait laissés dans le cœur. On descend à l'impiété par certains degrés, et nul presque ne parvient à l'extrémité de la malice en un instant.

Les parfumiers (1), quoi qu'ils ne soient plus en leurs boutiques, portent longtemps l'odeur des parfums qu'ils ont maniés. Ainsi ceux qui ont été ès cabinets des onguents célestes, c'est-à-dire, en la très sainte charité, ils en gardent encore quelque temps après la senteur.

Quand le cerf a passé la nuit en quelque lieu, la matinée même l'assentiment (2) et le vent en est encore frais : le soir il est plus malaisé à prendre : mais à même que ses allures sont vieilles et dures les chiens vont aussi perdant connaissance. Quand la charité a régné quelque temps en une âme, on y trouve ses passées, sa piste, ses allures, son vent pour quelque temps, après qu'elle l'a quittée ; mais petit à petit enfin tout cela s'évanouit, et on perd toute sorte de connaissance que jamais la charité y ait été.

Nous avons vu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui, se détraquant, ont demeuré quelque temps au milieu de leur malheureuse décadence, qu'on ne laissait pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passée ; et que l'habitude acquise du temps de la charité répu-

(1) *Parfumiers*, parfumeurs.
(2) *Assentiment*, fumet, odeur.

gnant au vice présent, on avait peine durant quelques mois de discerner s'ils étaient hors de la charité ou non, et s'ils étaient vertueux ou vicieux, jusques à ce que le progrès faisait clairement connaître que ces exercices vertueux ne prenaient pas leur origine de la charité présente, mais de la charité passée; non de l'amour parfait, mais de l'imparfait, que la charité avait laissé après soi, comme marque du logement qu'elle avait fait en ces âmes-là.

Or, cet amour imparfait est bon en soi-même, Théotime, car étant créature de la sainte charité, et comme, de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon, et d'effet à servir fidèlement la charité, tandis qu'elle a séjourné dedans l'âme, et est toujours prêt à la servir si elle y retournait; que s'il ne peut faire les actions de l'amour parfait, il n'en est pourtant pas à mépriser; car la condition de sa nature est telle. Ainsi les étoiles, qui, en comparaison du soleil, sont fort imparfaites, sont néanmoins extrêmement belles, regardées en particulier; et ne tenant point de rang en la présence du soleil, elles en tiennent en son absence.

Toutefois, quoique cet amour imparfait soit bon en soi, il nous est néanmoins périlleux, pour autant que (1) souvent nous nous contentons de l'avoir lui seul; parce qu'ayant plusieurs traits extérieurs et intérieurs de la charité, pensant que ce soit elle-même que nous avons, nous nous amusons, et estimons d'être saints; tandis qu'en cette vaine persuasion les péchés qui nous ont privés de la charité, croissent, grossissent et multiplient si

(1) *Pour autant que*, en ce que, parce que.

fort, qu'enfin ils se rendent maîtres de notre cœur.

Si Jacob n'eût point abandonné sa parfaite Rachel, et se fût toujours tenu près d'elle au jour de ses noces, il n'eût pas été trompé comme il fut; mais parce qu'il la laissa aller sans lui à la chambre, il fut tout étonné, le jour suivant, de trouver qu'en son lieu il n'avait que l'imparfaite Lia, qu'il croyait néanmoins être sa chère Rachel; mais Laban l'avait ainsi trompé. Or, l'amour-propre nous déçoit de même façon. Pour peu que nous quittions la charité, il fourre en notre estime cette habitude imparfaite ; et nous prenons notre contentement en elle, comme si c'était la vraie charité, jusques à ce que quelque claire lumière nous fasse voir que nous sommes abusés.

Hé Dieu ! n'est-ce pas une grande pitié de voir une âme qui se flatte en cette imagination d'être sainte, demeurant en repos, comme si elle avait la charité, se trouver toutefois enfin que sa sainteté est feinte, et que son repos n'est qu'une léthargie, et sa joie une manie?

CHAPITRE XI

Moyen de reconnaître cet amour imparfait.

Mais quel moyen, me direz-vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfait, qui me donne les sentiments de dévotion dont je suis touché? Si, examinant en particulier les objets des désirs, des affections et des desseins que vous avez présentement, vous en trouvez quelqu'un pour lequel vous voulussiez contrevenir à

la volonté et au bon plaisir de Dieu, péchant mortellement, c'est hors de doute que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avez à servir Dieu, n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfait; car si l'amour parfait régnait en vous, ô Seigneur Dieu! il romprait toute affection, tout désir, tout dessein duquel l'objet serait si pernicieux, et ne pourrait souffrir que votre cœur le regardât.

Mais remarquez que j'ai dit cet examen devoir être fait des affections que vous avez présentement; car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourraient naître par après, puisqu'il suffit que nous soyons fidèles ès occurrences présentes, selon la diversité des temps, et que chaque saison a bien assez de son travail et de sa peine.

Que si toutefois vous vouliez exercer votre cœur à la vaillance spirituelle, par la représentation de diverses rencontres et de divers assauts, vous le pourriez utilement faire, pourvu qu'après les actes de cette vaillance imaginaire que votre cœur aurait faits, vous ne vous estimassiez point plus vaillant. Car les enfants d'Éphraïm, qui faisaient merveilles à bien décocher leurs arcs ès essais de guerre qu'ils faisaient entre eux, quand ce vint au fait et au prendre, *au jour de la bataille, ils tournèrent le dos* (1), et n'eurent seulement pas l'assurance de mettre leurs flèches au trait, ni de regarder la pointe de celles de leurs ennemis.

Quand donc on fait la pratique de cette vaillance pour les occurrences futures ou seulement possibles, si on a un sentiment bon et fidèle, on en remercie Dieu; car ce sentiment est toujours

(1) Ps., LXXVII.

bon; mais pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et défiance, espérant que moyennant l'assistance divine on ferait en l'occasion ce qu'on s'imagine, et craignant toutefois que, selon notre misère ordinaire, peut-être n'en ferions-nous rien, et perdrions courage; mais si la défiance se rendait si démesurée, qu'il nous semblât de n'avoir ni force, ni courage, et que partant il nous arrivât du désespoir sur le sujet des tentations imaginées, comme si nous n'étions pas en la charité et grâce de Dieu, il nous faut alors faire résolution, malgré notre sentiment et découragement, de bien être fidèles en tout ce qui nous arrivera jusqu'à la tentation qui nous met en peine, et espérer que, lorsqu'elle arrivera, Dieu multipliera sa grâce, redoublera son secours, et nous fera toute l'assistance requise; et que, ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire, et non nécessaire, il la nous donnera quand ce viendra au besoin. Car comme plusieurs ont perdu le cœur en l'assaut, plusieurs aussi y ont perdu la crainte, et ont pris du courage et résolution en la présence du péril et de la nécessité, qui ne l'eussent jamais su prendre en son absence. Et ainsi plusieurs serviteurs de Dieu, se représentant les tentations absentes, s'en sont effrayés jusque presque à perdre courage, qui les voyant présentes se sont comportés fort courageusement. Enfin ces épouvantements pris pour la représentation des assauts futurs, lorsqu'il nous semble que le cœur nous manque, il suffit de désirer du courage, et se confier en Dieu qu'il nous en donnera quand il sera temps. Samson n'avait certes pas toujours son courage : ains il est marqué en l'Écriture que

le lion des vignes de Tamnatha, *venant à lui furieusement et rugissant, l'esprit de Dieu le saisit* (1); c'est-à-dire, Dieu lui donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage, et *il mit en pièces le lion, comme* il eût fait *un chevreau* (2), et tout de même quand il défit les mille Philistins qui le voulaient défaire en la campagne de Lechi. Ainsi, mon cher Théotime, il n'est pas nécessaire que nous ayons toujours le sentiment et mouvement du courage requis à surmonter le *lion rugissant* qui *va çà et là rôdant pour* nous *dévorer* (3); cela nous pourrait donner de la vanité et présomption. Il suffit bien que nous ayons bon désir de combattre vaillamment, et une parfaite confiance que l'Esprit divin nous assistera de son secours lorsque l'occasion de l'employer se présentera

(1) Judic., XIV, 5, 6.
(2) Judic., XV.
(3) I Petr., V, 8.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ QUI SE FONT PAR COMPLAISANCE ET BIENVEILLANCE.

CHAPITRE PREMIER

De la sacrée complaisance de l'amour; et premièrement en quoi elle consiste.

L'amour n'est autre chose, ainsi que nous l'avons dit, sinon le mouvement et écoulement du cœur qui se fait envers le bien, par le moyen de la complaisance que l'on a en icelui; de sorte que la complaisance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand motif de la complaisance.

Or, ce mouvement se pratique ainsi envers Dieu. Nous savons par la foi que la Divinité est un abîme incompréhensible de toute perfection, souverainement infini en excellence, infiniment souverain en bonté. Et cette vérité que la foi nous enseigne, nous la considérons attentivement par la méditation; regardant cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tous ensemble, par manière d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considérant ses excellences l'une après l'autre; comme, par exemple, sa toute-puis-

sance, sa toute-sagesse, sa toute-bonté, son éternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu notre entendement fort attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin objet, il est impossible que notre volonté ne soit touchée de complaisance en ce bien ; et lors nous usons de notre liberté, et de l'autorité que nous avons sur nous-mêmes, provoquant notre propre cœur à répliquer et renforcer sa première complaisance par des actes d'approbation et réjouissance. O! dit alors l'âme dévote, que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes beau! vous êtes *tout désirable;* ains vous êtes le désir même. *Tel est mon bien-aimé, et il est l'ami de* mon cœur, *ô filles de Jérusalem* (1). O! que béni soit à jamais mon Dieu, de quoi il est si bon : hé! que je meure, ou que je vive, je suis trop heureuse de savoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est infinie, et son infinité si bonne.

Ainsi approuvant le bien que nous voyons en Dieu, et nous réjouissant d'icelui, nous faisons l'acte d'amour que l'on appelle complaisance. Car nous nous plaisons du plaisir divin infiniment plus que du nôtre propre ; et c'est cet amour qui donnait tant de contentement aux saints, quand ils pouvaient raconter les perfections de leur bien-aimé, et qui leur faisait prononcer avec tant de suavité que Dieu était Dieu. Or, *sachez*, disaient-ils, *que le Seigneur est Dieu* (2). O Dieu! mon Dieu, vous êtes mon Dieu : *J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, Dieu de mon cœur; et mon Dieu est le*

(1) Cant. cant., v, 16.
(2) Ps., XCIX, 3.

lot de mon héritage éternellement (1). Il est Dieu de notre cœur par cette complaisance, d'autant que par icelle notre cœur l'embrasse et le rend sien. Il est notre héritage, d'autant que par cet acte nous jouissons des biens qui sont en Dieu, et comme d'un héritage, nous en tirons toute sorte de plaisir et de contentement. Par cette complaisance nous buvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité; car nous nous les rendons propres et les tirons dedans notre cœur.

Les brebis de Jacob attirèrent dans leurs entrailles la variété de couleurs qu'elles voyaient en la fontaine en laquelle on les abreuvait; car en effet leurs petits agneaux s'en trouvèrent par après tachetés. Ainsi une âme éprise de l'amoureuse complaisance qu'elle prend à considérer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellences, en attire aussi dans son cœur les couleurs, c'est-à-dire, la multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple, et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu! quelle joie aurons-nous au ciel, Théotime, lorsque nous verrons le bien-aimé de nos cœurs, comme une mer infinie, de laquelle les eaux ne sont que perfection et bonté! Alors, comme des cerfs, qui longuement pourchassés et malmenés, s'abouchant à une claire et fraîche fontaine, tirent à eux la fraîcheur de ses belles eaux; ainsi nos cœurs, après tant de langueurs et de désirs, arrivant à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaisance toutes les perfections de ce bien-aimé, et en auront la parfaite jouissance, par la réjouissance qu'ils y pren-

(1) Ps., XV, 2. et LXXII, 26

dront, se remplissant de ses délices immortelles; et en cette sorte le cher époux entrera dedans nous, comme dans son lit nuptial, pour communiquer sa joie éternelle à notre âme, selon qu'il dit lui-même, que si nous gardons la sainte loi de son amour, il viendra et fera son séjour en nous (1).

Tel est le doux et noble larcin de l'amour, qui, sans décolorer le bien-aimé, se colore de ses couleurs; sans le dépouiller, se revêt de sa robe; sans lui rien ôter, prend tout ce qu'il a, et, sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens; comme l'air prend la lumière sans amoindrir la splendeur originaire du soleil, et, le miroir, la grâce du visage, sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

Ils ont été faits abominables, comme les choses qu'ils ont aimées, dit le Prophète parlant des méchants (2); et on peut de même dire des bons qu'ils se sont faits aimables comme les choses qu'ils ont aimées. Voyez, je vous prie, le cœur de sainte Claire de Montefalcoz (3). Il prit tant de plaisir en la Passion du Sauveur et à méditer la très sainte Trinité, qu'aussi tira-t-il dedans soi toutes les marques de la Passion, et une représentation admirable de la Trinité, s'étant fait comme les choses qu'il aimait. L'amour que le grand apôtre saint Paul portait à la vie, mort et Passion de notre Seigneur, fut si grand, qu'il tira la vie

(1) Joan., XIV, 23.
(2) Ose., IX, 10.
(3) Sainte Claire de Monte-Falcone, 1275-1308, abbesse du monastère de Sainte-Catherine de l'ordre de Saint-Augustin, remarquable par son amour pour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont elle ressentit toutes les douleurs

même, la mort et la Passion de ce divin Sauveur dans le cœur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en était remplie par dilection, sa mémoire par méditation, et son entendement par contemplation.

Mais par quel canal et conduit était venu le doux Jésus dans le cœur de saint Paul? Par le canal de la complaisance, comme il le déclare lui-même disant : *Jà* (1) *n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* (2). Car si vous y prenez bien garde, entre se glorifier en une personne, et se complaire en icelle, prendre à gloire et prendre à plaisir une chose, il n'y a pas autre différence, sinon que celui qui prend une chose à gloire, outre le plaisir, il ajoute l'honneur, l'honneur n'étant pas sans plaisir, bien que le plaisir puisse être sans honneur; cette âme donc avait une telle complaisance, et se sentait tant honorée en la bonté divine qui reluit en la vie, mort et Passion du Sauveur, qu'il ne prenait aucun plaisir qu'en cet honneur, et c'est cela qui lui fait dire : *Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix* de mon Sauveur (3), comme il dit aussi qu'il ne vivait pas lui-même, ains Jésus-Christ vivait en lui.

CHAPITRE II

Que par la sainte complaisance nous sommes rendus comme petits enfants aux mamelles de notre Seigneur.

O Dieu ! que l'âme est heureuse, qui prend son

(1) *Jà*, certes. Vieux mot employé par les auteurs du XVIIe siècle.
(2) Gal., VI, 14.
(3) Gal., II, 20.

plaisir à savoir et connaître que Dieu est Dieu, et que sa bonté est une infinie bonté ! Car ce céleste époux, par cette porte de la complaisance, *entre* en elle et *soupe* avec nous (1), comme nous avec lui. Nous nous paissons avec lui de sa douceur, par le plaisir que nous y prenons, et rassasions notre cœur ès perfections divines, par l'aise que nous en avons. Et ce repas est un *souper*, à cause du repos qui le suit, la complaisance nous faisant doucement reposer en la suavité du bien qui nous délecte, et duquel nous repaissons notre cœur; car, comme vous savez, Théotime, le cœur se paît des choses esquelles il se plaît; si qu'en notre langue française on dit que l'un se paît de l'honneur, l'autre des richesses, comme le Sage avait dit que *la bouche des fous se paît d'ignorance* (2); et la souveraine Sagesse proteste que sa *viande*, c'est-à-dire son plaisir, n'est autre chose que de *faire la volonté* de son Père (3). En somme, l'aphorisme des médecins est vrai, que ce qui est savouré, nourrit ; et celui des philosophes, ce qui plaît, paît.

Que mon bien-aimé vienne en son jardin, dit l'épouse sacrée, *et qu'il y mange le fruit de ses pommes* (4). Or, le divin époux vient en son jardin quand il vient en l'âme dévote; car puisqu'il se *plaît d'être avec les enfants des hommes* (5), où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et ressemblance? En ce

(1) Apoc., III, 20.
(2) Prov., XV, 14.
(3) Joan., IV, 34.
(4) Cant. cant., V, 1.
(5) Prov., VIII, 31.

jardin, lui-même y plante la complaisance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons; comme de même sa bonté se plaît et se paît en notre complaisance, ainsi que derechef notre complaisance s'augmente de quoi Dieu se plaît de nous voir plaire en lui; de sorte que ces réciproques plaisirs font l'amour d'une incomparable complaisance, par laquelle notre âme, faite *jardin* de son époux (1), et ayant de sa bonté les *pommiers* des délices, elle lui en rend le *fruit*, puisqu'il se plaît de la complaisance qu'elle a en lui. Ainsi tirons-nous le cœur de Dieu dedans le nôtre, et il y répand son baume précieux. Et ainsi se pratique ce que la sainte épouse dit avec tant d'allégresse : *Le roi* de mon cœur *m'a menée dans ses cabinets* (2); *nous tressaillerons et nous réjouirons en vous, nous ramentevant* (3) *de vos mamelles plus aimables que le vin; les bons vous aiment* (4). Car, je vous prie, Théotime, qui sont les *cabinets* de ce roi d'amour, sinon ses mamelles qui abondent en variété de douceurs et suavités? La poitrine et les mamelles de la mère sont les cabinets des trésors du petit enfant ; il n'a point d'autres richesses que celles-là, qui lui sont plus précieuses que l'or et le (5) topase, plus aimables que le reste du monde.

L'âme donc qui contemple les trésors infinis de perfections divines en son bien-aimé, se tient

(1) Cant. cant., v, 1.
(2) *Cabinets*, coffres, buffets.
(3) *Ramentevant*, souvenant.
(4) Cant. cant., i, 3.
(5) *Le topase*, la topaze, mot masculin en grec et en latin.

pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour rend sien par complaisance tout le bien et contentement de ce cher époux. Et tout ainsi que l'enfançon fait des petits élans du côté du sein de sa mère, et trépigne d'aise de le voir découvert, comme la mère aussi, de son côté, le lui présente avec un amour toujours un peu empressé; de même l'âme dévote ressent des tressaillements et élans de joie nonpareille pour le plaisir qu'elle a de regarder les trésors des perfections du roi de son saint amour, et surtout quand elle voit que lui-même les lui montre par amour, et qu'entre ces perfections celle de son amour infini reluit excellemment. Eh! n'a-t-elle pas raison, cette belle âme, de s'écrier : O mon roi, que vos richesses sont aimables, et que vos amours sont riches! Eh! qui en a plus de joie, ou vous qui en jouissez, ou moi qui m'en réjouis? *Nous tressaillerons d'allégresse en la souvenance de votre sein* (1) si fécond en toute excellence de suavité : moi, parce que mon bien-aimé en jouit; vous, parce que votre bien-aimé s'en réjouit: car ainsi nous nous en réjouissons tous deux, puisque votre bonté vous fait jouir de ma réjouissance, et mon amour me fait réjouir de votre jouissance. Ah! *les justes* et *bons vous aiment* (2). Et comment pourrait-on être bon et n'aimer pas une si grande bonté? Les princes terrestres ont leurs trésors ès cabinets de leurs palais, leurs armes en leurs arsenaux; mais le prince céleste, il a son trésor en son sein, ses armes en sa poitrine, et parce que son trésor et sa bonté, comme ses armes, sont ses amours, son

(1) Cant. cant., I, 5.
(2) *Ibid.*

sein ressemble à celui d'une douce mère, dont les mamelles sont comme deux cabinets riches en douceur de bon lait, armés d'autant de traits pour assujettir le cher petit poupon, comme il en peut faire de traites (1) en tetant.

Certes, la nature a logé les mamelles en la poitrine, afin que la chaleur du cœur y faisant la concoction (2) du lait, comme la mère est la nourrice de l'enfant, le cœur d'icelle en fût aussi le nourricier, et que le lait fût une viande toute d'amour, *meilleure* cent fois *que le vin* (3). Notez cependant, Théotime, que la comparaison du lait et du vin semble si propre à l'épouse sacrée, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les *mamelles* de son époux *surpassent le vin* (4); mais elle le répète par trois fois. Le vin, Théotime, est le lait des raisins, et le lait est le vin des mamelles; aussi l'épouse sacrée dit que son bien-aimé est raisin pour elle, mais *raisin cyprin* (5), c'est-à-dire, d'une odeur excellente. Moïse dit que les Israélites pouvaient *boire le sang très pur* et très bon *du raisin* (6); et Jacob décrivant à son fils Judas la fertilité du lot qu'il aurait en la terre promise, prophétisa sous cette figure la véritable félicité des chrétiens, disant que le Sauveur *laverait sa robe*, c'est-à-dire, la sainte Église, *au sang du raisin* (7), c'est-à-dire, en son propre sang. Or,

(1) Opposition de *traits* et *traites*, concession aux habitudes d'antithèse de l'époque.
(2) *Concoction*, digestion dans l'ancienne physiologie.
(3) Cant. cant., I, 3.
(4) *Ibid.*
(5) *Cyprin*, parfumé par les fleurs. Cant. cant., I, 13.
(6) Deuter., XXXII, 14.
(7) Genes., XLIX, [illegible]

le sang et le lait ne sont non plus différents l'un de l'autre que le verjus et le vin ; car comme le verjus mûrissant par la chaleur du soleil change de couleur, devient vin agréable, et se rend propre à nourrir; aussi le sang assaisonné par la chaleur du cœur prend la belle couleur blanche, et devient une nourriture grandement convenable aux enfants.

Le lait, qui est une viande cordiale toute d'amour, représente la science et théologie mystique, c'est-à-dire, le doux savourement provenant de la complaisance amoureuse que l'esprit reçoit, lorsqu'il médite les perfections de la bonté divine; mais le vin signifie la science ordinaire et acquise qui se tire à force de spéculations sous le pressoir de plusieurs arguments et disputes. Or, le lait que nos âmes sucent ès mamelles de la charité de notre Seigneur vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains; car le lait prend son origine de l'amour céleste qui le prépare à ses enfants avant même qu'ils y aient pensé ; il a un goût amiable et suave, son odeur surpasse tous les parfums, il rend l'haleine fraîche et douce comme d'un enfant de lait, il donne une joie sans insolence, il enivre sans hébéter, il ne lève pas le sens mais il le relève.

Quand le saint homme Isaac embrassa et baisa son cher enfant Jacob, *il sentit la bonne odeur de ses vêtements*, et soudain parfumé d'un plaisir extrême : O! dit-il, *voici que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fleuri que Dieu a béni* (1). L'habit et le parfum étaient en Jacob, mais Isaac en eut la complaisance et réjouissance. Hélas!

(1) Genes., XXVII, 27.

l'âme qui tient par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien délicieusement sent-elle les parfums des perfections infinies qui se retrouvent en lui ! et avec quelle complaisance dit-elle en soi-même : Ah ! *voici que la senteur* de mon Dieu *est comme la senteur d'un* jardin *fleurissant !* Eh ! que *ses mamelles* sont précieuses, *répandant des parfums souverains* (2) ! Ainsi l'esprit du grand saint Augustin, balançant entre les sacrés contentements qu'il avait à considérer, d'un côté e mystère de la naissance de son Maître, et de l'autre part le mystère de la Passion, s'écriait tout ravi en cette complaisance :

Entre l'un et l'autre mystère,
Auquel dois-je mon cœur ranger ?
D'un côté, le sein de la mère
M'offre son lait pour en manger ;
De l'autre, la plaie salutaire
Jette son sang pour m'abreuver.

CHAPITRE III

Que la sacrée complaisance donne notre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpétuel désir en la jouissance.

L'amour que nous portons à Dieu prend son origine de la première complaisance que notre cœur sent, soudain qu'il aperçoit la bonté divine, lorsqu'il commence à tendre vers icelle. Or, quand nous accroissons et renforçons cette première complaisance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsi que nous avons déclaré ès chapitres précédents, alors nous attirons dedans notre cœur les perfections divines, et jouissons de la divine bonté par

(1) Cant. cant., I, 1.

la réjouissance que nous y prenons, pratiquant cette première partie du contentement amoureux que l'épouse sacrée exprime, disant : *Mon bien-aimé est à moi* (1). Mais parce que cette complaisance amoureuse étant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'être en Dieu en qui nous la prenons, elle nous donne réciproquement à la divine bonté; si que par ce saint amour de complaisance nous jouissons des biens qui sont en Dieu, comme s'ils étaient nôtres. Mais parce que les perfections divines sont plus fortes que notre esprit, entrant en icelui, elles le possèdent réciproquement ; de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nôtre par cette complaisance, mais aussi que nous sommes à lui.

L'herbe aproxis (2), ainsi que nous avons dit ailleurs, a une si grande correspondance avec le feu, qu'encore qu'elle en soit éloignée, soudain néanmoins qu'elle est à son aspect, elle attire la flamme et commence à brûler, concevant son feu non tant à la chaleur qu'à la lueur de celui qu'on lui présente. Quand donc par cette attraction elle s'est unie au feu, si elle savait parler, ne pourrait-elle pas dire : Mon bien-aimé feu est mien, puisque je l'ai attiré à moi, et que je jouis de ses flammes ; mais moi je suis aussi à lui, car si je l'ai attiré à moi, il me réduit en lui, comme plus fort et plus noble : il est mon feu, et

(1) Cant. cant., II, 16.

(2) *Aproxis*, fraxinelle. Cette plante secrète une huile volatile formant durant la nuit comme une vapeur qui l'environne. Si l'on approche une bougie, l'atmosphère jette une lueur et brûle rapidement, sans endommager la plante.

je suis son herbe ; je l'attire, et il me brûle. Ainsi notre cœur s'étant mis en la présence de la divine bonté, et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaisance qu'il y prend, peut dire en vérité : La bonté de Dieu est toute mienne, puisque je jouis de ses excellences, et moi je suis tout sien, puisque ses contentements me possèdent.

Par la complaisance, notre âme, comme une toison de Gédéon, se remplit toute de la rosée céleste et cette rosée est à la toison, parce qu'elle est descendue en icelle ; mais réciproquement la toison est à la rosée, parce qu'elle est détrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'une à l'autre, ou la perle à l'huître, ou l'huître à la perle? La perle est à l'huître qui l'a attirée à soi ; mais l'huître est à la perle, laquelle lui donne la valeur et l'estime. La complaisance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'icelui, et nous rend possédés de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'icelui.

Or, en cette complaisance nous assouvissons tellement notre âme de contentement, que nous ne laissons pas de désirer de l'assouvir encore, et savourant la bonté divine, nous la voudrions encore savourer ; en nous rassasiant nous voudrions toujours manger, comme en mangeant nous nous sentons rassasier. Le chef des apôtres ayant dit dans sa première épître que les anciens prophètes avaient manifesté les grâces qui devaient abonder parmi les chrétiens, et entre autres choses la Passion de notre Seigneur et la gloire qui la devait suivre, tant par la résurrection de son corps que par l'exaltation de son nom ; enfin il conclut que les anges mêmes désirent de regarder les

mystères de la rédemption en ce divin Sauveur, *auquel*, dit-il, *les anges désirent regarder* (1). Mais comme donc se peut-il entendre que les anges qui voient le Rédempteur, et en icelui tous les mystères de notre salut, désirent encore néanmoins de le voir? Théotime, ils le voient certes toujours, mais d'une vue si agréable et délicieuse, que la complaisance qu'ils en ont les assouvit sans leur ôter le désir, et les fait désirer sans leur ôter l'assouvissement : la jouissance n'est pas diminuée par le désir, ains en est perfectionnée ; comme leur désir n'est pas étouffé, ains affiné (2) par la jouissance.

La jouissance d'un bien qui contente toujours, ne flétrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse ; elle est toujours aimable, toujours désirable. Le continuel contentement des célestes amoureux produit un désir perpétuellement content, comme leur continuel désir fait naître en eux un contentement perpétuellement désiré. Le bien qui est fini termine le désir quand il donne la jouissance, et ôte la jouissance quand il donne le désir, ne pouvant être possédé et désiré tout ensemble. Mais le bien infini fait régner le désir dans la possession, et la possession dans le désir, ayant de quoi assouvir le désir par sa sainte présence, et de quoi le faire toujours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit, en tous ceux qui la possèdent, un désir toujours content et un contentement toujours désireux (3).

(1) I Petr., I, 12.
(2) *Affiné*, aiguisé.
(3) Ce passage rempli d'antithèses est encore un tribut payé au goût douteux de la littérature de l'époque.

Imaginez-vous, Théotime, ceux qui tiennent en leur bouche l'herbe scitique (1) ; car, à ce qu'on dit, ils n'ont jamais ni faim ni soif, tant elle les rassasie, et jamais pourtant ils ne perdent l'appétit, tant elle les sustente délicieusement. Quand notre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en lui, y prenant une souveraine complaisance, et néanmoins elle ne laisse pas de faire le mouvement de son désir; car comme elle désire d'aimer, elle aime aussi de désirer; elle a le désir de l'amour et l'amour du désir. Le repos du cœur ne consiste pas à demeurer immobile, mais à n'avoir besoin de rien ; il ne gît pas à n'avoir point de mouvement, mais à n'avoir point d'indigence de se mouvoir.

Les esprits perdus ont un mouvement éternel sans nul mélange de tranquillité : nous autres mortels, qui sommes encore en ce pèlerinage, avons tantôt du repos, tantôt du mouvement en nos affections ; les esprits bienheureux ont toujours le repos en leurs mouvements et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ait le repos sans mouvement, parce qu'il est souverainement un acte pur et substantiel. Or, bien que, selon la condition ordinaire de cette vie mortelle, nous n'ayons pas le repos en notre mouvement, si est-ce toutefois que lorsque nous faisons les essais des exercices de la vie immortelle, c'est-à-dire, que nous pratiquons les actes du saint amour, nous trouvons du repos dans le mouvement de nos affections : et du mouvement au

(1) *Herbe scitique*, ou scythique, qui rassasie et désaltère, peut-être du nom des Scythes, qui s'enivraient aisément.

repos de la complaisance que nous avons en notre bien-aimé, recevant par ce moyen des avant-goûts de la future félicité à laquelle nous aspirons.

S'il est vrai que le caméléon vive de l'air (1), partout où il va dans l'air, il a de quoi se repaître; que s'il se remue d'un lieu à l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoi se rassasier, mais pour s'exercer dedans son aliment, comme les poissons dans la mer. Qui désire Dieu en le possédant, ne le désire pas pour le chercher, mais pour exercer cette affection dedans le bien même duquel il jouit; car le cœur ne fait pas ce mouvement de désir comme prétendant à la jouissance pour l'avoir, puisqu'il l'a déjà, mais comme s'étendant en la jouissance laquelle il a, non pour obtenir le bien, mais pour s'y récréer et entretenir; non pour en jouir, mais pour s'y esjouir (3), ainsi que nous marchons et nous émouvons pour aller en quelque délicieux jardin, auquel étant arrivés, nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous promener et passer le temps en icelui; nous avons marché pour aller jouir de l'aménité du jardin : y étant, nous marchons pour nous esjouir en la jouissance d'icelui.

Requérez l'Éternel avec un grand courage,
Sans cesser de toujours rechercher son visage (3).

On cherche toujours celui qu'on aime toujours, dit le grand saint Augustin ; l'amour cherche ce

(1) Le caméléon se nourrit d'insectes, mais peut rester des mois entiers sans manger.
(2) *Esjouir*, savourer sa jouissance.
(3) Ps., CIV, 4

qu'il a trouvé, non afin de l'avoir, mais pour toujours l'avoir.

En somme, Théotime, l'âme qui est en l'exercice de l'amour de complaisance, crie perpétuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moi, puisque mon cher bien-aimé vit éternellement d'une vie toute triomphante. La mort même ne peut attrister le cœur qui sait que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'âme qui aime que celui qu'elle aime plus que soi-même, soit comblé de biens éternels, puisqu'elle vit plus en celui qu'elle aime qu'en celui qu'elle anime ; ains qu'elle ne vit pas elle-même, mais son bien-aimé vit en elle (1).

CHAPITRE IV

De l'amoureuse condoléance par laquelle la complaisance de l'amour est encore mieux déclarée.

La compassion, condoléance, commisération ou miséricorde, n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celui que nous aimons, tirant la misère qu'il souffre dans notre cœur, dont elle est appelée miséricorde, comme qui dirait une misère de cœur : comme la complaisance tire dedans le cœur de l'amant le plaisir et contentement de la chose aimée. Or, c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effet par la vertu qu'il a d'unir le cœur qui aime à ce qui est aimé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amis communs, et ce qui se passe en

(1) Gal., II, 20.

la compassion donne beaucoup de clarté à ce qui regarde la complaisance.

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produit. Ainsi sont grandes les condoléances des mères sur les afflictions de leurs enfants uniques, comme l'Écriture témoigne souvent. Quelle condoléance dans le cœur d'Agar sur la douleur de son Ismael, qu'elle voyait presque périr de soif au désert! Quelle commisération en l'âme de David sur la mort de son Absalon! Eh! ne voyez-vous pas le cœur maternel du grand Apôtre : *malade* avec les *malades, brûlant* de zèle pour les *scandalisés,* avec une *douleur continuelle* pour la perte des Juifs, et *mourant tous les jours* pour ses chers enfants spirituels (1)? Mais surtout considérez comme l'amour tire toutes les peines, tous les tourments, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blessures, la passion, la croix, et la mort même de notre Rédempteur, dans le cœur de sa très sacrée mère. Hélas! les mêmes clous qui crucifièrent le corps de ce divin enfant, crucifièrent aussi le cœur de la mère; les mêmes épinés qui percèrent son chef, outrepercèrent (2) l'âme de cette mère toute douce; elle eut les mêmes misères de son fils par commisération; les mêmes douleurs, par condoléance; les mêmes passions, par compassion; et en somme l'*épée* de la mort qui transperça le corps de ce très aimé fils, *outreperça* de même le *cœur* de cette très amante mère (3) : dont elle pouvait bien dire qu'il lui était un *bouquet de myrrhe au*

(1) II Cor., XI, 29; Rom., IX, 2; I Cor., XV, 31.
(2) *Outrepercèrent,* traversèrent.
(3) Luc., II, 35.

milieu de ses mamelles (1), c'est-à-dire, en sa poitrine et au milieu de son cœur. Jacob oyant la triste quoique fausse nouvelle de la mort de son cher Josepn, vous voyez quelle affliction il en sent : Ah! dit-il, *je descendrai en regret aux enfers;* c'est-à-dire, aux limbes, dans le sein d'Abraham, *vers* cet *enfant* (2).

La condoléance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on voit souffrir à ceux que l'on aime; car, pour petite que soit l'amitié, si les maux qu'on voit endurer sont extrêmes, ils nous font une grande pitié. On voit pour cela César pleurer sur Pompée, et les filles de Jérusalem ne surent jamais s'empêcher de pleurer sur notre Seigneur (3), bien que la plupart d'entre elles ne lui fussent pas grandement affectionnées, comme aussi les amis de Job, quoique mauvais amis, firent de grands gémissements, voyant l'effroyable spectacle de son incomparable misère. Et quel grand coup de douleur au cœur de Jacob de penser que son cher enfant était trépassé d'une mort si cruelle, comme est celle d'être dévoré d'une bête sauvage! Mais la commisération, outre tout cela, se renforce merveilleusement par la présence de l'objet misérable. Pour cela, la pauvre Agar s'éloignait de son fils languissant, afin d'alléger en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentait, disant : *Je ne verrai pas mourir l'enfant* (4); comme au contraire notre Seigneur pleure voyant le sépulcre de son bien-aimé La-

(1) Cant., I, 12.
(2) Gen., XXXVII, 35.
(3) Luc., XXIII, 27.
(4) Gen., XXI, 16.

zare (1), et regardant sa chère Jérusalem (2); et notre bonhomme Jacob est outré de douleur quand il voit la robe ensanglantée de son pauvre petit Joseph.

Or, autant de causes agrandissent la complaisance. A mesure que l'ami nous est plus cher, nous avons plus de plaisir en son contentement, et son bien entre plus avant en notre âme; que si le bien est excellent, notre joie en est aussi plus grande. Mais si nous voyons l'ami en la jouissance d'icelui, notre réjouissance en devient extrême. Quand le bon Jacob sut que son fils vivait, ô Dieu, quelle joie! *son esprit revint en lui,* il *revécut* (3), et, par manière de dire, il ressuscita. Mais qu'est-ce à dire, il revécut ou il ressuscita ? Théotime, les esprits ne meurent de leur propre mort que par le péché qui les sépare de Dieu, lequel est leur vraie vie surnaturelle; mais ils meurent quelquefois de la mort d'autrui, et cela arriva au bon Jacob duquel nous parlons, car l'amour qui tire dans le cœur de l'amant le bien et le mal de la chose aimée, l'un par complaisance, l'autre par commisération, tira la mort de l'aimable Joseph dans le cœur de l'amant Jacob, et, par un miracle impossible à toute autre puissance qu'à celle de l'amour, l'esprit de ce bon père était plein de la mort de celui qui était vivant et régnant, d'autant que l'affection ayant été trompée devança l'effet.

Or, quand au contraire il sut qu'en vérité son fils était en vie, l'amour, qui avait si longuement

(1) Joan., XI, 35.
(2) Luc., XIX, 41.
(3) Gen., XLV, 27.

tenu le trépas présupposé du fils dans l'esprit de ce bon père, voyant qu'il avait été déçu, rejeta promptement cette feinte mort, et en sa place fit entrer la véritable vie de ce même enfant. Ainsi donc *il revécut* d'une nouvelle vie, parce que la vie de son fils entra dans son esprit par complaisance, et l'anima d'un contentement nonpareil, duquel se trouvant assouvi, et ne tenant plus compte d'aucun autre plaisir en comparaison d'icelui : *Il me suffit,* dit-il, *si mon enfant Joseph est en vie.* Mais quand de ses propres yeux il vit par expérience la vérité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, *penché* sur lui, et *pleurant* assez longtemps *sur le cou d'icelui :* Eh ! dit-il, *maintenant je mourrai joyeux,* mon cher fils, *puisque j'ai vu votre face,* et que vous vivez encore (1). O Dieu, Théotime, quelle joie ! et que ce vieillard l'exprime excellemment ! Car que veut-il dire par ces paroles : *Maintenant je mourrai content, puisque j'ai vu ta face;* sinon que son allégresse est si grande qu'elle est capable de rendre joyeuse et agréable la mort même, qui est la plus triste et horrible chose du monde? Dites-moi, je vous prie, Théotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou lui qui en jouit, ou Jacob qui s'en réjouit? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentement qu'il nous donne, le père en a autant et plus que le fils; car le fils, avec la dignité de vice-roi qu'il possède, a par conséquent beaucoup de soins et d'affaires, mais le père jouit par complaisance, et possède purement ce qui est de bon en cette grandeur et dignité de son fils, sans charge, sans soin et sans peine. *Je mourrai joyeux,* dit-il. Hélas ! qui

(1) Gen., XLVI. 30.

ne voit son contentement? Si la mort même ne peut troubler sa joie, qui la pourra donc jamais altérer? Si son aise vit emmi les détresses de la mort, qui la pourra jamais éteindre? *L'amour est fort comme la mort* (1), et les allégresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort; car la mort ne les peut faire mourir, ains les avive; si que comme il y a un feu qui par merveille se nourrit en une fontaine proche de Grenoble (2), ainsi que nous savons fort assurément, et que même le grand saint Augustin atteste, aussi la sainte charité est si forte qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmi les plus tristes angoisses de la mort, et *les eaux* des tribulations *ne peuvent éteindre* son feu (3).

CHAPITRE V

De la condoléance et complaisance de l'amour en la Passion de notre Seigneur.

Quand je vois mon Sauveur sur le mont des Olives, avec son *âme triste jusqu'à la mort* (4), hé! Seigneur Jésus, ce dis-je, qui a pu porter ces tristesses de la mort dans l'âme de la vie, sinon l'amour, qui excitant la commisération, attira par icelle nos misères dans votre cœur souverain? Or, une âme dévote voyant cet abîme d'ennuis et de détresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur saintement amou-

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) La *Fontaine ardente*, une des merveilles du Dauphiné. Émanation de gaz combustibles qui donnent une flamme de 30 à 40 centimètres d'élévation.
(3) Cant. cant., VIII, 7.
(4) Matth., XXVI, 38.

reuse? Mais considérant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aimé ne procèdent pas d'aucune imperfection ni manquement de force, ains de la grandeur de sa chère dilection, elle ne peut qu'elle ne se fonde toute d'un amour saintement douloureux. Si qu'elle s'écrie, *je suis noire* de douleur par compassion, *mais* je suis *belle* d'amour par complaisance; les angoisses de mon bien-aimé m'ont toute *décolorée* (1). Car comme pourrait une fidèle amante voir tant de tourments en celui qu'elle aime plus que sa vie, sans en devenir toute transie, hâve et desséchée de douleur? Les pavillons des nomades perpétuellement exposés aux injures de l'air et de la guerre sont presque toujours fripés et couverts de poussière; et moi tout exposée aux regrets que par condoléance je reçois des travaux non pareils de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de détresse et transpercée de douleur; mais parce que les douleurs de celui que j'aime proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me délectent par complaisance. Car comme pourrait une fidèle amante n'avoir pas un extrême contentement de se voir tant aimée de son céleste époux? Pour cela donc la beauté de l'amour est en la laideur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et la mort de mon Roi, toute hâlée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'excès de son amour emmi les travaux de ses douleurs; et *les tentes de Salomon* (2) toutes

(1) Cant. cant., I, 4-5.
(2) *Ibid.*, 4.

brodées et recamées (1) en une admirable diversité d'ouvrages ne furent jamais si belles que je suis contente, et par conséquent douce, amiable et agréable en la variété des sentiments d'amour que j'ai parmi ces douleurs. L'amour égale les amants. Hé ! je le vois, ce cher amant, qu'il est un *feu* d'amour, brûlant dans un *buisson* épineux de douleur (2), et j'en suis toute de même ; je suis tout enflammée d'amour dedans les halliers de mes douleurs, je suis un *lis environné d'épines* (3). Hé ! ne veuillez pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes douleurs, mais voyez la beauté de mes agréables amours. Hélas ! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bien-aimé ; c'est cela qui m'attriste et me fait pâmer d'angoisses ; mais il prend plaisir à souffrir, il aime ses tourments et meurt d'aise de mourir de douleur pour moi. C'est pourquoi comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'aise de son amour ; non seulement je m'attriste avec lui, mais je me glorifie en lui.

Ce fut cet amour, Théotime, qui attira sur l'amoureux séraphique saint François les stigmates, et sur l'amoureuse angélique sainte Catherine de Sienne les ardentes blessures du Sauveur, la complaisance amoureuse ayant aiguisé les pointes de la compassion douloureuse, ainsi que le miel rend plus pénétrante et sensible l'amertume de l'absinthe : comme au contraire la suave odeur des roses est affinée par le voisinage des aulx qui sont plantés près des rosiers. Car de même l'amou-

(1) *Recamées*, brodées.
(2) Exod., III, 2.
(3) Cant. cant., II, 1.

reuse complaisance que nous avons prise en l'amour de notre Seigneur, rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs, comme réciproquement, repassant de la compassion des douleurs à la complaisance des amours, le plaisir en est bien plus ardent et relevé. Alors se pratique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur : alors la condoléance amoureuse, et la complaisance douloureuse, comme d'autres Esaü et Jacob, *débattant* (1) à qui fera plus d'efforts, mettent l'âme en des convulsions et agonies incroyables, et se fait une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Aussi ces grandes âmes de saint François et sainte Catherine sentirent des amours nonpareils en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatisées ; savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'ami, que leur Sauveur exerça au suprême degré sur l'arbre de la croix. Ainsi naît l'union précieuse de notre cœur avec son Dieu, laquelle comme un Benjamin mystique est *enfant de douleur et de joie* tout ensemble (2).

Il ne se peut dire, Théotime, combien le Sauveur désire d'entrer dans nos âmes par cet amour de complaisance douloureuse. Hélas ! dit-il, *ouvre-moi, ma chère sœur, mon amie; ma colombe, ma toute pure, car ma tête est toute pleine de rosée, et mes cheveux des gouttes de la nuit* (3). Qui est cette *rosée,* et qui sont ces *gouttes de la nuit,* sinon les afflictions et peines de sa Passion? Les perles, certes

(1) Gen., XXV, 22.
(2) Gen., XXXV, 18.
(3) Cant. cant., V, 2.

comme nous avons dit assez souvent), ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraîcheur de la nuit éploie sur la face de la mer, reçues dans les écailles des huîtres ou mères perles (1). Hé ! veut dire le divin amour de l'âme, je suis chargé des peines et sueurs de ma Passion qui se passa presque toute, ou ès ténèbres de la nuit, ou en la nuit des ténèbres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midi. Ouvre donc ton cœur devers moi, comme les mères perles leurs écailles du côté du soleil, et je répandrai sur toi la rosée de ma Passion qui se convertira en perles de consolation.

CHAPITRE VI

De l'amour de bienveillance que nous exerçons envers notre Seigneur par manière de désir.

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence toujours par la bienveillance, voulant et faisant en nous tout le bien qui y est ; auquel par après il se complaît. Il fit David selon son cœur par bienveillance, puis il le *trouva selon* son *cœur* par complaisance (2). Il créa premièrement l'univers pour l'homme, et l'homme en l'univers, donnant à chaque chose le degré de bonté qui lui était convenable, par sa pure bienveillance ; puis il approuva *tout ce qu il avait fait,* trouvant que tout *était très bon,* et il se reposa par complaisance en son ouvrage (3).

(1) Inutile de dire que cette opinion populaire sur l'origine des perles n'est pas conforme aux données scientifiques.
(2) Act., XIII, 22.
(3) Gen., I, 31.

Mais notre amour envers Dieu commence au contraire par la complaisance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous savons être en la Divinité; puis nous venons à l'exercice de la bienveillance. Et comme la complaisance que Dieu prend en ses créatures, n'est autre chose qu'une continuation de sa bienveillance envers elles, aussi la bienveillance que nous portons à Dieu, n'est autre chose qu'une approbation et persévérance de la complaisance que nous avons en lui.

Or, cet amour de bienveillance envers Dieu se pratique ainsi. Nous ne pouvons désirer d'un vrai désir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne saurions ni désirer ni penser. Le désir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien lui est tellement présent, que la présence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité même. Ne pouvant donc point faire aucun désir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionnels en cette sorte : Je vous ai dit, *Seigneur, vous êtes mon Dieu,* qui, tout plein de votre infinie bonté, *ne pouvez avoir indigence,* ni *de mes biens* (1), ni des choses quelconques ; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon être, et de tout ce qui est au monde. Que si étant ce que vous êtes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu, quel désir

(1) Ps., xv, 2.

aurais-je que vous l'eussiez ! alors, ô Seigneur éternel, je voudrais voir convertir mon cœur en souhait, et ma vie en soupir, pour vous désirer ce bien-là. Ah! mais pourtant, ô le sacré bien-aimé de mon âme, je ne désire pas de pouvoir désirer aucun bien à votre Majesté; ains je me complais de tout mon cœur en ce suprême degré de bonté que vous avez, auquel, ni par désir, ni même par pensée, on ne peut rien ajouter. Mais si ce désir était possible, ô Divinité infinie, ô Infinité divine! mon âme voudrait être ce désir, et n'être rien autre que cela, tant elle désirerait de désirer pour vous ce qu'elle se complaît infiniment de ne pouvoir pas désirer, puisque l'impuissance de faire ce désir provient de l'infinie infinité de votre perfection, qui surpasse tout souhait et toute pensée. Hé ! que j'aime chèrement l'impossibilité de vous pouvoir désirer aucun bien, ô mon Dieu, puisqu'elle provient de l'incompréhensible immensité de votre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que s'il se trouvait un désir infini, il serait infiniment assouvi par l'infinité de votre bonté qui le convertirait en une infinie complaisance. Ce désir donc, par imagination de choses impossibles, peut être quelquefois utilement pratiqué emmi les grands sentiments de ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand saint Augustin en faisait souvent de pareille sorte.

C'est encore une sorte de bienveillance envers Dieu, quand considérant que nous ne pouvons l'agrandir en lui-même, nous désirons de l'agrandir en nous, c'est-à-dire, de rendre de plus en plus et toujours plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté. Et alors, mon Théotime,

nous ne désirons pas la complaisance pour le plaisir qu'elle nous donne, mais par ce seulement que ce plaisir est en Dieu. Car comme nous ne désirons pas la condoléance pour la douleur qu'elle met en nos cœurs, mais parce que cette douleur nous unit et associe à notre bien-aimé douloureux ; ainsi n'aimons-nous pas la complaisance, parce qu'elle nous rend du plaisir, mais d'autant que ce plaisir se prend en l'union du plaisir et bien qui est en Dieu, auquel pour nous unir davantage nous voudrions nous complaire d'une complaisance infiniment plus grande, à l'imitation de la très sainte reine et mère d'amour, de laquelle l'âme sacrée *magnifiait* (1) et agrandissait perpétuellement Dieu. Et afin que l'on sût que cet agrandissement se faisait par la complaisance qu'elle avait en la divine bonté, elle déclare que son *esprit* avait *tressailli* de contentement *en Dieu son Sauveur* (2).

CHAPITRE VII

Comme le désir d'exalter et magnifier Dieu nous sépare des plaisirs inférieurs, et nous rend attentifs aux perfections divines.

Donc l'amour de bienveillance nous fait désirer d'agrandir en nous de plus en plus la complaisance que nous prenons en la bonté divine; et pour faire cet agrandissement, l'âme se prive soigneusement de tout autre plaisir pour s'exercer plus fort à se plaire en Dieu. Un religieux demanda au dévot frère Gilles, l'un des premiers et

(1) Luc., I, 46.
(2) *Ibid.*, 47.

plus saints compagnons de saint François, ce qu'il pourrait faire pour être plus agréable à Dieu; et il lui répondit en chantant : *L'une à l'un, l'une à l'un*. Ce que par après expliquant, donnez toujours, dit-il, toute votre âme qui est une à Dieu seul qui est un. L'ame s'écoule par les plaisirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empêche de se pouvoir appliquer attentivement à celui qu'elle doit prendre en Dieu. Le vrai amant n'a presque point de plaisir, sinon en la chose aimée. Ainsi *toutes choses semblaient ordure* (1) et boue au glorieux saint Paul, en comparaison de son Sauveur. Et l'Épouse sacrée n'est toute que pour son bien-aimé : *Mon cher ami est tout à moi, et moi je suis toute à lui* (2). Que si l'âme qui est en cette sainte affection rencontre les créatures, pour excellentes qu'elles soient, voire même quand ce seraient les anges, elle ne s'arrête point avec icelles sinon autant qu'il faut pour être aidée et secourue en son désir. Dites-moi donc, leur fait-elle, dites-moi, je vous en conjure, *avez-vous point vu celui qui est l'ami de mon âme* (3)? La glorieuse amante Magdeleine rencontra les anges au sépulcre, qui lui parlèrent sans doute angéliquement, c'est-à-dire, bien suavement, voulant apaiser l'ennui auquel elle était; mais au contraire toute éplorée, elle ne sut prendre aucune complaisance ni en leur douce parole, ni en la splendeur de leurs habits, ni en la grâce toute céleste de leur maintien, ni en la beauté tout aimable de leurs visages, ains toute couverte de larmes, *ils m'ont enlevé mon Sei-*

(1) Philip., III, 18.
(2) Cant. cant., II, 16.
(3) Cant. cant., III, 3

gneur (1), disait-elle, *et je ne sais où ils l'ont mis: et se tournant, elle voit* son doux Sauveur, mais en forme de jardinier, dont son cœur ne se peut contenter ; car toute pleine de l'amour de la mort de son Maître, elle ne veut point de fleurs, ni par conséquent de jardinier. Elle a dedans son cœur la croix, les clous, les épines ; elle cherche son crucifié. Hé ! mon cher maître jardinier, dit-elle, si vous aviez peut-être point planté mon bien-aimé Seigneur trépassé comme un lis froissé et fané entre vos fleurs, *dites-le-moi* vitement, *et moi je l'emporterai* (2). Mais il ne l'appelle pas plus tôt par son nom, que toute fondue en plaisir, hé! Dieu, dit-elle, *mon Maître* (3) ! Rien, certes, ne la peut assouvir, elle ne saurait se plaire avec les anges, non pas même avec son Sauveur, s'il ne paraît en la forme en laquelle il lui avait ravi son cœur. Les Mages ne peuvent se complaire ni en la beauté de la ville de Jérusalem, ni en la magnificence de la cour d'Hérodes, ni en la clarté de l'étoile ; leur cœur cherche la petite spélonque (4) et le petit enfant de Bethléem (5). La mère de belle dilection et l'époux de très saint amour ne se peuvent arrêter entre les parents et amis, ils vont toujours *en douleur cherchant* l'unique objet de leur complaisance (6). Le désir d'agrandir la complaisance retranche tout autre plaisir pour plus fortement pratiquer celui auquel la divine bienveillance l'excite.

(1) Joan., XX, 13.
(2) *Ibid.*, 15.
(3) *Ibid.*, 16.
(4) *Spélonque*, grotte, en latin *Spelunca*.
(5) Matth., II.
(6) Luc., II.

Or, pour encore mieux magnifier ce souverain bien-aimé, l'âme va toujours *cherchant* la *face* d'icelui (1); c'est-à-dire, avec une attention toujours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularités des beautés et perfections qui sont en lui, faisant un progrès continuel en cette douce recherche de motifs qui la puissent perpétuellement presser de se plaire de plus en plus en l'incompréhensible bonté qu'elle aime. Ainsi David cote par le menu les œuvres et merveilles de Dieu en plusieurs de ses psaumes célestes et l'amante sacrée arrange ès cantiques divins, comme une armée bien ordonnée, toutes les perfections de son époux, l'une après l'autre, pour provoquer son âme à la très sainte complaisance, afin de magnifier plus hautement son excellence, et d'assujettir encore tous les autres esprits à l'amour de son ami tant aimable (2).

CHAPITRE VIII

Comment la sainte bienveillance produit la louange du divin Bien-Aimé.

L'honneur, mon cher Théotime, n'est pas en celui que l'on honore, mais en celui qui honore. Car combien de fois arrive-t-il que celui que nous honorons n'en sait rien, et n'y a seulement pas pensé! Combien de fois louons-nous ceux qui ne nous connaissent pas ou qui dorment! Et toutefois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est

(1) Ps., XXVI, 13.
(2) Cant. cant., V, 10 et seq.

faire du bien à quelqu'un quand on lui fait de l'honneur, et qu'on lui donne beaucoup quand on lui donne des titres et des louanges ; et nous ne faisons pas difficulté de dire qu'une personne est riche d'honneur, de gloire, de réputation, de louange, encore qu'en vérité nous sachions bien que tout cela est hors de la personne honorée, et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de profit, suivant ce mot attribué au grand saint Augustin : O pauvre Aristote, tu es loué où tu es absent, et tu es brûlé où tu es présent ! Quel bien revient-il, je vous prie, à César et Alexandre le Grand de tant de vaines paroles que plusieurs vaines âmes emploient à leur louange ?

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute louange et tout honneur, ne reçoit aucun avantage ni surcroît de bien pour toutes les bénédictions que nous lui donnons ; il n'en est ni plus riche, ni plus grand, ni plus content, ni plus heureux : car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses ne sont ni ne peuvent être que la divine infinité de sa bonté. Toutefois parce que, selon notre appréhension ordinaire, l'honneur est estimé l'un des plus grands effets de notre bienveillance envers les autres, et que par icelui, non seulement nous ne présupposons point d'indigence en ceux que nous honorons, mais plutôt nous protestons qu'ils abondent en excellence ; partant nous employons cette sorte de bienveillance envers Dieu, qui non seulement l'agrée, mais la requiert comme conforme à notre condition, et si propre pour témoigner l'amour respectueux que nous lui devons, que même il nous a ordonné de lui rendre et rapporter tout honneur et gloire.

Ainsi donc l'âme qui a pris une grande complaisance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut lui souhaiter aucun agrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut désirer ni même penser, elle désire au moins que son nom soit béni, exalté, loué, honoré et adoré de plus en plus, et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce saint exercice : et, comme une avette (1) sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, recueillant d'icelle une douce variété de complaisances ; desquelles elle fait naître et compose le miel céleste de bénédictions, louanges et confessions honorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son bien-aimé, à l'imitation du grand Psalmiste, qui ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine bonté, immolait sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des élans de sa voix par cantiques et psaumes d'admiration et bénédiction :

Mon cœur volant çà et là
Des ailes de sa pensée,
Ravi d'admiration,
D'une voix haut élancée,
Un sacrifice immola,
Sur la harpe bien sonnée
Chantant bénédiction
Au Seigneur Dieu de Sion.

Mais ce désir de louer Dieu que la sainte bienveillance excite en nos cœurs, Théotime, est insatiable ; car l'âme qui en est touchée, voudrait avoir des louanges infinies pour les donner à son

(1) *Avette* abeille.

bien-aimé, parce qu'elle voit que ses perfections sont plus qu'infinies, si que se trouvant bien éloignée de pouvoir satisfaire à son souhait, elle fait des extrêmes efforts d'affection pour en quelque sorte louer cette bonté toute louable, et ces efforts de bienveillance s'agrandissent admirablement par la complaisance : car à mesure que l'âme trouve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'icelui, et se complaisant en son infinie beauté, elle voudrait aussi relever plus hautement les louanges et bénédictions qu'elle lui donne. Or, à mesure aussi que l'âme s'échauffe à louer la douceur incompréhensible de Dieu, elle agrandit et dilate la complaisance qu'elle prend en icelle, et par cet agrandissement elle s'anime de plus fort à la louange. De sorte que l'affection de complaisance et celle de louange, par ces réciproques poussements (1) et mutuelles inclinations qu'elles font l'une à l'autre, s'entre-donnent des grands et continuels accroissements.

Ainsi les rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que pour cette complaisance quinze jours et quinze nuits durant ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant de toujours mieux chanter à l'envi les uns des autres ; de sorte que lorsqu'ils se dégoisent (2) le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complaisance les porte à faire de plus grands efforts de mieux gringotter (3), augmentant tellement leur complaisance par leur chant, et leur chant par leur complaisance, que

(1) *Poussements*, poussées, efforts.
(2) *Dégoisent*, tirent des sons du gosier, gazouillent.
(3) *Gringotter*, fredonner.

maintes fois on les voit mourir, et leur gosier éclater à force de chanter; oiseaux dignes du beau nom de Philomèle, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la mélodie.

O Dieu! mon Théotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement délicieuse et une douceur grandement douloureuse, quand après mille efforts de louange il se trouve si court! Hélas! il voudrait, ce pauvre rossignol, toujours plus hautement lancer ses accents et perfectionner sa mélodie, pour mieux chanter les bénédictions de son cher bien-aimé. A mesure qu'il loue, il se plaît à louer, et à mesure qu'il se plaît à louer, il se déplaît de ne pouvoir encore mieux louer; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toute sorte d'efforts entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenait au très glorieux saint François, qui emmi les plaisirs qu'il prenait à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jetait une grande affluence de larmes, et laissait souvent tomber de faiblesse ce que pour lors il tenait en main, demeurant comme un sacré Philomèle à cœur failli (1), et perdant souvent le respirer à force d'aspirer aux louanges de celui qu'il ne pouvait jamais assez louer.

Mais oyez une similitude agréable sur ce sujet, tirée du nom que ce saint amoureux donnait à ses religieux, car il les appelait cigales, à raison des louanges qu'ils rendaient à Dieu emmi la nuit. Les cigales, Théotime, ont leurs poitrines pleines de tuyaux, comme si elles étaient des orgues naturelles, et pour mieux chanter elles ne vivent

(1) *A cœur failli*, en défaillance, évanoui.

que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la sucent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomac, par laquelle elles jettent aussi tous leurs sons avec tant de bruit qu'elles semblent n'être que voix. Or, l'amant sacré est comme cela, car toutes les facultés de son âme sont autant de tuyaux qu'il a en sa poitrine pour résonner (1) les cantiques et louanges du bien-aimé : sa dévotion au milieu de toutes est la langue de son cœur, selon saint Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les suçant et attirant à soi comme son aliment par la très sainte complaisance qu'il y prend, et par cette même langue de dévotion il fait toutes ses voix d'oraison, de louange, de cantiques, de psaumes, de bénédiction, selon le témoignage d'une des plus insignes cigales spirituelles qui ait jamais été ouïe, laquelle chantait ainsi :

Bénis Dieu, saintement poussée,
O mon âme ! et vous, mes esprits,
Que je n'aie aucune pensée
Ni force au dedans ramassée,
Qui du Seigneur taise le prix (2).

Car n'est-ce pas comme s'il eût dit : je suis une cigale mystique? Mon âme, mes esprits, mes pensées et toutes les facultés qui sont ramassées au dedans de moi sont orgues. O qu'à jamais tout cela bénisse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu !

(1) *Résonner les cantiques*, et plus bas : *retentisse les louanges*, sont pris pour : faire résonner, retentir.
(2) Ps., CII, 1.

Ma bouche à jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'à le chanter;
La troupe d'ennuis oppressée,
Humble de cœur et de pensée,
Prendra plaisir à m'écouter (1).

CHAPITRE IX

Comme la bienveillance nous fait appeler toutes les créatures à la louange de Dieu.

Le cœur atteint et pressé du désir de louer plus qu'il ne peut la divine bonté, après divers efforts, sort maintes fois de soi-même pour convier toutes les créatures à le secourir en son dessein. Comme nous voyons avoir fait les trois enfants en la fournaise, en cet admirable cantique de bénédictions, par lequel ils excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre, à rendre grâce à Dieu éternel en le louant et bénissant souverainement. Ainsi le glorieux Psalmiste, tout ému de la passion saintement déréglée qui le portait à louer Dieu, va sans ordre sautant du ciel à la terre et de la terre au ciel, appelant pêle-mêle les anges, les poissons, les monts, les eaux, les dragons, les oiseaux, les serpents, le feu, la grêle, les brouillards, assemblant par ses souhaits toutes les créatures, afin que toutes ensemble s'accordent à magnifier pieusement leur Créateur, les unes célébrant elles-mêmes les divines louanges, et les autres donnant le sujet de le louer par les merveilles de leurs différentes propriétés, lesquelles manifestent la grandeur de leur facteur, si que ce divin psalmiste royal ayant composé une grande quantité de psaumes avec cette inscription: *Louez*

(1) Ps., XXXIII, 2, 3.

Dieu; après avoir discouru parmi toutes les créatures pour leur faire les saintes semonces de bénir la majesté céleste, et parcouru une grande variété de moyens et instruments propres à la célébration des louanges de cette éternelle bonté; enfin, comme tombant en défaillance d'haleine, il conclut toute sa sacrée psalmodie par cet élan : *Tout esprit loue le Seigneur* (1), c'est-à-dire, tout ce qui a vie ne vive ni ne respire que pour le Créateur, selon l'encouragement qu'il avait donné ailleurs :

Sus donc, d'une bouche animée,
Célébrons tous la renommée
De l'Eternel, à qui mieux mieux :
Notre voix ensemble mêlée,
Bien haut sur la voûte étoilée,
Elève son nom glorieux (2).

Ainsi le grand saint François chanta le cantique du soleil et cent autres excellentes bénédictions, pour invoquer les créatures à venir aider son cœur tant alangouri, de quoi il ne pouvait à son gré louer le cher Sauveur de son âme. Ainsi la céleste épouse se sentant presque évanouie entre les violents essais qu'elle faisait de bénir et magnifier le bien-aimé roi de son cœur : Eh ! criait-elle à ses compagnes, ce divin époux *m'a menée* par la contemplation *en ses celliers à vin* (3), me faisant savourer les délices incomparables des perfections de son excellence, et je me suis tellement détrempée et saintement enivrée par la complaisance que j'ai prise en cet abîme de beauté, que mon âme va *languissante* (4), blessée

(1) Ps., CL, 6.
(2) Ps., XXXIII, 4.
(3) Cant. cant., II, 4.
(4) *Ibid.*

d'un désir amoureusement mortel, qui me presse de louer à jamais une si éminente bonté. Hélas! venez, je vous supplie, au secours de mon pauvre cœur qui va tout maintenant définir (1), *soutenez-le* de grâce, et l'appuyez *de* toutes *fleurs;* confortez-le, et *l'environnez de pommes;* autrement il tombe pâmé (2).

La complaisance tire les suavités divines dedans le cœur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout éperdu. Mais l'amour de la bienveillance fait sortir notre cœur de soi-même, et le fait exhaler en vapeurs de parfums délicieux, c'est-à-dire, en toutes sortes de saintes louanges, et n'en pouvant néanmoins tant pousser comme il désirerait : O, dit-il, que toutes les créatures viennent contribuer les *fleurs* de leurs bénédictions, les *pommes* de leurs actions de grâces, de leurs honneurs et de leurs adorations, afin que de toutes parts on sente les odeurs répandues à la gloire de Celui duquel l'infinie douceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier.

C'est cette divine passion qui fait tant faire de prédications, qui fait passer entre tant de hasards les Xavier, les Berzée, les Antoine (3), cette multitude de jésuites, de capucins, et de religieux et autres ecclésiastiques de toutes sortes, ès Indes, au Japon, en Maragnan (4), afin de faire con-

(1) *Définir*, finir.
(2) Cant. cant., II. 5.
(3) *Xavier*, *Berzée*, *Antoine*, saint François Xavier, Berzée, Antoine Possevin, jésuites prédicateurs et auteurs des premiers temps de l'Institut.
(4) *Maragnan*, Maragnon, partie du fleuve des Amazones. (Amérique méridionale.)

naître, reconnaître et adorer le nom sacré de Jésus emmi ces grands peuples. C'est cette passion sainte qui fait tant écrire de livres de piété, tant fonder d'églises, d'autels, de maisons pieuses, et en somme qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zèle qui les consume et dévore.

CHAPITRE X

Comme le désir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel.

L'âme amoureuse voyant qu'elle ne peut assouvir le désir qu'elle a de louer son bien-aimé, tandis qu'elle vit entre les misères de ce monde, et sachant que les louanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus agréable : O Dieu ! dit-elle, que les louanges répandues par ces bienheureux esprits devant le trône de mon Roi céleste sont louables ! que leurs bénédictions sont dignes d'être bénites ! O que de bonheur d'ouïr cette mélodie de la très sainte éternité, en laquelle par une très souefve (1) rencontre de voix dissemblables et de tons dispareils, se font ces admirables accords esquels toutes les parties avançant les unes sur les autres par une suite continuelle et incompréhensible liaison de chasses (2), on entend de toutes parts retentir les perpétuels *alleluia !*

Voix, pour leur éclat, comparées aux *tonnerres*, aux trompettes, au *bruit des vagues* de la mer agitée ; mais voix qui aussi, pour leur incomparable douceur et suavité, sont comparées à la mé-

(1) *Souefve*, suave.
(2) *Chasses*, poursuites, reprises.

lodie des *harpes* (1) délicatement et délicieusement sonnées par la main des plus excellents joueurs ; et voix qui toutes s'accordent à dire le joyeux cantique pascal *alleluia, louez Dieu, amen, louez Dieu* (2). Car sachez Théotime, qu'*une voix sort du trône* divin (3), qui ne cesse de crier aux heureux habitants de la glorieuse Jérusalem céleste : *Dites à Dieu louange, ô vous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, grands et petits;* à quoi toute cette multitude innombrable des saints, les chœurs des anges et les chœurs des hommes assemblés, répond chantant de toute sa force, *alleluia, louez Dieu* (4). Mais quelle est cette voix admirable qui sortant du trône divin, annonce les *alleluia* aux élus, sinon la très sainte complaisance, laquelle étant reçue dedans l'esprit, leur fait ressentir la douceur des perfections divines, ensuite de laquelle naît en eux l'amoureuse bienveillance, source vive des louanges sacrées ? Ainsi, par effet (5), la complaisance procédant du trône, vient intimer les grandeurs de Dieu aux bienheureux, et la bienveillance les excite à répandre réciproquement devant le trône les parfums de louange. C'est pourquoi, par manière de réponse, ils chantent éternellement *alleluia,* c'est-à-dire : *louez Dieu.* La complaisance vient du trône dans le cœur, et la bienveillance va du cœur au trône.

O que ce temple est aimable où tout retentit

(1) Apoc., XIV, 2.
(2) Apoc., XIX, 1, 4.
(3) *Ibid.*, 5.
(4) *Ibid.*, 6.
(5) *Par effet,* en réalité.

en louange ! Que de douceur à ceux qui vivent en ce sacré séjour où tant de philomèles et rossignols célestes chantent avec cette sainte contention d'amour les cantiques d'éternelle suavité !

Le cœur donc qui ne peut en ce monde ni chanter, ni ouïr les louanges divines à son gré, entre en des désirs non pareils d'être délivré des liens de cette vie pour aller en l'autre où on loue si parfaitement le bien-aimé céleste, et ces désirs s'étant emparés du cœur, se rendent quelquefois si puissants et pressants dans la poitrine des amants sacrés, que bannissant tous autres désirs, ils mettent en dégoût toutes choses terrestres, et rendent l'âme tout alangourie et malade d'amour, voire même cette sainte passion passe aucunes fois si avant, que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsi ce glorieux et séraphique amant saint François ayant longuement été travaillé de cette forte affection de louer Dieu, enfin en ses dernières années, après qu'il eut assurance, par une très spéciale révélation, de son salut éternel, il ne pouvait contenir sa joie, et s'allait de jour en jour consumant, comme si sa vie et son âme se fût évaporée, ainsi que l'encens, sur le feu des ardents désirs qu'il avait de voir son maître pour le louer incessamment ; en sorte que ces ardeurs prenant tous les jours de nouveaux accroissements, son âme sortit de son corps par un élan qu'elle fit vers le ciel : car la divine Providence voulut qu'il mourût en prononçant ces sacrées paroles : Hé ! *tirez hors de cette prison mon âme,* ô Seigneur, *afin que je bénisse votre nom ; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez* la tranquillité dé-

sirée (1). Théotime, voyez de grâce cet esprit, qui comme un céleste rossignol enfermé dans la cage de son corps, dans laquelle il ne peut chanter à souhait les bénédictions de son éternel amour, sait qu'il gazouillerait et pratiquerait mieux son beau ramage s'il pouvait gagner l'air pour jouir de sa liberté et de la société des autres philomèles entre les gaies et florissantes collines de la contrée bienheureuse. C'est pourquoi il exclame : Hélas ! ô Seigneur de ma vie, hé ! par votre bonté toute douce, délivrez-moi, pauvre que je suis, de la cage de mon corps, retirez-moi de cette petite prison, afin qu'affranchi de cet esclavage, je puisse voler où mes chers compagnons m'attendent là-haut au ciel, pour me joindre à leurs chœurs et m'environner de leur joie. Là, Seigneur, alliant ma voix aux leurs, je ferai avec eux une douce harmonie d'air et d'accents délicieux, chantant, louant et bénissant votre miséricorde. Cet admirable saint, comme un orateur qui veut finir et conclure tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit cette heureuse fin à tous ses souhaits et désirs, desquels ces dernières paroles furent l'abrégé, paroles auxquelles il attacha si fortement son âme, qu'il expira en les soupirant. Mon Dieu ! Théotime, quelle douce et chère mort fut celle-ci, mort heureusement amoureuse, amour saintement mortel !

(1) Ps., CXLI, 8.

CHAPITRE XI

Comme nous pratiquons l'amour de bienveillance ès louanges que notre Rédempteur et sa Mère donnent à Dieu.

Nous allons donc montant en ce saint exercice de degré en degré, par les créatures que nous invitons à louer Dieu, passant des insensibles aux raisonnables et intellectuelles, et de l'Église militante à la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les anges et les saints, jusqu'à ce qu'au-dessus de tous nous ayons rencontré la très sainte Vierge, laquelle d'un air incomparable loue et magnifie la Divinité plus hautement, plus saintement et plus délicieusement que tout le reste des créatures ensemble ne saurait jamais faire.

Étant, il y a deux ans (1), à Milan, où la vénération des récentes mémoires du grand archevêque saint Charles m'avait attiré avec quelques-uns de nos ecclésiastiques, nous ouïmes en diverses églises plusieurs sortes de musique; mais en un monastère de filles nous ouïmes une religieuse de laquelle la voix était si admirablement délicieuse, qu'elle seule répandait incomparablement plus de suavité dans nos esprits que ne fit tout le reste ensemble, qui, quoique excellent, semblait néanmoins n'être fait que pour donner le lustre et rehausser la perfection et l'éclat de cette voix unique. Ainsi, Théotime, entre tous les cœurs des hommes et tous les cœurs des anges on entend cette voix hautaine de la très sainte Vierge, qui, relevée au-dessus de tout, rend plus de louange

(1) En 1614.

à Dieu que tout le reste des créatures. Aussi le Roi céleste la convie tout particulièrement à chanter : *Montre-moi ta face,* dit-il, *ô ma bien-aimée : que ta voix sonne à mes oreilles; car ta voix est toute douce, et ta face toute belle* (1).

Mais ces louanges que cette *Mère* d'honneur et *de belle dilection* (2), avec toutes les créatures ensemble, donne à la Divinité, quoique excellentes et admirables, sont néanmoins si infiniment inférieures au mérite infini de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec icelui ; et partant, quoiqu'elles contentent grandement la sacrée bienveillance que le cœur amant a pour son bien-aimé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe donc plus avant, et invite le Sauveur de louer et glorifier son Père éternel de toutes les bénédictions que son amour filial lui peut fournir. Et lors, Théotime, l'esprit arrive en un lieu de silence ; car nous ne savons plus faire autre chose qu'admirer. O quel cantique du Fils pour le Père ! ô que ce cher bien-aimé *est beau entre tous les enfants des hommes!* ô que sa voix est douce, comme procédante des *lèvres sur* lesquelles la plénitude de *la grâce est répandue* (3). Tous les autres sont parfumés, mais lui il est le parfum même ; les autres sont embaumés, mais lui il est le *baume répandu* (4). Le Père éternel reçoit les louanges des autres comme senteurs de fleurs particulières ; mais au sentir des bénédictions que le Sauveur lui donne, il s'écrie sans doute : *O voici l'odeur des*

(1) Cant. cant., II, XIV, 14.
(2) Eccl., XXIV, 24.
(3) Ps., XLIV, 3.
(4) Cant. cant , I, 2.

louanges *de mon Fils comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que* j'ai *bénit* (1). Oui, mon cher Théotime, toutes les bénédictions que l'Église militante et triomphante donne à Dieu, sont bénédictions angéliques et humaines : car si bien elles s'adressent au Créateur, toutefois elles procèdent de la créature ; mais celles du Fils, elles sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu ; car le Rédempteur est vrai Dieu ; elles sont divines, non seulement quant à leur fin, mais quant à leur origine ; divines, parce qu'elles tendent à Dieu ; divines, parce qu'elles procèdent de Dieu. Dieu provoque l'âme, et donne la grâce requise pour la production des autres louanges : mais celles du Rédempteur, lui qui est Dieu, les produit lui-même, c'est pourquoi elles sont infinies.

Celui qui le matin ayant ouï assez longuement entre les bocages voisins un gazouillement agréable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnerets et autres tels menus oiseaux, entendrait enfin un maître rossignol, qui en parfaite mélodie remplirait l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il préférerait ce seul chantre bocager à toute la troupe des autres. Ainsi, après avoir ouï toutes les louanges que tant de différentes créatures, à l'envi les unes des autres, rendent unaniment à leur créateur ; quand enfin on écoute celle du Sauveur, on y trouve une certaine infinité de mérites de valeur, de suavité qui surmonte toute espérance et attente du cœur ; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond som-

(1) Gen., XXVII, 27.

meil, est tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie.

Eh ! je l'entends, ô la voix, *la voix de mon bien-aimé* (1) ! voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence. Voyez comme ce cher ami s'élance, *le voici qui vient tressaillant ès* plus hautes *montagnes, outrepassant les collines* (2). Sa voix retentit au-dessus des séraphins et de toute créature ; il a la vue de *chevreuil* (3) pour pénétrer plus avant que nul autre en la beauté de l'objet sacré qu'il veut louer ; il aime la mélodie de la gloire et louange de son Père plus que tous ; c'est pourquoi il fait des tressaillements, des louanges et bénédictions au-dessus de tous. Tenez, *le voilà* ce divin amour du bien-aimé, comme *il est derrière le paroi* de son humanité (4) ; voyez qu'il se fait entrevoir par les plaies de son corps et l'ouverture de son flanc, comme *par des fenêtres* et comme par *un treillis* au travers duquel il nous *regarde*.

Oui, certes, Théotime, l'amour divin assis sur le cœur du Sauveur comme sur son trône royal, regarde par la fente de son côté percé tous les cœurs des enfants des hommes. Car ce cœur étant le roi des cœurs, tient toujours ses yeux sur les cœurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voient et ne sont qu'entrevus, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plutôt ce cœur du divin amour voit toujours clairement les nôtres et les regarde des yeux de sa dilection, mais nous ne le

(1) Cant., II, 8.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 9.
(4) *Ibid.*

voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu! si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour lui, puisque nous sommes mortels, comme lui-même mourut pour nous, tandis qu'il était mortel, et comme il en mourrait encore, si maintenant il n'était immortel. O si nous oyions ce divin cœur comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de louange à la divinité! Quelle joie, Théotime, quels efforts de nos cœurs pour se lancer afin de le toujours ouïr! Il nous y semond (1), certes, ce cher ami de nos âmes : *Sus, lève-toi,* dit-il, sors de toi-même, prends le vol devers moi, *ma colombe, ma très belle* (2), en ce céleste séjour où toutes choses sont joie, et ne respirent que louanges et bénédictions. Tout y *fleurit* (3), tout y répand de la douceur et du parfum : les *tourterelles,* qui sont les plus sombres de tous les oiseaux, *y résonnent* néanmoins leur ramage : viens, ma bien-aimée toute chère ; et pour me voir plus clairement, viens ès mêmes fenêtres par lesquelles je te regarde : viens considérer mon cœur *en la caverne* (4) de l'ouverture de mon flanc, qui fut faite lorsque mon corps, comme une maison réduite en *masure,* fut si piteusement démoli sur l'arbre de la croix, *viens* et *me montre ta face* (5). Eh! je la vois maintenant sans que tu me la montres ; mais alors et je la verrai et tu me la montreras, car tu verras que je te vois : *fais que j'écoute ta voix* (6), car je la veux allier avec la

(1) *Semond,* excite.
(2) Cant. cant., II, 10.
(3) *Ibid.*, 12.
(4) *Ibid.*, 14.
(5) Cant. cant., III, 14.
(6) *Ibid.*

mienne, ainsi *ta face* sera belle, et *ta voix* très *agréable*. O quelle suavité à nos cœurs, quand nos voix unies et mêlées avec celle du Sauveur participeront à l'infinie douceur des louanges que ce Fils bien-aimé rend à son Père éternel !

CHAPITRE XII

De la souveraine louange que Dieu se donne à soi-même, et de l'exercice de bienveillance que nous faisons en icelle.

Toutes les actions humaines de notre Sauveur sont infinies en valeur et mérite, à raison de la personne qui les produit, qui est un même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie. Car tout ainsi qu'étant en une chambre nous ne recevons pas la lumière selon la grandeur de la clarté du soleil qui la répand, mais selon la grandeur de la fenêtre par laquelle il la communique ; de même les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soient d'infinie valeur ; d'autant qu'encore que la personne divine les fasse, elle ne les fait pas toutefois selon l'étendue de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité par laquelle elle les fait. De sorte que comme les actions humaines de notre doux Sauveur sont infinies en comparaison des nôtres, aussi sont-elles finies en comparaison de l'essentielle infinité de la Divinité ; elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, parce qu'elles procèdent d'une personne qui est Dieu ; mais elles sont d'essence et nature finie, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La louange donc

qui part du Sauveur, en tant qu'il est hommo, n'étant pas de tout point infinie, elle ne peut correspondre de toutes parts à la grandeur infinie de la Divinité à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoi après le premier ravissement d'admiration qui nous saisit quand nous avons rencontré une louange si glorieuse, comme est celle que le Sauveur donne à son Père, nous ne laissons pas de reconnaître que la Divinité est encore infiniment plus louable, qu'elle ne peut être louée ni par toutes les créatures, ni par l'humanité même du Fils éternel.

Si quelqu'un louait le soleil à cause de sa lumière, plus il s'élèverait vers icelui pour le louer, plus il le trouverait louable, parce qu'il y verrait toujours plus de splendeur. Que si c'est cette beauté de la lumière qui provoque les alouettes à chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement à mesure qu'elles volent plus hautement, s'élevant également en chant et en vol jusqu'à tant que ne pouvant presque plus chanter, elles commencent à descendre de ton et de corps, rabaissant petit à petit leur vol comme leur voix. Ainsi, mon Théotime, à mesure que nous montons par bienveillance vers la Divinité pour entonner et ouïr ses louanges, nous voyons qu'il est toujours au-dessus de toute louange ; et finalement nous connaissons qu'il ne peut être loué selon qu'il mérite, sinon par lui-même qui seul peut dignement égaler sa souveraine bonté par une souveraine louange.

Alors nous exclamons : *Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit!* Et afin qu'on sache que ce n'est pas la gloire des louanges créées que nous

souhaitons à Dieu par cet élan, ains la gloire essentielle et éternelle qu'il a en lui-même, par lui-même, de lui-même, et qui est lui-même, nous ajoutons : *Ainsi qu'il l'avait au commencement, et maintenant et toujours ès siècles des siècles. Amen.*

Comme si nous disions par souhait : Qu'à jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avait avant toute créature en son infinie éternité et éternelle infinité! Pour cela nous ajoutons ce verset de gloire à chaque psaume et cantique, selon la coutume ancienne de l'Église orientale que le grand saint Jérôme supplia saint Damase pape de vouloir établir de deçà en Occident, pour protester que toutes les louanges humaines et angéliques sont trop basses pour dignement louer la divine bonté, et qu'afin qu'elle soit dignement louée, il faut qu'elle soit sa gloire, sa louange et sa bénédiction elle-même.

O Dieu, quelle complaisance, quelle joie à l'âme qui aime, de voir son désir assouvi, puisque son bien-aimé se loue, bénit et magnifie infiniment soi-même! Mais en cette complaisance naît derechef un nouveau désir de louer; car le cœur voudrait louer cette si digne louange que Dieu se donne à soi-même, l'en remerciant profondément, et rappelant derechef toutes choses à son secours pour venir avec lui glorifier la gloire de Dieu, bénir sa bénédiction infinie, et louer sa louange éternelle, si que par ce retour et répétition de louange sur louange il s'engage entre la complaisance et la bienveillance en un très heureux labyrinthe d'amour, tout abîmé en cette immense douceur, louant souverainement la Divinité de quoi

elle ne peut être assez louée que par elle-même. Et bien qu'au commencement l'âme amoureuse eût eu quelque sorte de désir de pouvoir assez louer son Dieu, si est-ce que revenant à soi elle proteste qu'elle ne voudrait pas le pouvoir assez louer, ains demeure en une très humble complaisance de voir que la divine bonté est si très infiniment louable, qu'elle ne peut être suffisamment louée que par sa propre infinité.

En cet endroit, le cœur ravi en admiration chante le cantique du silence sacré :

> A votre divine excellence
> On dédie dans Sion
> L'Hymne d'admiration,
> Qui ne se chante qu'en silence.

Car ainsi les séraphins d'Isaïe adorant Dieu et le louant (1), voilent leurs faces et leurs pieds pour confesser qu'ils n'ont nulle suffisance de le bien considérer ni de le bien servir ; car les pieds sur lesquels on va, représentent le service ; mais pourtant *ils volent de deux ailes* (2) par le continuel mouvement de la complaisance et de la bienveillance, et leur amour prend son repos en cette douce inquiétude.

Le cœur de l'homme n'est jamais tant inquiété, que quand on empêche le mouvement par lequel il s'étend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvements libres ; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or, c'en est de même de l'amour de tous les séraphins et de tous les hommes séraphiques, car il a son repos en son continuel mouvement de com-

(1) Is., VI, 2.
(2) *Ibid.*

plaisance par lequel il tire Dieu en soi, comme le resserrant, et de bienveillance par lequel il s'étend et jette tout en Dieu. Cet amour donc voudrait bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mais *il replie les ailes* de ce désir *sur son visage* (1), confessant qu'il n'y peut réussir. Il voudrait aussi rendre quelque digne service, mais il *replie* le désir *sur ses pieds*, avouant qu'il n'en a pas le pouvoir, et ne lui reste que les *deux ailes* (2) de complaisance et bienveillance avec lesquelles il *vole* et s'élance vers Dieu.

(1) Is., VI, 2.
(2) *Ibid.*

LIVRE SIXIÈME

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAISON.

CHAPITRE PREMIER

Description de la théologie mystique, qui n'est autre chose que l'oraison.

Nous avons deux principaux exercices de notre amour envers Dieu : l'un affectif, et l'autre effectif, ou, comme dit saint Bernard, actif. Par celui-là nous affectionnons Dieu, et ce qu'il affectionne ; par celui-ci nous servons Dieu, et faisons ce qu'il ordonne. Celui-là nous joint à la bonté de Dieu, celui-ci nous fait exécuter ses volontés. L'un nous remplit de complaisance, de bienveillance, d'élans, de souhaits, de soupirs et d'ardeurs spirituelles, nous faisant pratiquer les sacrées infusions et mélanges de notre esprit avec celui de Dieu ; l'autre répand en nous la solide résolution, la fermeté de courage et l'inviolable obéissance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, agréer, approuver et embrasser tout ce qui provient de son bon plaisir. L'un nous fait plaire en Dieu, l'autre nous fait plaire à Dieu. Par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons. Par

l'un nous *mettons* Dieu *sur* notre *cœur* (1), comme un étendard d'amour auquel toutes nos affections se rangent ; par l'autre nous le *mettons sur* nos *bras,* comme une épée de dilection par laquelle nous faisons tous les exploits des vertus (2).

Or, le premier exercice consiste principalement en l'oraison, en laquelle se passent tant de divers mouvements intérieurs, qu'il est impossible de les exprimer tous, non seulement à cause de leur quantité, mais aussi à raison de leur nature et qualité, laquelle etant spirituelle ne peut être que grandement déliée et presque imperceptible à nos entendements. Les chiens les plus sages et mieux dressés tombent souvent en défaut, perdant la piste et le sentiment pour la variété des ruses dont les cerfs usent, faisant les horvaris (3), donnant le change et pratiquant mille malices pour s'échapper devant la meute, et nous perdons souvent de vue et de connaissance notre propre cœur en l'infinie diversité des mouvements par lesquels il se tourne en tant de façons et avec une si grande promptitude qu'on ne peut discerner ses erres (4).

Dieu seul est celui qui, par son infinie science, voit, sonde et pénètre tous les tours et contours de nos esprits ; il *entend nos pensées de loin,* il *trouve* tous nos *sentiers*, faufilans et détours : sa

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) *Ibid.*
(3) *Horvaris*, hourvaris. Ce mot, qui désigne certain cri des chasseurs pour ramener les chiens en défaut, se dit, par extension, des ruses des animaux chassés.
(4) *Erres*, errements, détours.

science est admirable, elle prévaut au-dessus de notre capacité, *et nous n'y pouvons atteindre* (1). Certes, si nos esprits voulaient faire retour sur eux-mêmes par les réfléchissements (2) et replis de leurs actions, ils entreraient en des labyrinthes esquels ils perdraient sans doute l'issue, et ce serait une attention insupportable de penser quelles sont nos pensées, considérer nos considérations, voir toutes nos vues spirituelles, discerner que nous discernons, nous ressouvenir que nous nous ressouvenons : ce seraient des entortillements que nous ne pourrions défaire. Ce traité est donc difficile, surtout à qui n'est pas homme de grande oraison.

Nous ne prenons pas ici le mot d'oraison pour la seule prière ou demande de quelque bien, répandue devant Dieu par les fidèles, comme saint Basile la nomme, mais comme saint Bonaventure, quand il dit que l'oraison, à parler généralement, comprend tous les actes de contemplation ; ou comme saint Grégoire Nyssène (3), quand il enseignait que l'oraison est un entretien et conversation de l'âme avec Dieu ; ou bien comme saint Chrysostome, quand il assure que l'oraison est un devis avec la divine majesté; ou enfin comme saint Augustin et saint Damascène, quand ils disent que l'oraison est une montée ou élèvement de l'esprit en Dieu. Que si l'oraison est un colloque, un devis, ou une conversation de l'âme avec Dieu, par icelle donc nous parlons à Dieu, et Dieu réciproquement parle à nous; nous aspirons

(1) Ps., CXXXVIII, 3-6.
(2) *Réfléchissements*, réflexions.
(3) *Nyssène*, de Nysse.

à lui et respirons en lui ; et mutuellement il inspire en nous et respire sur nous.

Mais de quoi devisons-nous en l'oraison ? quel est le sujet de notre entretien ? Théotime, on n'y parle que de Dieu ; car de qui pourrait deviser et s'entretenir l'amour, que du bien-aimé ? Et pour cela l'oraison et la théologie mystique ne sont qu'une même chose. Elle s'appelle théologie, parce que comme la théologie spéculative a Dieu pour son objet, celle-ci aussi ne parle que de Dieu, avec trois différences : car, 1° celle-là traite de Dieu en tant qu'il est Dieu, et celle-ci en parle en tant qu'il est souverainement aimable, c'est-à-dire, celle-là regarde la divinité de la suprême bonté, et celle-ci la suprême bonté de la divinité ; 2° la spéculative traite de Dieu avec les hommes et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu même ; 3° la spéculative tend à la connaissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu, de sorte que celle-là rend ses écoliers savants, doctes et théologiens ; mais celle-ci rend les siens ardents, affectionnés, amateurs de Dieu, et Philothées ou Théophiles.

Or, elle s'appelle mystique, parce que la conversation y est toute secrète, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'âme que de cœur à cœur par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amants est si particulier que nul ne l'entend qu'eux-mêmes. *Je dors*, disait l'amante sacrée, *et mon cœur veille*, eh ! *voilà que mon bien-aimé* me parle (1). Qui eût pu deviner que cette épouse

(1) Cant. cant., v, 2.

étant endormie eût néanmoins devisé avec son époux ? Mais où l'amour règne, on n'a point besoin du bruit des paroles extérieures, ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entr'ouïr l'un l'autre. En somme l'oraison et théologie mystique n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très aimable bonté, pour s'unir et joindre à icelle.

L'oraison est une *manne,* pour l'infinité des goûts amoureux et des précieuses suavités qu'elle donne à ceux qui en usent ; mais elle est *secrète* (1), parce qu'elle *tombe avant la clarté* d'aucune science, *en la solitude* mentale (2) où l'âme traite seule à seule avec son Dieu *Qui est celle-ci,* peut-on dire d'elle, *qui monte par le désert comme une nuée de parfums, de myrrhe, d'encens, et de toutes les poudres du parfumeur* (3) ? Aussi le désir du secret l'avait incitée de faire cette supplication à son époux : *Venez, mon bien-aimé, sortons aux champs, séjournons ès villages* (4); pour cela l'amante céleste est appelée tourterelle, oiseau qui se plaît ès lieux ombrageux et solitaires, esquels elle ne se sert de son ramage que pour son unique patron, ou le flattant tandis qu'il est en vie, ou le regrettant après sa mort. Pour cela au Cantique l'époux divin et l'épouse céleste représentent leurs amours par un continuel devis. Que si leurs amis et amies parlent parfois emmi leur entretien, ce n'est qu'à la déro-

(1) Apoc., II, 17.
(2) Exod., XVI, 13, 14.
(3) Cant. cant., III, 6.
(4) *Ibid.*, VII, 11.

bée, et de sorte qu'ils ne troublent point le colloque. Pour cela la bienheureuse mère Térèse de Jésus trouvait plus de profit au commencement ès mystères où notre Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives, et lorsqu'il fut attendant la Samaritaine, car il lui était advis qu'étant seul il la devait plus tôt admettre auprès de lui.

L'amour désire le secret, et quoique les amants n'aient rien à dire de secret, ils se plaisent toutefois à le dire secrètement, et c'est en partie, si je ne me trompe, parce qu'ils ne veulent parler que pour eux-mêmes, et disant quelque chose à haute voix, il leur est advis que ce n'est plus pour eux seuls, partie (1), parce qu'ils ne disent pas les choses communes à la façon commune, ainsi avec des traits particuliers et qui ressentent la spéciale affection avec laquelle ils parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux paroles ; mais quant à la manière et prononciation, il est si particulier que nul ne l'entend, sinon les amants. Le nom d'ami, étant dit en commun, n'est pas grand'chose, mais étant dit à part, en secret, à l'oreille, il veut dire merveille, et à mesure qu'il est dit plus secrètement, sa signification en est plus aimable. O Dieu ! quelle différence entre le langage de ces anciens amateurs de la divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Grégoire, Bernard, et celui des théologiens moins amoureux ! Nous usons de leurs mêmes mots, mais entre eux c'étaient des mots pleins de chaleur et de la suavité

(1) *Partie*, en partie.

des parfums amoureux : parmi nous ils sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mais par les yeux, les soupirs et contenances. Oui même le silence et la taciturnité lui tiennent lieu de parole. *Mon cœur vous l'a dit,* ô Seigneur, *ma face vous a cherché; ô Seigneur, je chercherai votre face* (1). *Mes yeux ont défailli, disant : Quand me consolerez-vous* (2)! *Exaucez ma prière, ô Seigneur, et déprécation : écoutez de vos oreilles mes larmes* (3). *Que la prunelle de ton œil ne se taise point* (4), disait le cœur désolé des habitants de Jérusalem à leur propre ville. Voyez-vous, Théotime, que le silence des amants affligés parle de la prunelle des yeux et par les larmes. Certes, en la théologie mystique, c'est le principal exercice de parler à Dieu et d'ouïr parler Dieu au fond du cœur, et parce que ce devis se fait par de très secrètes aspirations et inspirations, nous l'appelons colloque de silence : les yeux parlent aux yeux, et le cœur au cœur, et nul n'entend ce qui se dit que les amants sacrés qui parlent.

CHAPITRE II

De la méditation, premier degré de l'oraison ou théologie mystique.

Ce mot est grandement en usage dans les saintes Écritures, et ne veut dire autre chose

(1) Ps., XXVI, 8.
(2) Ps., CXVIII, 82.
(3) Ps., XXXVIII, 43.
(4) Thren., II, 18.

qu'une attentive et réitérée pensée propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier psaume, l'homme est dit *bienheureux qui a sa volonté en la loi du Seigneur, et qui méditera en la loi d'icelui jour et nuit* (1). Mais au second psaume : *Pourquoi ont frémi les nations et les peuples? Pourquoi ont-ils médité des choses vaines* (2)? La méditation donc se fait pour le bien et pour le mal. Toutefois d'autant qu'en l'Écriture sainte le mot do méditation est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines afin de s'exciter à les aimer, il a été, par manière de dire, canonisé du commun consentement des théologiens, aussi bien que le nom d'ange et de zèle; comme au contraire celui de dol et de démon a été diffamé, si que maintenant, quand on nomme la méditation, on entend parler de celle qui est sainte, et par laquelle on commence la théologie mystique.

Or, toute méditation est une pensée, mais toute pensée n'est pas une méditation. Maintes fois nous avons des pensées auxquelles notre esprit s'attache sans dessein ni prétention quelconque, par manière de simple amusement, ainsi que nous voyons les mouches comme voler çà et là sur les fleurs sans en tirer chose aucune, et cette espèce de pensée, pour attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de méditation, ains doit être simplement appelée pensée. Quelquefois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effets, ses qualités, et cette pensée s'appelle étude, en laquelle l'esprit fait comme les

(1) Ps., I, 2.
(2) Ps., II, 1

hannetons qui volettent sur les fleurs et les feuilles indistinctement, pour les manger et s'en nourrir. Mais quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous affectionner à elles, cela s'appelle méditer, et cet exercice, méditation, auquel notre esprit, non comme une mouche par simple amusement, ni comme un hanneton pour manger et se remplir, mais comme une sacrée avette, va çà et là sur les fleurs des saints mystères pour en extraire le miel du divin amour.

Ainsi plusieurs sont toujours songeants et attachés à certaines pensées inutiles, sans savoir presque à quoi ils pensent : et ce qui est admirable, ils n'y sont attentifs que par inadvertance, et voudraient ne point avoir telles cogitations ; témoin celui qui disait : *Mes pensées se sont dissipées tourmentant mon cœur* (1). Plusieurs aussi étudient, et par une occupation très laborieuse se remplissent de vanité, ne pouvant résister à la curiosité ; mais il y en a peu qui s'emploient à méditer pour échauffer leur cœur au saint amour céleste. En somme la pensée et l'étude se font de toutes sortes de choses ; mais la méditation, ainsi que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objets, la considération desquels nous peut rendre bons et dévots. Si que la méditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, réitérée ou entretenue volontairement en l'esprit afin d'exciter la volonté à des saintes et salutaires affections et résolutions.

La sainte parole explique certes admirablement

(1) Job., XVII, 11.

en quoi consiste la sainte méditation par une excellente similitude. Ezéchias voulant exprimer en son cantique l'attentive considération qu'il fait de son mal : *Je crierai,* dit-il, *comme un poussin d'hirondelle, et je méditerai comme une colombe* (1). Car, mon cher Théotime, si jamais vous y avez pris garde, les petits des hirondelles ouvrent grandement leur bec quand ils font leur piaillement (2), et au contraire les colombes entre tous les oiseaux font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans le gosier et poitrine sans que rien en sorte que par manière de retentissement et résonnement, et ce petit grommellement leur sert également pour exprimer leurs douleurs comme pour déclarer leurs joies. Ezéchias donc, pour montrer qu'emmi son ennui il faisait plusieurs oraisons vocales : *Je crierai,* dit-il, *comme le poussin de l'hirondelle,* ouvrant ma bouche pour pousser, devant Dieu, plusieurs voix lamentables ; et pour témoigner d'autre part qu'il employait aussi la sainte oraison mentale : *Je méditerai,* ajoute-t-il, *comme la colombe,* roulant et contournant mes pensées dedans mon cœur par une attentive considération, afin de m'exciter à bénir et louer la souveraine miséricorde de mon Dieu, qui m'a retiré des portes de la mort, ayant compassion de ma misère. Ainsi, dit Isaïe, *nous rugirons* ou bruirons *comme des ours, et gémirons méditant comme des colombes* (3) ; le bruit des ours se rapportant aux exclamations par lesquelles on s'écrie en l'o-

(1) Is., XXXVIII, 14.
(2) *Piallement,* piaillement, cri plaintif.
(3) Isa., XXXIX, 11.

raison vocale, et les gémissements des colombes à la sainte méditation.

Mais afin qu'on sache que les colombes ne font pas leur grunement (1) seulement ès occasions de tristesse, ains encore en celles de la joie, l'époux sacré décrivant le printemps naturel pour exprimer les grâces du printemps spirituel : *La voix*, dit-il, *de la tourterelle a été ouïe en notre terre* (2), parce qu'au printemps la tourterelle commence à s'échauffer, ce qu'elle témoigne par son ramage qu'elle répand plus fréquemment; et tôt après : *Ma colombe, montre-moi ta face; que ta voix résonne à mes oreilles ; car ta voix est douce, et ta face* très bienséante et *gracieuse* (3). Il veut dire, Théotime, que l'âme dévote lui est très agréable, quand elle se présente devant lui, et qu'elle médite comme la colombe, pour s'échauffer au saint amour spirituel. Ains celui qui avait dit : *Je méditerai comme la colombe* (4), exprimant sa conception d'une autre sorte : *Je repenserai*, dit-il, *devant vous*, ô mon Dieu, *toutes mes années en l'amertume de mon âme* (5) ; car méditer et repenser pour exciter les affections n'est qu'une même chose. Dont Moïse avertissant le peuple de repenser les faveurs reçues de Dieu, il ajoute cette raison : *Afin*, dit-il, *que tu observes ses commandements, et que tu chemines en ses voies, et que tu le craignes* (6). Et notre Seigneur même fait ce commandement

(1) *Grunement*, petit grognement, roucoulement.
(2) Cant. cant., II, 12.
(3) *Ibid*, 14.
(4) Is., XXXVIII, 14.
(5) *Ibid.*, 15.
(6) Deut., VIII, 6.

à Josué : *Tu méditeras au livre de la loi jour et nuit, afin que tu gardes et fasses ce qui est écrit en icelui* (1). Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de *méditer*, est déclaré en l'autre par celui de *repenser*. Et pour montrer que la pensée réitérée et la méditation tend à nous émouvoir aux affections, résolutions et actions, il est dit, en l'un et l'autre passage, qu'il faut repenser et méditer en la loi pour l'observer et pratiquer. En ce sens l'Apôtre nous exhorte en cette sorte : *Repensez à celui qui a reçu une telle contradiction des pécheurs afin que vous ne vous lassiez, manquant de courage* (2). Quand il dit : *repensez*, c'est autant comme s'il disait : Méditez. Mais pourquoi veut-il que nous méditions la sainte Passion ? Non, certes, afin que nous devenions savants, mais afin que nous devenions patients et courageux au chemin du ciel. *O comme j'ai chéri votre loi, mon Seigneur !* dit David, *c'est tout le jour ma méditation* (3). Il médite en la loi, parce qu'il la chérit ; et il la chérit, parce qu'il la médite.

La méditation n'est autre chose que le ruminement mystique requis pour n'être point immonde, auquel une des dévotes bergères qui suivaient la sacrée Sulamite nous invite ; car elle assure que la sainte doctrine est comme *un vin précieux*, digne non seulement d'être *bu* par les pasteurs et docteurs, mais d'être soigneusement savouré, et, par manière de dire, mâché et *ruminé*. *Ton gosier*, dit-elle, dans lequel se forment les paroles saintes, *est un vin très bon, digne de mon bien-aimé,*

(1) Jos., I, 8.
(2) Ad Hebr., XII, *a*.
(3) Ps., CXVIII, 97

pour être bu de ses lèvres, et de ses dents pour être ruminé (1). Ainsi le bienheureux Isaac, comme un agneau net et pur, *sortait devers le soir aux champs pour* se retirer (2), conférer et exercer son esprit avec Dieu, c'est-à-dire, prier et méditer.

L'avette va voletant çà et là au printemps sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein; non pour se récréer seulement à voir la gaie diaprure (3) du paysage, mais pour chercher le miel, lequel ayant trouvé, elle le suce et s'en charge ; puis le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement en séparant la cire, et d'icelle faisant le bornal (4) dans lequel elle réserve le miel pour l'hiver suivant. Or, telle est l'âme dévote en méditation : elle va de mystère en mystère, non point à la volée, ni pour se consoler seulement à voir l'admirable beauté de ces divins objets ; mais destinément et à dessein, pour trouver des motifs d'amour ou de quelque céleste affection ; et les ayant trouvés, elle les tire à soi, elle les savoure, elle s'en charge ; et les ayant réduits et colloqués dedans son cœur, elle met à part ce qu'elle voit de plus propre pour son avancement, faisant enfin des résolutions convenables pour le temps de la tentation. Ainsi la céleste amante, comme une abeille mystique, va voletant au Cantique des cantiques, tantôt sur les yeux, tantôt sur les lèvres, sur les joues, sur la chevelure de son bien-aimé, pour en tirer la suavité de mille affections amoureuses, remarquant par le menu tout ce

(1) Cant. cant., VII, 9.
(2) Gen., XXIV, 63.
(3) *Diaprure*, variété.
(4) *Bornal*, ruche, gâteau de cire.

qu'elle trouve de rare pour cela; de sorte que tout ardente de la sacrée dilection, elle parle avec lui, elle l'interroge, elle l'écoute, elle soupire, elle aspire, elle l'admire; comme lui de son côté la comble de contentement, l'inspirant, lui touchant et ouvrant le cœur, puis répandant en icelui des clartés, des lumières, des douceurs sans fin, mais d'une façon si secrète que l'on peut bien parler de cette sainte conversation de l'âme avec Dieu comme le sacré texte dit de celle de Dieu avec Moïse : Que *Moïse* étant seul sur le coupeau (1) de la montagne, il *parlait* à Dieu, *et Dieu lui répondait* (2).

CHAPITRE III

Description de la contemplation, et de la première différence qu'il y a entre icelle et la méditation.

Théotime, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines; ce que vous entendrez aisément par la comparaison de la méditation avec elle.

Les petits mouchons (3) des abeilles s'appellent nymphes ou schadons (4) jusqu'à ce qu'ils fassent le miel, et lors on les appelle avettes ou abeilles. De même l'oraison s'appelle méditation jusqu'à ce qu'elle ait produit le miel de la dévotion : après cela elle se convertit en contemplation. Car comme

(1) *Coupeau*, sommet.
(2) Exod., XIX, 19.
(3) *Mouchons*, petites mouches.
(4) *Schadons*, en grec σχαδών, larve des abeilles

les avettes parcourent le paysage de leur contrée pour le picorer çà et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé, elles travaillent sur icelui pour le plaisir qu'elles prennent en sa douceur : ainsi nous méditons pour recueillir l'amour de Dieu, mais l'ayant recueilli, nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté pour la suavité que l'amour nous y fait trouver. Le désir d'obtenir l'amour divin nous fait méditer, mais l'amour obtenu nous fait contempler; car l'amour nous fait trouver une suavité si agréable en la chose aimée, que nous ne pouvons assouvir nos esprits de la voir et considérer.

Voyez la reine de Saba, Théotime, comme considérant par le menu la sagesse de Salomon en ses réponses, en la beauté de sa maison, en la magnificence de sa table, ès logis de ses serviteurs, en l'ordre que tous ceux de sa cour tenaient pour l'exercice de leurs charges, en leurs vêtements et maintiens, en la multitude des holocaustes qu'ils offraient en la maison du Seigneur, elle demeura tout éprise d'un ardent amour, qui convertit sa méditation en contemplation, par laquelle étant toute ravie hors de soi-même, elle dit plusieurs paroles d'extrême contentement. La vue de tant de merveilles engendra dans son cœur un extrême amour, et cet amour produisit un nouveau désir de voir toujours plus et jouir de la présence de celui auquel elle les avait vues, dont elle s'écrie : Hé ! que *bienheureux sont les serviteurs qui sont toujours autour de vous et oyent votre sapience* (1) ! Ainsi nous commençons quel-

(1) *Sapience*, sagesse, conversation savante. III Reg., x, 8.

quefois à manger pour exciter notre appétit, mais l'appétit étant réveillé, nous poursuivons à manger pour contenter l'appétit; et nous considérons au commencement la bonté de Dieu pour exciter notre volonté à l'aimer ; mais l'amour étant formé dans nos cœurs, nous considérons cette même bonté pour contenter notre amour qui ne se peut assouvir de toujours voir ce qu'il aime. Et en somme, la méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille : c'est pourquoi j'ai dit que la contemplation était une attention amoureuse, car on appelle les enfants du nom de leurs pères, et non pas les pères du nom de leurs enfants.

Il est vrai, Théotime, que comme l'ancien Joseph fut la couronne et la gloire de son père, lui donna un grand accroissement d'honneurs et de contentement, et le fit rajeunir en sa vieillesse ; ainsi la contemplation couronne son père qui est l'amour, le perfectionne, et lui donne le comble d'excellence. Car l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette attention fait naître réciproquement un plus grand et fervent amour, lequel enfin est couronné de perfection lorsqu'il jouit de ce qu'il aime. L'amour nous fait plaire en la vue de notre bien-aimé, et la vue du bien-aimé nous fait plaire en son divin amour ; en sorte que par ce mutuel mouvement de l'amour à la vue, et de la vue à l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aimée, aussi la vue d'icelle rend l'amour plus amoureux et délectable. L'amour, par une imperceptible faculté, fait paraître la beauté que l'on aime plus belle ; et la vue pareillement affine l'amour pour lui

faire trouver la beauté plus aimable : l'amour presse les yeux de regarder toujours plus attentivement la beauté bien-aimée, et la vue force le cœur de l'aimer toujours plus ardemment.

CHAPITRE IV

Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance, mais non par son excellence, de la connaissance de Dieu.

Mais qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour faire regarder le bien-aimé, ou la vue pour le faire aimer? Théotime, la connaissance est requise à la production de l'amour : car jamais nous ne saurions aimer ce que nous ne connaissons pas ; et à mesure que la connaissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourvu qu'il n'y ait rien qui empêche son mouvement. Mais néanmoins il arrive maintes fois que la connaissance ayant produit l'amour sacré, l'amour ne s'arrêtant pas dans les bornes de la connaissance qui est en l'entendement, passe outre et s'avance bien fort au delà d'icelle; si qu'en cette vie mortelle nous pouvons avoir plus d'amour que de connaissance de Dieu, dont le grand saint Thomas assure que souvent les plus simples et les femmes abondent en dévotion, et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et savants.

Le fameux abbé de Saint-André de Verceil, maître de saint Antoine de Padoue, en ses commentaires sur saint Denis, répète plusieurs fois que l'amour pénètre où la science extérieure ne saurait atteindre, et dit que plusieurs évêques ont

jadis pénétré le mystère de la Trinité, quoiqu'ils ne fussent pas doctes, admirant sur ce propos son disciple saint Antoine de Padoue, qui, sans science mondaine, avait une si profonde théologie mystique, que comme un autre saint Jean-Baptiste on le pouvait nommer *une lampe luisante et ardente* (1). Le bienheureux frère Gilles, des premiers compagnons de saint François, dit un jour à saint Bonaventure : O que vous êtes heureux, vous autres doctes ! car vous savez maintes choses par lesquelles vous louez Dieu ; mais nous autres idiots, que ferons-nous ? et saint Bonaventure répondit : La grâce de pouvoir aimer Dieu suffit. — Mais, mon père, répliqua frère Gilles, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un lettré ? — Il le peut, dit saint Bonaventure ; ains je vous dis qu'une pauvre simple femme peut autant aimer Dieu qu'un docteur en théologie. Lors frère Gilles entrant en ferveur, s'écria : O pauvre et simple femme, aime ton Sauveur, et tu pourras être autant que frère Bonaventure, et là-dessus il demeura trois heures en ravissement.

La volonté, certes, ne s'aperçoit du bien que par l'entremise de l'entendement ; mais l'ayant une fois aperçu, elle n'a plus besoin de l'entendement pour pratiquer l'amour : car la force du plaisir qu'elle sent ou prétend sentir de l'union à son objet, l'attire puissamment à l'amour et au désir de la jouissance d'icelui, si que la connaissance du bien donne la naissance à l'amour, mais non pas la mesure, comme nous voyons que la connaissance d'une injure émeut la colère, laquelle, si

(1) Joan., v, 35.

elle n'est soudain étouffée, devient presque toujours plus grande que le sujet ne requiert; les passions ne suivant pas la connaissance qui les émeut, mais la laissant bien souvent en arrière, elles s'avancent sans mesure ni limite quelconque devers leur objet.

Or, cela arrive encore plus fortement en l'amour sacré, d'autant que notre volonté n'y est pas appliquée par une connaissance naturelle, mais par la lumière de la foi : laquelle nous assurant de l'infinité du bien qui est en Dieu, nous donne assez de sujet de l'aimer de tout notre pouvoir. Nous fouissons la terre pour trouver l'or et l'argent, employant une peine présente pour un bien qui n'est encore qu'espéré : de sorte que la connaissance incertaine nous met en un travail présent et réel. Puis à mesure que nous découvrons la veine de la minière, nous en cherchons toujours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment (1) échauffe la meute à la quête : ainsi, cher Théotime, une connaissance obscure environnée de beaucoup de nuages, comme est celle de la foi, nous affectionne infiniment à l'amour de la bonté qu'elle nous fait apercevoir. Or, combien est-il vrai, selon que saint Augustin s'écriait, que les idiots ravissent les cieux, tandis que plusieurs savants s'abîment es enfers!

A votre avis, Théotime, qui aimerait plus la lumière, ou l'aveugle-né qui saurait tous les discours que les philosophes en font et toutes les louanges qu'ils lui donnent, ou le laboureur qui d'une vue bien claire sent et ressent l'agréable

(1) *Sentiment*, fumet

splendeur du beau soleil levant? Celui-là en a plus de connaissance, et celui-ci plus de jouissance, et cette jouissance produit un amour bien plus vif et animé, que ne fait la simple connaissance du discours : car l'expérience d'un bien nous le rend infiniment plus aimable que toutes les sciences qu'on en pourrait avoir. Nous commençons d'aimer par la connaissance que la foi nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par après nous savourons et goûtons par l'amour; et l'amour aiguise notre goût, et notre goût affine notre amour : si que, comme nous voyons entre les efforts des vents les ondes s'entrepresser et s'élever plus haut comme à l'envi par la rencontre qu'elles font l'une de l'autre ; ainsi le goût du bien en rehausse l'amour, et l'amour en rehausse le goût, selon que la divine sagesse a dit : *Ceux qui me goûtent, auront encore appétit; et ceux qui me boivent, seront encore altérés* (1). Qui aima plus Dieu, je vous prie, ou le théologien Ocham que quelques-uns ont nommé le plus subtil des mortels, ou sainte Catherine de Gennes, femme idiote? Celui-là le connut mieux par science, celle-ci par expérience, et l'expérience de celle-ci la conduisit bien avant en l'amour séraphique, tandis que celui-là avec sa science demeura bien éloigné de cette si excellente perfection.

Nous aimons extrêmement les sciences avant que nous les sachions, dit saint Thomas, par la seule connaissance confuse et sommaire que nous en avons ; et il faut dire de même que la connaissance de la bonté divine applique notre volonté à

(1) Eccl., XXIV, 29.

l'amour ; mais depuis que la volonté est en train, son amour va de soi-même croissant par le plaisir qu'il sent de s'unir à ce souverain bien. Avant que les petits enfants aient tâté le miel et le sucre, on a de la peine à le leur faire recevoir en leurs bouches ; mais après qu'ils ont savouré sa douceur, ils l'aiment beaucoup plus qu'on ne voudrait, et pourchassent (1) éperdument d'en avoir toujours.

Il faut néanmoins avouer que la volonté attirée par la délectation qu'elle sent en son objet, est bien plus fortement portée à s'unir avec lui quand l'entendement de son côté lui en propose excellemment la bonté ; car elle y est alors tirée et poussée tout ensemble : poussée par la connaissance, tirée par la délectation ; si que la science n'est point de soi-même contraire, ains est fort utile à la dévotion ; et si elles sont jointes ensemble, elles s'entr'aident admirablement, quoiqu'il arrive fort souvent que par notre misère la science empêche la naissance de la dévotion, d'autant que la science enfle et enorgueillit : et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la dévotion. Certes, l'éminente science des Cyprien, Augustin, Hilaire, Chrysostome, Basile, Grégoire, Bonaventure, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur dévotion, comme réciproquement leur dévotion a non seulement rehaussé, mais extrêmement perfectionné leur science.

(1) *Pourchassent*, désirent

CHAPITRE V

Seconde différence entre la méditation et la contemplation.

La méditation considère par le menu et comme pièce à pièce les objets qui sont propres à nous émouvoir; mais la contemplation fait une vue toute simple et ramassée sur l'objet qu'elle aime; et la considération ainsi unie fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes, ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres précieuses dont elle est composée l'une après l'autre; ou bien, après avoir considéré ainsi toutes les pièces particulières, regardant tout l'émail d'icelle ensemble d'une seule et simple vue. La première sorte ressemble à la méditation, en laquelle nous considérons, par exemple, les effets de la miséricorde divine, pour nous exciter à son amour. Mais la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons d'un seul trait arrêté de notre esprit toute la variété des mêmes effets, comme une seule beauté composée de toutes ces pièces qui font un seul brillant de splendeur! Nous comptons en méditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystère; mais en contemplant nous en faisons une somme totale. Les compagnes de l'épouse sacrée lui avaient demandé quel était son bien-aimé; et elle leur répond, décrivant admirablement toutes les pièces de sa parfaite beauté : *Son teint est blanc et vermeil, sa tête d'or, ses cheveux comme un jeton de fleurs de*

palmes non encore du tout épanouies, ses yeux de colombe, ses joues comme petites tables, planches ou carreaux *de jardin, ses lèvres comme lis, parsemées de toutes odeurs, ses mains annelées de jacinthe, ses jambes comme colonnes de marbre* (1). Ainsi va-t-elle méditant cette souveraine beauté en détail, jusqu'à ce qu'enfin elle conclut par manière de contemplation, mettant toutes les beautés en une : *Son gosier*, dit-elle, *est très suave, et lui, il est tout désirable : et tel est mon bien-aimé, et il est mon cher ami* (2).

La méditation est semblable à celui qui odore (3) l'œillet, la rose, le romarin, le thym, le jasmin, la fleur d'orange, l'un après l'autre distinctement; mais la contemplation est pareille à celui qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs. Car celui-ci en un seul sentiment reçoit toutes les odeurs unies, que l'autre avait senties divisées et séparées : et n'y a point de doute que cette unique odeur qui provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus suave et précieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées séparément l'une après l'autre. C'est pourquoi le divin époux estime tant que sa bien-aimée le regarde d'*un* seul *œil*, et que sa chevelure soit si bien tressée qu'elle ne semble qu'*un* seul *cheveu* (4). Car qu'est-ce regarder l'époux d'un seul œil, que de le regarder d'une simple vue attentive, sans multiplier les regards? Et qu'est-ce porter ses cheveux ramassés, que de ne point ré-

(1) Cant. cant., v, 10 et seq.
(2) *Ibid.*, 16.
(3) *Odore*, flaire, sent l'odeur
(4) Cant. cant., IV.

pandre sa pensée en variété de considérations ? O que bienheureux sont ceux qui, après avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aimer Dieu, réduisant tous leurs regards en une seule vue et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrêtent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de saint Augustin ou de saint Bruno ; prononçant secrètement en leur âme, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses : O bonté ! bonté ! ô bonté toujours ancienne et toujours nouvelle ! et à l'exemple du grand saint François, qui, planté sur ses genoux en oraison, passa toute la nuit en ces paroles : O Dieu ! vous êtes mon Dieu et mon tout ! les inculquant continuellement, au récit du bienheureux frère Bernard de Quinteval, qui l'avait ouï de ses oreilles.

Voyez saint Bernard, Théotime : il avait médité toute la Passion pièce à pièce, puis de tous les principaux points mis ensemble il en fit un bouquet d'amoureuse douleur ; et le mettant sur sa poitrine pour convertir sa méditation en contemplation, il s'écria : *Mon bien-aimé est un bouquet de myrrhe pour moi* (1).

Mais voyez encore plus dévotement le Créateur du monde, comme en la création il alla premièrement méditant sur la bonté de ses ouvrages pièce à pièce séparément : à mesure qu'il les voyait produits, *il vit*, dit l'Écriture, *que la lumière était bonne,* que le ciel et la terre étaient *une bonne chose* (2) ; puis les herbes et les plantes, le soleil, la lune et les étoiles ; les animaux, et en somme toutes les créatures, ainsi qu'il les créait l'une

(1) Cant. cant., I, 12.
(2) Gen., I.

après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin tout l'univers étant accompli, la divine méditation, par manière de dire, se changea en contemplation : car regardant toute la bonté qui était en son ouvrage d'un seul trait de son œil, *il vit*, dit Moïse, *tout ce qu'il avait fait, et tout était très bon* (1). Les pièces différentes, considérées séparément par manière de méditation, étaient bonnes ; mais regardées d'une seule vue toutes ensemble par forme de contemplation, elles furent trouvées très bonnes ; comme plusieurs ruisseaux qui s'unissant font une rivière qui porte des plus grandes charges que la multitude des mêmes ruisseaux séparés n'eût su faire.

Après que nous avons ému (2) une grande quantité de diverses affections pieuses par la multitude des considérations dont la méditation est composée, nous assemblons enfin la vertu de toutes ces affections, lesquelles de la confusion et mélange de leurs forces font naître une certaine quintessence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procède ; d'autant qu'encore qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et propriété de toutes les autres, et se nomme affection contemplative.

Ainsi, dit-on entre les théologiens, que les anges plus élevés en gloire ont une connaissance de Dieu et des créatures beaucoup plus simple que leurs inférieurs, et que les espèces (3) ou idées par lesquelles ils voient, sont plus universelles ; en sorte que ce que les anges moins parfaits voient par plusieurs espèces et divers regards, les plus par-

(1) Gen., I, 31.
(2) *Emu*, mis en mouvement, produit.
(3) *Espèces*, vues, images.

faits le voient par moins d'espèces et moins de traits de leur vue. Et le grand saint Augustin, suivi par saint Thomas, dit qu'au ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, variétés, changements et retours de pensées et cogitations qui vont et reviennent d'objet en objet, et de chose à autre; ainsi qu'avec une seule pensée nous pourrons être attentifs à la diversité de plusieurs choses, et en recevoir la connaissance. Certes à mesure que l'eau s'éloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si avec un grand soin on ne la contient ensemble; et les perfections se séparent et partagent à mesure qu'elles sont éloignées de Dieu, qui est leur source; mais quand elles s'en approchent, elles s'unissent jusqu'à ce qu'elles soient abîmées en cette souverainement unique perfection, qui est *l'unité nécessaire et la meilleure partie que* Magdeleine *choisit, laquelle ne lui sera point ôtée* (1).

CHAPITRE VI

Que la contemplation se fait sans peine ; qui est la troisième différence entre icelle et la méditation.

Or, la simple vue de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquefois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme par exemple à son infinie bonté, sans penser aux autres attributs ou vertus d'icelui, comme un époux arrêtant simplement sa vue sur le beau teint de son épouse, qui par ce moyen re-

(1) Luc .,x, 42.

garderait voirement tout son visage, d'autant que le teint est répandu sur presque toutes les pièces d'icelui, et toutefois ne serait attentif ni aux traits, ni à la grâce, ni aux autres parties de la beauté ; car de même quelquefois l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voie en icelle la justice, la sagesse, la puissance, il n'est néanmoins en attention que pour la bonté à laquelle la simple vue de la contemplation s'adresse. Quelquefois aussi nous sommes attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une vue simple et sans distinction, comme celui qui d'un trait d'œil passant sa vue dès la tête jusqu'aux pieds de son épouse richement parée, aurait attentivement tout vu en général et rien en particulier, ne sachant bonnement dire ni quel carcan (1), ni quelle robe elle portait, ni quelle contenance elle tenait, ou quel regard elle faisait, ains seulement que tout y est beau et agréable ; car ainsi par la contemplation on tire maintes fois un seul trait de simple considération sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble, et n'en saurait-on toutefois dire chose quelconque en particulier, sinon que tout est parfaitement bon et beau. Et enfin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ni une seule des perfections divines, ains seulement quelque action ou quelque œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs, comme par exemple à l'acte de la miséricorde par lequel Dieu pardonne les péchés, ou à l'acte de la création, ou de la résurrection du Lazare, ou de la conversion de saint Paul ; ainsi

(1) *Carcan*, collet, vêtement, quelquefois collier de pierreries.

qu'un époux qui ne regarderait pas les yeux, ains seulement la douceur du regard que son épouse jette sur lui, ne considérerait point sa bouche, mais la suavité des paroles qui en sortent. Et lors, Théotime, l'âme fait une certaine saillie d'amour, non seulement sur l'action qu'elle considère, mais sur celui duquel elle procède : *Vous êtes bon,* Seigneur, *et en votre bonté apprenez-moi vos justifications* (1). Votre *gosier,* c'est-à-dire, la parole qui en provient, *est très suave,* et vous êtes *tout désirable* (2). Hélas! *que vos paroles sont douces* à mes entrailles, *plus que le miel à ma bouche* (3)! Ou bien avec saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* (4)! Et avec sainte Magdeleine : *Rabboni,* ah! *mon Maître* (5)!

Mais en quelle des trois façons que l'on procède, la contemplation a toujours cette excellence, qu'elle se fait avec plaisir, d'autant qu'elle présuppose que l'on a trouvé Dieu et son saint amour, qu'on en jouit et qu'on s'y délecte en disant : *J'ai trouvé celui que mon âme chérit, je l'ai trouvé, et ne le quitterai point* (6). En quoi elle diffère d'avec la méditation, qui se fait presque toujours avec peine, travail et discours, notre esprit allant par icelle de considération en considération, cherchant en divers endroits ou le bien-aimé de son amour, ou l'amour de son bien-aimé. Jacob travaille en méditation pour avoir Rachel; mais il se

(1) Ps., CXVIII, 68.
(2) Cant., V, 16.
(3) Ps., CXVIII, 103.
(4) Joan., XX, 28.
(5) *Ibid.*, 16.
(6) Cant. cant., III, 4.

réjouit avec elle, et oublie tout son travail en la contemplation. L'Époux divin, comme berger qu'il est, prépara un festin somptueux à la façon champêtre pour son épouse sacrée, lequel il décrit, en sorte que mystiquement il représentait tous les mystères de la rédemption humaine : *Je suis venu en mon jardin*, dit-il, *j'ai moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums, j'ai mangé mon bornal* (1) *avec mon miel, j'ai mêlé mon vin avec mon lait; mangez, mes amis, et buvez, et vous enivrez, mes très chers* (2). Théotime, hé! quand fut-ce, je vous prie, que notre Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint ès très pures, très humbles et très douces entrailles de sa mère, pleine de toutes les plantes fleurissantes des saintes vertus? Et qu'est-ce à notre Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances jusqu'à la mort, et la mort de la croix, joignant par icelles mérites à mérites, trésors à trésors, pour enrichir ses enfants spirituels? Et comme mangea-t-il son bornal avec son miel, sinon quand il vécut d'une vie nouvelle, réunissant son âme plus douce que le miel à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bornal (3)? Et lorsque montant au ciel il prit possession de toutes les circonstances et dépendances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mêler le vin réjouissant de la gloire essentielle de son âme avec le lait délectable de la félicité parfaite de son corps, en une sorte encore plus excellente qu'il n'avait pas fait jusqu'à l'heure.

(1) V. p. 338.
(2) Cant. cant., v, 1.
(3) *Navré de plus de trous qu'un bornal*, percé de plus de blessures qu'une ruche n'a d'alvéoles.

Or, en tous ces divins mystères qui comprennent tous les autres, il y a de quoi bien *manger* et bien *boire* pour tous les *chers amis*, et de quoi *s'enivrer* pour les *très chers amis*. Les uns mangent et boivent, mais ils mangent plus qu'ils ne boivent, et ne s'enivrent pas ; les autres mangent et boivent, mais ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent, et ce sont ceux qui s'enivrent. Or, *manger*, c'est méditer ; car en méditant on mâche, tournant çà et là la viande spirituelle entre les dents de la considération pour l'émier (1), froisser et digérer, ce qui se fait avec quelque peine. *Boire*, c'est contempler, et cela se fait sans peine ni résistance, avec plaisir et coulamment. Mais s'enivrer, c'est contempler si souvent et si ardemment qu'on soit tout hors de soi-même pour être tout en Dieu. Sainte et sacrée ivresse, qui, au contraire de la corporelle, nous aliène, non du sens spirituel, mais des sens corporels, qui ne nous hébète ni abêtit pas, ains nous angélise (2), et, par manière de dire, divinise ; qui nous met hors de nous, non pour nous ravaler et ranger avec les bêtes, comme fait l'ivresse terrestre, mais pour nous élever au-dessus de nous et nous ranger avec les anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mêmes, étant attentifs et occupés par amour à voir sa beauté, et nous unir à sa bonté.

Or, d'autant que pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouïr la sainte parole, de faire des devis et colloques spirituels avec les autres à la façon des anciens

(1) *Emier*, émietter.
(2) *Nous angélise*, nous fait participer à la nature des anges.

anachorètes, de lire des livres dévots, de prier, méditer, chanter des cantiques, former de bonnes pensées; pour cela, la sainte contemplation étant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ils se réduisent tous à elle, et ceux qui les pratiquent sont appelés contemplatifs; comme aussi cette sorte d'occupation est nommée vie contemplative, à raison de l'action de notre entendement par laquelle nous regardons la vérité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est-à-dire, avec un amour qui nous rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour, et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de notre Seigneur.

CHAPITRE VII

Du recueillement amoureux de l'âme en la contemplation.

Je ne parle pas ici, Théotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la présence de Dieu, rentrant en eux-mêmes, et retirant, par manière de dire, leur âme dedans leur cœur pour parler à Dieu ; car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provoquant à l'oraison, nous fait prendre ce moyen de la bien faire ; de sorte que nous faisons nous-mêmes ce retirement de notre esprit. Mais le recueillement duquel j'entends parler ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour même, c'est-à-dire, nous ne le faisons pas nous-mêmes par élection, d'autant qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'avoir quand nous voulons,

et ne dépend pas de notre soin; mais Dieu le fait en nous quand il lui plaît par sa très sainte grâce. Celui, dit la bienheureuse mère Térèse, de Jésus, qui a laissé par écrit que l'oraison de recueillement se fait comme quand un hérisson ou une tortue se retire au dedans de soi, l'entendait bien, hormis que ces bêtes se retirent au dedans d'elles-mêmes quand elles veulent; mais le recueillement ne gît pas en notre volonté, ains il nous advient quand il plaît à Dieu de nous faire cette grâce.

Or, il se fait ainsi. Rien n'est si naturel au bien que d'unir et attirer à soi les choses qui le peuvent sentir, comme font nos âmes, lesquelles tirent toujours et se rendent à leur trésor, c'est-à-dire, à ce qu'elles aiment. Il arrive donc quelquefois que notre Seigneur répand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui témoigne sa présence, et lors les puissances, voire même les sens extérieurs de l'âme, par un certain secret consentement, se retournent du côté de cette intime partie où est le très aimable et très cher époux; car tout ainsi qu'un nouvel essaim, ou jeton (3) de mouches à miel, lorsqu'il veut fuir et changer de pays, est rappelé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encore par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arrête par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on lui a préparée, de même notre Seigneur prononçant quelque secrète parole de son amour, ou répandant l'odeur du vin de sa dilection plus délicieuse que le miel, ou bien éva-

(1) *Jeton*, essaim d'abeilles rejeté hors de la ruche.

porant les parfums de ses vêtements, c'est-à-dire, quelques sentiments de ses consolations célestes en nos cœurs, et par ce moyen leur faisant sentir sa très aimable présence, il retire à soi toutes les facultés de notre âme, lesquelles se ramassent autour de lui et s'arrêtent en lui comme en leur objet très désirable. Et comme qui mettrait un morceau d'aimant entre plusieurs aiguilles, verrait que soudain toutes les pointes se retourneraient du côté de leur aimant bien-aimé, et se viendraient attacher à lui, ainsi lorsque notre Seigneur fait sentir au milieu de notre âme sa très délicieuse présence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce côté-là pour se venir joindre à cette incomparable douceur.

O Dieu ! dit l'âme alors, à l'imitation de saint Augustin, où vous allais-je cherchant, beauté très infinie ? Je vous cherchais dehors, et vous étiez au milieu de mon cœur. Toutes les affections de Magdeleine, et toutes ses pensées étaient épanchées autour du sépulcre de son Sauveur qu'elle allait quêtant çà et là, et bien qu'elle l'eût trouvé et qu'il parlât à elle, elle ne laisse pas de les laisser éparses, parce qu'elle ne s'apercevait pas de sa présence; mais soudain qu'il l'eut appelée par son nom, la voilà qu'elle se ramasse et s'attache toute à ses pieds ; une seule parole la met en recueillement.

Imaginez-vous, Théotime, la très sainte Vierge notre Dame, lorsqu'elle eut conçu le Fils de Dieu, son unique amour. L'âme de cette mère bien-aimée se ramasse toute sans doute autour de cet enfant bien-aimé, et parce que ce divin ami était emmi ses entrailles sacrées, toutes les facultés de

son âme se retirent en elle-même, comme saintes avettes (1) dedans la ruche en laquelle était leur miel ; et à mesure que la divine grandeur s'est, par manière de dire, rétrécie et raccourcie dedans son sein virginal, son *âme* agrandissait et *magnifiait* (2) les louanges de cette infinie débonnaireté et son *esprit tressaillait de contentement* dedans son corps, comme saint Jean dedans celui de sa mère, autour de son Dieu qu'elle sentait (3). Elle ne lançait point ses pensées ni ses affections hors d'elle-même, puisque son trésor, ses amours et ses délices étaient au milieu de ses entrailles sacrées.

Or, ce même contentement peut être pratiqué par imitation entre ceux qui, ayant communié, sentent par la certitude de la foi ce que, *non la chair ni le sang*, mais le *Père* céleste leur *a révélé* (4), que leur Sauveur est en corps et en âme présent d'une très réelle présence à leur corps et à leur âme par ce très adorable sacrement ; car comme la mère perle, ayant reçu les gouttes de la fraîche rosée du matin, se resserre non seulement pour les conserver pures de tout le mélange qui s'en pourrait faire avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'aise qu'elle ressent d'apercevoir l'agréable fraîcheur de ce germe que le ciel lui envoie : ainsi arrive-t-il à plusieurs saints et dévots fidèles, qu'ayant reçu le divin sacrement qui confient la rosée de toutes bénédictions célestes, leur âme se resserre, et toutes les facultés se recueillent

(1) *Avettes*, abeilles.
(2) Luc., I, 46, 47.
(3) *Ibid.*, 41.
(4) Matth., XVI, 17.

non seulement pour adorer ce roi souverain nouvellement présent d'une présence admirable à leurs entrailles, mais pour l'incroyable consolation et rafraîchissement spirituel qu'ils reçoivent de sentir par la foi ce germe divin de l'immortalité en leur intérieur. Où vous noterez soigneusement, Théotime, qu'en somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui, sentant la présence du bien-aimé par les attraits qu'il répand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'âme vers icelui par une très aimable inclination, par un très doux contournement et par un délicieux repli de toutes les facultés du côté du bien-aimé, qui les attire à soi par la force de sa suavité, avec laquelle il lie et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et liens matériels.

Mais ce doux recueillement de notre âme en soi-même ne se fait pas seulement par le sentiment de la présence divine au milieu de notre cœur, ains en quelle manière que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée présence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances intérieures se resserrent et ramassent en elles-mêmes par l'extrême révérence et douce crainte qui nous saisit en considération de la souveraine majesté de celui qui nous est présent et nous regarde, ainsi que, pour distraits que nous soyons, si le pape ou quelque grand prince comparaît, nous revenons à nous-mêmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la vue du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe (1), autrement appelée glay (2), parce

(1) *Flambe*, nom vulgaire de l'iris.
(2) *Glay*, pour glaïeul.

qu'elles se ferment et resserrent en elles-mêmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles s'épanouissent et se tiennent ouvertes toute la nuit. C'en est de même en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons; car à la seule présence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou dès le ciel, ou de quelque autre lieu hors de nous, bien que pour lors nous ne pensions pas à l'autre sorte de présence par laquelle il est en nous, nos facultés et puissances se ramassent et assemblent en nous-mêmes pour la révérence de sa divine majesté, que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes je connais une âme à laquelle sitôt que l'on mentionnait quelque mystère ou sentence qui lui ramentevait (1) un peu plus expressément que l'ordinaire la présence de Dieu, tant en confession qu'en particulière conférence, elle rentrait si fort en elle-même, qu'elle avait peine d'en sortir pour parler et répondre ; en telle sorte qu'en son extérieur elle demeurait comme destituée de vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'époux lui permît de sortir, qui était quelquefois assez tôt, et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII

Du repos de l'âme recueillie en son bien-aimé.

L'âme étant donc ainsi recueillie dedans elle-même en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doucement attentive à la bonté de son bien-aimé,

(1) *Ramentevait*, rappelait.

qu'il lui semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et délicatement exercée : comme il arrive en certains fleuves qui coulent si doucement et également, qu'il semble à ceux qui les regardent, ou naviguent sur iceux, de ne voir ni sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ni flotter. Et c'est cet aimable repos de l'âme que la bienheureuse vierge Térèse de Jésus appelle oraison de quiétude, non guère différente de ce qu'elle-même nomme sommeil des puissances, si toutefois je l'entends bien.

Certes, les amants humains se contentent parfois d'être auprès ou à la vue de la personne qu'ils aiment, sans parler à elle, et sans discourir à part eux ni d'elle ni de ses perfections; rassasiés, ce semble, et satisfaits de savourer cette bien-aimée présence, non par aucune considération qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. *Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (1). *Mon bien-aimé est à moi, et moi* je suis *à lui, qui paît entre les lis, tandis que le jour aspire* (2) *et que les ombres s'inclinent* (3). *Montrez-moi* donc, *ô l'ami de mon âme, où vous paissez, où vous couchez sur le midi* (4). Voyez-vous, Théotime, comme la sainte Sulamite se contente de savoir que son bien-aimé soit avec elle, ou en son parc, ou ailleurs, pourvu qu'elle

(1) Cant. cant., I, 12.
(2) *Aspire*, monte.
(3) Cant. cant., II, 16, 17
(4) *Ibid.*, I, 6.

sache où il est : aussi est-elle Sulamite toute paisible, toute tranquille et en repos.

Or, ce repos passe quelquefois si avant en sa tranquillité, que toute l'âme et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelconque, sinon la seule volonté; laquelle même ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'aise et la satisfaction que la présence du bien-aimé lui donne. Et ce qui est encore plus admirable, c'est que la volonté n'aperçoit point cette aise et ce contentement qu'elle reçoit, jouissant insensiblement d'icelui, d'autant qu'elle ne pense pas à soi, mais à celui la présence duquel (1) lui donne ce plaisir; comme il arrive maintes fois que, surpris d'un léger sommeil, nous entrevoyons seulement ce que nos amis disent autour de nous, ou ressentons les caresses qu'ils nous font, presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

Néanmoins l'âme qui en ce doux repos jouit de ce délicat sentiment de la présence divine, quoiqu'elle ne s'aperçoive pas de cette jouissance, témoigne toutefois clairement combien ce bonheur lui est précieux et aimable, quand on le lui veut ôter, ou que quelque chose l'en détourne : car alors la pauvre âme fait des plaintes, crie, voire quelquefois pleure comme un petit enfant qu'on a éveillé avant qu'il eût assez dormi, lequel par la douleur qu'il ressent de son réveil, montre bien la satisfaction qu'il avait en son sommeil. Dont le divin berger *adjure les filles de Sion, par les chevreuils et cerfs des campagnes*, qu'elles *n'éveillent*

(1) *Celui la présence duquel*, celui dont la présence,

point sa bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille (1), c'est-à-dire, qu'elle s'éveille d'elle-même. Non, Théotime, l'âme ainsi tranquille en son Dieu, ne quitterait pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde.

Telle fut presque la quiétude de la très sainte Magdeleine, quand *assise aux pieds* de son Maître *elle écoutait sa* sainte *parole* (2). Voyez-la, je vous prie, Théotime : elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglote point, elle ne soupire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, tout empressée, passe et repasse dedans la salette (3); Marie n'y pense point. Et que fait-elle donc? Elle ne fait rien, ains *écoute*. Et qu'est-ce à dire, elle écoute? C'est-à-dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur à recevoir goutte à goutte *la myrrhe* de suavité que *les lèvres* de son *bien-aimé distillaient* dans son cœur (4); et ce divin amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bien-aimée, tança Marthe qui la voulait éveiller : *Marthe, Marthe, tu es* bien *embesognée, et te troubles après plusieurs choses : une seule chose néanmoins est requise : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (5). Mais quelle fut la partie ou portion de Marie? De demeurer en paix, en repos, en quiétude auprès de son doux Jésus.

Les peintres peignent ordinairement le bien-aimé saint Jean en la cène, non seulement repo-

(1) Cant. cant., VIII, 4.
(2) Luc., X, 39.
(3) *Salette*, petite salle.
(4) Cant. cant., V, 13.
(5) Luc., X, 41, 42.

sant, mais dormant sur la poitrine de son Maître, parce qu'il y fut assis à la façon des Levantins, en sorte que sa tête tendait vers le sein de son cher Maître, sur lequel comme il ne dormait pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraisemblance en cela, aussi ne douté-je point que se trouvant si près de la source des douceurs éternelles, il n'y fît un profond, mystique et doux sommeil, comme un enfant d'amour qui, attaché au sein de sa mère, alaite (1) en dormant, et dort en alaitant. O Dieu! quelles délices à ce Benjamin, enfant de la joie du Sauveur, de dormir ainsi entre les bras de son Père; qui, le jour suivant, comme le Bénoni, enfant de douleur, le recommanda aux douces mamelles de sa mère! Rien n'est plus désirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poitrine de son père et le sein de sa mère.

Quand donc vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de notre Seigneur, demeurez-y, mon cher Théotime, sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles, ni de l'entendement ni de la volonté; car cet amour simple de confiance, et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez cherchant çà et là pour votre goût. Il est mieux de dormir sur cette sacrée poitrine, que de veiller ailleurs où que ce soit.

(1) *Alaite*, s'allaite, puise le lait.

CHAPITRE IX

Comme ce repos sacré se pratique.

N'avez-vous jamais pris garde, Théotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfants s'attachent quelquefois au sein de leurs mères, quand ils ont faim? On les voit grommelant, serrer et presser la mamelle, suçant le lait si avidement, que même ils en donnent de la douleur à leurs mères. Mais après que la fraîcheur du lait a aucunement (1) apaisé la chaleur appétissante de leur petite poitrine, et que les agréables vapeurs qu'il envoie à leur cerveau commencent à les endormir, Théotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux, et céder petit à petit au sommeil, sans quitter néanmoins la mamelle, sur laquelle ils ne font nulle action que celle d'un lent et presque insensible mouvement de lèvres, par lequel ils tirent toujours le lait qu'ils avalent imperceptiblement : et cela ils le font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir; car si on leur ôte la mamelle avant que le profond sommeil les ait accablés, ils s'éveillent et pleurent amèrement, témoignant, en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avaient beaucoup de douceur en la possession. Or, il en est de même de l'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu; car elle suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté,

(1) *Aucunement*, en quelque façon.

qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne, et qu'on lui veuille ôter la poupette (1), d'autant qu'elle semble endormie, elle montre bien alors qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas néanmoins pour celle-là ; car elle aperçoit le mal de cette séparation, et s'en fâche, montrant par là le plaisir qu'elle prenait, quoique sans y penser, au bien qu'elle possédait. La bienheureuse mère Térèse ayant écrit qu'elle trouvait cette similitude à propos, je l'ai ainsi voulu déclarer.

Mais dites-moi, Théotime, l'âme recueillie en son Dieu, pourquoi, je vous prie, s'inquiéterait-elle? N'a-t-elle pas sujet de s'accoiser (2) et demeurer en repos? car que chercherait-elle? Elle a trouvé celui qu'elle cherchait. Que lui reste-t-il plus, sinon de dire : *J'ai trouvé mon* cher *bien-aimé; je le tiens et ne le quitterai point* (3). Elle n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement ; car elle voit d'une si douce vue son époux présent, que les discours lui seraient inutiles et superflus. Que si même elle ne le voit pas par l'entendement, elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir près d'elle par l'aise et satisfaction que la volonté en reçoit. Hé! la Mère de Dieu, notre dame et maîtresse, étant enceinte, ne voyait pas son divin Enfant : mais le sentant dedans ses en-

(1) *Pouponne*, enfant qui tette ; — *poupette*, sein.
(2) *S'accoiser*, se calmer.
(3) Cant. cant., III, 4.

trailles sacrées, vrai Dieu ! quel contentement en ressentait-elle ! Et sainte Elisabeth ne jouit-elle pas admirablement des fruits de la divine présence du Sauveur, sans le voir, au jour de la très sainte Visitation? L'âme non plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la mémoire; car elle a présent son bien-aimé. Elle n'a pas aussi besoin de l'imagination : car qu'est-il besoin de se représenter en image, soit extérieure, soit intérieure, celui de la présence duquel on jouit? De sorte qu'enfin c'est la seule volonté qui attire doucement, et comme en tetant tendrement le lait de cette douce présence; tout le reste de l'âme demeurant en quiétude avec elle par la suavité du plaisir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeler les avettes dans les ruches, mais on s'en sert encore pour les apaiser : car quand elles font des séditions et mutineries entr'elles, s'entretuant et défaisant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remède que de jeter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché; d'autant que les particuliers desquels il est composé, sentant cette suave et agréable odeur, s'apaisent, et s'occupant à la jouissance de cette douceur, demeurent accoisés et tranquilles. O Dieu éternel! quand par votre douce présence vous jetez les odorants parfums dedans nos cœurs, parfums réjouissants plus que le vin délicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos âmes entrent en un agréable repos, avec un accoisement si parfait qu'il n'y a plus aucun sentiment que celui de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, de-

meure doucement engagée à sentir, sans s'en apercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu présent.

CHAPITRE X

Des divers degrés de cette quiétude, et comme il la faut conserver.

Il y a des esprits actifs, fertiles et foisonnants en considération : il y en a qui sont souples, repliants, et qui aiment grandement à sentir ce qu'ils font, qui veulent tout voir et éplucher ce qui se passe en eux, retournant perpétuellement leur vue sur eux-mêmes pour reconnaître leur avancement. Il y en a encore d'autres qui ne se contentent pas d'être contents, s'ils ne sentent, regardent et savourent leur contentement; et sont semblables à ceux qui étant bien vêtus contre le froid, ne penseraient pas l'être, s'ils ne savaient combien de robes ils portent; ou qui voyant leurs cabinets (1) pleins d'argent, ne penseraient pas être riches, s'ils ne savaient le compte de leurs écus.

Or, tous ces esprits sont ordinairement sujets d'être troublés en la sainte oraison. Car si Dieu leur donne le sacré repos de sa présence, ils le quittent volontairement pour voir comme ils se comportent en icelui, et pour examiner s'ils y ont bien du contentement, s'inquiétant pour savoir si leur tranquillité est bien tranquille, et leur quiétude bien quiète (2) : si que, en lieu d'occu-

(1) *Cabinets*, armoires, coffres.
(2) *Ouiète*, calme; — *si que*, tellement que.

per doucement leur volonté à sentir les suavités de la présence divine, ils emploient leur entendement à discourir sur les sentiments qu'ils ont; comme une épouse qui s'amuserait à regarder la bague avec laquelle elle aurait été épousée, sans voir l'époux même qui la lui aurait donnée. Il y a bien de la différence, Théotime, entre s'occuper en Dieu qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'âme donc à qui Dieu donne la sainte quiétude amoureuse en l'oraison, se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soi-même ni son repos, lequel, pour être gardé, ne doit point être curieusement regardé : car qui l'affectionne trop, le perd; et la juste règle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter (1). Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a ôté sa tête du sein de sa mère, y retourne tout incontinent, parce qu'il est fort mignard (2); ainsi faut-il que si nous nous apercevons d'être distraits par la curiosité de savoir ce que nous faisons en l'oraison, soudain nous remettions notre cœur en la douce et paisible attention de la présence de Dieu, de laquelle nous étions divertis.

Néanmoins il ne faut pas croire qu'il y ait aucun péril de perdre cette sacrée quiétude par les actions du corps ou de l'esprit qui ne se font ni par légèreté ni par indiscrétion. Car comme dit la bienheureuse mère Térèse, c'est une superstition d'être si jaloux de ce repos, que de ne vouloir ni tousser, ni cracher, ni respirer, de peur de le

(1) *Affecter*, atteindre, compromettre.
(2) *Mignard*, gracieux.

perdre, d'autant que Dieu qui donne cette paix, ne l'ôte pas pour tels mouvements nécessaires, ni pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires; et la volonté étant une fois bien amorcée à la présence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoique l'entendement ou la mémoire se soit échappé et débandé après des pensées étrangères et inutiles.

Il est vrai qu'alors la quiétude de l'âme n'est pas si grande comme si l'entendement et la mémoire conspiraient avec la volonté; mais toutefois elle ne laisse pas d'être une vraie tranquillité spirituelle, puisqu'elle règne en la volonté, qui est la maîtresse de toutes les autres facultés. Certes, nous avons vu une âme extrêmement attachée et jointe à Dieu, laquelle néanmoins avait l'entendement et la mémoire tellement libres de toute occupation intérieure, qu'elle entendait fort distinctement ce qui se disait autour d'elle, et s'en ressouvenait fort entièrement, encore qu'il lui fût impossible de répondre ni de se dépreudre de Dieu auquel elle était attachée par l'application de sa volonté : mais je dis tellement attachée, qu'elle ne pouvait être retirée de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur qui la provoquait à des gémissements, lesquels même elle faisait au plus fort de sa consolation et quiétude; comme nous voyons les petits enfants grommeler et faire des petits plaints (1) quand ils ont ardemment désiré le lait, et qu'ils commencent à teter; ou comme fit Jacob, qui en embrassant la belle et chaste Rachel, jetant un cri, pleura de la véhé-

(1) *Plaints*, plaintes.

mence de la consolation et tendreté qu'il sentait. Si que cette âme de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, mémoire, ouïe et imagination libres, ressemblait, comme je pense, au petit enfant qui alaitant pourrait voir, ouïr et même remuer le bras, sans pour cela quitter son cher tétin.

Mais pourtant la paix de l'âme serait bien plus grande et plus douce, si on ne faisait point de bruit autour d'elle, et qu'elle n'eût aucun sujet de se mouvoir, ni quant au cœur, ni quant au corps; car elle voudrait bien être tout occupée en la suavité de cette présence divine; mais ne pouvant quelquefois s'empêcher d'être divertie ès autres facultés, elle conserve au moins la quiétude en la volonté, qui est la faculté par laquelle elle reçoit la jouissance du bien. Et notez qu'alors la volonté retenue en quiétude par le plaisir qu'elle prend en la présence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'égarent; d'autant que si elle voulait entreprendre cela, elle perdrait son repos, s'éloignant de son cher bien-aimé, et perdrait sa peine de courir çà et là pour attraper ces puissances volages, lesquelles aussi bien ne peuvent jamais être si utilement appelées à leur devoir que par la persévérance de la volonté en la sainte quiétude : car petit à petit toutes les facultés sont attirées par le plaisir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentiments, comme des parfums qui les excitent à venir auprès d'elle pour participer au bien dont elle jouit.

CHAPITRE XI

Suite du discours des divers degrés de la sainte quiétude, et d'une excellente abnégation de soi-même qu'on y pratique quelquefois.

Suivant ce que nous avons dit, la sainte quiétude a donc divers degrés : car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'âme, jointes et unies à la volonté ; quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement ; d'autant qu'il arrive parfois que l'âme tire un contentement incomparable de sentir par certaines douceurs intérieures que Dieu lui est présent ; comme il advint à sainte Élisabeth, quand Notre Dame la visita (1) ; et d'autres fois l'âme a une certaine ardente suavité d'être en la présence de Dieu, laquelle pour lors lui est imperceptible ; comme il advint aux disciples pèlerins qui ne s'aperçurent bonnement de l'agréable plaisir dont ils étaient touchés, marchant avec notre Seigneur, sinon quand ils furent arrivés, et qu'ils l'eurent reconnu en la divine fraction du pain (2). Quelquefois non seulement l'âme s'aperçoit de la présence de Dieu, mais elle l'écoute parler par certaines clartés et persuasions intérieures qui tiennent lieu de paroles ; aucunes fois elle le sent parler et lui parle réciproquement, mais si secrètement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quiétude ; si que sans se

(1) Luc., I, 41.
(2) Id., XXIV, 30.

réveiller elle *veille* avec lui, c'est-à-dire, elle veille et parle à son bien-aimé avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos, comme si elle *sommeillait* doucement (1). Et d'autres fois elle sent parler l'époux, mais elle ne saurait lui parler, parce que l'aise de l'ouïr, ou la révérence qu'elle lui porte, la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en sécheresse et tellement alangourie d'esprit, qu'elle n'a de force que pour ouïr, et non pas pour parler; comme il arrive corporellement quelquefois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affaiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquefois ni elle n'ouït son bien-aimé, ni elle ne lui parle, ni elle ne sent aucun signe de sa présence, ains simplement elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu, auquel il plaît qu'elle soit là. Imaginez-vous, Théotime, que le glorieux apôtre saint Jean eût dormi d'un sommeil corporel sur la poitrine de son cher Seigneur en la sainte cène, et qu'il se fût endormi par le commandement d'icelui. Certes, en ce cas-là, il eût été en la présence de son Maître sans le sentir en façon quelconque.

Et remarquez, je vous prie, qu'il faut plus de soin pour se mettre en la présence de Dieu, que pour y demeurer lorsque l'on s'y est mis; car, pour s'y mettre, il faut appliquer sa pensée, et la rendre actuellement attentive à cette présence, ainsi que je le dis en l'*Introduction*. Mais quand on s'est mis en cette présence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'en-

(1) Cant. cant., v, 2.

tendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu ; comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de lui, l'écoutant, ou ceux qui parlent pour lui, parlant à lui, ou à quelqu'un pour l'amour de lui, et faisant quelque œuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service. Ains on se maintient en la présence de Dieu, non seulement l'écoutant, ou le regardant, ou lui parlant, mais aussi attendant s'il lui plaira de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler à lui ; ou bien encore ne faisant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il lui plaît que nous soyons, et parce qu'il lui plaît que nous y soyons. Que si à cette simple façon de demeurer devant Dieu, il lui plaît d'ajouter quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nôtre, ô Dieu, que ce nous est une grâce désirable et précieuse !

Mon cher Théotime, prenons encore la liberté de faire cette imagination (1). Si une statue que le sculpteur aurait nichée dans la galerie de quelque grand prince, était douée d'entendement, et qu'elle pût discourir et parler, et qu'on lui demandât : O belle statue, dis-moi pourquoi es-tu là dans cette niche ? Parce, répondrait-elle, que mon maître m'y a colloquée. Et si l'on y répliquait : Mais pourquoi y demeures-tu sans rien faire ? Parce, dirait-elle, que mon maître ne m'y a pas placée afin que je fisse chose quelconque, ains seulement afin que j'y fusse immobile. Que si derechef on la pressait en disant : Mais, pauvre statue, de quoi te sert-il d'être là de la sorte ? Eh,

(1) *Imagination*, exemple, figure.

Dieu ! répondrait-elle, je ne suis pas ici pour mon intérêt et service, mais pour obéir et servir à la volonté de mon seigneur et sculpteur, et cela me suffit. Et si on rechargeait (1) en cette sorte : Or, dis-moi donc, statue, je te prie, tu ne vois point ton maître, et comme prends-tu du contentement à le contenter? Non, certes, confesserait-elle, je ne le vois pas ; car j'ai des yeux non pas pour voir, comme j'ai des pieds non pas pour marcher ; mais je suis trop contente de voir que mon cher maître me voit ici, et prend plaisir de m'y voir. Mais si l'on continuait la dispute avec la statue, et qu'on lui dît : Mais ne voudrais-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a faite, afin de lui faire quelque autre meilleur service ? Sans doute elle le nierait, et protesterait qu'elle ne voudrait pas faire autre chose, sinon que son maître le voulût. Et quoi donc, concluraiton, tu ne désires rien, sinon d'être une immobile statue, là dedans cette niche ? Non, certes, dirait enfin cette sage statue ; non je ne veux rien être sinon une statue, et toujours dedans cette niche, tandis que mon sculpteur le voudra, me contentant d'être ici et ainsi, puisque c'est le contentement de celui à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis.

O vrai Dieu ! que c'est une bonne façon de se tenir en la présence de Dieu, d'être et de vouloir toujours et à jamais être en son bon plaisir ! Car ainsi, comme je pense, en toutes occurences, oui, même en dormant profondément, nous sommes

(1) *Si on rechargeait,* si on revenait à la charge, si on reprenait.

encore plus profondément en la très sainte présence de Dieu. Oui, certes, Théotime, car si nous l'aimons, nous nous endormons non seulement à sa vue, mais à son gré, et non seulement par sa volonté, mais selon sa volonté, et semble que ce soit lui-même notre créateur et sculpteur céleste qui nous jette là sur nos lits comme des statues dans leurs niches, afin que nous nichions dans nos lits, comme les oiseaux couchent dans leurs nids. Puis à notre réveil, si nous y pensons bien, nous trouvons que Dieu nous a toujours été présent, et que nous ne nous sommes pas non plus éloignés ni séparés de lui. Nous avons donc été là en la présence de son bon plaisir, quoique sans le voir et sans nous en apercevoir ; si que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob : *Vraiment*, j'ai dormi auprès de mon Dieu et entre les bras de sa divine présence et providence, *et je n'en savais rien* (1).

Or, cette quiétude en laquelle la volonté n'agit que par un très simple acquiescement au bon plaisir divin, voulant être en l'oraison sans aucune prétention que d'être à la vue de Dieu selon qu'il lui plaira, c'est une quiétude souverainement excellente, d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'intérêt, les facultés de l'âme n'y prenant aucun contentement, ni même la volonté, sinon en sa suprême pointe, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun contentement, sinon celui d'être sans contentement, pour l'amour du contentement et bon plaisir de son Dieu, dans lequel elle se repose ; car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse extase de n'avoir pas sa volonté en son con-

(1) Gen. XXVIII, 16.

tentement, mais en celui de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mais en celle de Dieu.

CHAPITRE XII

De l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu.

Les choses humides et liquides reçoivent aisément les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ni solidité qui les arrête ou borne en elles-mêmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau ; lequel, s'il est rond ou carré, la liqueur sera de même, n'ayant aucune limite ni figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'âme n'en est pas de même par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté ; et quand elle est arrêtée à ses inclinations et volontés propres, nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniâtre, obstinée. *Je vous ôterai*, dit Dieu, *votre cœur de pierre* (1), c'est-à-dire, je vous ôterai votre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la cognée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celui qui ne reçoit pas aisément les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté emmi les inclinations qui accompagnent notre nature dépravée. Au contraire, un cœur doux, maniable

(1) Ezech., XXXVI, 26.

et traitable, est appelé un cœur fondu et liquéfié.

Mon cœur, dit David parlant en la personne de notre Seigneur sur la croix, mon cœur *est fait comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles* (1). Cléopâtre, cette infâme reine d'Égypte, voulant enchérir sur tous les excès et toutes les dissolutions que Marc-Antoine avait faits en banquets, fit apporter, à la fin d'un festin qu'elle faisait à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jeta une des perles qu'elle portait en ses oreilles, estimée deux cent cinquante mille écus ; puis la perle étant résolue, fondue et liquéfiée, elle l'avala, et eût encore enseveli dans le cloaque de son vilain estomac l'autre perle qu'elle avait en l'autre oreille, si Lucius Plautus ne l'eût empêchée. Le cœur du Sauveur, vraie perle orientale, uniquement unique et de prix inestimable, jeté au milieu d'une mer d'aigreurs incomparables au jour de sa Passion, se fondit en soi-même, se résolut, défit et écoula en douleur sous l'effort de tant d'angoisses mortelles ; mais l'amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore bien plus promptement que toutes les autres passions.

Mon âme, dit l'amante sacrée, *s'est* toute *fondue à même que mon bien-aimé a parlé* (2). Et qu'est-ce à dire, elle *s'est fondue*, sinon elle ne s'est plus contenue en elle-même, ains s'est écoulée devers son divin amant? Dieu ordonna à Moïse qu'il *parlât au rocher, et qu'il produirait des eaux* (3) ; ce n'est donc pas merveille si lui-même fit fondre

(1) Ps., XXI, 15.
(2) Cant. cant., V, 6.
(3) Num., XX, 8

l'âme son amante, lorsqu'il lui parlait en sa douceur. Le baume est si épais de sa nature, qu'il n'est point fluide ni coulant, et plus il est gardé, plus il s'épaissit, et enfin s'endurcit, devenant rouge et transparent; mais la chaleur le dissout et le rend fluide. L'amour avait rendu l'époux fluide et coulant, dont l'épouse l'appelle *une huile répandue*. Et voilà que maintenant elle assure qu'elle-même est toute fondue d'amour: *Mon âme*, dit-elle, *s'est écoulée, lorsque mon bien-aimé a parlé* (1). L'amour de l'époux était dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut être retenu dans son tonneau, car il se répandait de toutes parts, et parce que l'âme suit son amour, après que l'épouse a dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, répandant des onguents précieux*, elle ajoute : *Votre nom est comme une huile répandue* (2). Et comme l'époux aurait répandu son amour et son âme dans le cœur de l'épouse, aussi l'épouse réciproquement verse son âme dans le cœur de l'époux. Et comme l'on voit qu'un bornal ou couteau (3) touché des rayons ardents sort de soi-même et quitte sa forme pour s'écouler devers l'endroit duquel les rayons le touchent; ainsi l'âme de cette amante s'écoula du côté de la voix de son bien-aimé, sortant d'elle-même et des limites de son être naturel, pour suivre celui qui lui parlait.

Mais comme se fait cet écoulement sacré de l'âme en son bien-aimé? Une extrême complai-

(1) Cant. cant., I, 2.
(2) *Ibid.*, 1, 2.
(3) *Bornal ou couteau*, ruche de cire.

sance de l'amant en la chose aimée produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l'âme ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soi-même. C'est pourquoi, comme un baume fondu qui n'a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et écouler en ce qu'elle aime ; elle ne se jette pas par manière d'élancement, ni elle ne se serre pas par manière d'union, mais elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide, dedans la Divinité qu'elle aime. Et comme nous voyons que les nuées épaissies par le vent du midi, se fondant et convertissant en pluie, ne peuvent plus demeurer en elles-mêmes, ains tombent et s'écoulent en bas, se mêlant si intimement avec la terre qu'elles détrempent, qu'elles ne sont plus qu'une même chose avec icelle ; ainsi l'âme, laquelle, quoique aimante, demeurait encore en elle-même, sort par cet écoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soi-même, non seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mêler toute et se détremper avec lui.

Vous voyez donc bien, Théotime, que l'écoulement d'une âme en son Dieu n'est autre chose qu'une véritable extase, par laquelle l'âme est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute mêlée, absorbée et engloutie en son Dieu, dont il arrive que ceux qui parviennent à ce saint excès de l'amour divin, étant par après revenus à eux, ne voient rien en la terre qui les contente, et vivant en un extrême anéantissement d'eux-mêmes, demeurent fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpétuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Térèse de Jésus : *Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien.* Et

semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand ami du bien-aimé, qui disait : *Je vis, mais non pas moi, ains Jésus-Christ vit en moi* (1) ; et *notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (2). Car, dites-moi, je vous prie, Théotime, si une goutte d'eau élémentaire jetée dans un océan d'eau de naffe (3) était vivante et qu'elle pût parler et dire l'état auquel elle serait, ne crierait-elle pas de grande joie : O mortels, *je vis* voirement, mais je ne vis pas *moi-même*, *ains* cet océan *vit en moi*, et ma *vie est cachée en* cet abîme.

L'âme écoulée en Dieu ne meurt pas; car comme pourrait-elle mourir d'être abîmée en la vie ? Mais elle vit sans vivre en elle-même, parce que comme les étoiles, sans perdre leur lumière, ne luisent plus en la présence du soleil, ains le soleil luit en elles, et sont cachées en la lumière du soleil, aussi l'âme, sans perdre sa vie, ne vit plus étant mêlée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentiments des grands bienheureux Philippe Nérius (4) et François Xavier, quand, accablés des consolations célestes, ils demandaient à Dieu qu'il se retirât pour un peu d'eux, puisqu'il voulait que leur vie parût auss encore un peu au monde, ce qui ne se pouvait tandis qu'elle était toute *cachée* et absorbée *en Dieu*.

(1) Gal., II, 20.
(2) Col., III, 3.
(3) *Naffe*, eau de senteur dont la base est la fleur d'oranger.
(4) *Philippe Nérius*, S. Philippe de Néri.

CHAPITRE XIII

De la blessure d'amour.

Tous ces mots amoureux sont tirés de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps. La tristesse, la crainte, l'espérance, la haine et les autres affections de l'âme n'entrent point dans le cœur que l'amour ne les y tire après soi. Nous ne haïssons le mal, sinon parce qu'il est contraire au bien que nous aimons : nous craignons le mal futur, parce qu'il nous privera du bien que nous aimons. Qu'un mal soit extrême, nous ne le haïssons néanmoins jamais, sinon à mesure que nous chérissons le bien auquel il est opposé. Qui n'aime pas beaucoup la chose publique, ne se met pas beaucoup en peine si elle se ruine : qui n'aime guère Dieu, ne hait non plus guère le péché. L'amour est la première, ains (1) le principe et l'origine de toutes les passions ; c'est pourquoi c'est lui qui entre le premier dans le cœur, et parce qu'il pénètre et perce jusqu'au fond de la volonté, où il a son siège, on dit qu'il blesse le cœur. Il est aigu, dit l'Apôtre de la France (2), et entre très intimement dans l'esprit. Les autres affections entrent voirement aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour ; car c'est lui qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste agrandit seulement la blessure et la douleur.

(1) *Ains*, même.
(2) *L'Apôtre de la France*, S. Denys l'Aréopagite.

Or, s'il blesse, il donne par conséquent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles couronnes, représentent naïvement, ainsi que dit saint Grégoire, la très sainte charité, toute vermeille à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la variété des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des récompenses éternelles ; mais le suc des grenades, qui, comme nous savons, est si agréable aux sains et aux malades, est tellement mêlé d'aigreur et de douceur, qu'on ne saurait discerner s'il réjouit le goût ou bien parce qu'il a son aigreur doucette ou bien parce qu'il a une douceur aigrette (1). Certes, Théotime, l'amour est ainsi aigre-doux, et tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaitement douce, parce qu'il n'est pas parfait ni jamais purement rassasié et satisfait ; et néanmoins il ne laisse pas d'être grandement agréable, son aigreur affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grâce de son aigreur. Mais cela comme se peut-il faire? On a vu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gai, qui, ne prenant pas garde à soi, sent, bien avant que d'en sortir, que l'amour, se servant des regards, des maintiens, des paroles d'une imbécile et faible créature, comme d'autant de flèches, aura féru et blessé son chétif cœur, en sorte que le voilà tout triste, morne et étonné. Pourquoi, je vous prie, est-il triste ? C'est sans doute parce qu'il est

(1) *Aigreur doucette, douceur aigrette*, diminutifs pleins de charmes et qui ont vieilli.

blessé. Et qui l'a blessé? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaisance, comme peut-il blesser et donner de la douleur? Quelquefois l'objet bien-aimé est absent; et lors, mon cher Théotime, l'amour blesse le cœur par le désir qu'il excite, lequel, ne pouvant être satisfait, tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avait piqué un enfant, certes vous auriez beau lui dire : Ah! mon enfant, l'abeille qui t'a piqué, c'est celle-là même qui fait le miel que tu trouves si bon. Car il est vrai, dirait-il, son miel est bien doux à mon goût, mais sa piqûre est bien douloureuse; et tandis que son aiguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoiser, et ne voyez-vous pas que ma face en est toute enflée? Théotime, certes l'amour est une complaisance, et par conséquent il est fort agréable, pourvu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'aiguillon du désir; mais quand il le laisse, il laisse avec icelui une grande douleur. Il est vrai que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable (1) et aimable douleur. Oyez les élans douloureux, mais amoureux d'un amant royal : *Mon âme a soif de son Dieu fort et vivant.* Eh! *quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? Mes larmes m'ont servi de pain nuit et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu* (2)? Ainsi la sacrée Sulamite toute détrempée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Jérusalem : Hélas! dit-elle, *je vous conjure, si vous*

(1) *Amiable*, douce, qui plaît.
(2) Ps., LXI, 4.

rencontrez mon ami, annoncez-lui ma peine, parce que *je languis* toute blessée de son *amour* (1). *L'espérance différée afflige l'âme* (2).

Or, les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes : 1° Les premiers traits que nous recevons de l'amour s'appellent blessures, parce que le cœur, qui semblait sain, entier et tout à soi-même, tandis qu'il n'aimait pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se séparer et diviser de soi-même pour se donner à l'objet aimé. Or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2° Le désir pique et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3° Mais, Théotime, parlant de l'amour sacré, il y a en la pratique d'icelui une sorte de blessure que Dieu lui-même fait quelquefois en l'âme qu'il veut grandement perfectionner. Car il lui donne des sentiments admirables et des attraits nonpareils pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aimer, et lors elle s'élance de force comme pour voler plus haut vers son divin objet; mais demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aimer comme elle désire, ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'égale. A même temps qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aimé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses misères de cette vie mortelle et de sa propre impuissance ; elle désire

(1) Cant. cant., v, 8.
(2) Prov., xiii, 12.

des *ailes de colombe* pour *voler en son repos* (1), et elle n'en trouve point. La voilà donc rudement tourmentée entre la violence de ses élans et celle de son impuissance. *O misérable que je suis!* disait l'un de ceux qui ont expérimenté ce travail, *qui me délivrera du corps de cette mortalité* (2) ? Alors, si vous y prenez garde, Théotime, ce n'est pas le désir d'une chose absente qui blesse le cœur, car l'âme sent que son Dieu est présent, il l'a déjà *menée dans son cellier à vin, il a arboré* sur son cœur *l'étendard de son amour* (3) ; mais quoique déjà il la voie toute sienne, il la presse, et décoche de temps en temps mille et mille traits de son amour, lui montrant par des nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé : et elle qui n'a pas tant de force pour l'aimer, que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si imbéciles (4), en comparaison du désir qu'elle a pour aimer dignement celui que nulle force ne peut assez aimer; hélas! elle se sent outrée d'un tourment incomparable : car autant d'élans qu'elle fait pour voler plus haut en son désirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu désirant infiniment d'aimer, voit bien que néanmoins il ne peut ni assez aimer ni assez désirer. Or ce désir qui ne peut réussir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit généreux; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas que d'être aimable, d'autant que

(1) Ps., LIV, 7.
(2) Rom., IV, 24.
(3) Cant. cant., II, 4.
(4) *Imbéciles*, faibles, impuissants.

quiconque désire bien d'aimer aime aussi bien à désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable. Désirant d'aimer, il reçoit de la douleur; mais aimant à désirer, il reçoit de la douceur.

Vrai Dieu! Théotime, que vais-je dire? les bienheureux qui sont en paradis voyant que Dieu est encore plus aimable qu'ils ne l'aiment, pâmeraient et périraient éternellement du désir de l'aimer davantage, si la très sainte volonté de Dieu n'imposait à la leur le repos admirable dont elle jouit; car ils aiment si souverainement cette souveraine volonté, que son vouloir arrête le leur et le contentement divin les contente, acquiesçant d'être bornés en leur amour par la volonté même de laquelle la bonté est l'objet de leur amour. Que si cela n'était, leur amour serait également délicieux et douloureux; délicieux pour la possession d'un si grand bien, douloureux pour l'extrême désir d'un plus grand amour. Dieu donc tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des sagettes (1) du carquois de son infinie beauté, blesse l'âme de ses amants, leur faisant clairement voir qu'ils ne l'aiment pas à beaucoup près de ce qu'il est aimable. Celui des mortels qui ne désire pas d'aimer davantage la divine bonté, il ne l'aime pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celui qui veut s'y arrêter comme si elle lui suffisait.

(1) *Sagettes*, flèches.

CHAPITRE XIV

De quelques autres moyens par lesquels le saint amour blesse les cœurs.

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour lui. Le pélican fait son nid en terre, dont les serpents viennent souvent piquer ses petits. Or quand cela arrive, le pélican, comme un excellent médecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes parts ses pauvres poussins, pour, avec le sang, faire sortir le venin que la morsure des serpents a répandu par tous les endroits de leur corps ; et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par conséquent il laisse ainsi mourir cette petite troupe pélicane. Mais les voyant morts, il se blesse soi-même et répand son sang sur eux, il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie ; son amour les a blessés, et soudain par ce même amour il se blesse soi-même (1). Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous n'en soyons soudain blessés nous-mêmes. Quand l'âme voit son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une réciproque blessure. *Tu as blessé mon cœur* (2), dit le céleste amant à sa Sulamite ; et la Sulamite s'écrie : *Dites à mon bien-aimé que je suis blessée d'amour* (3). Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne de-

(1) Toute cette comparaison du pélican est empruntée aux fables classiques.
(2) Cant. cant., IV, 9.
(3) *Ibid.*, V, 8.

meurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos âmes blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'être pas blessés pour lui? mais je dis blessés d'une plaie d'autant plus douloureusement amoureuse, que la sienne a été amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvons tant aimer que son amour et sa mort le requièrent.

C'est encore une autre blessure d'amour, quand l'âme sent bien qu'elle aime son Dieu, et que néanmoins Dieu la traite comme s'il ne savait pas d'être aimé, ou comme s'il était en défiance de son amour. Car alors, mon cher Théotime, l'âme reçoit des extrêmes angoisses, lui étant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se défier d'elle.

Le pauvre saint Pierre avait et sentait son cœur tout rempli d'amour pour son Maître, et notre Seigneur dissimulant de le savoir : *Pierre*, dit-il, *m'aimes-tu plus que ceux-ci?* Eh! *Seigneur,* répondit cet apôtre, *vous savez que je vous aime,* Mais, *Pierre, m'aimes-tu,* réplique le Sauveur? Mon cher Maître, dit l'apôtre, *je vous aime* certes, *vous le savez.* Et ce doux Maître, pour l'éprouver, et se défiant d'être aimé, Pierre, dit-il, *m'aimes-tu?* Ah! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur, qui, grandement affligé, s'écrie amoureusement, mais douloureusement : Mon Maître, *vous savez toutes choses, vous savez* certes bien *que je vous aime* (1).

Un jour on faisait des exorcismes sur une personne possédée; et le malin esprit étant pressé de dire quel était son nom : Je suis, répondit-il,

(1) Joan., XXI, 15 et seq.

ce malheureux privé d'amour; et soudain sainte Catherine de Gênes, qui était là présente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avait seulement ouï prononcer le mot de privation d'amour. Car, comme les démons haïssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voient le signe ou qu'ils en oyent le nom, c'est-à-dire, quand ils voient la croix et qu'ils oyent prononcer le nom de Jésus ; ainsi ceux qui aiment fortement notre Seigneur, trémoussent de douleur et d'horreur quand ils voient quelque signe ou qu'ils entendent quelque parole qui représente la privation de ce saint amour.

Saint Pierre était bien assuré que notre Seigneur sachant tout, ne pouvait pas ignorer combien il était aimé de lui ; mais parce que la répétition de cette demande: *M'aimes-tu?* a l'apparence de quelque défiance, saint Pierre s'en attriste grandement. Hélas! cette pauvre âme qui sent bien qu'elle est résolue de mourir plutôt que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas néanmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extrême qui la tient tout engourdie et si faible qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles ; cette âme, dis-je, Théotime, elle est toute blessée; car son amour est grandement douloureux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une créature qui ne lui appartient pas, et lui est advis qu'emmi ses défauts, ses distractions et froideurs, notre Seigneur décoche contr'elle ce reproche : Comme peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton âme n'est pas avec moi? Ce qui lui est un dard de douleur au travers de son cœur,

mais un dard de douleur qui procède d'amour, car si elle n'aimait pas, elle ne serait pas affligée de l'appréhension qu'elle a de ne pas aimer.

Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir été jadis sans aimer Dieu. O que tard je vous ai aimée, beauté antique et nouvelle, disait ce saint qui avait été trente ans hérétique. La vie passée est en horreur à la vie présente de celui qui a passé sa vie précédente sans aimer la souveraine bonté.

L'amour même nous blesse quelquefois par la seule considération de la multitude de ceux qui méprisent l'amour de Dieu; si que nous pâmons de détresse pour ce sujet, comme faisait celui qui disait : *Mon zèle*, ô Seigneur, *m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loi* (1). Et le grand saint François, pensant ne point être entendu, pleurait un jour, sanglottait et se lamentait si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulût égorger; et le voyant tout seul, il lui demanda : Pourquoi cries-tu ainsi, pauvre homme? Hélas! dit-il, je pleure de quoi notre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense. Et ces paroles dites, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gémir et pleurer avec lui.

Mais comme que ce soit (2), ceci est admirable ès blessures reçues par le divin amour que la douleur en est agréable, et tous ceux qui la sentent y consentent, et ne voudraient pas changer cette

(1) Ps., CXVIII, 139.
(2) *Comme que ce soit*, tel que cela est.

douleur à toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur emmi l'amour; ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aimée douleur. Un séraphin tenant un jour une flèche toute d'or de la pointe de laquelle sortait une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bienheureuse mère Térèse, et la voulant retirer, il semblait à cette vierge qu'on lui arrachait les entrailles ; la douleur étant si grande qu'elle n'avait plus de forces que pour jeter des faibles et petits gémissements, mais douleur pourtant si aimable, qu'elle eût voulu n'en être jamais délivrée. Telle fut la sagette d'amour que Dieu décocha dans le cœur de la grande sainte Catherine de Gênes, au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changée et comme morte au monde et aux choses créées, pour ne vivre plus qu'au Créateur. *Le bien-aimé est un bouquet de myrrhe* amère, et ce bouquet amer est réciproquement le bien-aimé qui *demeure* chèrement colloqué *sur le sein* de la bien-aimée, c'est-à-dire, le plus aimé de tous les bien-aimés (1).

CHAPITRE XV

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection.

C'est chose assez connue que l'amour humain a la force non seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort, d'autant que comme la passion et tempérament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'âme et la tirer après soi, aussi les affections de l'âme ont une grande force pour remuer les humeurs et

(1) Cant. cant., I, 12.

changer les qualités du corps. Mais, outre cela, l'amour quand il est véhément, porte si impétueusement l'âme en la chose aimée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres opérations, tant sensitives qu'intellectuelles, si que pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'âme abandonne tout autre soin, tout autre exercice, et soi-même encore. Dont Platon a dit que l'amour était pauvre, déchiré, nu, déchaux (1), chétif, sans maison, couchant dehors sur la dure ès portes, toujours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée; il est sans maison, parce qu'il fait sortir l'âme de son domicile pour suivre toujours celui qui est aimé; il est chétif, pâle, maigre et défait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est nu et déchaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aimée; il couche dehors sur la dure, parce qu'il fait demeurer à découvert le cœur qui aime, lui faisant manifester ses passions par des soupirs, plaintes, louanges, soupçons, jalousies; il est tout étendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpétuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il aime, et toujours attaché à ses oreilles pour lui parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or, les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'âme. Et enfin c'est sa vie que d'être toujours indigent; car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par conséquent il n'est plus amour

(1) *Déchaux*, sans chaussure.

Certes, je sais bien, Théotime, que Platon parlait ainsi de l'amour abject, vil et chétif des mondains; mais néanmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour céleste et divin. Car voyez un peu ces premiers maîtres de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du saint amour évangélique, et oyez ce que disait l'un d'entr'eux qui avait le plus de travail : *Jusques à maintenant*, dit-il, *nous avons faim et soif, et sommes nus, et sommes souffletés, nous sommes vagabonds, et nous sommes rendus comme les balayures de ce monde, et* comme *la raclure* ou pelure *de tous* (1). Comme s'il disait : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimés les balayures; si le monde est une pomme, nous en sommes la raclure. Qui les avait réduits, je vous prie, à cet état, sinon l'amour? Ce fut l'amour qui jeta saint François nu devant son évêque, et le fit mourir nu sur la terre; ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand saint François Xavier, pauvre, indigent, déchiré, çà et là parmi les Indes et entre les Japonais; ce fut l'amour qui réduisit le grand cardinal saint Charles, archevêque de Milan, à cette extrême pauvreté parmi toutes les richesses que sa naissance et sa dignité lui donnaient; que comme dit cet éloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole (2), il était comme un chien en la maison

(1) I Cor., IV, 11, 13.
(2) François Panigarole, de l'ordre de Saint-François, depuis évêque d'Asti, prononça l'oraison funèbre de S. Charles à ses obsèques.

de son maître, ne mangeant qu'un peu de pain, ne buvant qu'un peu d'eau et couchant sur un peu de paille.

Oyons de grâce la sainte Sulamite, comme elle s'écrie presqu'en cette sorte : Quoiqu'à raison de mille consolations que mon amour me donne, je sois *plus belle que les* riches *tentes de* mon *Salomon*, je veux dire plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé, si suis-je néanmoins toute *noire* (1), déchirée, poudreuse et toute gâtée de tant de blessures et de coups que ce même amour me donna. Eh! *ne prenez pas garde à mon teint;* car *je suis* voirement (2) *brune, d'autant que* mon bien-aimé, qui est mon *soleil*, a dardé les rayons de son amour sur moi : rayons qui éclairent par leur lumière, mais qui, par leur ardeur, m'ont rendue hâlée et noirâtre, et me touchant de leur splendeur ils m'ont *ôté ma couleur*. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel époux comme est mon roi ; mais cette même passion qui me tient lieu de *mère*, puisqu'elle seule m'a mariée, et non mes mérites, elle a des autres *enfants* qui *me donnent des assauts* et des travaux nonpareils, me réduisant à telle langueur, que comme d'un côté je ressemble à une reine qui est au côté de son roi, aussi de l'autre je suis comme une *vigneronne* qui dans une chétive cabane *garde* une vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne (3).

(1) Cant. cant., I, 4.
(2) *Voirement*, réellement.
(3) Cant. cant., I, 4.

Certes, Théotime, quand les blessures et plaies de l'amour sont fréquentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la plus aimable maladie d'amour. Qui pourrait jamais décrire les langueurs amoureuses des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, ou de sainte Angèle de Foligny, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse mère Térèse, ou de saint Bernard, ou de saint François? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, soupirs, plaintes, langueurs, définements (1), pâmoisons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela, que cette admirable communication que le doux Jésus lui fit de ses amoureuses et précieuses douleurs, par l'impression de ses plaies et stigmates. Théotime, j'ai souvent considéré cette merveille, et en ai fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié effigiée en un séraphin lumineux qui lui apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine; car regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, hélas! il pâmait de douceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit en son âme ce *glaive* impiteux qui *transperça la* sacrée *poitrine* de la Vierge mère au jour de la Passion (2), avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son

(1) *Définements*, défaillances.
(2) Luc., XIII, 35.

cher Sauveur. O Dieu! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardait; eh! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François quand il vit l'image de notre Seigneur se sacrifiant soi-même sur la croix! image que non une main mortelle mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avait tirée et effigiée sur son propre original, représentant si vivement et au naturel le divin Roi des anges, meurtri, blessé, percé, froissé crucifié!

Cette âme donc ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la mémoire était toute détrempée en la souvenance de ce divin amour, l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente; l'entendement recevait les espèces (1) infiniment vives que l'imagination lui fournissait, et enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur icelui, imprima les douleurs des plaies

(1) *Espèces*, images.

dont elle était blessée, ès endroits correspondants à ceux esquels son amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'extérieur, et blessa le corps du même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur.

Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire : c'est pourquoi l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement en la chair les plaies extérieures du crucifix que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentait ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu lui toucher et épurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'icelui. La myrrhe produit sa stacte (1) et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur, car il ne respirait en toutes ses actions que cette sacrée dilection; mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sût que ses plaies étaient plaies de l'amour du ciel, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu! Théotime,

(1) *Stacte*, gomme, ou liquide résineux.

que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses! car non seulement alors, mais tout le reste de sa vie ce pauvre saint alla toujours traînant et languissant comme bien malade d'amour.

Le bienheureux Philippe Nérius (1), âgé de quatre-vingts ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faisant faire place aux côtes, les élargit bien fort, et en rompit la quatrième et la cinquième, afin qu'il pût recevoir plus d'air pour le rafraîchir. Le bienheureux Stanislas Kostka, jeune garçon de quatorze ans, était si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintes fois il tombait en défaillance, tout pâmé, et était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide pour modérer la violence de l'ardeur qu'il sentait.

Et en somme, comme pensez-vous, Théotime, qu'une âme qui a une fois un peu à souhait tâté les consolations divines, puisse vivre en ce monde, mêlé de tant de misères, sans douleur et langueur presque perpétuelle? On a maintes fois ouï ce grand homme de Dieu, François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyait être bien solitaire, en cette sorte : Eh! mon Seigneur, non, de grâce, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations; ou si par votre infinie bonté il vous plaît me faire ainsi abonder en délices, tirez-moi donc en paradis : car qui a une fois bien goûté en l'intérieur votre douceur, il lui est force de vivre en amertume tandis qu'il ne jouit pas

(1) S. Philippe de Néri.

de vous. Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une âme, et qu'il les lui ôte, il la blesse par cette privation, et elle par après demeure languissante, soupirant avec David :

Hélas ! quand viendra le jour
Que la douceur d'un retour
M'ôtera cette souffrance (1) ?

Et avec le grand Apôtre : *O moi misérable homme! qui me délivrera du corps de cette mortalité* (2) ?

(1) Ps., XLI, 3.
(2) Rom., VII, 24.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER.

CONTENANT UNE PRÉPARATION A TOUT LE TRAITÉ.

CHAP. I. Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté. 1

II. Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'âme. 5

III. Comme la volonté gouverne l'appétit sensuel. 9

IV. Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que même il gouverne la volonté, bien que la volonté ait aussi domination sur lui. 16

V. Des affections de la volonté. 20

VI. Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours. 24

VII. Description de l'amour en général. 28

VIII. Quelle est la convenance qui excite l'amour. 36

IX. Que l'amour tend à l'union. 40

X. Que l'union à laquelle l'amour prétend est spirituelle. 42

XI. Qu'il y a deux portions en l'âme et comment. 44

XII. Qu'en ces deux portions de l'âme, il y a quatre différents degrés de raison. 49

XIII. De la différence des amours. 54

XIV. Que la charité doit être nommée amour. 56

XV. De la convenance qui est entre Dieu et l'homme. 57

CHAP. XVI. Que nous avons une inclination d'aimer Dieu sur toutes choses. 61
XVII. Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses. 64
XVIII. Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu n'est pas inutile. 68

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DE LA GÉNÉRATION ET NAISSANCE CÉLESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAP. I. Que les perfections divines ne sont qu'une seule mais infinie perfection. 71
II. Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte, qui est sa propre divinité. 75
III. De la Providence divine en général. 80
IV. De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les créatures raisonnables. 86
V. Que la Providence céleste a pourvu aux hommes une rédemption très abondante. 90
VI. De quelques faveurs spéciales exercées en la rédemption des hommes par la divine Providence. 93
VII. Combien la Providence sacrée est admirable en la diversité des grâces qu'elle distribue aux hommes. 97
VIII. Combien Dieu désire que nous l'aimions. 101
IX. Comme l'amour éternel de Dieu envers nous prévient nos cœurs de son inspiration, afin que nous l'aimions. 105
X. Que nous repoussons bien souvent l'inspiration et refusons d'aimer Dieu. 109
XI. Qu'il ne tient pas à la divine Bonté que nous n'ayons un très excellent amour. 113
XII. Que les attraits divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser. 11
XIII. Des premiers sentiments d'amour que les attraits divins font en l'âme avant qu'elle ait la foi. 12
XIV. Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foi. 128

CHAP. XV. Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte espérance. 131
XVI. Comme l'amour se pratique en l'espérance. 135
XVII. Que l'amour d'espérance est fort bon, quoique imparfait. 139
XVIII. Quand l'amour se pratique en la pénitence, et premièrement qu'il y a diverses sortes de pénitences. 143
XIX. Que la pénitence sans amour est imparfaite. 148
XX. Comme le mélange d'amour et de douleur se fait en la contrition. 151
XXI. Comme les attraits amoureux de notre Seigneur nous aident et accompagnent jusqu'à la foi et la charité. 158
XXII. Briève description de la charité. 162

LIVRE TROISIÈME.

DU PROGRÈS ET PERFECTION DE L'AMOUR.

CHAP. I. Que l'amour sacré peut être augmenté de plus en plus en un chacun de nous. 166
II. Combien notre Seigneur a rendu aisé l'accroissement de l'amour. 170
III. Comme l'âme, étant en charité, fait progrès en icelle. 174
IV. De la sainte persévérance en l'amour sacré. 182
V. Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don spécial de Dieu. 187
VI. Que nous ne saurions parvenir à la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle. 191
II. Que la charité des saints en cette vie mortelle égale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux. 196
III. De l'incomparable amour de la Mère de Dieu Notre-Dame. 197
IX Préparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu. 202

CHAP. X. Que le désir précédant accroîtra grandement l'union des bienheureux avec Dieu. 206
XI. De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la divinité. 208
XII. De l'union éternelle des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance éternelle du Fils de Dieu. 212
XIII. De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la production du Saint-Esprit. 215
XIV. Que la sainte lumière de la gloire servira à l'union des esprits bienheureux avec Dieu. 218
XV. Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des différents degrés. 221

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA DÉCADENCE ET RUINE DE LA CHARITÉ.

CHAP. I. Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu, tandis que nous sommes en cette vie mortelle. 224
II. Du refroidissement de l'âme en l'amour sacré. 229
III. Comme on quitte le divin amour pour celui des créatures. 233
IV. Que l'amour sacré se perd en un moment. 238
V Que la seule cause du manquement et refroidissement de la charité est en la volonté des créatures. 241
VI. Que nous devons reconnaître de Dieu tout l'amour que nous lui portons. 245
VII. Qu'il faut éviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la très sage providence de Dieu. 250
VIII. Exhortation à l'amoureuse soumission que nous devons aux décrets de la Providence divine. 256

CHAP. IX. D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintes fois en l'âme qui a perdu la sainte charité. 261
X. Combien cet amour imparfait est dangereux. 265
XI. Moyen pour reconnaître cet amour imparfait. 268

LIVRE CINQUIÈME.

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ, QUI SE FONT PAR COMPLAISANCE ET BIENVEILLANCE.

CHAP. I. De la sacrée complaisance de l'amour ; et premièrement, en quoi elle consiste. 272
II. Que par la sainte complaisance nous sommes rendus comme petits enfants aux mamelles de notre Seigneur. 276
III. Que la sacrée complaisance donne notre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpétuel désir en la jouissance. 282
IV. De l'amoureuse condoléance par laquelle la complaisance de l'amour est encore mieux déclarée 288
V. De la condoléance et complaisance de l'amour en la Passion de notre Seigneur. 293
VI. De l'amour de bienveillance que nous exerçons envers notre Seigneur par manière de désir. 297
VII. Comme le désir d'exalter et magnifier Dieu nous sépare des plaisirs inférieurs, et nous rend attentifs aux perfections divines. 300
VIII. Comme la sainte bienveillance produit la louange du divin Bien-aimé. 303
IX. Comme la bienveillance nous fait appeler toutes les créatures à la louange de Dieu. 309
X. Comme le désir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel. 312
XI. Comme nous pratiquons l'amour de bienveillance ès louanges que notre Rédempteur et sa Mère donnent à Dieu. 316

CHAP. XII. De la souveraine louange que Dieu se donne à soi-même, et de l'exercice de bienveillance que nous faisons en icelle. 321

LIVRE SIXIÈME.

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAISON.

CHAP. I. Description de la théologie mystique, qui n'est autre chose que l'oraison. 326
II. De la méditation, premier degré de l'oraison ou théologie mystique. 332
III. Description de la contemplation, et de la première différence qu'il y a entre icelle et la méditation. 339
IV. Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance mais non pas son excellence de la connaissance de Dieu. 342
V. Seconde différence entre la méditation et la contemplation. 347
VI. Que la contemplation se fait sans peine, qui est la troisième différence entre icelle et la méditation. 351
VII. Du recueillement amoureux de l'âme en la contemplation. 356
VIII. Du repos de l'âme recueillie en son bien-aimé. 361
IX. Comme ce repos sacré se pratique. 366
X. Des divers degrés de cette quiétude, et comme il la faut conserver. 369
XI. Suite du discours des divers degrés de la sainte quiétude, et d'une excellente abnégation de soi-même qu'on y pratique quelquefois. 373
XII. De l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu. 378
XIII. De la blessure d'amour. 383
XIV. De quelques autres moyens par lesquels le saint amour blesse les cœurs. 389
XV. De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection. 393

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.